

THIERRY

ARDISSON

TOUT LE MONDE EN A PARLÉ



Armande Altaï • Plastic Bertrand • Pascal Brunner • Patrick Dils
Douchka • Sonia Dubois • Sophie Favier • Séverine Ferrer • Patrick Hernandez
Gérard Majax • Sidney • Marc Toesca…

QUE SONT-ILS DEVENUS ?

Flammarion



Armande Altaï · Plastic Bertrand · Pascal Brunner · Patrick Dils
Douchka · Sonia Dubois · Sophie Favier · Séverine Ferrer · Patrick Hernandez
Gérard Majax · Sidney · Marc Toesca…

QUE SONT-ILS DEVENUS ?

Flammarion

Thierry Ardisson

Tout le monde en a parlé

Flammarion

Ardisson Thierry

Tout le monde en a parlé

Flammarion

Collection : Pop Culture
Maison d'édition : Flammarion

Dépôt légal : mars 2012

ISBN numérique : 978-2-0812-8118-9
ISBN du pdf web : 978-2-0812-8170-7

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 978-2-0812-2126-0

Ouvrage composé et converti par Nord Compo

Présentation de l'éditeur :
Ils ont fait la une de l'actualité. Les médias les ont starifiés, voire statufiés. On ne parlait que d'eux, on ne voyait qu'eux… Et puis, du jour au lendemain, ils ont quitté l'éphémère panthéon de la gloire moderne. Les projos de l'info ont éclairé ailleurs, et le public les a zappés.
Qui sont-ils ? D'où venaient-ils ? Pourquoi et comment avaient-ils acquis leur célébrité ? De quelle façon eux et leurs proches avaient-ils vécu ce vedettariat ? Pour quelles raisons ont-ils disparu de l'actu ? Que s'est-il passé depuis ? Bref, que sont-ils devenus ?
Dans « Tout le monde en a parlé », l'émission de Jimmy, comme dans le livre, je rallume la lumière sur eux et je leur fais raconter leur histoire.T. A.

Du même auteur

Romans

Cinémoi, éditions du Seuil, coll. « Cadre Rouge », 1973.

La Bilbe, éditions du Seuil, coll. « Cadre Rouge », 1975.

Rive Droite, éditions Albin Michel, 1983.

Pondichéry, éditions Albin Michel, 1994.

Autobiographie

Confessions d'un Baby-boomer, avec Philippe Kieffer, Flammarion, 2004.

Essais

Louis XX, Olivier Orban, coll. « Folio », 1988.

Dictionnaire des Provocateurs, avec Cyril Drouet & Joseph Vebret, Plon, 2010.

Non-fictions

Descentes de Police, avec Jean-Luc Maître, Love Me Tender/Business, 1984.

Les Années Provoc, Flammarion, coll. « Docs Témoignage », 1998.

Prologue

Vincent Cocquebert : Thierry Ardisson, votre émission, « Tout le monde en a parlé », existe sur Jimmy depuis deux saisons. Voici maintenant le livre. Mais, qu'est-ce qui vous a donné envie de rallumer les projecteurs sur ces gloires passées ?

Thierry Ardisson : D'abord, j'ai toujours adoré lire dans les journaux ou les magazines ce qu'on appelle les « Que sont-ils devenus ? ». Ce qui, bizarrement, n'avait encore aucun équivalent à la télévision. L'autre raison c'est qu'ayant moi-même vécu cette situation de black-out professionnel après la fin de « Double Jeu » en 1992, je me sens humainement proche d'eux. Durant trois ans, la lumière s'est éteinte, et j'en ai énormément souffert car, contrairement à un comptable, par exemple, quand on est une personnalité publique, de la boulangère jusqu'au chauffeur de taxi, tout le monde vous rappelle au quotidien votre disparition médiatique. Et, si j'ai su m'en sortir, on ne sait jamais de quoi demain sera fait…

VC : N'est-ce pas un peu mortifère de remuer les souvenirs de ces destinées brisées ?

TA : Il y a, bien sûr, une part de curiosité malicieuse, mais le plus intéressant reste le destin de ces célébrités : Où et quand sont-elles nées ? Quels boulots exerçaient leurs parents ? Quel a été le « turning point » de leurs vies ? Ce qu'a changé pour eux la célébrité ? Comment ont-ils vécu la descente ? Tous ces parcours forment, en réalité, autant de petits romans existentiels souvent passionnants.

VC : Les invités acceptent-ils facilement de venir à « Tout le monde en a parlé » ?

TA : Au début, par peur que je ne les bouscule, ils étaient nombreux à décliner l'invitation. Mais, dès qu'on a pu leur montrer quelques interviews et qu'ils ont vu que mon approche était totalement dénuée d'ironie, voire teintée de bienveillance, ou même de compassion, la plupart ont fini par se laisser convaincre. Bien sûr, certains, persuadés à tort d'être encore au firmament, ne comprennent pas pourquoi on les sollicite et ne viendront probablement jamais. Mais, en deux saisons, on a déjà reçu 80 invités et c'est loin d'être terminé.

VC : Comment ressortent-ils de l'expérience de « re-birth » médiatique que vous leur offrez ?

TA : Tous sont repartis agréablement surpris pour la simple raison que parler de leur gloire passée, c'est quand même parler d'eux, activité dont la plupart restent très friands. Et ils en profitent, car ils savent qu'ils vivent peut-être leur ultime quart d'heure warholien.

VC : Sur les 80 invités, vous en avez sélectionné une trentaine pour apparaître dans cet ouvrage. Sur quels critères votre choix s'est-il appuyé ?

TA : Pour l'émission, on fonctionne de manière subjective en invitant les personnalités dont on aimerait avoir des nouvelles. Pour le livre, on a choisi de garder ceux qui nous paraissaient avoir les histoires les plus intéressantes ou symptomatiques d'une époque. J'avoue une certaine fascination pour les « one-hit wonders », à l'image de Patrick Hernandez. Leur trajectoire flash pose une question troublante sur la célébrité, à savoir : vaut-il mieux connaître un succès éphémère mais foudroyant, ou est-il dès lors préférable de rester dans l'ombre ? Personnellement, je n'ai pas de réponse définitive à ce sujet.

VC : Que deviennent-ils, une fois la lumière éteinte ? Des quidams se trimbalant un ego en miettes ?

TA : Ils ne redeviennent jamais vraiment des gens ordinaires… Au mieux des micro-célébrités se repassant de temps à autre les bandes de leur succès d'hier. Les réactions émotionnelles varient quant à elles énormément d'une personnalité à l'autre. Il y a ceux qui ont succombé à des addictions diverses et posent ensuite un regard souvent lucide sur leur disparition médiatique. Ceux, les plus tristes, qui ont le sentiment d'être victimes d'une

insupportable injustice au vu de leur, forcément immense, talent. Et, enfin, ceux qui, pourtant condamnés à errer dans un entre-deux professionnel sans fin, restent persuadés qu’ils vont, un jour ou l’autre, de nouveau revenir au sommet.

VC : Pensez-vous qu’on pourra refaire, dans vingt ans, un livre ou une émission de la sorte ?

TA : La téléréalité ayant tellement bouleversé la notion de célébrité, faire un tel ouvrage d’ici une vingtaine d’années me semble quasiment impossible. Nos ancêtres avaient des saints à glorifier, saints que j’ai vus dans ma jeunesse être remplacés par les rock-stars. On les adoubait, on voulait les imiter, en être nous aussi. Aujourd’hui, avec l’individualisme généralisé, c’est la notion même de star qui a disparu. La question qu’on peut donc se poser, c’est : après avoir remplacé les saints, qui remplaceront les stars ?



Armande Altaï

TA : Et la lumière se rallume sur Armande Altaï ! Bienvenue dans « Tout le monde en a parlé » !

AA : Merci, merci de me recevoir.

TA : Armande, vous êtes née le 20 mai 1944 à Alep en Syrie sous le nom d'Armande Kumpal Kabartay Altaï Magini.

AA : Kabartay Altaï !

TA : Kabartay Altaï.

AA : (Rires.)

TA : Votre père est officier de l'armée française.

AA : Oui.

TA : Votre mère turque musulmane.

AA : Oui.

TA : Votre père était un vrai militaire. C'est-à-dire qu'il employait à la maison pour vous, les mêmes mots qu'avec ses soldats.

AA : Oui : « Je vais vous mener à la cravache ! Debout là-dedans ! » Ce genre de phrases.

TA : Votre mère, en revanche, vous a transmis son amour de la musique. Elle écoutait Radio Le Caire le jeudi soir, elle écoutait Oum Kalthoum.

AA : Asmahan Oum Kalthoum… Asmahan, on ne l'entendait pas beaucoup parce que c'était une chanteuse maudite.

TA : Ensuite votre père est muté en Côté d'Ivoire et là vous vivez une vie de sauvageonne au milieu des petits Baoulés sous la protection d'une nounou homme…

AA : « Coco ».

TA : Il dormait sur le seuil de votre chambre…

AA : Coco était très long, très longiligne et il se passait des choses terribles à cette époque. Mon père était, peut-être, je ne sais pas, un homme

spécial. Il a fait beaucoup souffrir une de mes sœurs dont il a abusé entre six ans et douze ans, Nida. Et, donc, Coco s'asseyait dans notre chambre, devant notre porte, et sa silhouette faisait un grand N comme ça, il dormait là…

TA : En 1949, vous avez cinq ans, la famille s'installe à Marseille, dans un grand appartement, sans votre père qui à l'époque…

AA : … est parti en Indochine.

TA : Le problème, c'est qu'au bout d'un moment il n'envoie plus d'argent et vous êtes obligée de changer d'école.

AA : Oui, de tout vendre, de sortir des pensionnats où on était toutes mignonnes, habillées toutes de la même façon. Après c'était beaucoup plus dur. Mais notre mère – même si on n'avait pas d'argent pour manger – nous emmenait au cinéma. C'était très rare à l'époque, les gens qui allaient au cinéma souvent, ou qui achetaient des disques et des livres.

TA : Votre père disparaît. Il reviendra quand vous aurez dix ans, flanqué de deux Vietnamiennes.

AA : Oui.

TA : Avec une nuée d'enfants.

AA : Oui.

TA : Il repart ensuite dans la nature et lorsqu'il redonnera de ses nouvelles, cette fois ce sera pour réclamer de l'argent. Et là, il faudra vendre l'appartement.

AA : Déjà, dans cet appartement, on vivait sans électricité. On se chauffait avec des braseros. Nos camarades d'école trouvaient qu'on était très sauvages… Il y avait des lampes à pétrole. Ma sœur aînée et ma mère cousaient, faisaient de la confection pour que nous puissions survivre.

TA : À seize ans, vous entrez aux Beaux-arts de Marseille en cachette de votre mère, et à dix-neuf ans vous vous mariez encore contre l'avis de votre mère.

AA : C'est difficile parce qu'à cette époque, l'éducation était tellement sévère qu'on ne pouvait devenir adulte qu'en se mariant. Je l'ai regretté

d’ailleurs.

TA : Vous partez à Paris avec votre mari. Vous habitez avec son frère qui n’était pas franchement sympathique. Vous avez un boulot de dactylo, vous cherchez la porte de sortie et là, vous devenez mannequin.

AA : Oui, je faisais 1 m 68, 1 m 69 ; avec le chignon et les talons !

TA : Le chignon pompadour !

AA : Oui, déjà.

TA : Ça vous allait bien.

AA : Ça allait à mes cheveux, sinon mes cheveux lâchés, c’était une espèce de masse frisée. Et maintenant une barbe à papa !

TA : Là, vous fréquentez le Tout-Paris et puis vous chantez à la fin des soirées. C’est comme ça que vous vous faites un petit peu connaître. Malheureusement, vous tombez enceinte, vous retournez à Marseille où vous vous rendez compte que vous n’aimez plus votre mari, mais qu’en plus vous le méprisez. Et là, pour gagner votre vie, vous êtes disquaire dans les boîtes de nuit.

AA : C’est en 1965, il y a une espèce de souffle comme ça qui arrive. Il y a des groupes dont les chanteurs se déhanchent et se désarticulent, avec beaucoup d’élégance et de morgue. Et ça nous soulage de cette espèce de raideur.

TA : Du carcan.

AA : Voilà, celui de l’éducation. Et c’est comme ça que j’ai écouté les premiers Rolling Stones, Aretha Franklin, Sam & Dave…

TA : Et vous entrez enfin au Conservatoire où vous apprenez à chanter. Vous commencez à vous produire dans des restaurants.

AA : Des petits cabarets.

TA : Oui, vous commencez à être un petit peu connue dans la région.

AA : Oui. J’ai fait des petites télés. J’ai fait une télé avec un jeune homme qui ressemblait à un angelot qui s’appelait Bernard Lavilliers,

Georges Brassens nous avait invités.

TA : Vous avez fait la première partie de Claude François aussi, à qui vous avez évité un lynchage…

AA : C'est-à-dire que le public de Provence est très difficile. On est arrivés après une tauromachie à Lunel. Il y avait des bouteilles partout, ça sentait la pisse de taureau… Il y avait des hordes de gitans qui se battaient avec une jouissance incroyable et sauvage. Et, le soir, donc, quand le concert a commencé, c'était terrible, on ne pouvait plus sortir des arènes, ça sentait le taureau partout, c'était terrible. Et c'est vrai que Claude était inquiet. Jusqu'à présent, il était très méprisant avec moi parce que quand il s'approchait des Claudettes, il leur levait le bras, et il disait : « Oh ! les poils repoussent, c'est dégoûtant ! » Il leur tirait les cheveux, il ajoutait : « Oh ! il y a des racines, je ne veux pas de ça ! Et là, ce collant filé ! » Devant moi, il eut une réaction de recul, parce que moi j'avais mes cheveux comme ça, des chaînes partout, je n'étais pas lisse du tout… Je me suis mise dans l'encadrement de la porte, il avait insulté le public et c'était impossible, les gens jetaient de tout sur la scène ! Et les arènes c'est rond, donc la foule a fait comme une vague et s'est précipitée. Je me suis juste mise devant lui et j'ai reçu les premières projections à sa place. Je pensais qu'il n'avait pas vu. Il avait vu.

TA : Le soir où vous l'avez sauvé du lynchage, en fait, il vous attend au restaurant avec ses lunettes noires. Vous arrivez – en général, il dînait tout seul – et là vous lui parlez de l'Orient parce que lui était né sur le Nil. Donc, d'un seul coup, ça vous rapprochait.

AA : C'est vrai, c'est vrai.

TA : Vous êtes alors sélectionnée par une émission très importante qui passait le dimanche après-midi, présentée par Raymond Marcillac, qui s'appelait « Le Jeu de la Chance ». C'est cette émission qui avait révélé Thierry Le Luron, Mireille Mathieu… Mais vous préférez donner de l'argent, avant de partir de Marseille, pour l'éducation de votre fille Virginie. Et vous ne faites pas l'émission.

AA : Je ne supportais plus certaines musiques, j'avais envie de faire la mienne. Woodstock était déjà passé, donc ça m'avait changé la vie aussi. Et

c'est vrai que notre mère nous avait éduqués musicalement. Donc, quelque part, j'ai pris le chemin un petit peu difficile des cabarets, de la manche.

TA : Voilà, vous avez décidé de réussir autrement, et vous ne faites pas « Le Jeu de la Chance ». Vous commencez à faire les cabarets. Mais au début, c'est très compliqué. Vous êtes vestiaire à L'échelle de Jacob.

AA : Je vois passer Marie-Paule Belle, je vois passer des jeunes.

TA : Vous faites la manche dans les restos.

AA : À Montmartre.

TA : Un jour, vous êtes assise sur les marches du Sacré-Cœur, vous êtes un peu perdue. Arrive un gitan qui vous dit de « chasser les papillons noirs » qui volent autour de vous. Il vous offre une guitare.

AA : La veille, j'avais cassé ma guitare sur la tête de quelqu'un pour me défendre ! Le soir, j'étais tout le temps attaquée, on en voulait aussi peut-être à ma vertu, parce que j'étais une fille pas mal, à l'époque. Et en plus on voulait me prendre l'argent que j'avais gagné… Donc, je ne savais plus quoi faire, j'étais désespérée, et je vois ce gitan avec les yeux injectés de sang qui était très sale, qui faisait peur à tout le monde, qui me fait une révérence et pose cette guitare crasseuse à mes pieds. Il m'a sauvé la vie.

TA : Et c'est un signe du destin parce que, le lendemain, vous êtes engagée dans *Gospel,* à La Porte Saint-Martin. Il y avait Daniel Auteuil et Dave dans cette pièce.

AA : Oui, ils faisaient les auditions. Je les ai vus faire les auditions. Il y avait tous les hippies de *Hair*, il y avait une foule complètement incroyable, avec des petites fumées du Diable un peu partout…

TA : Et là vous avez le rôle de Marie-Madeleine.

AA : Oui, en fait, c'était des clowns qui jouaient toutes sortes de personnages. J'étais Marie-Madeleine, mais j'étais aussi la femme adultère. J'étais aussi Socrate à un moment donné.

TA : Votre carrière est lancée, vous commencez à faire des albums, des spectacles, de l'opéra, des concerts. Moi, je vous ai vue en concert

aux *Bains*, au *Palace*, enfin c'est toute la carrière sur scène d'Armande Altaï…

AA : Ce mélange étrange entre le classique, le contemporain et la rock music. Toujours ces deux mondes.

TA : Et, là, vous commencez à faire du coaching de chanteurs. Beaucoup de grands chanteurs sont passés entre vos mains, mais aussi des acteurs et des hommes politiques. Et vous commencez à faire de ces cours votre spécialité.

AA : Dès que je vois quelqu'un, j'ai un regard de… comment on dit, de quelqu'un qui s'occupe des chevaux… de maquignon !

TA : Oui.

AA : Je vois quelqu'un, je vois ses joues, je vois ses mâchoires, j'entends sa voix, je me dis : « Qu'est-ce que ça donnerait si… C'est dommage que là, il y a ce petit truc, qu'il respire comme ça, on sent qu'il a peur, on entend les petites filles qui pleurent, les vieux râleurs, les gens qui se cachent… » Et ça devient une déformation… Mais c'est passionnant !

TA : Ce sont ces techniques que vous enseignerez aux seize élèves de la « Star Ac' » à partir d'octobre 2001. Vous qui étiez dans la marge jusque-là, vous devenez célèbre, c'est la notoriété de TF1 !

AA : C'est surprenant. Surprenant, parce que je ne pensais pas que la télé avait ce pouvoir.

TA : C'est arrivé très vite ?

AA : Du jour au lendemain, je ne pouvais plus marcher dans la rue. Du jour au lendemain, mon répondeur était empli de gens qui chantaient : *(Elle chante.)* « Je t'aime ! » De ma boîte aux lettres, il y avait des paquets qui en tombaient. Les mails, c'était 400, 500 par jour. Je ne pouvais pas aller dans un restaurant sans qu'il y ait quelqu'un qui se lève, qui me fasse un concert. J'ai même arrêté de prendre le métro parce que les filles se levaient et chantaient une chanson, une autre les poussait et chantait aussi une chanson !

TA : Quelle a été la réaction de votre entourage à ce moment-là ?

AA : C’est curieux parce qu’il y a des gens qui me disaient : « Comment vous cautionnez ça, ce n’est pas possible, vous qui êtes marginale. » Et je répondais : « Mais comment vous le savez, vous avez regardé ? » Et, en fait, tout le monde regardait.

TA : Ça s’est passé comment avec les médias ?
AA : Je n’ai pas arrêté d’en faire. C’est-à-dire qu’il est arrivé en 2003 que je ne puisse plus mettre un pied devant l’autre, je ne pouvais plus parler tellement j’avais été filmée, j’avais fait de parlotte. Je ne savais plus ce que je disais, je ne tenais plus debout. Ça a été un tourbillon incroyable.

TA : Vous avez gagné de l’argent ?
AA : Un peu, pas tellement. Quand j’ai compris ce qu’on donnait dans d’autres émissions, je me suis aperçue qu’on n’avait pas grand-chose.

TA : Et sur le plan amoureux, ça vous a rapporté des aventures ?
AA : *(Rires.)* Non, non, j’ai eu toutes sortes de propositions bizarres, des messieurs à moustache et à fleur un peu redingotés qui m’envoyaient des mails bizarres. Mais, non, là, ce n’est plus de mon âge… Je ne suis plus dans la course.

TA : Quel a été le meilleur moment de cette époque ?
AA : D’abord, ce qui m’a le plus touchée, c’est de voir tous ces gens de banlieue qui ne me parlaient pas vraiment avant, et qui me disaient : « On a compris qu’en travaillant on pouvait se changer, qu’il n’y avait pas de fatalité. » Même s’ils font : *« Ouin, ouin, ouin »*, les « ouins ouins », ils me les font en tiers majeur juste ! Donc, ils ont tous eu envie de travailler sur eux et j’ai trouvé ça très bien. Et ce qui était beau aussi c’est de voir Seal chanter, par exemple. Répéter plusieurs fois. Et on s’aperçoit à quel point les Anglo-Saxons travaillent, par rapport à nous !

TA : Quel a été le pire moment de cette époque ?
AA : Lorsque je voyais partir un élève qui avait mis tous ses chevaux dans la bataille et qui était complètement cassé, comme s’il était chassé du Paradis.

TA : En 2008, vous êtes directrice de la « *Star Ac'* », malheureusement, c'est la dernière saison. Vous étiez un peu déçue. Vous avez dit : « La "*Star Ac'*" a perdu de vue ce qui faisait sa force : la musique. »

AA : C'est-à-dire qu'on voyait des choses qui n'étaient pas du tout musicales. Ils préféraient les disputes en se lavant les dents ou des choses comme ça… Et puis, tant pis, si… je vais le dire, mais un contrat passé avec TF1, c'est comme un contrat avec la banque, c'est-à-dire que vous signez pour un pourcentage, pour des trucs, tout ça, et puis, hop, il suffit que le gouvernement dise quelque chose et votre contrat ne tient plus…

TA : Vous êtes nostalgique de cette époque de la *« ?Star Ac' »*

AA : Non, je trouve que c'est bien qu'il y ait eu ça. Beaucoup de chanteurs français se sont mis à chanter juste et en place. On avait quand même une petite spécialité en France, c'était ça.

TA : Quel a été le plus grand talent sorti de la *« ?Star Ac' »*

AA : Je pense à Nolwenn, bien sûr.

TA : Nolwenn Leroy, oui…

AA : Mais je la mets en équivalence avec d'autres, parce que c'est comme si on me demandait de choisir entre…

TA : … entre des enfants ?

AA : Des fraises et du chocolat ! Donc, il y a aussi Olivia qui est magnifique, qui est très créative. Il y a ce petit jeune homme que j'avais trouvé, après la première « Star Ac' », Grégory Lemarchal, mais qui n'était pas assez en forme à ce moment-là pour venir.

TA : Vous avez de la rancune pour les gens de cette époque, pour TF1, pour les gens avec qui vous travailliez ?

AA : Non, je trouve que c'est dommage. Je n'ai pas de la rancune, mais je voudrais qu'ils écoutent davantage ce qui se passe. Ils sont trop dans leur bulle, ils pensent encore comme en 2003. Alors que, on le voit bien, et cela même pour Endemol, le côté anxiogène de certaines émissions s'efface au profit d'aller faire une semaine à Disney World… C'est de passer un peu

plus de temps dans une espèce de joie… Parce que les gens sont trop anxieux maintenant.

TA : Vous n'en voulez à personne en fait ?
AA : Non, non.

TA : Si c'était à refaire, Armande, qu'est-ce que vous ne referiez pas pareil ?
AA : Je me méfierais davantage de certaines personnes. Mais, en fait, je fais toujours confiance. Parce que, c'est vrai, je me suis faite avoir, on m'a pillée, j'ai été naïve… Mais je ne regrette pas. D'abord, la naïveté ça empêche de vieillir, parce que le visage ne marque pas, il continue à rêver. Et cette ouverture m'a amené aussi des rencontres merveilleuses, donc je ne sais pas…

TA : Le jour où vous allez mourir, qu'est-ce que vous voudriez qu'on écrive sur votre tombe ?
AA : Chaque fois que je rencontre les gens, ils font : (*Elle chante.*) *« Haaaaaaaa ! » (Rires.)*

TA : *(Rires.)* Voilà, on écrira ça ! Merci, j'ai été très heureux de rallumer la lumière sur vous.
AA : Merci de m'avoir reçue.

TA : Merci, Armande.

Qu'est-elle devenue ?

Les apparences ont beau nous dire tout le contraire (teint cireux tendance Mme Tussauds, passion du chant choral, et look de diva gothique sous influences façon Famille Adams), à la lecture de sa bio, on ne peut que constater à quel point Armande Altaï est, depuis sa naissance, une femme en osmose avec son temps. Enfant à l'éducation martiale né d'une famille multiculturelle, nomade, incestueuse et atomisée ; jeune fille à la quête d'un ailleurs loin des calanques poissonneuses de Marseille ; post-adolescente semi-mondaine à la maternité précoce avant de virer prof de chant pygmalionne, actrice spectrale et, enfin, monstre gentil de real-tv, tout, dans ce parcours au flou artistique total, semble être un miroir pop déformant des quarante dernières années. Rien d'étonnant donc, face à cette trajectoire culturo-romanesque, que lorsqu'Armande revient aujourd'hui sur ces quatre saisons passées à hanter le château de la « Star Academy », dont les manettes finiront par lui revenir, elle ne dégage aucune nostalgie larmoyante. En fait, elle qui ne se déplace jamais sans son immuable éventail aux airs de totem protecteur, paraît avoir traversé cette aventure orwelienne sans la moindre séquelle. Ceci, malgré une impudique purge médiatique à laquelle cette prof, paradoxalement plus star que ses élèves, n'a pas vraiment su se soustraire. Tout juste laisse-t-elle échapper une vague amertume face au silence radio de ses anciens protégés, ceux dont elle fut la mère freaky, aux vocalises parfois grotesques tandis qu'ils tentaient de composer leur *Fame* perso' devant 12 millions de téléspectateurs. Peopolistiquement ultra-discrète depuis cette échappée real-tvesque (hormis une apparition en mère désespérée face au coming out de son fiston dans le clip des Fatals Picards, le bien nommé « Coming Out ») Armande a, comme qui dirait, disparu de nos écrans de contrôle médiatiques. Malgré cela, à l'image de son père à la multi-paternité, cette Castafiore « psyché » donne

le sentiment d'avoir des enfants symboliques dispersés sur l'ensemble du territoire. On les retrouve dans le Marais où elle dispense ses cours de chants. Mais aussi dans la salle parisienne de L'Alcazar qu'elle investit de son coffre à la Klaus Nomi face à un parterre d'adeptes fascinés, jusque dans la rue, où Armande subit avec bienveillance son statut d'ex-icône du PAF en posant aux côtés de jeunes gens dont elle a, à jamais, marqué l'adolescence de sa présence fantomatique. Avant de vite filer se barricader dans son salon de thé préféré. Soit une Armande jamais absente ni totalement là, naviguant entre cris et chuchotements, ombres et lumières, télé et réalité.

V. C.





Mouna Ayoub

TA : Et la lumière se rallume sur Mouna Ayoub ! Bienvenue sur le plateau de « Tout le monde en a parlé » !

MA : Merci.

TA : Mouna, vous êtes née le 25 février 1957, au Koweït, où votre père, entrepreneur libanais, était parti faire fortune. Votre mère était infirmière. Vous avez une enfance ballottée entre le désert koweïtien, où votre père dirige une société de construction, et l'internat des sœurs de l'ordre Antonin dans la montagne libanaise. Vous aviez un petit uniforme : jupe bleu marine, chasuble beige, et vous rêviez déjà en admirant les mannequins qui s'étalent sur les pages des magazines parisiens. C'était votre rêve de petite fille.

MA : Mon premier rêve. Celui de ma mère aussi, parce qu'elle aimait beaucoup les vêtements et la couture. C'est elle qui m'a appris à aimer les vêtements parce que j'étais un garçon manqué, petite. Je jouais beaucoup avec les garçons : je montais à bicyclette et je me battais pour mes sœurs qui, elles, ne savaient pas se battre.

TA : Côté homme, votre méfiance viendra assez tôt, parce que votre mère – ex-infirmière devenue gérante d'une supérette – est victime d'un mari volage. À neuf ans, vous assistez à une scène assez traumatisante, quand la maîtresse de votre père s'ouvre les veines et que votre mère est obligée de la soigner.

MA : J'ai entendu ces cris absolument horribles qui venaient de la salle de bains. Elle s'y était enfermée, elle s'était ouvert les veines avec un morceau de miroir. J'ai alors appelé ma mère, qui est venue elle-même la soigner. Je ne l'ai jamais oublié, c'est à ce moment-là que j'ai compris que ma mère était une sainte.

TA : Et qu'il fallait se méfier des hommes ! Vous avez une enfance et une adolescence heureuses, mais elles basculent brutalement en 1975 quand vous avez dix-huit ans ; c'est l'époque des premiers tirs de roquettes au Liban. C'est le début de la guerre.

MA : C'était un départ un peu bousculé parce que j'étais la dernière à obtenir le baccalauréat français, et que les écoles devaient absolument

fermer. Je l'ai obtenu avec mention et il a fallu partir de la région chrétienne avec un chauffeur musulman.

TA : Et vous partez dans le coffre d'une Volkswagen.
MA : Oui.

TA : Vous arrivez à Marseille, et là vous vous inscrivez en Sciences Po à Aix, puis vous allez à Paris, où vous habitez dans une chambre de bonne, rue Pierre-Charron. La journée, vous êtes en cours à l'Université de Tolbiac, et le soir vous êtes serveuse dans un restaurant qui s'appelle Le Beyrouth, un restaurant libanais de Paris. Un jour, un client, un Saoudien de vingt ans votre aîné, grosses lunettes, grosse moustache, tombe amoureux de vous.
MA : Je me demandais ce qu'il faisait là tous les soirs. Je suis donc allée me renseigner auprès de la propriétaire, Madame Sahal, je me rappelle très, très bien de son nom, Raymonde Sahal, et elle m'a dit : « Mais idiote, tu ne vois pas qu'il est fou amoureux de toi ? »

TA : Cet homme n'est alors pas encore milliardaire, mais il a déjà gagné la confiance du roi Khaled en construisant un complexe hôtelier de 400 chambres près de La Mecque, et cela en un temps record. Pour ça, il a fait venir tous les matériaux par avion dans la montagne saoudienne. Il a évidemment ainsi acquis la confiance du roi d'Arabie Saoudite et a obtenu le titre d'ingénieur de la cour.
MA : À cette époque, il n'y avait pas encore d'ingénieurs saoudiens. Les ingénieurs venaient du Liban, de Palestine…

TA : Vous avez dix-neuf ans, il en a le double. Vous vous mariez à Londres le 1er février 1979. Et, pour l'occasion, vous portez votre première robe de haute couture : tailleur blanc cassé en guipure de Jean-Louis Scherrer. Là, ça y est…
MA : Le rêve se réalise. Ma mère était avec moi, c'est elle qui l'avait choisie. C'était un mariage un peu bizarre pour nous, parce que c'était un mariage à l'ambassade, avec des témoins musulmans, qui étaient choisis par mon mari. Moi, je devais suivre la cérémonie, signer des papiers, un texte que je comprenais à peine. Donc, j'ai suivi.

TA : Mais avant les noces, vous avez dû vous convertir à l'Islam. Vous pensez au départ que c'est une simple formalité mais quand vous arrivez en Arabie Saoudite, dans l'avion, avant d'atterrir, votre mari vous tend un épais voile noir et une abaya, ce long manteau noir que portent les femmes là-bas. Si elles ne portent pas ce manteau, elles n'ont pas le droit de sortir.

MA : Je ne pouvais pas descendre de l'avion sans me couvrir. J'avais vu ça au Koweït, mais en tant que Libanaise, je ne pensais pas que c'était une nécessité pour moi. Je pensais que ça l'était pour les Saoudiennes. Mais non. Je suis descendue pour la première fois, il me tenait la main, et j'y suis arrivée avec son aide.

TA : Ce que vous ne savez pas à l'époque, c'est que vous allez vivre quinze ans dans cette prison de tissu. Vous constatez la condition de la femme en Arabie Saoudite, c'est-à-dire qu'il faut combler les besoins sexuels de son mari et procréer. Et si au bout de deux ans la femme n'a pas d'enfant, elle est répudiée.

MA : Je ne le savais pas non plus. Je ne savais rien de tout cela.

TA : Quand vous prenez conscience de ça, vous qui êtes libanaise, catholique, éduquée, ça a du quand même vous faire un choc, non ?

MA : J'aimais beaucoup mon mari, donc ce choc, je l'ai vécu au départ comme un choc amoureux, vous voyez. Je l'aimais beaucoup, beaucoup.

TA : Commence alors votre réclusion dorée dans un palais de 30 000 mètres carrés, avec des dizaines de domestiques philippins, un petit train pour aller d'un bâtiment à l'autre… Mais votre caractère extraverti se heurte sans arrêt à la loi islamique. Pas question de se promener seule dans la rue, pas question de parler à un homme, de conduire ni même de toucher les achats. C'est-à-dire que si vous sortez la main pour toucher ce que vous allez acheter, la police religieuse vous donne des petits coups de bâton sur la main.

MA : Vous pouvez toucher les achats mais il faut garder votre gant noir. Si vous l'enlevez et que vous montrez votre peau, à ce moment-là la police vous bat avec un bâton. Il ne faut pas montrer sa peau. Et moi, j'ai fait l'erreur de sortir la main de mon gant parce que je n'arrivais pas à sentir la matière. Je ne savais pas que c'était interdit.

TA : Les seules échappatoires à cette vie, ce sont d'abord les croisières sur le yacht, le Princesse Mouna : 105 mètres de long, 70 hommes d'équipage, une piscine dont l'une des parois est un aquarium tropical. Et puis, il y a aussi les escapades à Paris en jet privé pour aller essayer une robe chez Dior.

MA : Les escapades à Paris pour acheter une collection entière, parce que ça ne servait à rien de les essayer : je ne pouvais pas mettre les robes. Je ne pouvais pas rester sans mon mari plus de 24 ou 48 heures à Paris. S'il n'était pas là, il fallait repartir tout de suite. Je pouvais voir la collection en privé et repartir. Et puis il y avait les enfants.

TA : C'est là que le 1er mars 1982, vous dites : « C'est le pire jour de ma vie. » On découvre que votre fils est atteint de la leucémie. Vous l'accompagnez à Memphis, Tennessee, aux États-Unis, pour un traitement médical. En vous gavant de pop-corn devant MTV, en regardant Madonna, vous découvrez l'Amérique et la liberté.

MA : Je découvre une autre vie complètement différente de la nôtre. J'étais passée d'un pensionnat au Liban à un pensionnat en Arabie Saoudite, et voilà l'Amérique qui s'ouvre devant moi !

TA : Là, vous avez une petite aventure avec un acteur d'Hollywood.

MA : Oui, je tombe amoureuse d'un homme qui donnait des leçons d'aérobic, parce qu'il fallait absolument faire de l'aérobic à l'époque, c'étaient les années aérobic, et je voulais absolument partir avec lui ! *(Rires.)* C'est ce que j'ai fait, ce qui n'était vraiment pas une bonne chose.

TA : Évidemment, quand vous rentrez en Arabie Saoudite, c'est terrible. Vous êtes une espèce de Madame Bovary, c'est-à-dire que vous rêvez du monde extérieur : vous prenez du Prozac, vous faites une dépression, une tentative de suicide, parce que la situation est évidemment insupportable après les États-Unis… Et, ce qui est pire, c'est que quand votre mari n'est pas là, c'est votre fils qui doit signer votre autorisation de sortie du territoire.

MA : Absolument. Parce que je n'ai pas de père qui vit en Arabie Saoudite. Je n'ai pas de tuteur. Mon seul tuteur, c'est mon fils.

TA : C'est fou. Heureusement, paradoxalement, l'Islam n'interdit pas le commerce aux femmes. Tout est interdit sauf ça. Vous pensez d'abord à faire un centre de remise en forme, pour devenir la Jane Fonda de l'Arabie Saoudite. Et finalement, vous décidez de revendre ce que votre mari vous rapporte de ses voyages en Occident : des télévisions, des frigidaires, des ordinateurs, des bijoux. Vous créez dans votre garage une espèce de caverne d'Ali Baba où vous vendez aux gens des produits de l'Occident. Vous gagnez énormément d'argent en faisant ça !

MA : Oui, beaucoup. J'ouvre un compte dans une banque qui se trouvait au quartier diplomatique, et je commence à faire du commerce personnel. On appelle ça du *« garage sale »*, en Amérique. Je mettais tout l'argent de côté et j'ai constitué une fortune de cette manière.

TA : Oui, parce qu'après vous placez l'argent à la bourse, dans l'immobilier.

MA : Dès que Coca-Cola a ouvert une usine là-bas par exemple, j'ai placé beaucoup d'argent dans ses actions. Je les ai revendues après. J'ai fait énormément d'argent, beaucoup de bénéfices. Les gens ne comprennent pas ça… les hommes, surtout.

TA : C'est très schizophrénique parce que quand vous êtes en Occident, vous avez une vie mondaine, vous fréquentez des chanteurs, des acteurs, beaucoup de créateurs de mode, vous êtes fascinée par la mode. Et quand vous êtes là-bas, évidemment, c'est beaucoup moins drôle… Votre mari, à un moment, en a marre, il est lassé par vos frasques, il vous répudie. On ne va pas revenir sur tous les démêlés… Vous vous remettez ensemble… Un jour vous vous retrouvez pour une nuit d'amour… Vous vous aimiez beaucoup tous les deux. S'il n'y avait pas eu l'Arabie Saoudite, peut être que vous seriez toujours mariée avec lui.

MA : *(Rires.)* Oui, c'est vrai.

TA : C'est sûr. Et trois divorces plus tard, vous vous séparez définitivement et il vous laisse une fortune. Donc, avec ce que vous avez, plus ce qu'il vous laisse, vous vous retrouvez à la tête de pas mal d'argent. Votre premier coup d'éclat, c'est de racheter le Phocéa.

MA : Eh oui.

TA : Ça coûte pas mal d'argent à racheter et à rénover, et vous vendez le *Star of Africa*, le plus gros diamant jaune du monde. Ça vous aide, évidemment.

MA : Bien sûr.

TA : Même si Bernard Tapie a dit : « La différence entre Mouna Ayoub et moi, c'est que moi j'ai rendu le Phocéa célèbre, et elle, c'est le Phocéa qui l'a rendue célèbre », vous vous en foutez ; en fait, vous devenez une star, vous êtes invitée dans les talk-shows à la télévision, vous êtes femme d'affaire, vous êtes mécène de la Haute Couture. Vous êtes une espèce de Reine de la Jet Set, à ce moment-là. Ça a été assez rapide, votre célébrité, finalement ?

MA : Très, très célèbre, mais ça ne m'a pas changée, je suis restée la même personne. D'ailleurs, ça a étonné beaucoup de gens autour de moi.

TA : Quelles ont été les réactions de votre entourage ? Vos parents, par exemple ; quand vous êtes devenue une reine du Tout-Paris, comment ont-ils réagi ?

MA : Ma sœur aînée n'aime pas du tout ça. Elle me dit : « Tu t'exposes trop, tu parles trop, il faudrait que tu te calmes un peu. » Les enfants, comme ils ne vivent pas en France, ça ne les affecte pas trop. Et je suis quand même restée la maman qu'ils connaissent depuis qu'ils sont petits. Je m'occupais du Phocéa, je m'occupais d'eux, donc ils n'ont pas tellement vu la différence. J'ai toujours vécu cette double vie vous savez. Je me demande si je n'ai pas deux personnalités en moi.

TA : Vous êtes un peu schizophrène, oui. Vos relations avec les médias ont été plutôt bonnes.

MA : Toujours bonnes.

TA : Vous avez toujours été un petit peu la chouchoute des médias.

MA : *(Rires.)* Oui, j'avais dit un jour : « Je préfère parler à un journaliste qu'à un psychiatre, parce que ça ne coûte aucun sou. »

TA : Absolument, et c’est le même résultat. Sur le plan amoureux, vous êtes très jolie, vous avez beaucoup d’argent, ça a dû attirer pas mal de garçons quand même, non ?
MA : Pour dire la vérité, oui.

TA : Quel a été le meilleur moment de toute cette époque, Mouna ?
MA : Quand on m’a annoncé que mon fils était guéri.

TA : Et le pire moment ?
MA : Quand on m’a annoncé qu’il était malade.

TA : Aujourd’hui, vous êtes nostalgique de cette époque où on vous voyait partout, où vous étiez très mondaine ?
MA : Non. Du tout.

TA : Si votre vie était à refaire, qu’est-ce que vous ne referiez pas pareil ?
MA : Je n’ai rien à changer sauf, *(rires)* que je n’aurais pas dû sortir avec Dédé !

TA : Dominique Desseigne, le patron du Groupe Barrière.
MA : Oui.

TA : D’accord. Et pourquoi vous regrettez ? Ça s’est mal passé ?
MA : C’était vraiment une perte de temps, que j’aurais pu investir dans d’autres choses beaucoup plus positives : une affaire de charité, par exemple. Ou mes enfants.

TA : Donc, c’est tout ce que vous regrettez de votre vie ?
MA : Je pense que oui.

TA : Mouna, j’espère que ce sera le plus tard possible, mais le jour où vous allez mourir, que voulez-vous qu’on écrive sur votre tombe ?
MA : « Pour mes enfants que j’aime. Rappelez-vous de moi. Je vous ai aimés plus que tout au monde. »

TA : J’étais très heureux de rallumer la lumière sur vous Mouna.

MA : J’ai été très heureuse de vous revoir, Thierry.

TA : Et oui !

Qu'est-elle devenue ?

— *Si vous étiez pauvre, Mouna, vous auriez quand même une montre comme ça ?*

— *Oui, faut bien savoir l'heure !*

Ce 29 novembre 2003, sur le plateau de « Tout le monde en parle », la milliardaire libanaise Mouna Ayoub, entre deux tirades sur son charity-business contre les ravages du sida en Afrique, exhibe entre gêne et fierté ses montres à plusieurs milliers d'euros devant le regard crispé des ex-média-trotskistes Olivier Besancenot et Arlette Laguiller. Une séquence concrètement pas si ancienne mais qui, en ces temps de sinistrose économique au long cours, fait figure de document d'archive à l'inestimable valeur sociologique. De fait, on imagine mal voir se reproduire aujourd'hui l'effervescence médiatique qui a entouré la période de starification de Mouna, tant cette dernière semblait annoncer inconsciemment la France sarkozyste. Débarquée dans la planète Jet Set suite au rachat du Phocéa au surendetté Bernard Tapie, ce n'est véritablement qu'à l'occasion de la publication de sa biographie aux allures de saga M6, *Ma Vérité*, que cette femme d'affaire par accident a fini par devenir un personnage récurrent de la telenovela people. Soit le récit d'une vie post-Cosette au sein de sa prison dorée de Riyad avant que la belle ne se transforme en mini-Darty, vendant l'ensemble des biens rapportés par son adultérin d'ex-mari de ses voyages d'affaires, et finisse par empocher son premier million grâce à un judicieux et massif achat d'actions Coca-Cola. Dans un élan anthropologique conjugué d'héroïsation de la féminisation de la société, de méfiance toujours plus grande envers l'Islam et de wannabisme de masse, la story intime de cette passionaria à la voix rauque (mais à la silhouette bombastique) synthétisait ainsi, à elle seule, cet étrange air du temps très fin de siècle. Qu'est devenue depuis la généreuse et bling-

bling Mouna ? La Jet Set ringardisée au milieu des 2000's, elle a logiquement accompagné sans le vouloir vraiment la diaspora de son microcosme (et toi, où es-tu, Hermine de Clermont-Tonnerre ?), s'effaçant peu à peu des pages de papier glacé. Cinéphile avertie, on l'a aperçue presque chaque année graviter autour des Marches du Festival de Cannes ou de celui de Deauville. Un peu geek aussi, 800 chanceux Followers abonnés à son compte Twitter ont, eux, régulièrement le plaisir de découvrir les pensées de Mouna sur le monde arabe ou le système politico-financier. Mais c'est surtout dans son rôle de consommatrice nomade à bouche de mérou que semble aujourd'hui s'épanouir celle qui s'est débarassée en 2010 de son encombrant voilier pour quelques 10 millions d'euros, transformant les capitales des grandes villes, dans lesquelles elle ne vit qu'en transit permanent, en terrain de jeux géants, entourée d'assistants/courtisans au style preppy et à la fidélité sans borne. « Celui qui a vécu une vie pleine aura une mort sereine », aimait à répéter Mouna en citant Léonard de Vinci aux journalistes qui venaient la visiter dans son jardin de Neuilly. Une maxime intimo-productiviste que notre quinqua lookée cougar s'astreint à appliquer quotidiennement lors des Fashion Week et autres rétrospectives à la gloire d'Yves Saint Laurent, aidée de ses cartes de crédit, cherchant tant qu'elle peut à sublimer ce vertige du vide existentiel à huit zéros.

V. C.





Plastic Bertrand

TA : Et la lumière se rallume sur Plastic Bertrand ! Plastic, bienvenue sur le plateau de « Tout le monde en a parlé » ! Plastic Bertrand, de votre vrai nom « Roger Allen François Jouret ».

PB : Oui, oui.

TA : Vous êtes né le 24 février 1954 à Bruxelles d'un père français et d'une mère ukrainienne. Votre mère avait été déportée en

Allemagne.

PB : Et mon père a fait la guerre, s'est fait choper, et ils se sont retrouvés tous les deux dans un camp de concentration en Allemagne. Ça a été un coup de foudre total, l'amour.

TA : C'est dingue.

PB : Et quelques jours avant la Libération, ils ont piqué un vélo et se sont retrouvés à Bruxelles le jour J. Ils sont restés en Belgique, et ils ont fait leur vie là-bas. C'est une belle histoire d'amour.

TA : Très belle histoire. À neuf ans, vous êtes chez les Scouts, et vous montez votre premier groupe où vous êtes chanteur et batteur. Ça s'appelle Le Byzance Scout Band.

PB : Eh oui ! On faisait les boums, on se faisait des meufs, on faisait tout !

TA : La spécialité, c'était les reprises des Stones.

PB : Oui, parce qu'à l'époque on était soit Beatles, soit Stones !

TA : Ensuite, vous formez Les Pélicans, qui se produisent dans des boums. Puis, ce sera Passing The Time, groupe avec lequel vous écumez les bars, les clubs et les festivals des côtes belges et hollandaises.

PB : Ça devient sérieux parce qu'on est repérés par une radio qui s'appelle Radio Caroline, qui est une radio pirate. Ils nous repèrent et on commence à tourner pour eux dans tous les bars de la côte belge, de la côte hollandaise. Ça commence à être professionnel.

TA : Et en 1973, à dix-neuf ans, vous entrez au Conservatoire Royal de Musique de Bruxelles, en percussion, solfège, et histoire de la musique.

PB : Oui, je voulais faire des études complètement classiques. Ce qui m'intéressait, c'était la musique contemporaine plus que la musique rock. Le Punk m'a chopé dans la vie, mais ce que je voulais faire, c'était plus m'intéresser à Stockhausen qu'aux Sex Pistols.

TA : Et là, en plein mouvement punk, vous montez un groupe qui s'appelle Ubble Bubble, vous jouez alors sur des petites scènes, dans les

arrières salles de cafés…

PB : Oui, c'est la grande ambiance punk, où il ne faut surtout pas qu'on gagne de l'argent, il ne faut surtout pas qu'on emploie du matériel très cher, il ne faut surtout pas qu'on fasse des accords compliqués, qu'on se prenne pour des stars. On joue dans les endroits les plus pourris ! Et c'est ce qui m'amuse le plus au monde.

TA : Sur scène, vous incarnez un personnage assez proche d'*Orange mécanique*, Malcom McDowell.

PB : Oui, par rapport au mouvement punk où les gens avaient les cheveux en pétard, moi j'avais les cheveux plaqués en arrière, j'étais très maquillé, j'avais un visage dur. Ce n'était pas du tout l'image punk que l'on peut voir aujourd'hui avec la crête. J'incarnais un personnage très stylisé, rien à voir avec l'icône punk et smiley qu'est devenue Plastic Bertrand après.

TA : Un jour, lors d'un concert au bord d'une piscine qui puait le chlore, dites-vous, un producteur reste jusqu'au bout…

PB : Oui, ça puait le chlore et le sperme, aussi, parce que c'était une espèce de lupanar ! *(Rires.)* Il faut le dire ! On a invité des éditeurs, il y en a trois qui sont venus, deux qui se sont barrés très, très vite, et le troisième nous a signés.

TA : Vous vous retrouvez dans un minuscule studio près de la Gare du Nord à Bruxelles, pour enregistrer votre premier album qui sera distribué par Barclay en 75.

PB : C'était incroyable de se retrouver chez Barclay, alors qu'on sortait de nulle part. Et tout d'un coup, c'est Barclay qui sort le disque… étonnant !

TA : Mais, dans votre idéologie punk, avoir une maison de disques, toucher des royalties, c'est pécher, ce n'est pas *« no future »*.

PB : Non, non, ce n'est pas beau, c'est vraiment l'inverse de ce que le punk voulait dire.

TA : La naissance de l'album correspond à la mort du groupe en fait. D'autant plus que la mort frappe vraiment Daniel Massart.

PB : Mon bassiste. En rentrant d'une répétition, il se fracasse la tête en bagnole. Il restera pendant six mois dans le coma. Comme Ubble Bubble était un trio, on reste deux et on le regarde mourir lentement pendant ces six mois… C'est atroce. Et ça veut dire que c'est la fin de notre rêve de liberté, de musique, c'est fini, c'est foutu.

TA : À l'époque, il y a un producteur qui s'appelle Lou Deprijck, qui est aussi auteur-compositeur-interprète, il a d'ailleurs cartonné avec une reprise de « Charlie Brown », et qui cherche quelqu'un pour illustrer de la musique punk.

PB : C'est un mec à coups, il cherche à faire un nouveau coup avec la musique punk. Il trouve quelqu'un, un batteur en pleine désespérance parce que son groupe n'existe plus, et lui met le grappin dessus !

TA : Il produit un disque pour un label qui s'appelle RKM, avec en face A « Pogo pogo », et en face B, « Ça plane pour moi ». Sauf qu'en fait, Vogue, qui distribue RKM en France, dit : « Non, le tube c'est "Ça plane pour moi" ! » Donc ils inversent les faces.

PB : Heureusement, oui.

TA : Le 6 novembre 1977, la France vous découvre dans « Les Rendez-vous du Dimanche », de Michel Drucker, en perfecto rose zippé !

PB : Oui ! Oui, parce que c'était ma première télé. Et c'était absolument énorme ! On sort de nulle part, le lendemain on est une hyperstar ! On fait Michel Drucker ! Et puis, ma façon de faire des choses, de bouger avec les caméras, de comprendre ce qu'était un plateau, d'une façon un peu instinctive, animale, fait que ce passage télé est mémorable et ça devient du délire. La maison de disques Vogue ne fabrique pendant trois mois que du Plastic Bertrand.

TA : Ça va être un succès planétaire. Vous faites quinze disques d'or, cinq de platine, vous êtes classé au Billboard américain. Vous êtes repris par Sonic Youth, par President of the USA, par Red Hot Chili Peppers.

PB : C'est hallucinant, un truc que personne n'avait imaginé. Il n'y avait pas d'agent… Il faut se rendre compte que « Ça plane pour moi »

n'était pas un produit fait par une major ; c'était juste un petit mec qui essaie de faire un tube, je parle du producteur, et moi qui désespérais, et qui savais très bien que, comme le Punk, ce n'était qu'un milieu, le Show-business ; alors j'y suis allé à fond dans cette image show-biz, souriant. J'y vais à fond, et ça fonctionne ! C'est hallucinant, mais ça fonctionne !

TA : Ça fonctionne très bien. Vous allez faire la promo en Italie, au Japon, au Canada, aux États-Unis.

PB : Partout. Je fais six fois le tour du monde en trois ans.

TA : Le succès est assez vite arrivé, vous vous retrouvez dans le Concorde pour aller aux États-Unis.

PB : Pour aller faire pipi, pour aller faire la fête et boire un coup au Fifty-Four. Et ça me paraissait normal.

TA : Quelles ont été les réactions de vos parents devant ce succès ?

PB : Ils ont eu très, très peur. Mais, comme j'avais démarré par Drucker, ils m'ont dit : « Ça va, c'est gagné, ce n'est pas trop sauvage. »

TA : Ah oui, ils étaient contents.

PB : Drucker, c'était vraiment mon garde-fou…

TA : Et vos potes ?

PB : Mes potes, c'était plutôt difficile, parce que tout d'un coup je quittais ce milieu un peu glauque, un peu underground, pour arriver dans la lumière, dans le truc mainstream, dans le gros business. Donc, ils n'aimaient pas trop. Il y avait de la jalousie, parfois de l'envie. Et puis je ne les voyais pas beaucoup à l'époque, ce qui a aggravé nos relations.

TA : Avec les médias, comment ça s'est passé ?

PB : Très mal ! Très, très mal… Évidemment, ils pensaient que c'était simplement un coup, que j'étais un danseur, un mannequin qu'on avait planté là. Et pas du tout, parce que j'ai tout ce *backing* de musicien et de groupes, derrière moi. Mais ils ont voulu voir en moi un truc bizarre, une espèce d'astéroïde souriant qui représentait le Punk. Alors que tous les gens des grands groupes, je parle de Damned, des Clash, m'adoraient, la presse rock me détestait. Quelque part, moi, ça m'excitait terriblement.

TA : Vous avez gagné de l'argent à l'époque ?

PB : Beaucoup moins que ce que l'on peut imaginer. Parce que, finalement, j'ai signé un très, très mauvais contrat, ça s'est fait complètement à l'arrache, et je pense que ce sont surtout mes producteurs qui en ont gagné. Par contre, j'ai vécu vraiment comme une rock-star ! On ne peut même pas imaginer encore aujourd'hui. C'était Madonna puissance quinze. C'était tout ce que je voulais, quand je voulais !

TA : Au niveau des gonzesses, ça a dû être l'enfer non ?

PB : Tout ce que je voulais vraiment à n'importe quelle heure ! Et puis, la came, la coke, les putes, le rock'n'roll total !

TA : Quel a été le meilleur moment de cette époque ?

PB : Quand on a vingt berges et qu'on arrive à New York, qu'on voit sur les journaux lumineux, *« Mister Plastic Bertrand »*, on se dit : « Putain, je suis le Roi du Monde ! » C'est bidon, mais c'est ça qui me reste, parce que tout est fake, de toute façon. Donc dans le fake, c'est ce qui me reste !

TA : *(Rires.)* Et le pire moment ?

PB : En 80, 83, mes enfants sont nés, que j'ai fait je ne sais pas comment, entre deux avions, et en 85, je suis rentré un soir chez moi, et mes enfants étaient devant la télé et me regardaient sur vidéo. Ils avaient des cassettes, ils savaient très bien les manipuler. Je rentrais complètement fracassé d'une tournée, et ils ne se sont même pas levés, ils ont continué à me regarder à la télé. Et là, je me suis dit : « Basta, je change de vie. »

TA : Il y a eu effectivement « Ça plane pour moi », mais il n'y a pas eu que ça. Il y a eu « Bambino », « Sentimentale moi », « Stop ou encore »…

PB : Ce qui fait que je peux faire de vrais spectacles, pas seulement « Ça plane pour moi » et encore « Ça plane pour moi »… Non, je fais vraiment des spectacles où je chante pendant une heure et demie, avec des chansons très différentes.

TA : À l'époque, vous bossez énormément, vous stressez, vous picolez, et vous finissez par peser 120 kg.

PB : Oui, oui. C’était Elvis Presley en fin de carrière.

TA : *(Rires.)*
PB : Et là, je me dis vraiment que, entre le coup de mes enfants, plus ce poids qui arrive, je suis au bout du rouleau.

TA : Vous vous défoncez, vous dites : « Quand on est une star internationale, on sombre facilement là-dedans. »
PB : Oui, tout est organisé pour. C’est-à-dire qu’il n’y a pas les soucis du quotidien.

TA : C’est pour ça que c’est arrivé à George Michael, à Elton John…
PB : Pareil, c’est le même schéma, exactement le même schéma.

TA : Vous dites : « Je suis allé au bout de mon rêve rock ’n’roll. » C’est vrai.
PB : Quand on est à New York, qu’on se balade en limousine et qu’il y a trois sublimes filles qui vous font des papouilles à l’arrière, New York est à vous. J’ai tout ce que je veux quand je veux. Bien sûr, je suis allé jusqu’au bout, et avec bonheur et délice.

TA : Ensuite, il y a une querelle avec Lou Deprijck, dont on finit par apprendre que c’est lui qui chantait sur vos disques.
PB : Oui, enfin c’est ce qu’il dit. Bon, on ne va pas revenir là-dessus. Dès que j’ai quitté ce producteur en 84, des rumeurs ont commencé à circuler. Bien sûr, ça vient de lui. Simplement, il ne voulait pas que je le quitte parce que j’étais vraiment la poule aux œufs d’or.

TA : Vous dites : « Je voulais chanter, mais il m’interdisait l’accès au studio. »
PB : Il refaisait des voix… Il faisait ce qu’il voulait, c’était lui le producteur.

TA : Vous dites : « Il m’a demandé de fermer ma gueule en échange de 0,5 % des droits.
PB : Exactement. C’est vraiment scandaleux.

TA : Ce n'est pas grand-chose…

PB : Ce n'est rien ! C'est pour ça que je n'ai jamais été riche. J'avais beaucoup de confort autour de moi, mais de l'argent, jamais, je ne savais même pas ce que c'était… Comme la plupart des stars, quand on se balade, on n'a pas un franc sur soi.

TA : Survient une période un peu trouble : votre garde du corps est retrouvé criblé de balles dans un parking en 85.

PB : Ce n'est pas moi, je te jure ! *(Rires.)*

TA : Mais vous avez quand même de mauvaises fréquentations à l'époque, non ?

PB : Oui, parce que c'est le milieu du Show-biz, il y a des gens un peu glauques qui se baladent. Et quand les lumières s'éteignent, les gens glauques sont toujours là. Oui, ça s'est passé, mais je pense que je suis resté assez lucide pour ne jamais sombrer dans des merdes, dans des trucs durs… Jamais.

TA : À ce moment-là, la notoriété vous devient insupportable, vous dites : « Les gens qui s'adressent à moi sont très gentils, mais cent fois par jour, ça finit par faire beaucoup. »

PB : Oui, parce que je suis vrai : quand ça me gonfle, je le dis. Et je suis quelqu'un de gentil, ce qu'on n'a jamais compris ; c'est que je suis quelqu'un de souriant, naturellement. Je suis comme ça, et je n'en pense pas moins. Gentil, pour moi, n'est pas une insulte.

TA : Vous devenez animateur télé. Ce n'est pas vraiment l'incognito là non plus.

PB : Je fais des choses qui font entrer des sous. Au bout d'un moment, le disque, ça ne fonctionne plus tellement bien, je fais autre chose. Évidemment ça m'amuse, parce que je suis quelqu'un de curieux, et j'aime savoir comment ça se passe. Donc ça m'amuse de faire de la télé, de faire un peu de cinéma, de produire des choses. Je reste vivant, je me réveille et me dis : « The real life, c'est ça ! »

TA : *(Rires.)* En 1987, mauvais moment : vous représentez le Luxembourg à l'Eurovision.

PB : Thierry, je te jure, c'était un bon moment ! Bon moment, super, magnifique !

TA : Ah… bon ?

PB : J'étais content. Qu'on me le propose ! C'était un rêve de gosse. Je me souviens d'avoir regardé ça à la télévision en noir et blanc avec mes parents et de leur dire : « Un jour, je ferai l'Eurovision ! »

TA : Vous terminez avant dernier, quand même.

PB : Oui, mais par contre je deviens une immense star à Malte !

TA : *(Rires.)* Vous tentez un come-back à la télévision française avec « Hit Story » sur France 3. C'était produit par Delarue.

PB : Enfin, c'est sa boîte qui produit, mais il y a un producteur délégué qui est là et qui n'en fout pas une ; il ne m'aide pas, il m'embrouille. Il est toujours dans ce métier, je suis fâché avec lui. Je pense que la télévision est un média très lourd. Et quand on n'est pas aidé, c'est compliqué. Et là, je n'ai pas été aidé…

TA : Mais vous restez dans la tête des gens d'une façon incroyable, et mondialement. Vous dites : « Un jour, ma fille m'appelle de Nouvelle-Zélande : le clip "Ça plane pour moi" passait sur un écran géant… »

PB : Oui, dans une soirée, un concert. Ça continue… D'ailleurs, je tourne là-bas. Il y a trois ans, j'y étais en concert, et je faisais des stades, pas des boîtes de nuit ! Avec d'autres stars australiennes… C'était immense… Quand vous faites le tour de l'Australie, ça dure trois mois. J'étais en jet privé entre chaque stade. C'était inimaginable, inimaginable !

TA : Est-ce qu'aujourd'hui, vous êtes nostalgique de l'époque de « Ça plane pour moi » ?

PB : Je déteste la nostalgie.

TA : Ah… bon ?

PB : Ça m'emmerde complètement. Je déteste les spectacles nostalgiques. D'ailleurs, je n'ai jamais fait les tournées Années 80, je n'en

ai jamais fait une seule. J'ai toujours continué à travailler avec mes spectacles, dans lesquels je mélange mes tubes et de nouvelles chansons. Je continue à être un mec qui s'aventure, dans ce métier. Je ne veux surtout pas avoir de nostalgie.

TA : Vous avez de la rancune pour quelqu'un ?
PB : Je suis très rancunier ! Très, très rancunier ! Vous savez que j'ai une excellente mémoire. Donc, un jour ou l'autre, ça tombe.

TA : Contre qui ?
PB : Quelques personnes qui m'ont blessé dans ce métier. Je n'oublie pas.

TA : Si c'était à refaire, qu'est-ce que vous ne referiez pas pareil dans votre carrière ?
PB : Signer ce contrat avec ce producteur. Mais surtout, j'aurais continué à travailler avec des groupes dans des endroits pourris. J'aurais peut-être plus fait un truc avant-gardiste, pas tout de suite mainstream, ça m'est arrivé trop tôt. J'ai fait une carrière à vingt ans comme on en fait une à quarante ans. C'était peut-être un peu tôt.

TA : Too much too soon !
PB : Too much too soon…

TA : Le jour où vous allez mourir, qu'est-ce que vous voulez qu'on écrive sur votre tombe ?
PB : « Il venait d'avoir dix-huit ans, il était beau comme un enfant, fort comme un homme. » *(Rires.)*

TA : *(Rires.)* Merci Plastic, j'étais heureux de rallumer la lumière sur vous, merci !
PB : Merci beaucoup, Thierry.

Qu'est-il devenu ?

« Est-ce vrai que Plastic Bertrand est mort fondu en s'étant assis sur un radiateur ? » se demandait dernièrement un twitto taquin. Une blague que d'aucuns jugeront moyennement « lol », mais néanmoins révélatrice de l'aura vaguement fake entourant ce personnage né du cerveau plus commercial que punk du producteur moustachu Lou Deprijck, un jour d'octobre 1977. Il faut dire que, depuis plus de trente ans, la paternité vocale des albums de Plastic continue d'être au cœur d'un imbroglio artistico-juridique apparemment insoluble. Et si, afin de ménager les susceptibilités de chacun (et éviter de lourds frais d'avocats), nous éviterons de nous prononcer sur le fond de l'affaire, on peut quand même constater à quel point l'invention de l'avatar Plastic et de son hymne ludico-punk, « Ça plane pour moi », a été pour Roger Jouret (son nom à l'État civil belge) un alter ego puissament fantasmatique. Roger, après un passage au Conservatoire de Bruxelles et un job de vendeur de vinyles, galère à Paris au sein de son groupe punk Hubble Bubble. Plastic Bertrand, lui, proche de Warhol et des Ramones, connaîtra un succès de rock-star planétaire sur fond de lignes de coke gigantesques et de jolis petits culs vénaux. Plusieurs millions de disques écoulés et autant de salles de concerts de Tokyo à New York écumées, il finira, au milieu des 80's, saturé d'excès narcotiques en tout genre et gras comme un loukoum. Depuis Roger et Plastic (qui ont délaissé leur silhouette de « Barbapapa ») semblent cohabiter sans qu'on parvienne à percevoir qui a pris l'ascendant sur l'autre. Les albums (au succès modéré) n'ont jamais vraiment cessé d'être publiés (son dernier, *Dandy Bandit*, étant ainsi paru en 2008, soit six ans après *Ultraterrestre*), les représentations ne se sont pas brusquement arrêtées (elles sont certes, moins glamour : type la fête des Craquelins de Neuville-en-Ferrain, le RTL Disco Show ou les Restos du Cœur belge), et Plastic n'a aucunement

disparu. Mieux : il s’est comme transformé en couteau suisse médiatique, à la fois partout et nulle part. Présentateur télé (le météorique « Hit Story », ou « Duel » sur la RTBF), inspirateur (sic) d’une ligne de cosmétiques rétros (Pogopogo), galeriste contemporain (Broodthaers and Bertrand), cobaye capable d’aller cachetonner dans la real-tv la plus vile (directeur de la « Star Ac’ » belge en 2002, il s’illustre de façon assez moche trois ans plus tard dans « La Ferme Célébrités » sur TF1) ou encore honnête capitaliste de son background punk, fricotant cinématographiquement avec quelques dinosaures de la subversion tel l’entarteur belge Noël Godin ou Jean-Pierre Mocky. Et ce n’est pas fini puisque 2012, année des trente-cinq ans de carrière de ce Chevalier de l’Ordre de la Couronne, devrait être marquée par la sortie d’un dixième album anniversaire. Alors, ça plane pour la mascotte Plastic ? À peu près, oui, même si, derrière cette façade d’hyperactif sur-vitaminé toujours prêt à chantonner au coin de la rue avec ses fans transgénérationnels, on est en droit de se demander si Roger va si bien que ça.

V. C.





Frédéric Bourdin

TA : Et la lumière se rallume sur Frédéric Bourdin ! Frédéric, bienvenue sur le plateau de « Tout le monde en a parlé » !

FB : Merci, bonsoir.

TA : Vous êtes né le 13 juin 1974 dans la banlieue parisienne. Votre mère, Ghislaine, avait dix-sept ans à votre naissance. Issue d'un milieu

pauvre, sans vraiment d'éducation, elle emballait de la margarine à la chaîne dans une usine de Nanterre. Votre père, Kaci, immigré algérien, avait à l'époque vingt-cinq ans. Alors qu'elle était enceinte de trois mois, votre mère a appris que Kaci, votre père, avait déjà une femme et trois enfants en Algérie. Elle l'a quitté ainsi que l'usine, et a décidé de garder l'enfant : vous. Résultat : scandale dans la famille, son père ne veut pas d'un « crouille » comme petit-fils. Votre grand-père maternel déclare : « Elle refuse d'avorter du raton. » Violent, non ?

FB : Oui, oui, c'est un raciste fini. Il le sera jusqu'à sa mort. Maintenant, tout ce que vous avez dit concernant mon père est à vérifier. Effectivement, il est algérien, mais, s'il était marié et s'il avait des enfants, ça, c'est ma mère qui le dit. On ne sait même pas si mon père s'appelait « Kaci ». Quand j'ai demandé des renseignements sur mon père pour pouvoir le retrouver, elle n'a jamais été capable de me les donner. Donc, j'aimerais qu'elle m'explique comment elle pouvait savoir qu'il était marié et avait des enfants.

TA : Après Kaci, votre mère se met en ménage avec Ali, qui la bat. Et là, les services sociaux vous placent sous la garde de vos grands-parents. Votre grand-mère, Marcelline, va s'occuper de vous. Elle vous emmène dans un petit village près de Nantes où vous vous retrouvez profondément seul… Vous êtes un petit peu le paria du village.

FB : Je n'étais pas si seul que ça, malheureusement. J'avais aussi un oncle et une tante qui ont déménagé avec nous, qui étaient aussi les enfants de mon grand-père. Ma tante adorait dire : « Mais, qu'est-ce qu'il fait là, ce sale crouille, cette sale race, il ne peut pas crever ? » J'ai entendu ça pendant toute ma jeunesse. Et il y avait en plus le voisin d'à côté : lui, son truc, c'était les petits garçons, puisqu'il m'a violé. On avait une vieille télé noir et blanc, j'étais habitué à regarder Dorothée tous les jours, et là, la télé était en panne, et j'embêtais ma grand-mère en disant : « Je veux voir Dorothée, je veux voir Dorothée ! » On était dans la petite cour devant la maison, et le voisin est apparu comme par magie, avec un sachet de cacahuètes, et a dit : « Si vous voulez, il peut venir regarder la télé chez moi. » Moi, je ne l'ai pas senti, j'étais d'un caractère méfiant, j'ai pris le sachet de cacahuètes, puis j'ai pesé le pour et le contre et, pour voir Dorothée, j'y suis allé. Il a allumé la télévision et il l'a éteinte pratiquement immédiatement, il m'a dit : « T'as vu, il n'y a pas de dessins animés. » Il

m'a demandé de le suivre en haut, m'a montré son pénis, m'a demandé que je lui montre le mien, ce que j'ai fait. Ensuite, il m'a dit que ce n'était pas suffisant, il m'a déshabillé, il s'est déshabillé, on s'est mis au lit, et là, il a fait la chose la plus affreuse qui soit. Ensuite, j'ai commencé à pleurer, il s'en est rendu compte, il m'a dit qu'il fallait que je ne dise rien à personne. Il ne s'est pas rhabillé. Il m'a rhabillé moi, m'a raccompagné à la porte. Je suis sorti, j'ai couru voir ma tante Reine, à qui j'ai expliqué avec mes mots d'enfant ce qu'il venait de faire, et là, elle m'a éclaté de rire au nez. Donc, je suis allé voir ma grand-mère, qui a dit : « T'auras qu'à plus y retourner. » J'ai passé des années à éviter ce personnage. J'avais cinq, six ans. On habitait l'un à côté de l'autre. Je passais mon temps quand je descendais la petite rue et que je le voyais monter, à prétexter avoir oublié quelque chose. Je faisais vite demi-tour, et je me cassais dans l'autre sens. Je l'évitais autant que je pouvais.

TA : C'est dans ce petit village que vous commencez à raconter vos histoires mythomaniaques. Par exemple, vous expliquez que si votre père n'est jamais là, c'est parce c'est un agent secret britannique.

FB : Vu que les Arabes, ce n'était pas acceptable aux yeux de ma famille, il fallait bien que je m'invente une nationalité respectable : anglaise. Donc, je disais ça à mes camarades, oui…

TA : Vous racontiez aussi que vous déjeuniez avec Michael Jackson.

FB : Il y avait quelques petites choses quand on a emménagé dans cette maison, dont un 45 tours de Michael Jackson que j'écoutais en boucle. Et même si je ne parlais pas anglais à l'époque, je répétais les paroles. C'est vite devenu une passion.

TA : Vous êtes un enfant turbulent, difficile, déjà très facétieux. Par exemple, dès que la maîtresse a le dos tourné, vous changez votre voix.

FB : Oui, j'étais un petit peu le boute-en-train de la classe. J'étais un enfant difficile, c'est vrai, je volais, je piquais le goûter des autres gamins, leur taille-crayon tout neuf, je faisais le pitre. Je faisais de moi le centre du monde : j'avais besoin d'attention.

TA : Vous jouez à vous perdre dans les bois pour obliger les gendarmes à vous ramener à la maison, et vous maltraitez votre grand-

mère.

FB : Il faut savoir une chose : j'aimais ma grand-mère plus que tout. Pour moi, ma grand-mère, c'était ma mère. Je dormais avec elle le soir, parce que j'avais peur de dormir tout seul. Ma grand-mère, c'était tout, pour moi. Mais les autres personnes qui vivaient avec ma grand-mère, un oncle et, plus tard, son amie, des amis de mon oncle, la traitaient comme de la merde. Ils lui soutiraient de l'argent. C'était une femme qui était handicapée des jambes, qui se négligeait beaucoup. Aussi aimante pouvait-elle être, elle avait de gros problèmes d'hygiène et de santé. Quand j'étais petit garçon, j'étais toujours fourré dans sa robe. Mais à force d'être entouré de tous ces gens qui ne la respectaient pas, j'ai fini par faire pareil. Je ne la frappais pas, mais je me suis mis à l'insulter, à lui prendre de l'argent, même si je n'avais pas besoin de lui en voler, parce qu'elle cédait à tous mes caprices. Ce sont des choses que je ne me pardonnerais jamais. Mais, oui, je l'ai fait.

TA : À douze ans et demi, vous êtes envoyé dans un foyer pour jeunes. Puis, vous allez passer d'un foyer à un autre. En 1990, vous arrivez dans un nouveau foyer dont vous vous évadez très vite. C'est là que vous mettez au point ce qui sera votre technique. Vous appelez la police d'une cabine en prétendant avoir trouvé un adolescent fugueur prénommé « Jimmy ». Et Jimmy, c'est vous, évidemment.

FB : Oui. En fait, ça s'est mis en place par hasard, parce que je suis arrivé tard la nuit à Paris en auto-stop, et que j'ai marché pendant des heures et des heures sans rien trouver, à part des gens peu fréquentables. Et j'ai eu l'idée d'appeler la police d'une cabine téléphonique, de me faire passer pour quelqu'un qui avait trouvé un jeune garçon en détresse. Je leur ai dit qu'il avait quatorze ans, semblait être d'origine anglaise, et avait besoin d'assistance. Donc les policiers sont venus, m'ont emmené au poste, ont appelé l'ambassade qui leur a très vite dit que je ne pouvais pas être anglais.

TA : Et vous ne parliez pas anglais surtout !

FB : À l'époque, non. Je parlais anglais comme un mauvais collégien.

TA : Vous dites : « Je rêvais qu'ils m'envoient en Angleterre où j'ai toujours cru que la vie était plus belle qu'en France. »

FB : Oui, parce que mon grand-père disait que les Français avaient baissé leurs frocs devant les Allemands, mais qu'au moins les Anglais, eux, leur avaient tenu tête. Donc, je me disais que, s'il y avait un pays au monde où on pouvait m'aimer, ce devait être l'Angleterre.

TA : À partir de là, vous sillonnez la France puis l'Europe, passant d'orphelinats en foyers d'accueil ou en foyers psychiatriques. D'ailleurs, on y découvre que vous avez un coefficient intellectuel de 139, ce qui est très élevé. Et tout cela toujours sous de fausses identités, et en vous transformant en enfant. C'est-à-dire que, par exemple, vous aviez des crèmes dépilatoires pour éviter que l'on voie votre pilosité.

FB : Oui, je mettais une casquette, je déguisais ma voix, je me donnais l'air d'un adolescent. Tout ce que je voulais, c'était qu'on m'aime, qu'on s'occupe de moi.

TA : Vous goûtez à la célébrité une première fois en jouant l'enfant trouvé à Auch. Un papier vous est consacré dans la *Dépêche du Midi*, l'émission « Perdu de vue » parle de vous. Le nouveau quart d'heure de célébrité arrive en 95, sur le plateau de l'émission de Jean-Marc Morandini, « Tout est possible », sur TF1, qui, d'ailleurs, vous garde comme stagiaire après l'émission. Là, vous vous présentez comme un « menteur professionnel en quête d'amour et d'affection ». C'est votre éternel problème.

FB : Oui, parce qu'il y a des tas de personnes qui ont eu une enfance terrible, et, malheureusement, ces gens répercutent sur les autres ce qu'ils ont subi eux-mêmes. C'est-à-dire qu'ils violent, enlèvent, se droguent, deviennent alcooliques, se suicident. Je ne voulais pas ça. Tout ce que je voulais, c'était qu'on m'aime. Tout ce que je voulais, c'était ce que l'on ne m'a jamais donné : une vie normale. Une vie avec des parents, des activités, faire partie de quelque chose, d'un groupe, c'était ce que je recherchais.

TA : Votre plus grande imposture, c'est le jour où, au lieu d'inventer un personnage, vous allez prendre l'identité d'un mort, celle de Nicholas Patrick Barclay qui avait disparu au Texas…

FB : Le 13 juin 1994.

TA : C'est le jour de votre anniversaire.

FB : Oui. Le 13 juin. Je suis né le 13 juin.

TA : C’est incroyable.

FB : Oui, surtout que je ne l’ai découvert qu’après.

TA : Pour ça, vous vous teignez les cheveux, vous vous faites tatouer. Le problème, c’est que lui, il avait les yeux bleus et les vôtres sont noirs. Donc, vous racontez que vous avez été kidnappé par un réseau pédophile de militaires américains qui ont fait des expériences sur vous en vous injectant des produits dans les yeux. Ce qui est extraordinaire c’est que, la sœur d’abord, et ensuite la mère de ce Nicholas Barclay vous reconnaissent. L’histoire tiendra trois mois.

FB : Elle est venue, elle a dit que c’était moi. Moi, je me suis senti dégueulasse, j’ai eu peur à un moment qu’elle ait vraiment cru que c’était moi. Mais il faut savoir que, juste après, elle est partie s’asseoir avec moi dans un bureau, m’a montré des photos de mon passé, enfin de mon pseudo-passé. Et ensuite, devant le juge, qui avait déjà des soupçons et pensait que j’étais Frédéric Bourdin, elle a dit que je n’avais jamais vu ces photos. Elle lui a menti… Pourquoi ? Plus tard, dans une espèce de brasserie, elle m’a demandé qui j’étais, si j’étais bien Nicholas et je lui ai dit : « Oui, je suis bien Nicholas. » Ensuite, nous sommes allés avec un membre de l’ambassade à l’hôtel, à Madrid, parce que nous devions prendre l’avion le lendemain, et là, j’ai fait un choix difficile. Je me suis senti redevable envers cette personne parce qu’elle m’avait quand même évité la prison. Donc, j’ai fait le choix de rester avec elle pour retourner aux États-Unis. J’ai vu l’opportunité, avec ce passeport, avec cet âge de seize ans, de reconstruire ma vie. C’était idiot, risqué et stupide, mais je l’ai fait.

TA : Ce qui se passe effectivement, c’est qu’un détective privé, Charlie Parker, a des doutes sur votre réelle personnalité. Ensuite, le FBI s’en mêle, et finalement l’affaire est éventée.

FB : Ce détective privé a toujours dit qu’il avait des doutes, mais, en fait, il l’a surtout dit après, quand j’ai été arrêté, quand les émissions de télé, les articles sont parus. Là, il a dit : « Oui, j’ai eu des soupçons. » Mais la vérité c’est qu’il était convaincu que j’étais Nicholas Barclay, il n’a pas arrêté de mentir à ce sujet.

TA : Vous apprendrez un soir où la mère de Nicholas Barclay est bourrée, qu'en fait il y a eu des problèmes à propos de la disparition de cet enfant. On pense que c'est son aîné qui l'a tué, et, qu'en fait, quand ils vous ont vu arriver, c'était une sorte d'aubaine pour eux, un alibi parfait.

FB : J'avais discuté avec l'enfant de la sœur, c'est-à-dire le neveu de Nicholas Barclay, qui avait quatorze, quinze ans à l'époque. Il disait que des policiers étaient déjà venus, parce que des personnes avaient déclaré avoir vu Nicholas mort. Ensuite, il y avait plusieurs éléments. La mère voyait bien que je n'étais pas son fils, je veux dire, elle le savait, je savais qu'elle savait, elle savait que je savais, elle savait que je savais qu'elle savait. C'était un jeu de rôle mal réglé. Un jour, elle est revenue complètement défoncée ; elle était toujours sous l'emprise de drogues : héroïne, alcool, hachisch… toute la famille d'ailleurs… et a dit que c'était le Diable qui m'avait envoyé, et que c'était bien le genre de Nicholas de pourrir sa vie, qu'elle savait que Jason m'avait tué. Quand vous découvrez ça, je le savais déjà, mais que ce soit officiel, net comme ça… J'aurais pu partir parce que je savais que j'allais être arrêté. J'aurais pu partir, le Mexique était à côté, j'aurais pu rentrer en France, inventer une histoire comme je savais le faire, mais je n'ai pas eu envie. J'ai eu envie de rester parce que j'étais écœuré.

TA : Vous allez en taule.

FB : Oui, je vais en prison, six ans.

TA : Six ans, c'est cher.

FB : C'est cher, mais je ne m'en plains pas. J'ai pris toutes les choses qui me sont arrivées comme des leçons, et j'ai toujours assumé mes fautes.

TA : Quatre mois après votre retour en France, vous récidivez, vous vous faites passer pour Léo Balley, disparu en montagne. Vous remettez ça avec un dénommé Francisco, un ado espagnol. Au total, vous avez endossé 500 identités !

FB : Mais il n'y en a que deux qui ont appartenu à quelqu'un. Les autres sont des identités que j'ai créées moi-même, inventées de toutes pièces. Pour ce qui est des membres de la famille de Léo Balley à Grenoble, la gendarmerie les a appelés alors qu'ils ont su que je n'étais pas leur fils. Les gendarmes leur ont dit : « Il y a quelqu'un qui a essayé de se faire

passer pour votre enfant. » Mais les autres identités, que ce soit Francisco Hernandez, Fernandez, sont inventées. J'essayais de démontrer aux services sociaux, au juge, à la police, que ces identités étaient bien réelles pour qu'on s'occupe de moi. Mais elles ne l'étaient pas.

TA : Après ces divers épisodes, vous accédez enfin à une certaine célébrité : il y a un livre autobiographique qui sort, un film qui démarre aux USA, deux films en France. Quels ont été vos rapports avec les médias à cette époque ?

FB : Je suis allé quatre mois en prison, suite à l'épisode de Grenoble, pendant que les autorités étaient en train de se balader à travers la France. Les enquêteurs voulaient rencontrer les gens que j'avais connus pour voir si le fait que je veuille devenir un enfant n'était pas un prétexte pour en approcher d'autres. Ils ont vérifié et ils ont bien vu que ce n'était pas le cas. Mais pendant ce temps, comme vous l'avez dit, les journalistes se sont réveillés, dont *L'Express*. Ce journal est allé passer un après-midi entier avec mon grand-père qui n'a dit que des conneries faramineuses ! Par exemple, que je faisais comme Leonardo DiCaprio dans le film de Spielberg *Catch Me if You Can*, que j'envoyais des cartes aux gendarmes pour leur dire : « Essayez de m'attraper si vous pouvez ! » Des choses tout à fait offensantes parce que jamais, jamais, je n'ai voulu me moquer de qui que ce soit. Bref, il a raconté une salade de choses aux journalistes pendant des heures, et ils ont tout imprimé sans vérifier. Donc mes relations avec les médias, suite à ça, ont été assez compliquées. Car il y a des sacs à merde qui écrivent n'importe quoi pour faire vendre… Ça fait du chiffre, et on se fout de la réalité ! Plus le temps a passé, plus je suis devenu sélectif avec les médias auxquels je m'adressais. Il y en a à qui je ne parlerai plus jamais. Ils peuvent me mettre un million sur la table en me promettant monts et merveilles, je m'en fous.

TA : Vous avez gagné de l'argent à l'époque, avec ce livre et ces films ?

FB : Si j'avais négocié et que j'étais un vieux rapace pourri, oui, j'aurais gagné beaucoup plus d'argent. Là, je me suis contenté du minimum. J'ai surtout demandé du liquide… Pourquoi ? Parce qu'à l'époque j'étais dans la rue, j'avais seulement deux possibilités : rester dans une chambre d'hôtel en attendant qu'une équipe de télé m'appelle pour faire un

documentaire, ou recommencer ce que je savais faire, puis attendre un autre coup de fil, mais cette fois, d'une prison. Donc, j'ai touché de l'argent qui m'a servi à survivre en attendant.

TA : Quel a été le meilleur moment de toute cette époque ?

FB : Je suis allé dans un foyer à Palerme. Il y avait un grand foyer, un village d'enfants avec des petites maisonnettes, et un éducateur, un peu comme « Family Village », ici. Et puis il y avait un grand terrain de foot… On jouait au foot, on jouait au tennis. On se foutait royalement de qui j'étais. Du moins, on n'essayait pas de découvrir mon identité. Je faisais partie de quelque chose, j'étais vraiment heureux. J'y suis resté un mois.

TA : Et le pire moment ?

FB : Le pire moment, c'est quand il m'est arrivé d'être dans des endroits où on m'aimait jusqu'à ce que l'on découvre qui j'étais. Quand vous êtes aimé et que vous vous retrouvez tout seul, à savoir que vous allez encore devoir voyager deux, trois jours pour pouvoir peut-être retrouver un bon endroit, une famille d'accueil où vous allez pouvoir rester, ça, c'est dur. Parce que vous perdez une fois de plus l'amour que vous avez réussi à avoir.

TA : Vous êtes nostalgique de cette époque ?

FB : Oui, d'une certaine façon, parce que j'ai énormément voyagé, j'ai vu le bon côté des gens, j'ai vu des choses absolument extraordinaires, j'ai réussi à survivre.

TA : Vous considérez que votre vie était plus marrante que maintenant ?

FB : *(Rires.)* D'une certaine façon, oui. Ceci dit, je n'échangerais rien entre aujourd'hui et l'époque.

TA : Pour votre petite fille Athéna ?

FB : Avoir son premier enfant, c'est quelque chose d'assez exceptionnel. Ces enfants-là, rien ne pourra jamais leur arriver. Rien, parce que la seule chose pour laquelle je pourrais remercier ma famille, c'est de m'avoir appris à être le contraire d'une merde infâme. Tout ce qu'ils m'ont

fait subir, à tous les niveaux, tout ce qu'ils m'ont enseigné à penser, ça a été un grand vaccin, et jamais je ne serai comme eux, jamais.

TA : Si c'était à refaire, qu'est-ce que vous ne referiez pas pareil ?

FB : Je referais tout. Parce que si jamais je ne refaisais pas tout, je ne connaîtrais pas ma femme, je n'aurais pas ces magnifiques enfants. Donc, même si je devais en perdre un bras, même si je sais que je vais mourir demain, renversé par un train ou d'une mort horrible, je m'en fiche. Je ne ferais rien pour supprimer la joie que ça a été pour moi de connaître mon épouse et de faire ces enfants-là.

TA : Le jour où vous allez mourir, qu'est-ce que vous voulez qu'on marque sur votre tombe ?

FB : À mes enfants et à ma femme, je les aimerai toujours et je n'ai aucun regret de ce côté-là. Et les autres, je les emmerde !

TA : *(Rires.)* Merci Frédéric, j'étais très heureux de rallumer la lumière sur vous, merci.

FB : Je vous en prie.

Qu'est-il devenu ?

D'une quête d'affection filiale névrotique, Frédéric Bourdin est aujourd'hui passé à une drôle de normopathie. Dégaine de cadre informatique d'une PME de province, père attentionné de trois beaux enfants et époux dévoué d'une jolie brunette prénommée Isabelle, ce caméléon quasi-quadra, qui aura épousé les identités successives d'environ 500 avatars pendant plus de vingt ans, aurait donc paradoxalement trouvé le rôle de sa vie dans celui de chef de famille. Il y a encore sept ans à peine, pourtant, arborant un style de petite frappe aux accents « eminemiens », lui qui venait de se faire une énième fois gauler dans son teen-transformisme, après un mois passé dans la peau d'un ado espagnol de quatorze ans, déclarait l'exact contraire au journal *Libération*. « Mon idéal, ce n'est pas d'avoir une femme et trois gamins. Je n'ai pas de vie sexuelle. Je veux juste vivre comme un adolescent. »

Mais, cette vie, malgré le mensonge d'amour comme puissant carburant existentiel, de fulgurantes capacités de mutations à base d'histoires abracadabrantesques (victimes de réseaux pédophiles, réfugié bulgare…) et d'efficaces crèmes d'épilations, ce Spaggiari de l'intime passé de foyer en foyer ne l'aura finalement jamais connue. Ou à peine. Le temps d'être reconnu par une téléspectatrice qui l'avait aperçu chez Pradel, Morandini ou Fogiel, ou de tout simplement se faire passer les menottes pour de longs séjours au trou suite à un test ADN foireux. Comme un « J'irai dormir chez vous » poussé à l'extrême qui, en tout, l'a conduit entre les murs des prisons six ans au Texas et quatre mois à Grenoble. Perpétuel Tanguy sans famille à l'enfance viciée par un entourage hautement toxique, ultraconscient des impasses morales de sa démarche de colonisation mentale auto-thérapeutique, car doté d'un QI VIP (« Quelques jours d'amour valent bien quelques mois de prison », déclarera-t-il poétiquement

aux juges Grenoblois), Frédéric cherchait, certes, une famille aimante, mais aussi que le public (et ce depuis la cour d'école) vienne combler son narcissisme inassouvi. Et c'est ironiquement cette crypto-célébrité, entre fascination et répulsion, qui l'a comme trahi, en ne se révélant jamais vraiment à la hauteur de ses attentes. Financièrement d'abord, mais aussi plus intimement.

Personnalité complexe qui se rêvait acteur, ce très lointain cousin de Don Draper semble en effet entretenir une relation amour/haine avec ses représentations cinématographiques : il n'était pas au courant de la sortie de *Pour un fils* d'Alix de Maistre et a validé avant de vite changer d'avis le récent *Caméléon* de Jean-Paul Salomé sorti en juin 2010. Toujours entouré d'une aura de soufre, cet ex-repris de justice, qui enchaîne aujourd'hui les missions d'interim en attendant de décrocher un CDI, continue d'ailleurs de souffrir, professionnellement parlant, de son image d'avant, comme le prouve son job de surveillant avorté en 2010 pour cause d'identité révélée par un collègue délateur. Ce qui n'empêche pas Frédéric, pour s'échapper de son quotidien pas très onirique, de livrer au monde presque tous les mois, grâce à sa webcam, depuis la Sarthe, de surréalistes monologues en gros plan où ce caméléon désormais monochrome défend la liberté d'expression de Dieudonné, s'émeut contre la politique martiale d'Israël, disserte sur les révolutions arabes (en fait fomentées par la CIA) ou se lance dans une danse approximative sur « You Rock My World » de Michael Jackson (son héros d'enfance, forcément). Bref, si aujourd'hui Frédéric tente de faire tout comme les grands, même son Skyblog le prouve, il est aussi resté un vrai adolescent.

V. C.





Pierrette Brès

TA : Et la lumière se rallume sur Pierrette Brès ! Bienvenue sur le plateau de « Tout le monde en a parlé » !

PB : Bonjour Thierry et merci.

TA : Vous êtes née le 12 février 1939 à Cannes. Votre père était d'abord marin dans la marine marchande et ensuite dans la marine de guerre. Il est ensuite devenu chef de chantier aux Grands Travaux de Marseille, qui sont en fait une entreprise de travaux publics.

PB : Exactement.

TA : Votre mère s'occupait de ses quatre enfants ?

PB : Oui.

TA : Le premier signe du destin : vous êtes toute jeune pendant la guerre à Cannes et le quartier où vous habitez est bombardé : la seule chose qui reste intacte, c'est l'enseigne d'une station-service…

PB : Avec un cheval ailé. Je me suis dit : « C'est bizarre quand même. »

TA : C'était un signe.

PB : C'était un signe.

TA : D'ailleurs, ce sont les mêmes bombardements qui vous amènent à vous réfugier à Maussane en Camargue, où vivent vos grands-parents. Et là, dans les manades où votre grand-père vous emmène, vous prenez le virus du cheval.

PB : Je suis une passionnée de la Camargue, de Maussane, j'y vais tous les ans. Mon grand-père était un passionné de taureaux, de courses de taureaux camarguaises, pas tellement de corridas. On allait visiter les manades de chevaux et de taureaux, et moi j'étais fascinée par ça, bien sûr.

TA : Le manque d'argent de vos parents vous oblige à arrêter vos études très tôt. Vous êtes mise en apprentissage dans un salon de coiffure à Mulhouse. Votre père, à l'époque, travaille là-bas à la construction d'un barrage sur le Rhin. Vous êtes shampouineuse à seize ans.

PB : Et oui… Je détestais les cheveux, je détestais faire des shampoings, mais mon père ne m'a pas demandé mon avis. Il m'a dit : « Tu seras shampouineuse, parce qu'on a besoin d'avoir une paye supplémentaire à la maison ».

TA : C'est aussi simple que ça. Et à dix-sept ans, vous débarquez à Paris comme shampouineuse.

PB : Mon patron en apprentissage à Mulhouse, José Klein, avait un contact à Paris, et je suis entrée dans le plus grand salon de coiffure pour hommes.

TA : Georges Hardy, coiffeur de luxe pour hommes à Paris. Rue Rouget-de-L'Isle. C'est une époque qui n'est pas facile, où l'on mangeait quand on avait un peu d'argent.

PB : On était surtout payés avec les pourboires, on n'avait pratiquement pas de salaire à la fin du mois. Quand je faisais des pourboires le matin, je pouvais aller m'acheter un sandwich, et quand je n'en faisais pas, je me serrais la ceinture.

TA : Dure période.

PB : C'était la bohème. Moi, j'aimais bien. D'ailleurs je me suis mariée très tôt et mon mari n'avait pas d'argent non plus, il était au service militaire. Je me souviens que, souvent, la nuit, quand on n'avait rien à manger, on se levait à trois ou quatre heures du matin, et on allait piquer les bouteilles que les laitiers laissaient devant les crémeries. *(Rires.)*

TA : ***(Rires.)*** **Dans ce salon de coiffure, il y a un client, Robert Forget, propriétaire de chevaux, qui se prend d'amitié pour vous. Il vous offre vite des séances d'équitation dans ses écuries.**

PB : Oui. Tout en le coiffant, je lisais *Paris Turf* au-dessus de son épaule, et un jour je me suis lancée, je lui ai dit : « Écoutez, j'aimerais vraiment apprendre à monter à cheval. » Il m'a dit : « Ce n'est pas un problème, je vais en parler à mon entraîneur. » Il s'appelait Roger Souchet et entraînait à Maisons-Laffitte. « Les jours de congés, vous pourrez aller monter chez lui. » Au début, démarrer en apprenant sur un cheval de course, c'est comme démarrer une Ferrari quand on n'a jamais passé son permis. J'étais plus souvent par terre qu'à cheval !

TA : Donc vous êtes shampouineuse le jour, et, à temps perdu, vous allez là-bas monter à cheval ? Vous obtenez votre licence de cavalière et vous commencez à faire des courses amateurs ensuite.

PB : Voilà. On était très peu de cavalières, à peu près 200, et les femmes étaient interdites dans les courses d'hommes, bien évidemment. C'est pour ça qu'on avait des courses amateurs femme. Maintenant, les femmes ont le droit de monter dans les courses avec les jockeys.

TA : C'est à l'occasion d'une victoire qu'André Lacaze, de *Paris Match*, vous remarque. Il fait un reportage sur vous et vous parle du journal *Week-End*, qui est en train de se monter. C'est comme ça que vous commencez dans la presse écrite.

PB : Dédé Lacaze est venu me voir, il m'a dit : « Mais qu'est-ce que tu fais ? Shampouineuse, ce n'est pas pour toi. Tu connais les chevaux… » Je montais les galops le matin avec Sam Martin, Maxime Garcia, etc. Je connaissais bien les chevaux. Il m'a dit : « Tu devrais aller proposer une rubrique au journal *Week-End*, Vas-y. » Moi je n'osais pas. Je lui dis : « Attends, je n'ai même pas mon certificat d'études, je sais à peine écrire. » Il m'a dit : « Oui, mais tu as des idées ! C'est la seule chose qui compte. » Donc, je me suis lancée, je suis allée voir Monsieur Pasquelot, Maurice Pasquelot, le rédacteur en chef de *Week-End*, et je lui ai dit : « Voilà, à cheval je sais tout faire, je monte même les galops… J'aimerais faire une rubrique. » Il m'a regardée et m'a répondu : « On peut faire un essai. » Je me souviens, j'ai eu un petit écho la première semaine, un quart de page la semaine d'après, une demie page la semaine suivante. Et au bout de trois mois, je me retrouvais chef de rubrique avec des journalistes qui allaient sur le terrain. Et je montais certains chevaux de course qui allaient courir le Tiercé !

TA : Très vite, vous prenez rendez-vous avec Raymond Marcillac, qui à l'époque est patron des Sports à l'ORTF. Il vous embauche en 1964, vous avez vingt-cinq ans, et vous dites : « J'ai eu la chance de commencer en même temps que la télé elle-même. »

PB : C'est une chance inouïe ! J'étais au Service des Sports de l'ORTF, il y avait Stéphane Collaro, il y avait Michel Drucker, il y avait Thierry Roland, des gens que, maintenant, on appelle les dinosaures de la

télévision… Dont je fais partie ! Mais on est toujours là et on est toujours connus… Aujourd'hui, il y a trop de monde…

TA : À l'époque, vous êtes la seule femme au Service des Sports, ce n'est pas facile pour vous. Et un jour, Léon Zitrone vous envoie une lettre : « Je vous interdis de venir galoper sur mon gazon ! »

PB : Oui, c'est du pur Léon Zitrone !

TA : Il était très méchant Zitrone ?

PB : Très méchant. Un jour, j'ai eu le culot d'aller le voir. On a déjeuné ensemble à Vincennes, il était assis à côté de moi, et je lui ai dit : « Écoutez Léon, j'ai vraiment une question à vous poser : "Pourquoi vous m'avez fait la guerre comme ça, quand j'ai débuté ?" Il m'a alors rétorqué une réponse qui m'a époustouflée : « Mais, chère Pierrette, vous savez que j'avais une famille à nourrir. Il fallait que je fasse attention. » Il s'accrochait à sa place…

TA : Alors que personne ne le mettait en cause.

PB : Personne, c'était une star, moi je n'étais rien.

TA : C'était un monument.

PB : Toute sa vie, et ça a été confirmé par sa famille, il a eu peur de perdre son travail et de ne pas pouvoir nourrir ses enfants.

TA : Vous devenez une star de la télé. Quelle a été la réaction de votre entourage à ce moment-là, de vos parents, lorsque vous êtes devenue vedette ?

PB : Bizarrement, c'est mon grand-père surtout qui a réagi. C'est là que j'ai appris qu'il avait fait son service militaire à cheval dans les dragons. Et il était très fier, parce que c'était lui qui m'avait fait découvrir les chevaux, la Camargue, les taureaux. Je ne pouvais pas monter de taureaux, bien évidemment, mais les chevaux, c'était sa passion à lui. C'est comme ça que j'ai découvert que c'était vraiment la passion de mon grand-père.

TA : Avec les médias, comment ça s'est passé ? Vous aviez de bonnes relations avec les journalistes ?

PB : Oui. Moi, je n'ai jamais cherché à me faire connaître et reconnaître. D'ailleurs, je n'ai jamais fait la une d'un magazine. Jamais. Je crois que si on veut vivre discret, on peut, il suffit de le vouloir, tout simplement.

TA : Vous n'avez pas gagné beaucoup d'argent, en fait.
PB : Mais non. J'ai été engagée à 7 000 francs nets par mois, par Jean-Pierre Elkabbach, en 78. 7 000 francs, ce n'était rien…

TA : La télé ne vous a pas rendue riche.
PB : Pas du tout. Lorsque j'ai fini ma carrière en 2001, je gagnais 17 000 francs nets par mois. Ce qui n'était rien du tout.

TA : Quel a été le meilleur moment de cette époque de la télé ?
PB : Le meilleur moment, c'est quand Jean-Pierre Elkabbach me laissait carte blanche à chaque fois que j'avais un scoop, et que j'allais lui dire : « Ça, je pourrais le faire… Est-ce que je peux ? » C'est comme ça que j'ai fait tous les scoops que j'ai pu couvrir à France 2.

TA : Le pire moment ?
PB : Un jour, il y en a un qui a voulu prendre ma place.

TA : C'était qui ?
PB : *(Rires.)* C'était Philippe Bouchara, qui, maintenant, est président des courses de Cabourg. Moi qui suis gentille et plutôt généreuse, je suis allée le voir, je lui ai dit : « Écoute, Philippe, moi je veux bien que tu fasses ça à ma place, mais je te propose une chose honnête : on partage. » Lui : « Non, non, je ne veux pas. » Je lui dis : « Alors, si tu veux entrer en guerre avec moi, tu ne vas pas gagner cette guerre, et cela pour plusieurs raisons. Mais je vais te dire la principale des raisons : tu ne peux pas gagner parce que tu n'as jamais eu faim dans ta vie, et que, moi, c'est mon casse-croûte que tu essaies de me piquer, et ça, jamais je ne le laisserai faire. » Finalement, il l'a fait pendant six mois, un an, et je suis revenue prendre ma place.

TA : Nous sommes en 1985. Vous êtes très connue, ça se passe très bien. Puis vous disparaissez. Il faut dire que ça ne va pas fort dans

votre vie à ce moment-là. Trois mariages, trois divorces : vous craquez un peu. Vous avez demandé à Lionel Ovadia de vous remplacer dans « Le Magazine du Cheval », que vous présentez sur France 2. Vous dites aux téléspectateurs : « Au revoir, je vous reverrai un jour, peut-être… » Et vous partez. Vous disparaissez.

PB : Pendant toute cette vie de réussite, j'avais un peu perdu… pas mon âme, mais ma tendresse, ma fraîcheur. Quand on devient un guerrier, on ne peut plus être sentimental, et je jouais beaucoup avec les hommes. Je prenais, je jetais, je prenais, je jetais. Et puis un jour, je suis tombée sur un homme beaucoup plus coriace que les autres, qui n'a pas accepté ça, et qui m'a fait une guerre insoutenable. Donc j'ai eu peur, j'avais quand même ma fille et mon fils, et j'ai dit : « Il faut que je parte parce que ça va mal se terminer. » Et donc j'ai cherché à partir. J'essayais de partir dans un pays francophone, je n'y arrivais pas, et un beau soir j'ai eu l'idée d'appeler un copain qui montait avec moi, qui était en Israël, Nico Gabai. Je pleurais, je n'en pouvais plus. Il m'a dit : « Écoute, tu prends un billet d'avion, tu viens. Je m'occupe de toi. »

TA : C'est incroyable, parce que personne ne sait où vous êtes partie : ni vos parents, ni vos proches. En fait, vous débarquez en Israël avec votre fille Isabelle, qui avait alors douze ans, et quatre valises.

PB : J'avais emmené ma bible et Le Dictionnaire des Symboles. *(Rires.)* On ne sait jamais, pour voyager.

TA : En Israël, vous êtes en pleine quête spirituelle, vous hantez les Lieux Saints, Jérusalem, Bethléem, Nazareth, les rives du Jourdain. Et il se passe des trucs bizarres. Vous ressentez des signes annonciateurs de quelque chose. L'histoire du colibri, par exemple…

PB : Oui. C'était à Jaffa, sur une belle terrasse qui donnait sur la mer, je retrouvais petit à petit la paix, et je priais beaucoup, moi qui n'étais pas habituée à prier. Je demandais : « Mon Dieu, mon Dieu, viens à mon secours, viens m'aider. » Et un jour, Isabelle faisait ses devoirs, et une sorte de bourdon est entré dans la pièce. Elle a eu peur, elle m'a dit : « Maman, maman, regarde, ça va me piquer. » Je regarde : c'était un colibri. Je lui dis : « C'est un oiseau-mouche, on l'appelle "le suceur de miel" en Israël. Il va repartir. » Mais il restait là. J'ai dit finalement à Isabelle, à l'heure du coucher : « On va se coucher en laissant toutes les fenêtres ouvertes et puis

il va repartir. » Au petit matin, il a voleté deux ou trois fois, il a fait *« Cui ! Cui ! »* et il est parti. Et moi le lendemain, j'ai regardé mon Dictionnaire des Symboles, parce que ça m'intriguait, j'avais tous les sens éveillés à cette époque, et j'ai vu que le colibri était un messager de Dieu. Donc là, je me suis dit : il va m'arriver quelque chose.

TA : Et ça vous est arrivé ! Une nuit, Jésus Christ est devant vous !
PB : Absolument. Je n'ai pas peur de le dire. Je ne fume pas, je ne bois pas, je suis tout à fait saine. Une nuit, j'ai été réveillée brusquement par une présence, donc je me suis assise sur le lit. Il était devant moi…

TA : Vous dites : « La lumière sortait de Lui. »
PB : Oui, c'était une lumière de toutes les couleurs, des particules de lumière comme on voit sur la rosée, qui émanaient comme ça, de Lui, qui le rendaient radieux, vraiment… Et j'ai tout de suite compris que c'était Jésus ! Tout de suite. Il m'a parlé avec trois langages : par télépathie, avec le regard et avec le sourire. C'était fabuleux. Parce que je recevais tout ça en moi et que j'avais l'impression d'être immergée dans sa lumière… De respirer, de renaître. Il m'a dit : « Maintenant, tu es pardonnée, il faut que tu retournes dans ton pays. Tu seras l'un des flambeaux de la foi. » Puis plein d'autres choses…

TA : « J'ai besoin de toi en France, tu dois rentrer… »
PB : Absolument… Je ne voulais plus rentrer, j'avais peur, avant… Il m'a donné une force inouïe. Il m'a dit : « Je serai toujours près de toi et en toi, tu n'auras plus jamais peur. » Et ça continue encore aujourd'hui.

TA : Vous dites : « Depuis, je me sens imprégnée d'un amour universel. » Et même vis-à-vis des hommes…
PB : J'ai fait une promesse. Je lui ai fait une promesse. Je lui ai dit que plus jamais je ne ferai souffrir un homme, plus jamais, quitte à me sacrifier moi-même. Plus jamais je ne ferai de mal à un homme. Et j'ai tenu promesse.

TA : Oui, ça relativise l'amour des hommes.
PB : Oui, j'ai mieux compris pourquoi j'avais cette agressivité, parce que mon père n'avait pas toujours été à la hauteur en tant que père. Vous

savez, à cette époque-là, les pères ne s'intéressaient pas vraiment aux enfants, il n'y avait pas trop de tendresse. Je n'ai aucun souvenir de mon père me prenant sur ses genoux, me faisant un bisou, un câlin. Jamais.

TA : Au retour, vous retrouvez votre job.

PB : Eh oui. Et pendant toute l'année qui a suivi cette apparition, je me disais : « Mais ce n'est pas normal d'être dans cet état. » J'étais dans un état second.

TA : Une espèce de joie extrême.

PB : Une joie incroyable, je n'ai jamais ressenti, depuis, un bonheur aussi intense. J'étais comme sur un petit nuage. Et puis, ça s'est estompé, parce qu'on ne peut pas rester ainsi toute sa vie. Mais, en même temps, il reste l'essentiel, c'est d'avoir rencontré Jésus, d'avoir foi en lui. Mais du coup je me suis retrouvée agnostique, croyante. C'est-à-dire que je suis en perpétuelle recherche de Dieu.

TA : Ensuite, grâce à votre connexion équine, vous obtiendrez une interview de Kadhafi. Et vous dites : « J'avais l'impression d'avoir un drogué en face de moi. »

PB : Il avait un regard qui me troublait. Il avait les yeux qui lui sortaient de la tête, le regard fixe. Il avait les yeux tout noirs, et un temps de réflexion avant de répondre à mes questions. Il avait l'air un peu, je ne sais pas, comme endormi. Il fait une impression très, très bizarre. Et puis, quel metteur en scène ! Il avait envoyé son chauffeur nous prendre pour faire l'interview dans les ruines. Au beau milieu de l'interview, le muezzin appelle à la prière et il arrête ; il claque des doigts, on vient lui mettre un tapis par terre avec une énorme boussole. Ce qui me fait encore rire, c'est qu'il nous a reçus, il faisait chaud, dans une tenue de ski Pierre Cardin et des boots qu'il a enlevées pour faire sa prière. Dans la chambre, un lit rond, derrière le lit un poster avec un chameau qui traverse le désert avec un coucher de soleil énorme.

TA : Il était vraiment drogué ?

PB : Je ne sais pas mais c'était bizarre. Et la salle de bains, ce n'était que du linge Pierre Cardin !

TA : Aujourd'hui, êtes-vous nostalgique de cette grande époque de la télé ?

PB : Je ne regrette absolument rien, je ne suis pas nostalgique, je trouve que j'ai vécu la meilleure part de la télévision jusqu'en 2001. Mais je suis contente d'en être partie.

TA : Ah bon ?

PB : En 2001, on a bu le champagne après mon dernier plateau… et j'ai poussé un grand « ouf » de soulagement. Ça ne devenait plus possible, le Tiercé tous les jours. Tous les jours vous racontez à peu près la même chose…

TA : Oui, puis trente secondes pour s'exprimer, ce n'est pas le bout du monde.

PB : C'est l'horreur, l'horreur…

TA : Vous êtes rancunière ? Il y a des gens à qui vous en voulez, Pierrette ?

PB : Non, non, j'ai appris le pardon.

TA : Et si c'était à refaire, qu'est-ce que vous ne referiez pas pareil ?

PB : J'ai toujours eu l'impression d'avoir eu plusieurs vies, d'être revenue plusieurs fois sur cette terre. Et dans cette vie, finalement, on m'a tout apporté. J'ai eu un parcours d'obstacles très difficile, mais à chaque fois venait une solution à mes problèmes. En fait, la seule chose que l'on me demandait, c'était de foncer, de tenir ma ligne, d'avoir des œillères, de ne pas regarder ce qui pouvait me gêner, et d'aller droit au but. Ce que j'ai toujours fait.

TA : Le jour où vous allez mourir, qu'est-ce que vous voulez qu'on marque sur votre tombe ?

PB : J'aurais envie de dire : « Enfin, j'ai retrouvé la lumière. Je retrouve Jésus, et, maintenant, laissez-moi tranquille, je n'ai plus du tout envie de revenir sur cette terre. Priez pour moi. »

TA : C'est la dernière fois qu'on vous voit sur terre en fait.

PB : Oui, et à la télévision peut-être ! (Rires.)

TA : *(Rires.)* Merci. J’étais très heureux de rallumer la lumière sur vous. Merci Pierrette.

PB : Moi aussi, Thierry.

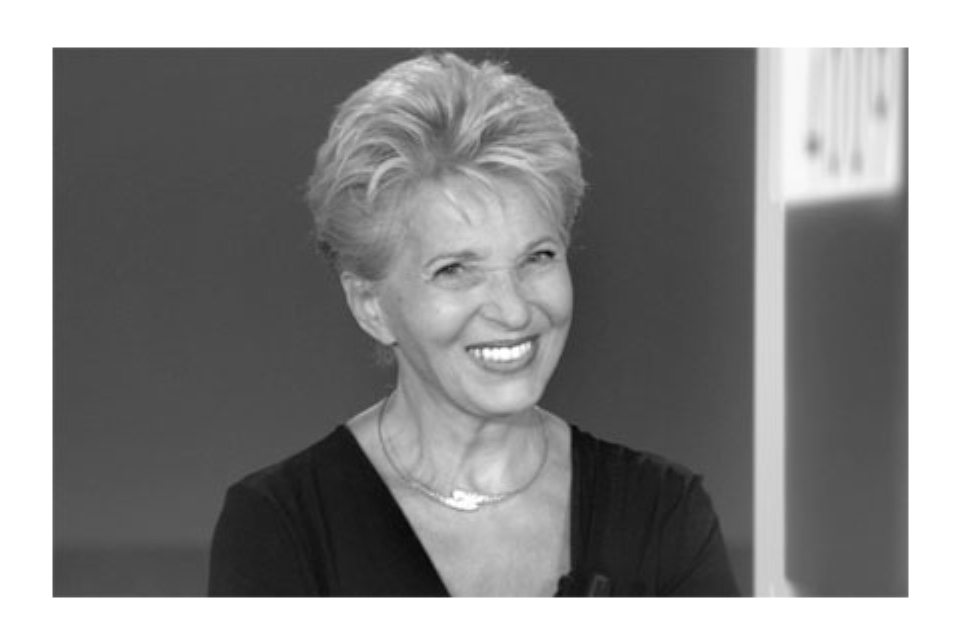
Qu'est-elle devenue ?

« J'avais dans ma classe des fanatiques d'Inès. Au café PMU, c'était plus Pierrette Brès », rappait à la fin des Années 90 le gentil MC Solaar dans son tube « Les temps changent ». À l'époque, cette icône cathodico-pop, ancienne shampouineuse devenue la première femme du Service des Sports de l'ORTF, n'avait pourtant pas encore tout à fait disparu du PAF. Ce n'est qu'en 2001, suite au passage du Tiercé de France 2 à Canal, que celle qui fut chroniqueuse hippique durant presque quarante ans a fini par déserter les hippodromes pour s'investir entièrement dans son rôle de VRP du Bien. Drôle de parcours que celui de Pierrette. Pré-executive-woman dans un monde professionnel à la *Mad Men*, elle qui, durant toute une partie de sa vie a appliqué aux mâles son autoritaire capacité à mater les étalons pour mieux se venger d'un père affectivement absent, a radicalement changé de logiciel mental au milieu des Années 80. Deux mômes et trois divorces au compteur, c'est la fuite aux États-Unis du père de ses enfants avec ses derniers sous le bras qui lui procure cet électrochoc existentiel. Année 1985, Pierrette, en plein flou intime, lâche la télé pour se délocaliser en Israël. Accompagnée de sa fille Isabelle (qui, ô ironie, deviendra vingt ans plus tard chroniqueuse sur TF1 dans… « Les Sept Pêchés Capitaux »), elle se mue au contact des Lieux Saints en born-again touchée par la grâce. Pierrette le jure : le Christ est venu lui rendre visite pour l'expier de ses pêchés envers les hommes et faire d'elle la prosélyte zélée de sa parole d'amour. Et si Jésus l'a choisie, c'est qu'en tant que femme publique son message n'en sera que plus largement relayé. Commence dès lors une énième nouvelle vie où, tout en continuant à s'intéresser aux *Secrets du régime Jockey,* celle qui avoue n'avoir reçu aucun enseignement religieux se lance dans l'écriture d'ouvrages historico-christiques (*Les Chevaux de Dieu,* sa bio de Marie de Magdala) et s'affiche dans « C'est mon choix »

entourée de bonnes sœurs choquées par le haut degré d'intimité de sa relation avec le Messie. Les moqueries sur son illumination fusent de toutes parts mais glissent sur elle comme de l'eau bénite.

Dix-sept ans après cette révélation, et vierge de tout engagement professionnel, Pierrette, depuis ses *petits paradis* que sont l'appartement de Courbevoie qu'elle occupe à l'année jusqu'à son pied à terre du Var, n'a de cesse de creuser ce sillon de la charité mystique. Créatrice de La Licorne, une association d'aide aux enfants autistes fondée en 2000 dont elle tient encore aujourd'hui les rennes, l'ancienne cavalière fait pratiquer à ses protégés l'équithérapie ou la navigation sur la Grande Bleue afin de les extraire un instant de l'opacité de leur monde. À côté, et malgré une présence médiatique limitée, si l'on excepte un passage chez Delarue pour *« Toute une Histoire »* en février 2011 et quelques apparitions dans la presse locale, cette retraitée sexagénaire au grand cœur continue sans en avoir l'air, de faire vibrer les masses masculines. Ainsi de ces internautes fétichistes qui, dans des fresques numériques de captures d'images à l'esthétique warholienne, rendent hommage à son éternelle beauté. Des dévots prêts à suivre Pierrette au grand galop.

V. C.





Pascal Brunner

TA : Et la lumière se rallume sur Pascal Brunner ! Bonsoir, bienvenue dans « Tout le monde en a parlé » ! Pascal, vous êtes né le 18 octobre 1963 à Sarcelles.

PB : Dans le Val d'Oise, oui.

TA : Votre vrai nom c'est « Pascal François ». Et vous avez trouvé votre pseudo, « Brunner », dans le dictionnaire, comme ça, en tournant

les pages, à partir des glandes de Brunner.

PB : Un soir de blues, sûrement ! *(Rires.)* Et il y a une autre version qui est celle de la famille d'accueil où j'étais, étant bébé : je n'avais pas de cheveux et ils m'appelaient « Yul Brynner ». Je me suis dit : « Pascal et Brunner, ça sonne bien ! »

TA : Votre papa a quitté la maison quand vous aviez trois ans. Vous ne l'avez pas connu…

PB : Non.

TA : Votre mère s'est remariée. Vous avez toujours considéré votre beau-père comme votre père.

PB : C'est lui qui m'a élevé, oui. C'est normal.

TA : Il vous a adopté à l'âge de quarante-quatre ans.

PB : Oui.

TA : C'est fou, ça.

PB : Ça fait un drôle d'effet d'arriver au tribunal – parce qu'on passe devant le tribunal –, où l'on vous demande d'expliquer pourquoi… Il m'a connu alors que j'avais quatorze ans : une période d'adolescence, où il m'a toujours donné l'envie, et il ne m'a jamais freiné ni refréné, de faire du spectacle.

TA : Vocation précoce. Vous gagnez votre premier radio-crochet à l'âge de sept ans. À l'époque, votre idole, c'est Thierry Le Luron.

PB : Quand j'ai sept ans, Thierry fait son premier Olympia, et comme cadeau d'anniversaire j'avais demandé qu'on m'offre le vinyle du spectacle. Puis, je l'ai appris par cœur, et quand il y avait des fêtes de famille, on me disait : « Refais Thierry ! »

TA : Pour vous, Thierry Le Luron a donné ses lettres de noblesse à l'imitation.

PB : En faisant les cabarets quelques années plus tard, j'ai compris que, dans la distribution, au départ, l'imitateur est aux premières loges. C'est-à-dire que c'est lui qui doit faire décoller la tête de l'assiette des clients. Une

fois que Thierry a été reconnu, l'imitateur est passé en dernier : il avait enfin trouvé sa place en tant que vedette dans un spectacle !

TA : Vous l'imitez imitant Chaban-Delmas, c'est votre grand truc ! À quatorze ans, votre famille va s'installer à Saint-Quentin où vos parents tiennent un bazar. Vous avez une adolescence assez sportive, vous êtes goal dans l'équipe de foot, dans l'OSQ.

PB : L'Olympique Saint-Quentinois, oui, ce sont de bons souvenirs. Tous les potes vous diront que, dans le vestiaire ou dans le bus, je faisais des imitations. On s'amusait, on rigolait.

TA : À dix-sept ans, vous remportez un concours régional d'imitation et vous faites vos premiers pas dans une radio locale : Fréquence Nord. Vous faites quoi dans cette radio ?

PB : Je ne fais rien. Je suis invité parce que j'ai gagné le concours des imitateurs régionaux dans un parc de loisirs. C'était ma toute première émission en direct.

TA : Ensuite, vous enchaînez les kermesses.

PB : Les quartiers de la région Picardie, le Nord, c'est tout simple. C'est 300 personnes qui sont devant le parvis d'une église, par exemple, et il y a une fête. Moi j'avais préparé un petit tour d'imitation d'une vingtaine de minutes, et mes premiers cachets c'était 100 francs.

TA : Vous faites quand même un jour la première partie des Compagnons de la Chanson sur la place de l'hôtel de ville à Saint-Quentin.

PB : Sur la place, avec je crois quelques 4 000 personnes ! Pour le petit gars de Saint-Quentin qui débute, avant la tournée d'adieux des Compagnons de la Chanson – qui a quand même duré dix ans –, c'était impressionnant, oui !

TA : Ensuite, vous faites votre service militaire. C'est assez cool parce que vous êtes chanteur de l'orchestre du régiment le week-end. Ce qui veut dire que le reste du temps vous êtes en permission.

PB : C'était le quatrième régiment d'artillerie nucléaire qui se trouvait à 40 km de Saint-Quentin, et il se trouve que – on parlait de kermesse tout à

l'heure – le lieutenant-colonel qui s'occupait de l'orchestre de variétés, ce n'était pas une fanfare, mais un vrai orchestre de variétés, on était huit musiciens, me dit : « Vous avez fait votre service ? » J'ai répondu : « Non, colonel, pas encore, ça va péter ! »

TA : *(Rires.)*
PB : Et il me dit : « Si vous voulez, en octobre, j'ai une place, mon chanteur s'en va. » Je réponds : « Ça tombe bien, ma mère voulait absolument que je le fasse ! » Et on s'est retrouvés là-dedans, je suis devenu le chanteur de l'orchestre… On faisait le bal le vendredi, le samedi et le dimanche pour les sous-officiers, des officiers… On partait en perm' le lundi, le mardi, le mercredi et on répétait le jeudi ! *(Rires.)* On n'était pas mal !

TA : Après ça, vous partez deux ans au Club Med. Vous étiez où ?
PB : J'ai eu la chance de faire un premier stage en village de ski à l'Alpe d'Huez, où j'ai rencontré un animateur qui s'appelle Roger Breton, qui m'a donné toutes les bases de ce qu'était le métier d'animateur au Club Med. Ensuite, coup de bol, il y a eu deux villages en ouverture : j'ai fait celle de Dabalaya au Portugal, puis j'ai fini à Marbella, en Espagne.

TA : Une bonne vie…
PB : Avec des gens qui m'ont aidé, qui m'ont beaucoup aidé, beaucoup appris.

TA : Au retour du Club Méditerranée, c'est Guy Lux, « La Classe »… La première fois que vous voyez Guy Lux, vous faites un medley de Bruel, Eicher et Roch Voisine.
PB : *(Il chante en imitant Patrick Bruel.)* « Le sommeil ne veut pas de moi, tu rêves depuis longtemps ! » C'était les débuts de Bruel en chanson. Je fais Roch Voisine *(Il chante en imitant Roch Voisine.)* « Seul sur le sable, les yeux dans l'eau ! » Et puis, je fais Stéphane Eicher : *(Il chante en imitant Stéphane Eicher.)* « Combien de temps, combien de temps ! » *(Il imite Guy Lux.)* « Coupez, coco, ça ne va pas du tout, qu'est-ce que c'est que cette merde ? Dehors ! » Alors, je suis rentré chez moi, penaud. Le soir, ou le surlendemain, j'ai eu un coup de fil de la collaboratrice de Guy Lux,

qui m’explique : « Rassure-toi, il ne connaissait ni Stéphane Eicher, ni Patrick Bruel, ni Roch Voisine. Tu reviens demain et tu enregistres ! »

TA : Vous faites de la radio avec Claude Villers, avec Laurent Ruquier. De la télé avec Patrick Sébastien.
PB : Oui, j’en ai fait pas mal avec Patrick.

TA : Et *Le Don Camillo*, *La Main au Panier*… C’était encore la grande époque des cabarets.
PB : Oui, c’était rigolo parce qu’on faisait quatre cabarets par soir. Ça veut dire qu’on passait, pour le premier, aux alentours de 21 h 15 – les tours au cabaret sont très rapides, c’est 20 minutes, 25 minutes –, ensuite scooter jusqu’au deuxième cabaret, 22 heures, 22 h 20, et puis hop, pour terminer à minuit. Quatre cabarets par soir, c’était génial !

TA : Vous faites « Yakapa » sur France 3.
PB : Guy Lux encore.

TA : Et là, France 3 vous propose « Fa Si La Chanter ».
PB : Oui.

TA : « Fa Si La Chanter », c’est un blind-test en fait, mais vous, vous chantez, vous imitez les chansons que les gens doivent trouver ou ont trouvées. Et, finalement, c’est ce que vous préférez : animer, chanter, imiter sont vos trois passions.
PB : Oui, parce que, en fait, je viens de la scène. Donc, avec *Fa Si La*, on avait l’avantage d’allier la scène à une émission de jeu.

TA : L’émission est un triomphe.
PB : Disons que c’était un beau succès à 20 heures.

TA : Il y avait cinq millions de gens qui la regardaient quand même, c’est énorme.
PB : Oui, oui…

TA : Sans compter les mensuelles en prime time.

PB : La première fois qu'on fait ça à 20 h 50, TF1 met *La Vie est un long fleuve tranquille* en face de nous. On se dit : « On va se prendre une taule, c'est clair. » Le lendemain, je suis sur Europe 1 pour l'émission « Brunner à vif », et j'ai un coup de téléphone de la chaîne : « On termine premier. On a battu *La Vie est un long fleuve tranquille* ! »

TA : C'est fou !
PB : On était fiers de notre coup !

TA : C'est un énorme succès. Vous l'animez pendant six ans et vous gagnerez un 7 d'Or pour cette émission.
PB : Oui, celui du meilleur animateur de divertissement, décerné par le public. Et c'était ce qui m'avait vraiment fait plaisir.

TA : C'est la célébrité, elle est arrivée assez vite. Quelles ont été les réactions de votre entourage quand vous avez été star ?
PB : Je crois qu'on est toujours restés dans la simplicité, en se souvenant toujours d'où on venait. Il est arrivé qu'à un moment, ça pète un peu les plombs, et, à chaque fois, l'entourage était là pour dire : « Attention, souviens-toi : Sarcelles. »

TA : Vos parents, ils devaient être aux anges non ?
PB : Je crois que tous ceux qui me connaissent vraiment savaient qu'au fond de moi c'était ça que je voulais faire. Mais pas être connu, pas être célèbre, je ne sais pas comment expliquer… Essayer de faire rire, faire sourire les gens !

TA : Et les médias, ça s'est passé comment avec eux ? La presse, la radio, la télévision ?
PB : Encore une fois, je suis resté toujours très accessible… Je ne me planquais pas. Si j'allais en vacances avec ma famille, l'attaché de presse prévenait les médias pour dire : « Ne vous inquiétez pas, ils seront à l'île Maurice à telle date. » Après, évidemment, il ne faut pas s'étonner de voir des procès arrangés pour gagner des sous… Non, nous, on a reçu les médias le plus naturellement possible. Sauf pour Marine, ma fille, qu'on a essayé de préserver, parce que ce n'était pas sa place. Enfin, il nous semblait que ce n'était pas sa place.

TA : Et sur le plan amour, ça s'est passé comment ?

PB : L'avantage, c'est d'avoir une femme qui vous a connu pas connu ! Elle m'a connu quand j'animais les Croisières Paquet. Donc, il y avait Pascal François, il n'y avait pas Pascal Brunner. Et on a fait toute la montée ensemble. Et toute la descente aussi. Si on peut parler de descente, évidemment…

TA : Le meilleur moment de cette époque de « Fa Si La », ça a été quoi, Pascal ?

PB : Je crois que c'est d'avoir reçu des gens que je ne pensais jamais rencontrer ! On a eu la chance d'avoir Trenet ! On a eu la chance d'avoir Aznavour !

TA : Les problèmes commencent quand TF1 vous débauche. Vous animez « Une famille en or », et après vous faites un prime time sur TF1 qui s'appelle « Chéri-Chéri »… Ça n'a pas marché. Pourquoi ?

PB : « Chéri », c'était un public de deux cents femmes avec douze hommes sur scène qui devaient tout faire pour être le « Chéri-Chéri » de ces dames. Sur le plateau, une piscine. Et le candidat, selon qu'il avait réussi ou pas son épreuve, était balancé dans la flotte. Voilà, c'était aussi simple que ça… Or, « Chéri-Chéri », c'était comme « Miss France » : si on fait l'émission tous les mois, elle n'a plus de charme. « Chéri-Chéri », au lieu de la faire une fois par semestre, on a tenté de la placer plus souvent dans les grilles, je dis « on » parce que je mets la chaîne au même niveau de responsabilité que moi puisque j'aurais pu dire à ce moment-là : « Non, non, non, on lève le pied ». On y est tous allés… La première a fait 40 % de part de marché, la deuxième, 37, la troisième, 33. Ça ne suffit pas pour TF1, à 20 h 50. Donc : « Au revoir. »

TA : Là, vous retournez sur France 3 pour une nouvelle formule de « Fa Si La Chanter » qui ne marche pas, pourquoi ?

PB : Je crois que, quand on a cassé un œuf, on ne le recolle pas. C'est dur. C'est dur parce qu'on avait changé la musique du générique, on avait changé l'orchestre, changé les épreuves. Les gens n'aiment pas qu'on change leurs rendez-vous. Et je crois que ça a un peu déstabilisé tout le monde. Puis il ne faut pas oublier non plus – je suis l'avocat du Diable –,

mais qu'on était à 20 heures. Il y a les deux journaux, il y a TF1, France 2… À 20 heures on est quand même surexposés.

TA : Est-ce qu'aujourd'hui vous êtes nostalgique de cette époque ? La grande époque de « Fa Si La » ?

PB : Quand j'ai vu récemment ce qu'on a fait de « Fa Si La » : oui, j'ai été un peu déçu. J'ai été un peu déçu parce que je pense qu'elle avait le droit à un vrai renouveau. Ce n'est pas moi qui ai décidé, ce sont les gens qui n'ont pas adhéré.

TA : Ça a été un bide extraordinaire. Avec Cyril Hanouna !

PB : Cyril n'y est absolument pour rien. Cyril on l'a posé là. Les gens étaient habitués à quelqu'un qui faisait des imitations, qui chantait, qui était proche de ses candidats, qui s'amusait. Et donc la mayonnaise n'a pas pris. Ça arrive sur plein d'émissions. Mais c'est vrai que, quand on voit maintenant toutes ces resucées d'émission, je ne vois pas pourquoi elle n'aurait pas eu sa place.

TA : Si tout ça était à refaire Pascal, qu'est-ce que vous ne referiez pas pareil ?

PB : Je ne referais pas les javas qu'on a pu faire. Parce que ça fatigue, on ne s'en rend pas compte sur le coup. Mais il y avait, d'un autre côté – c'est très contradictoire ce que je vais dire –, une telle envie, une telle festivité… On n'allait jamais travailler quand on allait faire « Fa Si La », on allait faire une fête. On est partis sur cet esprit. Donc, avec le recul, je pondérerais un peu plus.

TA : Le jour où vous allez mourir, qu'est-ce que vous voulez qu'on marque sur votre tombe ?

PB : « Ne regrettez rien, j'ai fait ce qu'il fallait. »

TA : J'étais très heureux de rallumer la lumière sur vous Pascal, merci.

PB : Je vous remercie, Thierry.

Qu'est-il devenu ?

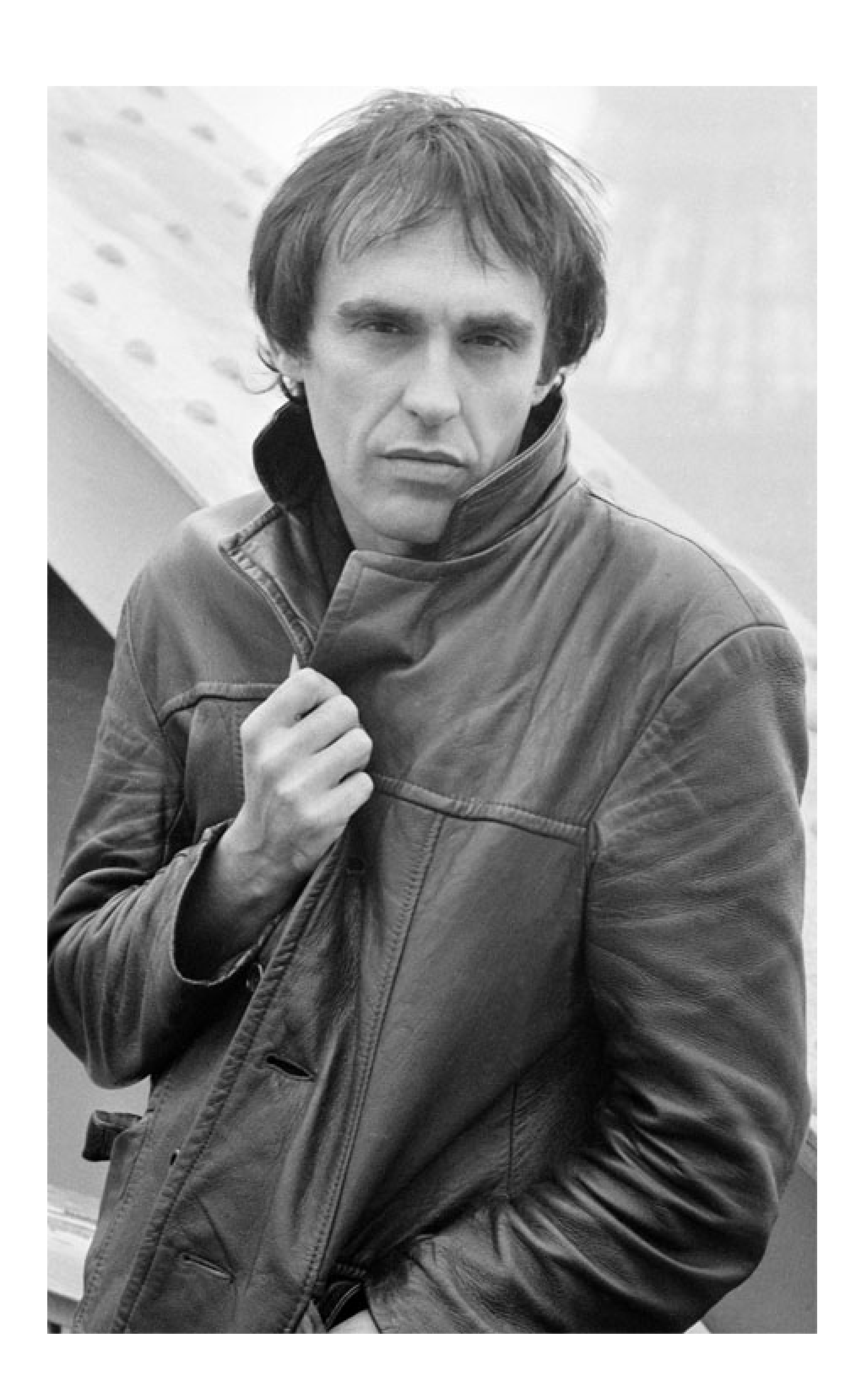
À en croire les internautes, depuis sa disparition cathodique, ça ne va pas fort pour Pascal Brunner. Un pied dans la tombe, l'autre sur une peau de banane, ou carrément six pieds sous terre, les rumeurs les plus glauques circulent depuis plusieurs années sur l'homme qui, durant quatre ans, a fait groover jusqu'à cinq millions de ménagères sur France 3 avec son méga blind-test aux airs de bal populaire, « Fa Si La Chanter ». Il faut dire que cet entertainer au regard spleenesque et à la démesure touchante, semble ne jamais s'être vraiment remis de son passage chaotique sur TF1, puis de l'arrêt brutal du programme qui a fait de lui une star du PAF à la trajectoire météorique. Pourtant, animé par cette pudeur instinctive des gens moyennent bien nés, notre Droopy hyperactif dédaigne encore aujourd'hui de parler de traversée du désert pour évoquer sa vie post-télé. Peut-être car, malgré une handicapante ethylo-sensiblilité avouée, il n'a pas vraiment chômé ces dix dernières années.

Quelques mois seulement après son éviction du Service Public pour cause d'audiences déclinantes, Pascal, *on the road again*, se lance dans une tournée itinérante. Entouré de sa troupe de musiciens, il met sur pied « Pas Vu à la Télé », sorte de relecture brunnerienne des grandes heures du PAF, avant d'enfiler l'imper' du lieutenant Columbo pour plus de trois cents représentations d'« Une Femme de trop ». S'ensuivent d'autres pièces dans d'autres villes où celui qui en a, entre-temps, profité pour monter sa propre boîte de prod', Choc Production, s'accroche aux planches afin de ne pas complètement chuter. Un passage en 2008 dans le rôle du grand brûlé au bout du rouleau chez Jean-Marc Morandini et l'ouverture à Paris d'un cabaret pour jeunes talents plus tard, Pascal décide en 2010 de renouer avec ce mix d'imitations popus et d'interprétations de tubes rétros qui a fait sa renommée. Objectif : partir à la conquête des salles des fêtes hexagonales.

Le black-out médiatique est total, le succès, immédiat. Comme si, mû par une sorte de nostalgie œdipo-télévisuelle, le peuple grisonnant des canapés qui forme le gros de son réservoir de groupies devinait en lui ce fils prodigue de Saint-Quentin brisé par les gens de la grande ville. Et pour rendre la pareille à cette affection à l'odeur de naphtaline, Pascal, animé d'une bienveillance quasi anachronique à l'égard de son public, ne se ménage pas, allant, entre deux autographes, jusqu'à claquer la bise aux fans d'un autre temps qui rêvent secrètement de revoir un jour dans leur petit écran le crooner vieillissant. Car si, depuis dix ans, Pascal a bel et bien déserté les carnets d'adresses des pontes de l'audiovisuel (France Télés, dans une ultime vexation, lui ayant préféré Cyril Hanouna pour animer le « Fa Si La Chanter » 2.0) et vient de passer une année 2011 au chômage technique (son spectacle *L'Affaire Brunner* n'ayant pas encore vu le jour), pas de doutes, pour elles, leur chéri-chéri, ce sera toujours lui.

V. C.





Jean-Patrick Capdevielle

TA : Et la lumière se rallume sur Jean-Patrick Capdevielle ! Bonsoir !
JPC : Bonsoir.

TA : Bienvenue dans « Tout le monde en a parlé » ! Vous êtes né le 19 décembre 1945 à Levallois-Perret d'une famille bourgeoise originaire du Sud-Ouest. Ils faisaient quoi, vos parents ?
JPC : Mon père était ingénieur et travaillait dans une usine qui s'appelle Hispano-Suiza. Enfin qui s'appelait ainsi, je ne sais pas si elle existe encore.

TA : Ah oui, les automobiles.
JPC : Il dirigeait le bureau d'études.

TA : Vous êtes fils unique. Enfant gâté ?
JPC : Peut-être un peu trop, oui !

TA : Enfant précoce, aussi. Vous avez le bac à quinze ans.
JPC : Quinze ans et demi, oui.

TA : Et puis vous faites trois ans de médecine et de droit. Mais en dilettante. Ça ne vous branche pas.
JPC : Tout à fait. Je passais beaucoup plus de temps à la Cinémathèque et dans les cinémas de Saint-Michel. Et puis, j'ai rendu une copie humoristique à la fin de ma deuxième année de médecine qui m'a valu de passer devant le conseil de l'Université présidé par le président du Sénat. Je signais « Landru » et je donnais rendez-vous à l'examinatrice ! Il m'a dit : « Mais vous vous rendez compte, vous avez dérangé tout ce monde… » J'ai répondu : « Je n'ai rien demandé, moi ! »

TA : Vous fréquentez les salles d'art et d'essai, les concerts, vous faites des voyages. Mais, en fait, vous vous rêvez peintre. À dix-sept

ans, vous allez voir un galeriste qui aime votre peinture, et il vous dit : « Est-ce que tu es prêt à crever de faim pendant quinze ans ? » Et là, vous répondez : « Non. »

JPC : J'ai réfléchi pas mal et, entre-temps, j'avais eu un petit garçon. Il fallait nourrir la petite tête blonde.

TA : Pour nourrir la petite tête blonde, vous devenez mercenaire dans la presse jeune chez Daniel Filipacchi.

JPC : J'ai travaillé chez *Salut les Copains*, chez *Mademoiselle Âge Tendre*… J'ai travaillé un peu avec lui, et puis, petit à petit, je suis passé de rédacteur à photographe. Ça a été une évolution naturelle… Puis, je suis devenu directeur artistique.

TA : Tout est bon pour financer des week-ends à Londres, trois mois à New York, des traversées des USA en bus Volkswagen… C'est une bonne époque ?

JPC : C'était une époque où j'allais respirer à Londres, parce que, comme j'avais les cheveux jusque-là, et que je me faisais insulter à tous les coins de rue à Paris… dès que l'avion se posait à Londres, c'était la liberté !

TA : C'est au bistrot de la rue François 1er, à côté d'Europe N° 1, que vous rencontrez Eric Clapton. Et là, vous commencez par admirer vos vestes respectives.

JPC : Oui, effectivement, quand je suis arrivé, il portait la célèbre veste militaire des débuts de Cream – assez sobre finalement. Et moi, j'avais une veste en velours mille raies. Là, je lui ai dit : « Jolie veste ! » Il rétorque : « La tienne aussi. On échange ? » Évidemment, il est beaucoup plus petit que moi, c'est-à-dire que les manches de sa veste m'arrivaient à mi-bras et lui flottait dans la mienne ! Cream est reparti le lendemain, mais lui est resté quelques jours. Je l'ai amené un petit peu partout. Je pense que deux week-ends après, je suis allé à Londres et on finissait par me prendre pour l'un d'eux ! Comme je les accompagnais dans les tournées, on pensait que dans le groupe Cream, ils étaient quatre ! Parce que j'avais le même look qu'eux, que j'arrivais en même temps qu'eux…

TA : Là, vous découvrez le Swinging London. C'est une époque absolument extraordinaire, celle du Speakeasy.

JPC : Quand j’y accompagnais Clapton, on pouvait se retrouver à une table où il y avait deux Rolling Stones, trois Beatles plus loin, etc.

TA : Jimi Hendrix, Roger Daltrey, c’est extraordinaire, une grande époque ! Et là, vous avez vos premières velléités de faire de la musique. Vous allez voir Jacques Wolfson, le producteur de Dutronc, avec une cassette où vous avez mis votre voix sur une chanson des Rolling Stones.

JPC : Oui, par-dessus la voix de Mick Jagger, ce qui faisait un duo assez étonnant ! En même temps, était présent un garçon, qui s’appelait Jacques Dutronc… Et, je l’ai appris par la suite, il y avait Wolfson mais aussi Lanzmann : les trois Jacques dans la même pièce ! Et ce garçon, Dutronc, n’avait pas encore sorti son disque… Il m’a dit : « Tu veux bien écouter ça ? » L’atmosphère était un peu tendue parce que la bande s’était un peu emmêlée… Il me fait écouter et je lance : « Ça ressemble à Antoine en moins bien… » *(Rires.)* Je ne savais pas que c’était lui et qu’en plus il y avait une guerre à l’intérieur de Vogue – qui était la maison de disques – entre son producteur et le producteur d’Antoine. Et Lanzmann fait : « Alors ? » Je réponds : « Non, je vais rester dans le journalisme pour l’instant. » Il ajoute : « Tu fais bien, c’est plus sûr. »

TA : Après cette période de mercenaire de la presse, vous décidez de créer un mensuel pour les filles.

JPC : C’était l’époque où il y avait pas mal de jeunes éditeurs ambitieux qui voulaient s’attaquer à l’empire Filipacchi sur les jeunes. Donc, comme j’avais cette expérience-là, et puis en plus, j’avais été directeur artistique chez Publicis, je pouvais maîtriser la création d’un magazine de ce type. J’ai été approché plusieurs fois… Il y en a un, en particulier, qui est devenu chanteur par la suite sous le nom de « Laroche Valmont », qui s’appelait Jean-Quentin Gérard, et qui m’a demandé de mettre au point une formule. Je l’ai fait, c’est devenu *Stéphanie*, seulement, il l’a gardée pour lui. Moi, j’ai fait une sorte de *Stéphanie* bis qui a moins bien marché, mais qui a suffisamment marché pour que Sardou s’y intéresse et me rachète l’affaire.

TA : Là, vous prenez une année sabbatique pour peindre douze heures par jour.

JPC : Voilà. Je fais ça avec un peu d'excès. J'avais toujours fait une peinture très libre, très gestuelle. Et, là, je ne sais pas pourquoi, j'ai pris des photos que j'avais faites aux États-Unis, sans viser. Comme ça, au hasard. Je les ai décrites avec des lignes verticales, comme si c'était un écran de télévision… Alors que c'était exactement le contraire de ce que je faisais. C'était un travail très appliqué, sur de gigantesques toiles… et je me suis ennuyé à mort !

TA : Vous vous êtes dit : « Il faut vraiment que je sois peintre », donc vous l'avez fait posément.

JPC : Oui, c'est ça. Je l'ai fait sérieusement… C'était la pire des choses à faire. Moi, à chaque fois que je fais un truc sérieux, ça ne marche pas.

TA : Donc, ça vous a lassé.

JPC : Oui. Pendant une semaine, je me suis retrouvé, comme disent les bouddhistes, « sans plafond au-dessus de la tête et sans plancher sous les pieds. » Et la chose la plus naturelle que j'ai faite a été de prendre une guitare qui traînait là, et sur laquelle Eric avait joué. Et j'ai écrit deux, trois chansons, je suis allé voir la seule personne que je connaissais à l'époque qui s'appelait Patrick Gandolfi, un garçon rencontré quand je travaillais à *Actuel*. Je lui ai montré et il m'a dit : « Je te signe. »

TA : Ah oui !

JPC : Je me suis dit : « Finalement, c'est facile. »

TA : Il y a eu *Solitude* en français qui a bien marché.

JPC : C'était une sorte de reggae… Oui, ça a bien marché. En tout cas ça a marché suffisamment pour que, lorsque la boîte de disques de William Sheller qui m'avait signé, Ketchup Musique, s'est arrêtée, je me suis retrouvé libre de contrat ! Grâce à ce titre qui passait à fond sur Europe, sur RTL, et tout ça, on a continué à s'intéresser à moi…

TA : En 1979, vous sortez chez CBS, « Quand t'es dans le désert ». Vous l'avez écrite comment, cette chanson ?

JPC : J'avais une dizaine de chansons… et au dernier moment je me rends compte – je l'entendais de temps en temps à Radio Monte-Carlo – qu'il y en avait une qui ressemblait terriblement à « L'encre de tes yeux »,

de Cabrel. Alors je me dis : « Ce n'est pas possible, il faut que j'en écrive une autre. » À toute allure, j'ai écrit une musique, dans l'avion. Puis, j'ai écrit les paroles… et je n'aimais pas du tout cette chanson ! D'abord, je ne voulais pas la mettre sur le disque. Les gens qui m'ont enregistré m'ont dit : « Si, si, il faut la mettre, je t'assure, elle est efficace ! » Une fois qu'elle a été sur le disque, je ne voulais pas la sortir en single. Je ne voulais pas la défendre. Elle s'appelait : « Quand t'es dans le désert » ! Et on me la ressort toujours trente-cinq ans plus tard !

TA : Oui, c'est un tube absolument énorme.

JPC : J'ai fait une erreur terrible : tous les huit mois je sortais un album. Or, j'ai rencontré plein de gens qui achetaient le troisième album et qui me demandaient : « Mais, comment… Il n'y a pas "Quand t'es dans le désert dedans ?" » Parce qu'ils pensaient que c'était le premier… Et ça, c'est monstrueux, comme erreur !

TA : « Quand t'es dans le désert », en l'écoutant, il y a une critique du giscardisme. Je ne m'en étais pas du tout aperçu. Il y a « un gros clown sinistre », c'est Raymond Barre, j'imagine… Et « un piètre accordéoniste » : c'est Giscard.

JPC : Oui, tout à fait ! Et il s'est passé un truc vraiment étrange. Je venais d'acheter une ruine qui est maintenant ma maison. J'étais en train d'enlever les racines qui avaient poussé au travers des murs et j'écoutais Radio Monte-Carlo… et d'un seul coup j'entends ma chanson. Là, je me dis : « Ce n'est pas possible, c'est extraordinaire ! » C'était vraiment tout au début, la première fois que je l'entendais à la radio… La désannonce, c'était : « Bon, mon pote, avec des paroles comme ça tu ne vas pas souvent l'entendre, ta chanson ! » *(Rires.)* J'étais effondré !

TA : Vous avez été célèbre immédiatement non ?

JPC : Ça a été trop rapide. Ça a été trop rapide parce que je ne me suis pas rendu compte que ce métier était un métier difficile. D'abord parce que je n'avais pas fait des petites boîtes avec des groupes, des petits clubs… Ce qui fait que ça m'a paru normal. Je m'attendais à ce que personne n'écoute mon disque… Or, le fait d'être disque de platine – et à l'époque c'était 400 000 exemplaires –, me paraissait tout aussi normal. Et, donc, je ne faisais attention à rien, je n'avais aucune stratégie de carrière… rien du tout.

TA : Quelles ont été les réactions de votre entourage quand il y a eu cet énorme tube ?

JPC : Pour la plupart de mes proches, ce fut : « Tu as changé ! » Avant même que j'aie le temps de changer. Quant à ma mère, ça a été : « Tu me mens, j'ai lu dans un journal que tu avais fait ça et pas ça… Tu me dis que tu fais ça, mais le journal dit le contraire… » En gros, c'était ce genre de rapports…

TA : Donc ce n'était pas très agréable, finalement.

JPC : Je suis un fils de Woodstock, moi. Je suis un fils non seulement du Swinging London, mais aussi de l'Amérique hippie. Mes références c'était Jim Morrison, c'était Dylan, c'était même Jagger. Donc, ça oscillait entre le grand spectacle et la messe, la cérémonie. Je me suis retrouvé à passer chez Guy Lux entre Sheila et Dalida avec un type qui disait : *(Il imite un vieux présentateur.)* « Jean-Patrick Capdevielle ! » Je l'ai vécu un petit peu difficilement. Je n'avais aucun mépris, sincèrement, ni pour Sheila ni pour Dalida. Elles faisaient leur truc, je faisais le mien. Je pensais que si Sheila était Sheila c'était parce que c'était la meilleure de toutes les filles qui voulaient être Sheila, et Dalida, la même chose. Donc tout allait bien, mais on n'était pas dans la même… On ne parlait pas de la même chose.

TA : Et, avec les médias, ça s'est passé comment ?

JPC : Je pensais que j'allais être attaqué par les médias grand public, et que les médias un peu branchés allaient me défendre. Il s'est passé exactement le contraire. Et avec une virulence qui m'a surpris. J'ai peut-être réagi un peu violemment.

TA : Pour l'amour, ça a été bien, le tube ?

JPC : Ah ben, oui, il fallait franchir les haies de fans à la sortie des concerts. Oui, y avait une pression…

TA : Vous avez connu ça, quand même !

JPC : J'ai connu des filles qui campaient devant ma maison à Ibiza, située à quatre kilomètres par des chemins de terre du village le plus proche…

TA : Ah oui ?

JPC : Elles campaient devant, elles avaient la tente… C'était invraisemblable !

TA : Ça a été quoi le meilleur moment de toute cette époque ?

JPC : Je pense que ça a été quand j'ai enregistré mon premier 45 tours au studio Ferber avec des copains. On était bourrés de champignons hallucinogènes. Ça, ça a été formidable !

TA : Et le pire ? C'est le lendemain matin ?

JPC : *(Rires.)* Le pire, c'est quand on a senti le champignon pendant huit jours !

TA : *(Rires.)* La descente ! Donc, après, vous avez un succès public très important, mais la critique ne vous aime pas, c'est-à-dire que de Caunes, Manœuvre, vous reprochent vos emprunts à Springsteen, à Dylan, vous accusent d'être un pompeur. Ils font de l'anti-Capdevielle primaire.

JPC : Oui, je crois qu'il y a même eu un article dans *Libé* où il était écrit : « Un danger nouveau menace le rock français : le capdeviellisme ! » Ou : « Ce type-là n'ira jamais sur scène. » Alors que mes concerts étaient annoncés dans le même journal… Et l'article ajoutait : « Et d'autres vont se glisser dans la brèche qu'il a créée. Par exemple Bashung. » Le pauvre Bashung, ça faisait dix ans qu'il faisait ce métier, lui ! Il n'avait pas à se glisser dans la brèche de qui que ce soit !

TA : Il n'avait pas eu besoin de vous pour y arriver. Mais c'est dû à quoi ça ? Vous l'expliquez comment ?

JPC : J'avais été journaliste, je faisais un type de musique que ces gens-là aimaient et ils s'étaient tous fantasmés dans le rôle qui avait été le mien.

TA : Il y avait un autre problème, c'est que vous ne vouliez pas vraiment être chanteur. Vous ne vouliez pas transformer votre plaisir de chanter en corvée, d'une certaine façon.

JPC : Je ne voulais pas de métier, surtout. Je ne voulais pas devenir un chanteur de métier.

TA : Vous n'avez pas voulu être chanteur, et après vous commencez à faire des clips, à vous tourner vers le cinéma. Et puis, vous vous dites, finalement : « Trois ans pour un film, c'est quand même super long, je ne serai pas réalisateur. »

JPC : En fait, ce qui s'est passé c'est que j'ai expérimenté le truc. C'est-à-dire qu'à un moment donné, j'ai pu me payer ça. J'ai pu me payer une année sabbatique, puis deux, et je suis allé à Los Angeles, à l'UCLA, pour étudier le cinéma. Voilà, je pouvais le faire, je l'ai fait. Il y a des gens qui s'achètent des voitures très puissantes, moi j'ai fait ça. Et en revenant, j'ai fait un certain nombre de clips, dont un pour Cocciante qui était considérable. Il y avait beaucoup de monde dessus. On a tourné deux fois 23 heures de suite. Le pauvre… Sa femme, à un moment, m'a dit : « Bon maintenant, si tu fais un plan de plus, il va pleurer. » Et je me suis rendu compte que, voilà, je faisais de petits films d'une certaine façon, avec 80 à 100 personnes sur le plateau. Je me suis dit : « Un vrai long-métrage, je ne vais pas pouvoir. Je n'ai pas ça en moi. »

TA : Mais vous êtes très bon parce qu'après vous faites un coup formidable : Emma Shapplin. Vous avez quand même vendu deux millions et demi d'albums !

JPC : Ça, c'est autre chose. Ça, c'est un truc que j'avais depuis longtemps en tête parce que mon père écoutait beaucoup d'opéra, ma grand-mère était premier prix du Conservatoire de piano de Bordeaux à 12 ans. C'était un peu dans la famille. On écoutait beaucoup d'opéra… Et moi, j'ai toujours aimé l'opéra, mes fils aiment l'opéra aussi… Et j'avais écrit un certain nombre de chants entre le pop et l'opéra, et dans les maisons de disques, quand je faisais écouter ça, on se marrait. Puis Bocelli a fait un succès avec ça. Évidemment, comme ils ont beaucoup de goût dans les maisons de disques, ils sont venus me voir en me demandant : « On va faire un deuxième Bocelli. » Je leur ai répondu : « Non, on va faire au moins une Boccela. » J'avais sélectionné une petite jeune fille qui s'appelait Chiara Zeffirelli. Mais elle n'a pas compris ce qui se passait, elle est complètement passée à côté du truc. Elle disait *(Il prend l'accent du sud.)* : « Mais Môssieu Capdevielle, je ne peux pas parce que j'ai des mariages et des baptêmes ! », où elle allait chanter… Et, donc, j'ai cherché et j'ai trouvé une jeune fille, qui s'appelait autrement, que j'ai appelée « Emma Shapplin ». Là, c'est le « boom » !

TA : Deux millions et demi de disques, c'est pas mal, quand même.

JPC : Oui, et c'est passé assez inaperçu en France. On en a vendu quand même 400 000 ici mais on a surtout fait des scores dans des pays improbables… On a été la plus grosse vente française de tous les temps en Nouvelle-Zélande. On a été – ça, c'est un truc dont je suis fier – la plus grosse vente étrangère sur un an en Israël, plus que les Beatles, plus que Pink Floyd ! Quintuple disque de diamant, c'est hallucinant…

TA : Aujourd'hui, est-ce que vous êtes nostalgique de l'époque de « Quand t'es dans le désert » ?

JPC : Il y a des choses qui me manquent, oui. La naïveté.

TA : Vous êtes rancunier par rapport à des gens comme Manœuvre ou comme de Caunes ?

JPC : Manœuvre, j'ai fait une émission avec lui, c'était la centième, il m'a dit : « C'est la meilleure qu'on ait faite. » Il n'y a plus de rancune quand quelqu'un vous dit ça.

TA : Et de Caunes ?

JPC : De Caunes, je ne l'ai jamais rencontré. Je crois qu'il lisait des textes qu'on écrivait pour lui. *(Rires.)* Donc je ne peux pas lui en vouloir.

TA : Et si c'était à refaire, qu'est-ce que vous ne referiez pas pareil ?

JPC : Je me laisserais encore moins emporter par le milieu, le métier, que je ne l'ai fait. Je me préserverais beaucoup plus.

TA : Si vous aviez une épitaphe à écrire sur votre tombe, ce serait quoi ?

JPC : « *Enfin !* » *(Rires.)*

TA : Pas mal. Elle est bonne, celle-là ! Au revoir, j'ai été très heureux de rallumer la lumière sur vous, merci Jean-Patrick Capdevielle.

JPC : Merci beaucoup.

Qu'est-il devenu ?

Malgré soixante-sept ans au compteur et une jeunesse à rallonge, c'est peu de dire que Jean-Patrick Capdevielle a encore de jolis restes. Dandy devenu vieux beau, l'auteur du hit générationnel et ironiquement prémonitoire « Quand t'es dans le désert » dégage toujours une étrange énergie post-adolescente où perce l'attendrissante mélancolie du loser magnifique. Logique. Vendu à 1 200 000 exemplaires, le single qui l'a fait entrer au panthéon des pop-stars post-yéyé semble avoir été à la fois son tremplin et sa tombe.

Armé de la confiance innée des enfants uniques surgâtés, ce touche-à-tout autodidacte à l'élitisme revendiqué, mais au flair commercial proche de zéro, a ainsi traversé les époques et ses révolutions socio-cul' en perpétuel dilettante à qui les bienheureux hasards de la vie apparaissent comme des évidences. En fait, plus qu'un musicien, cet inadapté professionnel – lui-même l'admet aujourd'hui – était avant tout une groupie à la culture musicale US encyclopédique (Bob Dylan et Bruce Springsteen en tête). Un fan à l'ancienne qui, en devenant l'intime d'Eric Clapton et en fréquentant les rockers du Swigging London, s'est greffé à un mouvement pop dont il aurait finalement pu ne rester qu'un attentif compagnon de route. Les années filant à toute vitesse et le boomerang critique de son troisième album *Le Long de la jetée*, gong de fin de son succès populaire par la suite trusté par le rock FM de Téléphone, s'étant chargé de lui fournir la consistance du vécu.

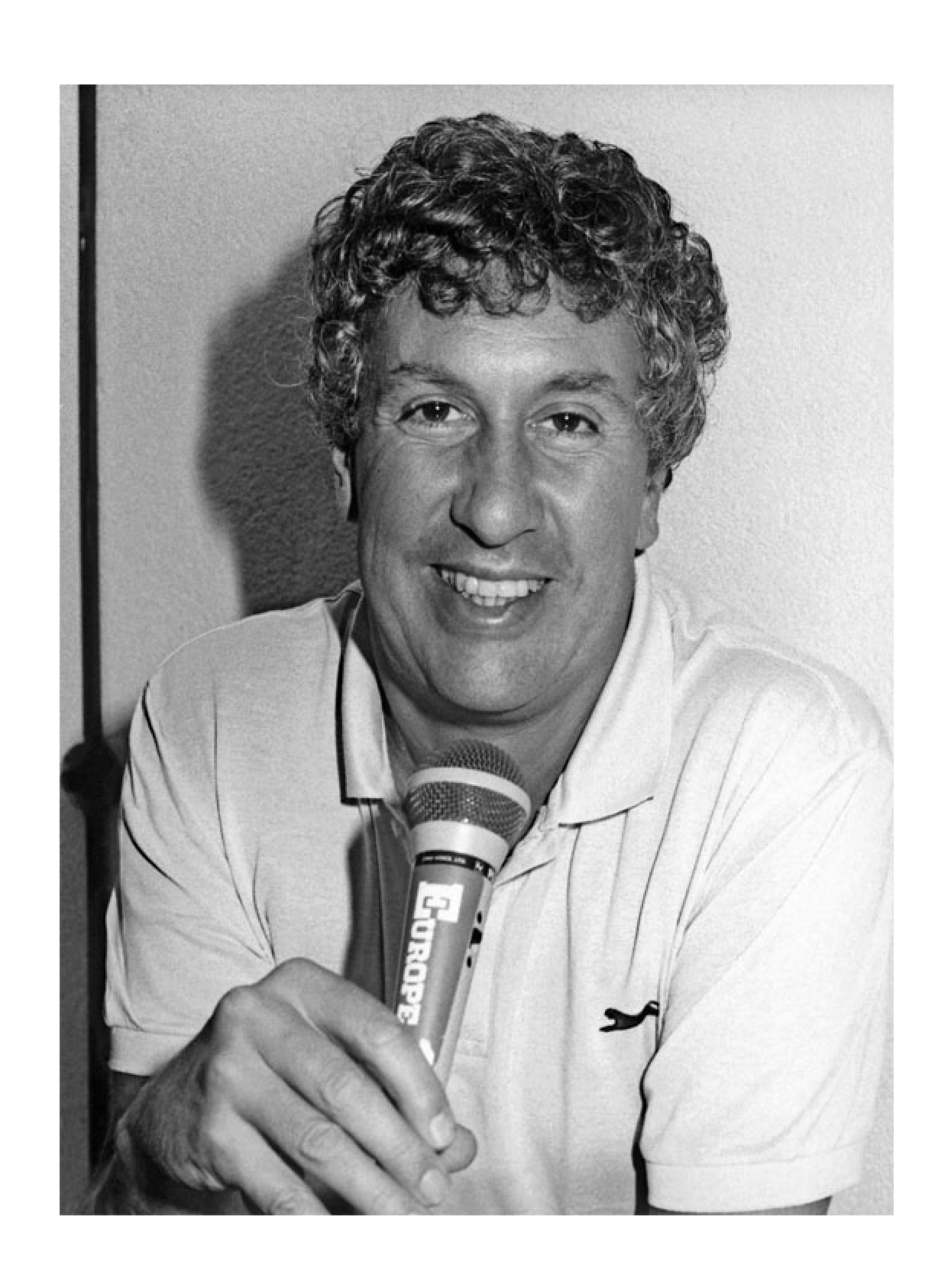
Rare mais toujours plus ou moins présent depuis la fin de son heure de gloire (sa prestation à « Taratata » en 1995 aux côtés de Hubert-Félix Thiéfaine, le carton commercial de son opéra-ambient pour Emma Shapplin, le four de son dernier album *Hérétique 13*, malgré plusieurs passages médias, de Cauet à Laurent Boyer), Jean-Patrick Capdevielle reste

une espèce à part dans l’histoire rock gauloise. Longtemps détesté (jalousé ?) par une critique rock hexagonale en plein transfert égotique, mais cité par Renaud, récemment repris par Philippe Katerine, et toujours cerné par une fanbase visiblement active (voir son hagiographique fiche Wikipédia ou son énamourée page Facebook), ce baby-boomer, comme nombre de ses confrères de génération, paraît ainsi totalement réfractaire à l’idée de lâcher la rampe.

Mais, loin de sa célébrité incandescente du siècle dernier, Jean-Patrick opte désormais pour l’artisanat musical à valeur djeun’s ajoutée. Ainsi de son rôle de coach/producteur auprès du groupe galérien indi’ Montparnasse ou de sa plate-forme de radio-blogging Maradioamoi. Hanté par la perspective de sa propre finitude, Jean-Patrick a vu l’année dernière une partie de sa maison d’Ibiza s’embraser, mais verra cette année son tube à la fois maudit et adoré illustrer le prochain film d’Olivier Dahan, une histoire d’ex-gloires du football devenue losers et intitulé *Les Seigneurs*. Possible qu’à sa manière, lointaine et détachée, Jean-Patrick en soit finalement un.

V. C.





Stéphane Collaro

TA : Et la lumière se rallume sur Stéphane Collaro !

SC : Salut Thierry !

TA : Salut. Bienvenue sur le plateau de « Tout le monde en a parlé » ! Vous êtes né le 20 mai 1943 à Neuilly. Père : Étienne Collaro, personnage assez original, musicien, bricoleur, il avait fabriqué la première guitare électrique, sur laquelle avait joué Django Reinhardt.

SC : Et Sacha Distel !

TA : Il avait déposé un brevet, d'ailleurs.

SC : C'était un génie touche-à-tout, il adorait tout ça, la musique… Ce qui ne l'a pas empêché de faire une carrière professionnelle dans l'industrie…

TA : Chez Remington.

SC : En partant du bas de l'échelle. On a tous, mes trois frères et moi, énormément de respect pour notre papa.

TA : Il était dans la guitare électrique et les rasoirs électriques en fait.

SC : Voilà.

TA : Votre maman, elle, s'occupait de ses quatre fils, ce qui était du boulot, j'imagine.

SC : C'est encore du boulot : elle s'en occupe toujours !

TA : Votre famille déménage sans arrêt, le seul point d'ancrage c'est Pornichet, où vos parents se sont rencontrés et où vous allez en vacances tous les ans. Pornichet qui aura une importance capitale dans votre vie !

SC : Oh, oui !

TA : Jusqu'à quatorze ans, vous êtes plutôt calme et bon élève, puis vous devenez un élève agité. Vous êtes viré de deux lycées. Ensuite, vous faites Philo, Mathélem' – parce que vous espérez rentrer à HEC, ce que vous ne ferez pas – et puis Sciences Éco.

SC : Je ne sais pas, le Diable s'était emparé de moi. C'est-à-dire que j'étais à peu près cool et je ne sais pas ce qui s'est passé, il y a eu un déclic épouvantable, je suis devenu diabolique. Je me faisais virer de partout. Je ne travaillais pas trop mal, quand même, j'ai eu mes deux bacs assez facilement… Mais j'étais devenu un démon !

TA : Et vos parents sont allés voir un psy en disant : « On ne sait pas quoi en faire ! »

SC : Le psy n'a pas su quoi en faire non plus !

TA : Et là, à Pornichet, donc, vous êtes en vacances, vous rencontrez Raymond Marcillac, le grand patron de l'info à la télé. À vingt ans, il vous fait entrer au journal régional d'Île-de-France.

SC : Pour moi, ça a été un déclic. J'ai eu un coup de foudre pour le journalisme, même à ce petit échelon de départ.

TA : Donc, d'abord, le journal régional d'Île-de-France… Ensuite le Service des Sports, et, cinq ans plus tard, en 1968, Pornichet vous sauve une nouvelle fois la mise puisque vous y êtes en vacances quand il y a la grosse charrette des journalistes contestataires… Vous y échappez.

SC : On ne savait plus s'il fallait faire la grève, s'il ne fallait pas… On était jeunes, on était manipulés. En fait, même encore maintenant, je ne sais toujours pas si j'ai eu raison : un jour, j'étais gréviste, le lendemain, je ne l'étais plus. C'était une époque franchement très floue.

TA : Vous menez une carrière de journaliste sportif spécialisé dans l'automobile, parce que vous avez rencontré Jean-Pierre Beltoise… à Pornichet.

SC : Pornichet, toujours…

TA : Et, le soir du réveillon 1974, vous êtes licencié au nom de la réforme des chaînes.

SC : Un jour, je reçois un coup de téléphone de Léon Zitrone qui me dit : « Stéphane, je viens d'accepter la responsabilité de chef du Service des Sports pour la première chaîne, et j'ai pris deux rédacteurs en chef : Michel Drucker et vous. » Le soir : champagne, c'était une promotion, une

promotion sur tous les plans. Le lendemain c'était Georges de Caunes qui avait le poste, et j'étais viré !

TA : *(Rires.)* C'est dur.

SC : Je vais voir Georges, je lui dis : « Georges, pourquoi je suis viré ? » Et là, assez marrant, il me dit : « Parce que, écoute, il faut bien que j'en vire quelques-uns, et toi je pense que tu seras capable de faire autre chose. »

TA : C'est énorme !

SC : C'était un peu lourd, mais bon…

TA : Donc vous avez fait autre chose. Un mois après, vous faites votre retour à la télé dans l'équipe du « Petit Rapporteur » de Jacques Martin, que vous avez rencontré à La Vie Parisienne, rue du Colisée, une boîte où allaient les gens de la télé. Vous aviez sympathisé avec lui à Pornichet.

SC : On est devenus vraiment très « frères » à l'époque. Et on faisait « Le Petit Rapporteur » pratiquement tous les soirs chez mes parents, dans la villa. On avait une caméra Super-8, et on faisait des sketchs… C'était pratiquement déjà « Le Petit Rapporteur ».

TA : C'est vrai qu'il vous a engagé parce qu'en tant que journaliste sportif, vous étiez déjà blagueur ? Vous aviez donné des bonbons au bleu de méthylène à Guy Lux et à Roger Couderc juste avant…

SC : Avant l'enregistrement d'une émission. Ils avaient la langue toute bleue ! *(Rires.)* Je me suis fait engueuler grave… On a fait livrer, je m'en rappelle, deux brouettes de terre dans le bureau du PDG, Claude Contamine, en disant qu'il voulait y faire pousser du gazon !

TA : *(Rires.)* À partir de 76, vous devenez aussi le comparse de Jacques Martin dans « L'École des Fans » sous le nom de « Tonton Mayonnaise ».

SC : On faisait tout le dimanche. On commençait à onze heures du matin, et on finissait à onze heures du soir. Donc douze heures d'antenne, c'était assez passionnant.

TA : Tonton Mayonnaise, c'était marrant parce que, soit disant, vous n'arriviez pas à faire les additions des notes, alors tout le monde était gagnant à la sortie. Ou alors, vous disiez que tout le monde était ex-æquo. Ça vous rend très sympathique, tout ça…

SC : Jacques Martin demande à un gosse en parlant de moi : « Tu le connais celui-là ? » Et le gosse, je ne sais pas pourquoi, dit : « Oui, c'est Tonton Salade. » Et tous les mômes se marrent. Et la semaine d'après, Jaques a voulu reprendre l'idée, mais il a oublié que c'était "salade", il a dit "mayonnaise". Ils se sont encore plus marrés. Ce qui m'a obligé après à chanter « Tonton Mayonnaise » à la radio ! Les moules et la mayonnaise, ça, j'en ai été victime !

TA : En septembre 1979, vous volez de vos propres ailes avec le « Collaro Show » sur Antenne 2, avec Jean Roucas, Guy Montagné, Claire Nadeau, Martin Lamotte… C'est un succès énorme.

SC : Je ne savais pas trop quoi faire, et en fait j'étais influencé par Hellza-poppin et Les Branquignols, Robert Dhéry et toute son équipe, Colette Brosset, De Funès et plein d'autres. Les Branquignols faisaient une pièce de théâtre où le metteur en scène faisait répéter ses comédiens. Je me suis dit : « On pourrait peut-être faire un petit peu la même chose à la télé, avec un directeur qui vient nous engueuler, qui nous dirige, etc. » Mais tout était totalement empirique. C'est-à-dire que, au début, on faisait presque n'importe quoi ! Quelque part, c'est ce qui avait un peu de charme… Il y avait des lueurs rigolotes…

TA : *(Rires.)* Vous rejoignez TF1 trois ans plus tard, en 1982, pour « Co-Co Boy ».

SC : Ils nous ont donné l'occasion de faire une grosse émission, avec de bons moyens. Et comme on a eu deux mois environ, on avait vraiment le temps de la préparer. Ça s'est appelé « Co-Co Boy » d'une manière drôle, parce qu'en fait c'est une émission que j'ai commencé à préparer avec Daniel Costelle, qui n'avait rien à voir avec l'humour.

TA : Qui est un documentaliste.

SC : Il fait toujours des documentaires magnifiques.

TA : Tout à fait, sur la guerre de 14.

SC : Je ne l'ai pas vu depuis des années, mais je l'adore. Et donc on avait appelé ça « Co-Co » pour Collaro et Costelle. Et « Boy », parce que notre idée c'était de faire une parodie télévisée de *Playboy*.

TA : Avec des jolies filles, les Coco Girls.

SC : C'est comme ça qu'on a eu les Coco Girls, la playmate. Même si l'émission n'a plus ressemblé en rien à *Playboy*, ça s'est quand même appelé « Co-Co Boy ».

TA : Co-Co Boy : « Ce mec est too much ! » Une grande époque ! En 1984, pour lutter contre le fameux « Petit Théâtre de Bouvard », vous lancez une émission quotidienne à 19 h 40, qui s'appelle « Cocoricocoboy ».

SC : Bien prononcé !

TA : ***(Rires.)*** **C'est dur à dire !**

SC : Les speakerines nous détestaient. Marie-France Brière m'a dit : « J'espère que tu ne vas encore nous trouver un nom à la noix pour ton émission ! »

TA : Et si !

SC : Et, boom, « Cocoricocoboy » !

TA : En 1987, vous quittez TF1 pour La Cinq. C'est la grande époque Berlusconi. Vous faites une émission qui s'appelle « Collaricocoshow ».

SC : Oui, il fallait continuer ! *(Rires.)*

TA : Mais qui est arrêtée quelques mois plus tard.

SC : Je n'arrive toujours pas à comprendre comment Berlusconi, Hersant, qui étaient des gens vraiment terriblement intelligents, ne s'étaient pas rendu compte que La Cinq avait une capacité d'écoute qui était le cinquième ou le sixième…

TA : Oui, parce que personne ne recevait, il n'y avait pas d'antennes.

SC : Voilà. Donc les résultats financiers pour La Cinq étaient dramatiques. C'est-à-dire qu'au début, ils avaient vendu les espaces publicitaires au même prix que TF1… Donc tous les annonceurs sont partis. Nous, au lieu de faire 30 % d'écoute, on en faisait cinq ; et c'étaient des bons scores ! Mais, au bout d'un moment, La Cinq n'avait plus les moyens de financer ses émissions.

TA : Ça s'est arrêté. Vous faites encore « Mondo Dingo », puis vous rompez le contrat à l'amiable.

SC : Oui, on a fait une négociation pour que ça s'arrête.

TA : « On s'est tous trompés et puis voilà. »

SC : Oui, les négociations ça m'a fait marrer, parce qu'on parlait des contrats… Quand ça s'arrête, le contrat n'est jamais respecté !

TA : Et là, vous revenez sur TF1 avec le fameux « Bébête Show ».

SC : En fait, on avait déjà créé ces marionnettes du « Bébête Show », mais on s'en servait surtout pour accueillir les invités dans « Cocoricocoboy » et pour faire de petites séquences politiques. Un jour, je suis piégé par Dominique Cantien qui me dit : « Viens prendre un petit-déjeuner avec moi aux Champs-Élysées… » Et quand je rentre dans la pièce, il y avait Francis Bouygues, Le Lay, Mougeotte… tout le monde ! Et Francis Bouygues me dit : « Collaro, tu vas revenir chez nous, quand même ! Maintenant ça suffit ! » Il me dit : « Qu'est-ce qu'on fait ? » Et je ne sais pas pourquoi, je n'avais rien préparé, je lui dis : « Et si on faisait le "Bébête", cinq minutes en quotidienne avant le journal ? » Il répond : « C'est génial ! » Et boum !

TA : Eh voilà. Là, c'est bien, vous êtes à la tête de Julia Productions, vous êtes un chef d'entreprise heureux. En 1993, vous faites quand même 30 millions de francs de chiffre d'affaires.

SC : Oui, oui, c'était bien. Le « Bêbête Show » fonctionnait bien.

TA : À ce moment-là, quelles ont été les réactions de votre famille ?

SC : Papa était content que ça marche bien, et, en même temps, il me faisait remarquer que je faisais un métier de clown, de saltimbanque, mais gentiment.

TA : Avec les médias, ça s'est passé comment ?

SC : Ce qui me fait toujours marrer, c'est que le téléspectateur qui aime bien vos émissions, il les regarde et il est content. Mais il y a des gens assez bizarres, qui, eux, regardent pour dire que c'est de la merde ! Ça, c'est une race spéciale !

TA : Vous avez gagné de l'argent à l'époque ?

SC : Oui, bien sûr, bien sûr.

TA : Vous l'avez gardé ?

SC : Non ! *(Rires.)*

TA : Vous en avez fait quoi ?

SC : J'en ai claqué pas mal. Je ne suis pas un homme d'affaires. Moi en fait, je suis un entrepreneur, c'est-à-dire que j'adore inventer, essayer de développer des idées, mais sur la gestion, je suis assez calamiteux. Je ne veux pas faire pleurer sur mon sort, mais maintenant je ne roule plus sur l'or.

TA : Et l'amour ? Ça s'est passé comment, à cette époque ? Ça devait être formidable, non ? Vous deviez avoir toutes les filles que vous vouliez ?

SC : J'en avais surtout une que j'avais voulue et que j'ai eue, avec laquelle j'ai eu ma fille, Julia. Elle s'appelait Patou. Et puis peut-être que le couple a été victime de la télé, c'est bien possible.

TA : Les Coco Girls quand même…

SC : Ça, ça vous intéresse les Coco Girls !

TA : Oui ! *(Rires.)* J'essaye d'imaginer !

SC : Mon pauvre ami, même sous la torture je ne parlerai pas !

TA : D'accord, j'ai compris ! Quel a été le meilleur moment de cette époque ?

SC : Quand on entamait un tournage, quelle que soit l'émission, ça commençait dans la déconnade la plus totale, on s'éclatait.

TA : Et le pire moment ?

SC : Je n’ai pas de mauvais souvenirs. Même quand TF1 a décidé d’arrêter le « Bébête Show » et que je l’ai appris dans la presse. Le seul truc que j’ai regretté c’est-ce que j’ai dit à Le Lay et à Mougeotte : « Vous m’invitez à boire un coup, vous ouvrez une bouteille de champagne, c’est normal que vous arrêtiez, si vous avez envie, mais… »

TA : Quelle a été la raison de l’arrêt du « Bébête Show » ?

SC : TF1 a voulu qu’on transforme l’émission, parce que la chaîne était victime du syndrome Canal, or je crois qu’il ne fallait pas changer la formule. On avait un truc où on faisait 12 millions ou 15 millions de téléspectateurs, alors que Canal – plus élitiste – était à un million.

TA : Et TF1 était complexé par rapport au côté branché de Canal.

SC : Il y a toujours eu la France profonde, le France populaire, qui était notre public, et des émissions pour des gens plus branchés, plus élitistes. Ce n’était pas tellement mon public.

TA : Évidemment là, le chiffre d’affaires de Julia Productions s’effondre. Et il y a l’échec de productions que vous tentez, par exemple « Ça Balance » avec Bolloc’h et Solo.

SC : Ça ne collait pas. D’abord, c’était impossible de travailler avec Bolloc’h !

TA : Oui je sais ! ***(Rires.)***

SC : Avec Bruno Solo, oui, mais avec Bolloc’h… c’est un malade dangereux !

TA : Je sais ! ***(Rires.)*** **J’ai essayé.**

SC : C’est un caractériel. Je m’en rappellerai toujours : la première de l’émission, j’étais producteur, il y a des photographes qui voulaient prendre des photos, et l’autre il fait : « Non, pas avec Collaro ! » *(Rires.)*

TA : Sympa !

SC : Je ne lui avais rien fait. J’ai failli lui mettre ma main dans la figure ! Mais ça va, il y a pire.

TA : Et puis il y a aussi un truc qui n'a pas marché, c'était en 98 « En avant toute », sur France 2.

SC : Ça, c'est entièrement de ma faute.

TA : Ah bon ?

SC : C'est-à-dire que je m'étais fait fourguer des auteurs, je ne comprenais pas ce qu'ils écrivaient. J'ai eu la prétention de me dire : « Je vais y arriver presque tout seul. » Après, on devait faire un pilote – ce qui aurait été intelligent –, or France 2 m'a demandé de tourner à toute vitesse neuf émissions. J'ai pêché par prétention, j'ai cru que j'y arriverai et en fait j'ai saboté ce qui n'était pas mal. Parce que ça tenait la route, mais par précipitation… Et là, je me suis rendu compte qu'il fallait que j'arrête et que je prenne du recul.

TA : Vous vendez alors l'appartement Art déco que vous avez dans le XVIe, vous vous installez dans une maison à Boulogne. À partir de ce moment-là, vous n'attendez plus rien de la télé, vous vous reconvertissez dans l'immobilier.

SC : Oui, en fait je n'avais jamais eu le temps de souffler, je n'avais jamais eu le temps de réfléchir, et je me rendais compte que j'avais fait des choses sympas, mais aussi beaucoup de conneries, que ma personnalité avait changé, que je n'étais plus moi-même. Donc, j'ai eu besoin de respirer, de me retrouver, de sortir du milieu de la télé pour mener une vie que je qualifierais de normale, parce qu'à la télé on est quand même des anormaux. Et donc il m'a fallu des années pour réfléchir, souffler et me retrouver…

TA : Pour redevenir ce que vous étiez, en fait.

SC : Exactement. Et je suis très, très content de l'avoir fait, même si c'était pénalisant sur le plan financier, même si la vie est devenue un peu plus dure. Je pense que c'était essentiel de faire une croix. J'avais fait de la télé sans arrêt pendant trente ans…

TA : Aujourd'hui, vous êtes nostalgique de la grande époque du « Bébête Show » par exemple ?

SC : Non.

TA : Non ?
SC : Non.

TA : Vous avez de la rancune contre quelqu'un après toutes ces années ? Si c'était à refaire, qu'est-ce que vous ne referiez pas pareil Stéphane ?
SC : À quoi ça sert ? Non. J'avais signé le contrat de Stéphane et puis la malheureuse Catherine Corbineau, Dieu ait son âme, m'a fait déchirer le contrat parce qu'elle avait fait une crise de jalousie. Stéphane Courbit, après, a fait la fortune d'Arthur ! Mais je n'étais peut-être pas fait pour être très riche, et je suis peut-être bien mieux comme ça.

TA : Ça, vous regrettez, quand même ?
SC : Je reprendrais les mêmes formules, je retravaillerais avec les mêmes, mais je le prendrais avec une mentalité différente, je serais beaucoup plus cool, je ne serais pas énervé, je ne serais pas piégé par la télé comme je l'ai été.

TA : Vous avez appris la sagesse, c'est bien. Le jour où vous allez mourir, qu'est-ce que vous voulez qu'on écrive sur votre tombe ?
SC : Comme il y a des types comme vous qui passent, on pourrait peut-être écrire : « Faites attention, j'entends encore ! »

TA : ***(Rires.)*** **Merci Stéphane, j'étais très heureux de rallumer la lumière sur vous, merci.**

Qu'est-il devenu ?

Il ne faut pas emmerder Stéphane Collaro. Ceux qui en doutaient ont ainsi pu se rendre compte, ce 17 février 2008, dans feu l'émission de Philippe Vandel « Pif Paf », à quel point le grand timonier de « Cocoricocoboy » puis du « Bébête Show » avait encore de belles ressources polémiques. Là, face à Michel Malaussena, qui le dépeint en tyran cathodique amateur de chair fraîche dans son ouvrage règlements de comptes *Les Animatueurs*, l'ex-roi du calembour politico-potache ne s'est pas gêné pour exprimer, yeux dans les yeux, tout le mépris qu'il avait pour cet ancien assistant devenu paria du petit écran. Cette année-là, Stéphane, dont la condamnation par le tribunal de Saint-Nazaire pour outrage à agents (il les avait traités de « neuneu de l'administration ») venait juste de tomber, ne savait pas qu'il était sur le point de devoir lutter contre un ennemi autrement plus nuisible. Se découvrant le début d'une tumeur maligne à l'occasion d'une coloscopie de routine, il s'en sortira après plusieurs mois de traitement tout en devant gérer, en parallèle, l'écriture de sa bio, *Ma vie en sketchs*, et un divorce au long cours qui, aujourd'hui encore, l'allège chaque mois de sa pension retraite. Alors, c'est la crise, pour Stéphane ?

Quand même pas, non. Absent du PAF depuis maintenant quinze ans, ce grand amateur d'art contemporain a, depuis, trouvé l'asile économique dans un secteur moins sexy mais plus porteur : l'immobilier. Évoluant entre son appartement de Boulogne-Billancourt et l'Île de Saint Martin, aux Antilles, où il réside avec sa compagne six mois dans l'année, l'ancien manitou des samedis de TF1 a investi dans une résidence hôtelière aux débuts chaotiques (cyclones à gogo, grèves à répétition, séquestration de la directrice, ce genre…) et tente de lancer du Touquet jusqu'au Maroc des zones de joie de vivre, sortes de villages communautaires et éco-responsables pour seniors CSP++ en manque de lien social. Une

reconversion radicale, finalement pas illogique pour celui qui a refusé de participer à « La Ferme Célébrités » et avoue avoir renoué avec son humanité après son exclusion des écrans.

Une télé qui, en délaissant l'art de la gaudriole gauloise pour épouser le voyeurisme faux-cul de la real-tv, ne ressemble d'ailleurs plus en rien à l'homme dont les fameuses Coco Girls (récemment remises au goût du jour sur fonds de sonorité electro-funk) et autres playmates ont fait de lui l'un des instigateurs des premiers émois érotiques de nombreux trentenaires d'aujourd'hui. « On se disait, avec Roucas, que redémarrer un “Bébête Show” pour trois ou quatre mois au moment des Présidentielles, on adorerait ! », déclarait ce soutien à Nicolas Sarkozy à l'occasion de la sortie, fin 2011 par l'INA, du coffret le « Bêbest of », compilant douze ans de satire bon enfant au surréalisme animalier. Un come-back qui, à l'heure de la mort de Jean Amadou, de la ringardisation rampante des Guignols qui les avaient enterrés et du succès triomphant du « Petit Journal », paraît, de fait, hautement improbable. Pas si grave. Car si la mayonnaise de tonton ne prend plus, on sait au moins que Stéphane, lui, ne s'est pas perdu.

V. C.





Philippe Corti

TA : Et la lumière se rallume sur… Môssieu Philippe Corti ! *(Rires.)* **Philippe, bienvenue sur le plateau de « Tout le monde en a parlé » !**

PC : Holala !

TA : Philippe, vous êtes né le 5 octobre 1958 à 14 h 30 à Miot. Père corse, mère pied-noir, tous les deux instituteurs. Enfance de rêve dans un village cévenol. Le seul problème, c'est le ceinturon. Quand vous avez fait une connerie, votre père, dans le treillis offert par son cousin César, militaire de carrière, vous donne des cours de salsa avec le ceinturon.

PC : Oui. En même temps c'était l'époque où on avait le droit de fesser les gamins quand ils exagéraient… Ça ne m'a plutôt pas trop mal réussi. Je n'ai pas de rancœur par rapport à ça.

TA : Votre famille est peu mélomane ; vous dites : « Mon père dansait le tango avec la grâce d'un ours atteint de sciatique. Et ma mère pensait que Verdi était drogué ! » *(Rires.)* **En tous les cas, zéro chance de faire une carrière dans la musique à l'époque.**

PC : Je n'y croyais pas du tout, non.

TA : L'été, la famille part en Corse. Sept dans la Simca 1000, jusqu'à Marseille, 300 bornes à 58 kilomètres à l'heure !

PC : Comme j'étais le fils aîné de la famille, même mes sœurs, plus vieilles que moi, étaient installées sur le tapis de sol. Moi, j'avais le droit au siège arrière avec mon petit frère.

TA : La Corse l'été, c'est bien, parce qu'à ce moment-là vous n'êtes plus l'élève de votre père, mais son fils, ce qui change tout : vous chassez, vous pêchez, il vous apprend la belote, il vous apprend la pétanque. C'est un moment de communion familiale.

PC : C'est vraiment le moment où je retrouvais mes parents. Parce qu'ils étaient des instituteurs à l'ancienne, je n'avais pas le droit d'appeler mon père « papa » à l'école, ni ma mère « maman ». J'étais un petit peu celui qui allait morfler si les autres déconnaient… C'était comme ça.

TA : Et là, Paul, votre petit frère, meurt. Vous avez 12 ans. À partir de ce moment, plus rien ne sera comme avant. Vos parents sont dépressifs, ils sont moins attentionnés envers les enfants qui restent, et on peut dire que la famille explose.

PC : D'abord, c'est une maladie peu connue, qui est le cancer, et que les enfants atteints du cancer à cette époque-là étaient plus des cobayes que des patients… On essayait la chimio, on essayait différentes choses. Ça a été en plus très difficile parce que les traitements étaient très lourds.

TA : Vous avez 12 ans, vous comprenez qu'il va vous falloir grandir seul. Vous trouvez rapidement votre vocation : être célèbre. Vous ne savez pas très bien comment, mais vous voulez être célèbre. Et, bientôt, ça se précise. Vous voulez être DJ célèbre. C'est là que vous comprenez, dès votre première sortie dans une boîte de nuit, que le centre névralgique, c'est la cabine du DJ.

PC : Tout à fait.

TA : C'est là que tout se passe. C'est le maître du monde, le DJ !

PC : C'est vrai que, sans être musicien, on joue des disques de groupes, et on s'approprie un peu leurs succès à travers leurs disques. Ce n'est pas du tout désagréable. Je l'ai fait parce que j'étais aussi un peu mégalo, j'aimais bien qu'on me regarde.

TA : Vous finissez par avoir le bac. Vous faites la fac de droit de Nîmes. Ça ne vous passionne pas, on peut le dire.

PC : Je ne suis pas accroché au droit.

TA : Vous faites l'armée, toujours à Nîmes. Vous faites le DJ pendant le week-end.

PC : Tout à fait.

TA : En 1980, vous devenez DJ pro, c'est-à-dire que vous commencez à vivre de votre art.

PC : Je suis le premier à travailler dans plusieurs clubs. Avant, les DJ restaient à demeure dans un club, la collection de disques appartenait au patron, à la boîte. Moi, j'ai acheté mes disques, parce que j'ai toujours voulu jouer ce que j'aimais et pas ce qu'on m'imposait. Et puis, j'ai

commencé à tourner. C’était tout un barnum parce qu’il fallait porter les vinyles, ce qui est très lourd, et il n’y avait pas de flight-case comme maintenant. Donc, c’étaient des malles de l’armée, en fer. J’avais toujours trois copains qui portaient la malle, et moi qui me baladais devant.

TA : Et, en 1985, c’est l’événement, c’est La Scatola, la première boîte dont vous êtes propriétaire, un petit club perdu au fond d’un centre commercial sinistre à Port Camargue.
PC : Bien pourrave !

TA : Vous l’achetez pour 50 000 balles.
PC : Exactement. Mes économies, pile-poil. Et je rentre dans cet endroit qui était d’une laideur terrible… J’étais associé à un gars qui avait mis 20 000 francs dans l’affaire. On casse tout, on peint en blanc et on met un bar de Féria. Pas de tables, pas de chaises, un blockhaus. Et c’est la folie.

TA : Et c’est la folie, c’est l’état de grâce, trois ans de fête !
PC : Oui, grave !

TA : Marraine : Inès de la Fressange ! Parrain : Christian Lacroix ! Et puis, il y a un esprit Scatola…
PC : Dans la nuit rock ’n’ roll, celle qu’on a pu connaître au Studio 54 ou aux Bains Douches il y a eu cet esprit-là : c’est-à-dire qu’on peut rencontrer un écrivain comme on peut rencontrer un pêcheur. C’est l’esprit Churascaïa en fait.

TA : L’esprit mélange.
PC : L’esprit mélange, voilà.

TA : La Scatola devient énorme, évidemment. Un jour, Yves Mourousi vous réveille. Vous vous retrouvez nez à nez avec Mourousi qui vous dit : « Je voulais rencontrer le mec dont tout le monde parle dans le Sud. »
PC : Il me demande de faire son mariage, je ne le crois pas parce que tout le monde dit qu’il est homosexuel, et je pense que c’est une bêtise. Et en fait, il se marie vraiment.

TA : Dans les arènes de Nîmes, avec Véronique, et c'est vous qui faites la musique.

PC : Oui. 40 000 personnes… C'est le choc de ma vie, un vrai choc.

TA : Et ensuite, vous décidez de monter à Paris parce qu'en France, quand on veut réussir, il faut aller à Paris. Là, c'est Le Distriko qui devient le club branché pendant toute une saison : Julien Clerc, Vanessa Paradis, Roda-Gil, Françoise et Christian Lacroix, Frédéric Beigbeder, Édouard Baer…

PC : Et…

TA : …Thierry Ardisson, comme assistant disquaire !

PC : Qui met les disques avec moi et qui me demande de venir faire la silhouette flamenco, puisque c'était la grande mode des gypsies, aux Bains.

TA : Là, c'est « Bains de Minuit », sur La Cinq. Commence un tsunami médiatique. Vous devenez une star. Vous devenez le premier DJ célèbre en France. C'est arrivé vite ?

PC : C'est arrivé très vite. Je l'ai savouré, je me suis un peu perdu dans les lumières, mais avec délectation. Je me suis laissé perdre, je me suis laissé emporter par ce truc-là !

TA : Quelles ont été les réactions de votre entourage ? Vos parents, par exemple, instituteurs… avec un fils qui devient DJ dans des boîtes branchées à Paris : ils ont réagi comment ?

PC : Mon père était très fier. Il ne parlait pas, c'était une tombe. Mais j'ai su après sa mort, parce qu'il nous a quittés il n'y a pas très longtemps, qu'il avait tout gardé. C'est-à-dire tous les articles nationaux – je ne parle pas de la presse régionale –, tout était dans un bouquin que le notaire m'a remis le jour de sa mort. J'étais super ému.

TA : Il était fier.

PC : Oui, il était très fier.

TA : Et votre mère aussi, j'imagine ?

PC : Ma mère, comme une mère peut être fière d'un fils, même s'il ne fait que des conneries. Une mère, en général, elle est prête à aller jusqu'au

bout du monde, oui, bien sûr…

TA : Et votre femme, que vous aviez connue avant, d'ailleurs, qui est votre femme depuis très, très longtemps, elle a réagi comment, à ce moment-là ? Elle était inquiète ?

PC : Elle a été inquiète, elle a eu un petit peu peur de me perdre, mais en connaissant l'animal… Moi, sincèrement, j'ai besoin d'avoir mon petit coin de liberté, c'est-à-dire Uzès ou la Corse où je revois mes potes avec lesquels j'ai grandi. Ça m'a permis en tout cas de garder les pieds sur terre.

TA : Et vos relations avec les médias, ça s'est passé comment ?

PC : Plutôt bien, puisque c'est le début de Frédéric Beigbeder.

TA : Il a beaucoup écrit sur vous.

PC : Il a écrit souvent sur moi, même dans ses bouquins. Et puis je suis arrivé au moment de cette Movida espagnole qui faisait que j'étais le seul habilité, le seul qui avait cette légitimité pour parler du flamenco en France.

TA : Et l'argent, vous avez gagné du pognon ?

PC : J'ai gagné beaucoup d'argent, oui. J'en ai encore un petit peu, bien sûr…

TA : Vous n'avez pas tout dépensé ?

PC : J'ai flambé pas mal, parce que ça aurait été dommage de le garder. Mais ça va, j'ai vraiment vécu de ma passion et j'en vis encore donc qu'est-ce que vous voulez qu'il m'arrive de mieux ?

TA : Et les filles ?

PC : Les filles, je dois le dire, ça a été compliqué à gérer.

TA : Parce que le DJ, c'est quand même le mec qu'on adore dans une boîte.

PC : Et puis, j'ai une gueule cassée et les filles aiment les mecs qui ont une gueule cassée, plus que ceux qui font « photo papier glacé »… Donc, il a fallu que je me batte pour résister ! Il y a des moments où j'ai glissé, mais je me suis battu corps et âme pour pouvoir résister !

TA : Courageusement ! Quel a été le meilleur moment de cette époque, Philippe ?

PC : Deux grands moments me reviennent : je pense que ma période Ardisson a été une vraie chance. Et puis, l'époque des Bains parce que c'est rock n' roll, parce que la nuit est encore belle à ce moment-là. On peut croiser Mick Jagger à côté du dernier serveur de la boucherie du coin aux Bains… c'est ça qui est magique.

TA : Votre pire moment ?

PC : C'est quand on voit s'éloigner des amis parce qu'on ne les voit pas assez souvent, parce qu'ils ont l'impression que tu prends la grosse tête. Peut-être que je l'ai prise un petit peu et que je ne m'en rendais pas compte. Alors, oui, c'est la perte de certains amis. C'est compliqué parce qu'il faut cravacher dur pour les rattraper après.

TA : En 1989, vous vous dites que vous ne serez pas le vrai Roi de la Nuit tant que vous n'aurez pas réussi à Saint-Tropez et, la mort dans l'âme, vous quittez La Scatola pour Le Papagayo. À Saint-Tropez, vous devenez vite incontournable, *Libé* titre : « Corti rebranche Saint-Tropez. » Énorme ! Vous devenez le must de Saint-Tropez jusqu'au jour où tout bascule. C'était avant la Pentecôte ?

PC : Oui, juste avant la Féria de Nîmes.

TA : Vous alliez partir pour faire la Féria dans votre bodega, et à 13 h on sonne : « Monsieur Corti, gendarmerie nationale. »

PC : *(Rires.)*

TA : « Mandat de perquisition. » Aussitôt menotté, garde à vue à Sainte-Maxime. Les flics vous accusent d'avoir vendu de la came aux stars, en gros, c'est ça ?

PC : C'est ça, oui. Enfin c'est plus vicieux que ça. C'est : « Vous n'êtes pas capable d'expliquer pourquoi les gens sont venus dans cette boîte alors qu'avant, ils ne venaient pas. C'est que vous vendiez de la drogue aux stars. » Ce qui est un raccourci réducteur. Les gens n'ont pas besoin de moi pour acheter de la drogue. Vu l'argent que je gagnais, déjà, je n'avais pas besoin de vendre cinquante extas ! Ou il aurait fallu que je vende deux ou

trois tonnes d'extas ! Là, je veux bien, ça m'aurait rapporté de l'argent, mais pas une dizaine ou une cinquantaine d'extas…

TA : Ils n'ont jamais entendu les stars en question d'ailleurs.
PC : Jamais.

TA : Et le trafic n'a jamais été prouvé en plus.
PC : Jamais.

TA : C'est ça qui est extraordinaire !
PC : Absolument rien. Je vous raconte la perquisition : on rentre, on sort, on regarde juste les photos où je suis avec Stallone, on me dit : « Tu ne te fais pas chier, tu es avec Stallone ! » Et on part.

TA : Le Papagayo n'a jamais été fermé non plus.
PC : Jamais.

TA : Mais vous, vous êtes condamné.
PC : Oui.

TA : Quatre ans.
PC : Quatre ans. Cinq au début, quatre à la fin. À toute chose malheur est bon. Finalement je m'aperçois que, non, la justice n'est pas la même pour tout le monde.

TA : Et finalement, vous vous habituez assez bien à votre nouvelle vie. Même à l'abstinence sexuelle ! La seule chose qui vous manque quand vous êtes en prison, c'est la tendresse.
PC : Il n'y a que ça qui manque, en prison. Le sexe ne manque pas, parce qu'au bout d'un moment on n'y pense plus. On n'a pas d'érections, comme ça, qui viennent. Les fantasmes entre quatre murs et douze matons, il ne peut pas y en avoir. L'esprit pense plus à la liberté qu'à autre chose. Si je dois dire ce qui m'a fait tenir dans cette situation, parce que c'est quand même l'école de la médiocrité, c'est l'école de la pauvreté intellectuelle, on n'est pas gardés par des mecs très intelligents, et on ne rencontre pas des gens très futés, à part les grands voyous qui sont là et qui savent que ça fait partie de leur cursus, comme un diplôme, comme dans le film *Les*

Affranchis, moi, c'est que j'avais des gosses. Donc je me dis, à un moment donné, il n'y a pas quarante solutions : « Tu ne peux pas te permettre de sombrer ne serait-ce que pour le regard de tes gosses. »

TA : Vous faites du sport à l'époque.

PC : Trois choses : musculation, télévision, masturbation ! *(Rires.)* Ce sont les trois trucs qui priment, en prison. Après, il faut se faire une vie, il faut vraiment penser qu'on y est, il ne faut pas que l'esprit s'en aille.

TA : En sortant de taule, vous reprenez un boulot à la télévision.

PC : C'est grâce à vous.

TA : C'est-à-dire qu'à l'époque, le maire de Saint-Tropez a écrit à Hervé Bourges, patron de France Télévisions : « Monsieur Ardisson, dans son émission, fait travailler un repris de justice. » Et Hervé Bourges a été formidable, parce qu'il a répondu au maire de Saint-Tropez : « Ce repris de justice, comme vous dites, n'en est plus un puisqu'il a purgé sa peine. Donc, si Monsieur Ardisson veut l'employer dans son émission, libre à lui. » Et quels qu'aient été mes bons sentiments, s'il n'y avait pas eu Hervé Bourges, je crois qu'on n'y serait pas arrivé…

PC : Non, mais c'est vachement gentil parce que quand je rentre de prison, j'avais déjà reçu le contrat de travail… Donc, je l'ai su et voilà… *(Il a les larmes aux yeux.)*

TA : Et là, ça a recommencé : soirées dans le monde entier, mariage de Zidane… Vous gagnez votre vie en faisant des soirées.

PC : En vendant de la drogue !

TA : *(Rires.)* Philippe, est-ce que vous êtes nostalgique de cette époque, de la grande époque des Bains Douches, de « Lunettes Noires », de tout ça ?

PC : Je suis nostalgique parce que je suis triste quand je regarde la télé. Et je ne suis pas le seul. Il y a des millions de gens qui ne regardent plus la télé parce qu'on ne propose plus rien… Alors oui, je suis super fier d'avoir fait partie de votre aventure…

TA : Mais ce n’est pas une nostalgie personnelle, c’est une nostalgie par rapport à la télévision.

PC : Non, non, je suis très bien. Il arrive qu’à un moment donné, on grandit, on vieillit. Moi, ce qui me rend heureux maintenant c’est de voir mon fils, ma fille, de voir mes amis, de pouvoir choisir les soirées que je fais, parce que je gagne assez d’argent et que je m’en fous de mettre des disques à Trifouillis-les-Oies. Je choisis ce que je veux quand je veux. Donc, non, je ne suis pas du tout nostalgique.

TA : Est-ce que vous êtes rancunier par rapport aux gens qui vous ont mis dans la merde à l’époque du Papagayo ?

PC : Je suis rancunier, non par rapport à un corps de métier, c’est-à-dire que je ne dirai pas : « Tous les flics sont cons ! » parce que j’ai des copains chez les flics, mais par rapport aux deux connards qui savaient très bien que je n’avais absolument rien fait.

TA : Le dealer qui vous a chargé ?

PC : Le pauvre, on lui a fait croire qu’il prendrait deux ans, il en a pris cinq. Le plus con, c’est lui ! Ce n’est pas moi !

TA : Si c’était à refaire qu’est-ce que vous ne referiez pas pareil ?

PC : Peut-être que je ne lutterais pas pour ne pas avoir toutes les filles que j’aurais dû avoir. *(Rires.)* Je ne sais pas, non… Je saurais qu’à Saint-Tropez, le fric est roi. Donc, quand on touche au nerf de la guerre, c’est-à-dire l’argent, il faut faire très attention. C’est-à-dire qu’il faut se border.

TA : Vous n’étiez pas protégé.

PC : Je n’étais pas protégé.

TA : Quand vous mourrez, le plus tard possible j’espère, qu’est-ce que vous voulez qu’on marque comme épitaphe sur votre tombe ?

PC : Alors…

TA : Moi j’en ai une : « Les bras, les bras… Pas de bras, pas de chocolat ! »

PC : Celle-là est très bien ! Ou « Tout le monde couche avec tout le monde ! » Non mais j’adore celle de Francis Blanche : « Laissez-moi

dormir, j’étais fait pour ça. »

TA : ***(Rires.)*** **Merci Philippe, j’étais très heureux de rallumer la lumière sur vous.**

PC : Moi aussi.

Qu'est-il devenu ?

« *Et maintenant, j'accueille Môssieu Philippe Corti !* » Cette sentence ardissonienne période « Tout le monde en parle », qui annonçait le top départ du légendaire blind-test, raisonne aujourd'hui comme un gimmick venu d'un monde qui n'existe plus. De fait, à l'heure où l'hexagone est secoué par l'eurodance mondialisée et pourtant anachronique de David Guetta, Philippe Corti fait figure de relique, héros d'un clubbing à l'ancienne capable d'hybrider rock et terroir (Les Gipsy King, Maurice Chevalier ou les Stones…) afin de réunir branchés et populos (Christian Lacroix, Sagan, le boucher du coin…). Une sorte d'entrepreneur de soi, hédoniste et annonciateur de l'ère *homo festivus* de Philippe Muray, dont le parcours, pailleté et effervescent, mais aussi dense et sinueux, lui donne une épaisseur humaine que n'auront jamais tous les oui-oui des platines du monde.

Parti de tout en bas (son enfance au sein d'une famille amputée par le décès de son frère), mais avec des bases solides (un père prof qui lui a aussi enseigné l'amour de la chasse, de la pêche et de la belote… dans un monde artificiel, ça aide), Corti s'est bricolé une vie pour embrasser son inattendu rêve de gloire. D'abord, en inventant un métier. Premier DJ frenchy itinérant, c'est néanmoins avec ses propres boîtes, La Scatola puis le Distriko, qu'il se jette dans le bain des excès en tous genres et de la célébrité nyctalope, avant d'entamer aux Bains Douches un flirt ininterrompu avec l'Homme en Noir tout en « rebranchant » Saint-Trop' depuis le Papagayo. Une relation confraternelle que même l'injuste passage par la case prison de ce Jean Gabin du dancefloor au look de Monsieur Propre n'a su entamer. Comme l'a prouvé sa présence, à peine trois jours après sa sortie, sur le plateau de « Flashback ». La fête reprend dès lors, même si, de plus en plus privatisée par les marques, son cosmopolitisme

d’antan n’est plus que le lointain souvenir d’une ère où la Lutte des Classes n’avait pas encore infiltré l’ensemble des espaces urbains. Pas de quoi faire baisser les bras à Corti (gag), qui perpétue ce climax populaire en jouant pour des amis ou en acceptant le poste d’ambianceur au néo-« Intervilles » de 2006 à 2008 relancé.

Toujours DJ entre Paris et son Sud natal (on lui doit même un improbable come-back au Papagayo, en 2008, soit quatorze ans après ses déboires narcotico-judiciaires), ce père de famille à la coolitude straight continue de sampler sa renommée, se greffant dès 2009 à différents lieux comme D.A. de la Cantine du Faubourg ou du Louis 25 aux Champs-Élysées. Assagi, lui qui avoue ne rien regretter de ses frasques passées, et va fiévreusement entamer 2012 en faisant groover le Cargo de Nuit à Arles, laisse pourtant percer l’ombre d’un regret. Celui de ne jamais vraiment avoir séduit cette caméra à laquelle il reste comme aimanté. Malgré une prestation saluée dans l’adaptation théâtrale d’*Orange Mécanique*, Corti doit se satisfaire pour le moment d’apparitions oubliables dans quelques fameux navets (*Bouge !*, *RTT* avec Kad Merad en 2009)… Eh, oui, c’est un peu dommage. Car de son physique buriné à sa biographie (publiée en 2005 aux Éditions Ramsay) la cinématographie est partout chez Corti.

V. C.





Patrick Dils

TA : Et la lumière se rallume sur Patrick Dils ! Bonsoir.
PD : Bonsoir.

TA : Bienvenue dans « Tout le monde en a parlé » !
PD : Merci.

TA : Patrick, vous êtes né le 30 juin 1970 à Montigny-lès-Metz, en Moselle, où votre famille habite rue Venizélos, tout près du long talus qui borde la voie ferrée de l'express Paris-Metz.

PD : Oui.

TA : Votre père est ouvrier spécialisé.

PD : Oui.

TA : D'abord à la Sollac.

PD : C'est une société qui fabrique et qui usine de la ferraille.

TA : Et ensuite chez Citroën.

PD : Chez Citroën.

TA : Votre maman était sténodactylo jusqu'à votre naissance. Ensuite, elle s'est occupée de vous.

PD : Eh oui.

TA : À l'école, votre grande taille, votre grand nez, votre allure dégingandée et vos cheveux roux suscitent des moqueries, même des insultes.

PD : Tout à fait. Et à cause de ma timidité, du fait d'être introverti, de ne pas avoir la capacité de répondre, effectivement, j'en ai beaucoup souffert…

TA : Vous vous renfermez sur vous-même et vous vous réfugiez dans votre collection de timbres.

PD : Oui.

TA : En fait, votre rêve, c'est de devenir cuisinier.

PD : Oui.

TA : D'ailleurs, à quatorze ans, vous arrêtez l'école pour commencer une formation de CAP de cuisine.

PD : Oui.

TA : Au moment des faits, vous avez seize ans, vous êtes encore un peu un enfant… On peut dire, vous n'êtes pas demeuré, vous n'êtes pas débile, mais vous êtes vraiment en retard ?

PD : Tout à fait, n'ayons pas peur des mots. Effectivement, j'étais un enfant.

TA : Le 28 septembre 1986, vers 18 h 45, vous rentrez – avec votre papa, votre maman et votre frère – de week-end dans la Meuse où vous possédez une maison de campagne. Pendant que vos parents et votre frère déchargent la voiture, vous vous dirigez vers la poubelle administrative de l'usine Demathieu & Bard où vous venez chercher des timbres pour votre collection.

PD : Effectivement. J'avais pour habitude de me rendre à cette petite poubelle où il n'y avait que des déchets administratifs, pour essayer d'assouvir ma passion de la philatélie, en récoltant quelques timbres.

TA : Vous en trouviez ?

PD : De temps en temps, pas à chaque fois. Et ce fameux soir, j'étais revenu bredouille.

TA : Le soir même, à 19 h 30, les corps de deux enfants sont retrouvés couchés sur les rails du talus, à quelques centaines de mètres de chez vous.

PD : Oui.

TA : Il s'agit de Cyril Beining et Alexandre Beckrich, huit ans tous les deux, qui aimaient venir faire du vélo rue Venizélos. Vous les connaissiez ?

PD : Je connaissais l'un des deux, le petit Alexandre, puisqu'il habitait à quelques maisons de celle de mes parents. Par contre, son petit copain, je ne le connaissais pas. Je l'ai peut-être croisé comme ça, de vue, dans le quartier, mais vraiment sans plus.

TA : Ils venaient jouer sur les voies désaffectées où étaient stationnés les wagons de marchandise.

PD : Oui, apparemment, j'ai su par la suite que c'était une aire de jeu privilégiée pour les enfants.

TA : Quand on trouve les corps des deux garçonnets, la scène est insoutenable. Ils ont le crâne explosé à coups de pierre, des fragments osseux, des morceaux de matière cervicale ont été projetés dans un rayon de deux mètres. Lorsque l'enquête de voisinage commence, les policiers notent : « Rien à signaler chez les Dils. »

PD : Tout à fait.

TA : Mais, le lendemain, il y a un coup de fil anonyme et vous êtes mis en garde à vue et interrogé…

PD : … sur mon emploi du temps.

TA : Vous êtes interrogé, mais sans résultat. Parce qu'en fait, les enfants ont été tués entre 17 et 18 heures et vous, vous êtes revenu avec vos parents de votre maison de campagne dans la Meuse, autour de 18 h 45.

PD : Tout à fait.

TA : Le meurtre a eu lieu au moins trois quarts d'heure avant le retour de la famille Dils. Mais quelques mois plus tard, un nouveau témoignage va tout changer.

PD : Tout à fait. Un nouveau témoignage tombe qui dit avoir entendu des pleurs d'enfants aux alentours de 18 h 45. Effectivement pour la police, ça change la donne.

TA : Oui, parce que vous étiez là à ce moment-là.

PD : Effectivement, à ce moment-là, j'étais dans la rue.

TA : Donc vous pouvez être le meurtrier.

PD : Je pourrais être le meurtrier, oui.

TA : Après 30 heures d'interrogatoire, vous finissez par avouer. Pourquoi ?

PD : Pourquoi ? La lassitude. Je ne sais pas si vous pouvez là, maintenant, tout de suite, imaginer ce que peuvent représenter 30 heures… Ce n'est pas 30 heures de détente : c'est la police judiciaire qui est là pour recueillir des aveux, pour obtenir du résultat. Et, encore une fois, je n'avais

que seize ans ! Je n'étais qu'un enfant… Donc oui, effectivement, j'ai endossé l'habit du parfait coupable. Mais je pense qu'il serait quand même bon de dire qu'avant moi, deux personnes majeures ont été amenées à avouer le meurtre dans les détails comme j'ai été amené à le faire. Donc, si des adultes peuvent le faire… Un enfant c'est malléable, ça ne moufte pas.

TA : 30 heures sans dormir ?

PD : 30 heures sans dormir, sans manger, c'est…

TA : C'est insoutenable.

PD : Insoutenable. Je pense qu'il n'y a pas de mots pour expliquer les conditions. Quand j'entends dire, même encore aujourd'hui, si on vient à m'en parler : « Mais il y a eu des temps de repos ! » Ah oui, un temps de repos ? C'est quoi un temps de repos ? C'est une mise en condition pour obtenir du résultat. Parce qu'on vous pose un tas de questions, et à la sortie du repos, on veut des réponses. Donc, ce n'est pas un temps de repos.

TA : Ils étaient combien, les flics ?

PD : Trois ou quatre. Ils se sont relayés, en fait.

TA : Donc, à ce moment-là, vous, vous pensez que les policiers vont se rendre compte que vous avez menti. En fait, vous ne rentrerez chez vous que quinze ans plus tard !

PD : Quinze ans plus tard, oui.

TA : Vous allez devenir le plus jeune condamné à perpétuité de France. Le fait que vous soyez mineur n'a pas joué en votre faveur.

PD : Absolument pas.

TA : C'est rarissime.

PD : C'est unique. C'est tout simplement lamentable, j'estime qu'il n'y a pas de mots, c'est… On a détruit mon adolescence, on a détruit une partie de moi et une partie de ma famille.

TA : Vous ne serez innocenté qu'en 2002. Et tout ça parce que vous ne vouliez pas avouer aux policiers que vous alliez chercher des timbres dans la poubelle.

PD : C'est vrai, ça part de ce petit mensonge qui, j'estime, n'en est même pas un. C'est une omission… Pourquoi ? Parce qu'en sachant tout ce que j'avais vécu à l'école : les moqueries, les railleries, même si aujourd'hui je me rends compte que c'est stupide, que ça n'a même pas lieu d'être, l'enfant de l'époque n'aurait pas supporté en plus qu'on dise : « Hey t'as vu, c'est le petit Dils, c'est un fouille-poubelle ! » Ça aurait été la goutte d'eau qui aurait fait déborder le vase.

TA : Tout ça par peur du qu'en-dira-t-on.
PD : Du qu'en dira-t-on… Oui.

TA : Le crime n'a jamais été élucidé. À un moment, on l'a mis sur le dos de Francis Heaulme, mais les tests ADN ont prouvé qu'il n'était pas possible que ce soit lui.
PD : Le dossier est toujours ouvert et j'espère très sincèrement, avant tout pour les familles des victimes, pour ma propre famille, moi-même et mon entourage, qu'un jour on saura ce qui s'est passé sur ce talus. Et pourquoi on a enlevé la vie à ces deux enfants qui, comme moi, ne demandaient qu'une seule chose : vivre, grandir et être heureux.

TA : En prison c'était très difficile pour vous, non ? Vous avez retrouvé les railleries, les insultes de l'école ?
PD : Pire que ça parce qu'en prison, il y a malheureusement une hiérarchie sociale. Il y a les délits qui vont être respectés comme le braquage et autres. Et puis, après, on va descendre, descendre, descendre, jusqu'au moment où on va arriver au meurtre de personnes âgées… Mais après les personnes âgées, il y a encore pire, c'est le meurtre d'enfants. Ceux qui sont en prison pour ça sont des gens qu'on ne peut pas respecter, des gens qui sont là pour subir, pour souffrir et qui ne doivent pas exister. Donc je suis malheureusement passé par toutes les étapes : ça va commencer par des insultes, des regards, des violences physiques, le racket… Et puis, bien évidemment, le viol.

TA : Vous dites : « On m'a volé quinze ans de ma vie. »
PD : Oui. C'est quelque chose qu'on ne rattrape pas. Il faut essayer de vivre avec.

TA : L'État a versé un million d'euros. Qu'est-ce que vous en avez fait de ce million d'euros ?

PD : 700 000 euros m'ont été destinés, 40 000 euros ont été destinés à mon frère Alain, et 80 000 euros pour chacun de mes parents. Ce qui fait un total de 900 000 euros. Les 100 000 euros restants sont revenus à mes avocats.

TA : Mais ce que vous avez vécu, ça ne se chiffre pas j'imagine.

PD : Vous savez, on peut chiffrer quinze ans de galère par rapport au manque à gagner d'un salaire, mais est-ce que vous pensez sincèrement qu'on peut chiffrer un préjudice moral, un préjudice physique ? Ça ne se chiffre pas. Et si on avait eu la décence de me demander ce que j'aurais souhaité en réparation, croyez-moi sur parole, je n'aurais jamais demandé un centime à l'État. J'aurais tout simplement souhaité que les gens qui ont eu affaire à moi de près ou de loin vivent et subissent ce que j'ai vécu et subi durant ces quinze années. Et, là, on aurait été quittes.

TA : Vous en voulez à qui, aujourd'hui ?

PD : Je n'en veux à personne. Aujourd'hui je n'ai pas de temps à perdre, je n'ai plus de temps à perdre. Et la vengeance, la haine ne servent à rien. Si elles permettaient de faire revenir la jeunesse à mes parents, si elles pouvaient ramener la vie à ces enfants, oui, j'en aurais. Mais la haine ne sert à rien. J'essaye tout simplement d'avancer sereinement dans la vie.

TA : Aujourd'hui, vous êtes magasinier cariste dans une fabrique d'articles culinaires. Vous avez trouvé l'amour.

PD : Oui, effectivement.

TA : Une jeune fiancée de dix-huit ans, qui est charmante.

PD : Effectivement. Comme n'importe qui j'ai pu avoir différentes petites histoires parce que je suis loin d'être un Don Juan… je suis juste Patrick. Mais je pense que c'est la seule qui a su me comprendre, qui a su m'aimer, qui a su aimer, moi, Patrick, et non pas Dils. Même si on ne peut pas dissocier Dils de Patrick, puisque l'un fait partie de l'autre… Elle m'aime pour ce que je suis et non pour ce que je représente.

TA : Quand vous êtes tous les deux, vous parlez parfois de l'affaire ?

PD : Bien sûr, ça fait partie de ma vie, ça fait partie de notre vie aujourd'hui, mais ça ne prend jamais le dessus. On a notre vie à construire, on a nos projets ensemble et on avance sereinement.

TA : Vous dites : « Je suis l'homme le plus heureux de la terre, aujourd'hui. »

PD : Effectivement, je suis l'homme le plus heureux de la terre parce que je ne suis plus tout seul, j'ai une compagne… J'ai une fiancée – c'est le vrai mot –, qui m'aime vraiment, qui est prête à faire n'importe quoi pour moi, comme moi je suis prêt à faire n'importe quoi pour elle.

TA : Si c'était à refaire Patrick, qu'est-ce que vous ne referiez pas pareil ?

PD : C'est très délicat de vous répondre. Je ne sais pas. Je pense que je resterais le Patrick que vous avez devant vous aujourd'hui.

TA : Le jour où vous allez mourir, vous voudriez qu'on marque quoi sur votre tombe ?

PD : Quelle question ! Mais je n'ai pas envie de mourir ! Je n'ai pas envie de mourir parce que je pense qu'après tout ce qui m'est arrivé, j'ai beaucoup de choses à faire. Comme je vous le disais tout à l'heure, je n'ai pas de haine et j'ai envie de tendre une main vers les autres, ceux qui en ont besoin.

TA : On pourrait marquer : « Patrick Dils, il est mort sans haine. »

PD : Pourquoi pas.

TA : Au revoir Patrick, j'étais très heureux de rallumer la lumière sur vous. Merci.

PD : Merci à vous. Au revoir.

Qu'est-il devenu ?

Si Patrick Dils est une victime totale (du corps social puis du corps judiciaire), n'oublions pas qu'il peut également se révéler bourreau. La preuve ? Son single sorti en 2006, « Le condamné à tort », où malgré de très signifiants lyrics au sous-texte anti-peine capitale (« Je n'étais pas un pervers/Ils ont fait de ma vie un calvaire/Je suis un condamné à tort/Mais le condamné n'est pas mort. »), Patrick se révèle être un vrai tortionnaire choral. Mais c'est sans doute la seule chose qu'on peut lui reprocher tant, depuis sa sortie de prison en 2002 après quinze ans d'enfermement kafkaïen, ce symbole des failles béantes de l'institution judiciaire fait preuve d'une admirable éthique humaniste.

Son visage d'enfant brisé a beau passer en boucle dans les émissions de fait divers de la TNT, Patrick œuvre de son côté, jour après jour, pour ne pas se complaire dans la posture de martyr pop. À quoi ressemble la vie de cet homme à la coiffure 80's depuis le jour où son enfer carcéral s'est enfin conjugué au passé ? Disons qu'elle est à la fois banale et exceptionnelle. Une biographie coup-de-poing en 2003, *Je voulais simplement rentrer chez moi*, qui lui vaut, quatre ans plus tard, un procès en diffamation de la part de quatre-vingt matons de la maison d'arrêt de Metz-Queuleu pas franchement ravis qu'un ex-détenu lève le voile sur l'étendue de leurs agissements. Un featuring dans le clip de la chanson hommage de Garou, « L'injustice », en 2006, et un single donc, le tout entrecoupé d'une série de conférences-confessions au sein des lycées et autres École Nationale de la Magistrature intitulée « L'erreur judiciaire, les vraies valeurs de la vie ».

Son vrai premier rebond, celui qui se considère alors vierge, malgré un viol pénitentiaire à la sauvagerie au-delà de toute description, ne va vraiment le connaître qu'en 2007 lorsque, sous le charme d'une jeune femme gravitant au sein d'une ONG en faveur de l'Afrique, son mimétisme

amoureux le poussera à, lui aussi, lancer son assoce afin de récolter des fonds en faveur des gosses défavorisés. Son nom, « Louve » (pour Livre Ouvert d'Une Vie d'Enfant). Une première love-story qui lui permet de s'extirper de la faille spatio-temporelle dans laquelle l'a figé son arrivée, enfant, derrière les barreaux des prisons, et de transcender son narcissisme traumatique en se tournant vers les autres.

Aujourd'hui, embauché comme cariste dans une fabrique de matériel culinaire de luxe, Patrick vit à Méziré, bourgade prêt de Belfort où notre philatéliste, également fan compulsif du merchandising de Tintin, entouré de concitoyens forts bienveillants à son égard, prouve que la « common decency » des gens ordinaires théorisée par Orwell existe bel et bien. Et ce n'est pas Anaïs, sa compagne depuis un an et juriste en devenir, qui va nous contredire. Née alors que son futur amant croupissait en prison (cette jolie brune n'a en effet que 19 printemps), c'est elle qui, après de longs mois d'échanges numériques, a transformé sa fascination adolescente pour l'homme qui tapissait les murs de sa chambre en amour fusionnel. Icône malgré lui (les rappeurs Psy 4 De La Rime et Kery James, à force de le citer, l'ont transformé en analogie de la violence judiciaire), Patrick, dans sa thérapie par l'anonymat normatif, a, en fin de compte, trouvé une cohérence à son parcours chaotique grâce à l'altérité amoureuse. Une rédemption qui n'est que justice.

V. C.





Cookie Dingler

TA : Et la lumière se rallume sur Cookie Dingler ! Bienvenue sur le plateau de « Tout le monde en a parlé » !
CD : Merci.

TA : Vous êtes né le 10 octobre 1947 à Strasbourg. « Cookie », c'est un surnom donné par votre maman depuis le plus jeune âge, parce que,

pendant sa grossesse, elle avait une amie canadienne qui appelait son fils comme ça. Vous avez essayé de changer, mais c'est impossible.

CD : Jamais pu…

TA : Votre vrai nom, c'est « Christian ».

CD : Mon vrai nom c'est Christian, sur l'état civil, oui.

TA : Christian Dingler. Votre père, bel homme, élégant, qui avait bien réussi en montant un cabinet de géomètre, avait attendu votre mère dix-sept ans, car votre grand-mère maternelle voulait un gendre avec une meilleure situation. Votre mère était cloîtrée dans sa chambre au troisième étage, où son jules, votre père, la rejoignait en catimini en faisant de terribles acrobaties. Mais, quand la fortune de la grand-mère a été dilapidée par le frère de celle-ci, qui était un flambeur et un buveur, votre père l'a installée dans un appartement, et il a enfin pu cueillir le fruit défendu.

CD : Oui. Belle histoire d'amour en tout cas !

TA : C'est magnifique. Vous êtes le fruit d'un amour clandestin mûri pendant dix-sept ans.

CD : Oui ! *(Rires.)* Ça se voit sur moi.

TA : En plus vous êtes fils unique, surprotégé, couvé, gâté.

CD : Oui, j'avais un frère, mais…

TA : Il est mort de la mort subite du nourrisson.

CD : Voilà, c'est ça.

TA : Donc, à la maison, vous êtes vraiment le petit Dieu.

CD : Oui, le fils unique.

TA : C'est terrible ça, c'est un handicap terrible.

CD : Oui, c'est un handicap, c'est souvent lourd à porter.

TA : Jeunesse dorée, évidemment, mais cancre à l'école.

CD : Oui… Je n'étais pas intéressé par l'histoire, pas du tout. Je passais dans les classes supérieures grâce à mes buts au football, et puis sans doute

aussi à des chèques de mon père dans les réunions, et pour les kermesses des collèges. Mais non, ce n'était pas mon truc.

TA : Finalement, on vous met interne chez les jésuites à Dole, et là, vous trouvez rapidement un moyen d'échapper une heure par jour à l'internat en prenant des cours particuliers de piano.

CD : Oui, parce que j'avais remarqué que les gars qui suivaient des cours de piano pouvaient quitter l'étude pour aller faire leurs exercices dans les petites chambres où il y avait un petit piano.

TA : Sans espoir de vous inculquer le solfège, finalement, le prof conseille à votre père d'installer un piano dans votre chambre pour que vous fassiez vos chansonnettes.

CD : Oui, c'est incroyable… Mon père a suivi ce conseil. Dans la lettre, le prof disait notamment : « Pour son équilibre, je pense que cela lui ferait le plus grand bien. » Parce que je jouais les Beatles à deux doigts, et tous les morceaux de l'époque, et il voyait que j'y prenais beaucoup de plaisir, même si je ne bossais pas les exercices prescrits. Et, donc, on a mis un piano dans ma chambre et j'ai appris en autodidacte.

TA : Vous dites : « Je ne sais toujours pas lire les notes mais j'ai une oreille diabolique. »

CD : Oui. Diabolique. Comme beaucoup d'autres musiciens qui ont appris d'instinct. C'est-à-dire que, quand j'entends un truc à la radio, je peux le rejouer dans la foulée.

TA : Après des études vraiment poussives en architecture, vous n'êtes pas très désireux de reprendre le cabinet de géomètre de votre père, et vous montez vos premiers groupes de rock, dont un qui s'appelait « Joker ».

CD : Oui.

TA : Vous jouiez quoi ?

CD : Beaucoup de musique anglo-saxonne, évidemment, j'étais un grand fan du Velvet, grand fan des Kinks, grand fan des Stones… Plus des morceaux à nous, écrits en anglais avec, maintenant avec le recul, je le vois, des textes relativement indigents, comme peuvent l'être ceux d'un petit

français alsacien rêveur qui commence à écrire. Mais une musique quand même bien charpentée, avec de très bons guitaristes. Quand je réécoute les bandes, je me dis que c'était quand même un sacré groupe de rock, un peu en avance, peut-être, pour la région et son temps.

TA : Ensuite, vous participez à l'aventure du lancement d'un resto macrobiotique, vous passez quelques mois en Afghanistan, et vous finissez par vous installer dans le Sud de la France. Là, vous donnez des cours de tennis, vous jouez dans les clubs, vous faites la tournée des plages.

CD : À Nice, à Cannes… des cocktail-clubs avec un piano au fond de la salle. On fait de la musique d'ambiance.

TA : Vous vous installez dans un mas en compagnie de Béatrice, la mère de votre enfant, Tom. Mais elle a peur des frelons.

CD : *(Rires.)* C'est vrai que ça a été le motif avancé pour quitter ce pays de rêve, cet endroit de rêve : on avait cinq hectares avec des oliviers, c'était vraiment extraordinaire… Mais bon, jeune maman, le bébé, beaucoup de frelons, une envie peut être aussi de… Finalement, ce n'était pas si mal qu'on soit retournés à Strasbourg. J'ai pu reprendre contact avec ma famille avec laquelle j'étais un peu en froid. Ils étaient quand même grands-parents.

TA : Est-ce que ce n'était pas aussi parce que vous draguiez les filles auxquelles vous donniez des cours de tennis ?

CD : Ce n'est pas impossible ! *(Rires.)*

TA : Je pense qu'il y a de ça, Christian.

CD : Oui, vous croyez ? Peut-être, peut-être.

TA : Vous réalisez que vous ne serez jamais un tennisman professionnel ni un footballeur professionnel. Et vous décidez de vous consacrer exclusivement à la musique. En 1984, « Femme libérée » va devenir un méga tube ! L'histoire commence en 81. C'est une musique que vous aviez composée, et un jour, une fille, Joëlle Kopf, qui est votre voisine du dessus à Strasbourg et veut être chanteuse, vous propose d'écrire les paroles. Ce n'est pas une mauvaise parolière, elle a fait

après des chansons pour Zazie… Elle vous dit : « Je vais t'écrire un texte là-dessus. »

CD : C'était la seule chanson française de tout un set anglo-saxon aussi bien de nos morceaux que de reprises, et, déjà à cette époque, quand on jouait cette chanson au Club 56, les gens venaient nous voir pour nous dire : « C'est bien, ton truc ! » Mais c'était complètement hors production, hors disque, une chanson qu'on avait faite un peu par défi… Parce que Joëlle avait dit : « Vous chantez toujours en anglais ! » Et la boutade avait été : « Écris-nous une chanson ! » Et elle a écrit « Femme libérée », qui est sa toute première chanson.

TA : Il faudra trois ans pour que cette chanson soit enregistrée. Un jour, vous êtes dans un bal d'une grande école à Paris, et le producteur de l'émission de France 3, « L'Écho des Bananes », vous dit : « Pourquoi on n'en fait pas un 45 tours ? » Ce sera l'un des plus gros tubes du Top 50 ! Un million et demi de singles vendus, dix-huit semaines dans le classement… C'est énorme !

CD : C'est fou !

TA : Elle a été rapide votre célébrité, quand même.

CD : Très rapide, parce que le disque est sorti, si j'ai bonne mémoire, en avril ou en mai, et ça a été le tube de l'été. Et puis, c'est d'autant plus incroyable que, et cette phrase raisonnera toujours dans ma tête, quand on rentre de Paris vers Strasbourg, Paul, le guitariste, dit juste : « Vous vous rendez compte, si on en vend 50 000, personne ne perd d'argent ! » Pour vous dire qu'on ne pensait pas du tout faire un tube… On a fait un disque, c'était déjà pas mal.

TA : Quelles ont été les réactions de votre entourage à ce moment-là ? Votre père, par exemple ?

CD : Mon père est toujours très secret. Je me suis bien sûr fait un plaisir de lui offrir le premier disque d'or qu'il a effectivement accroché à la plus belle place de son salon, mais il prenait ça un peu de haut… Il ne m'a jamais vraiment encouragé. Et c'est, évidemment, comme souvent, après sa mort, que j'ai découvert les dossiers qu'il avait.

TA : Il découpait les articles ?

CD : Tout. Absolument tout. Des lettres de ses confrères, etc. J'ai vraiment réalisé qu'il était très fier, mais n'a jamais pu me le dire. C'est vrai que nous avions une famille où on parlait peu, et c'est un peu dommage. Mais j'ai trouvé tout ça après et ça m'a extrêmement ému.

TA : Votre mère, j'imagine…
CD : … était à fond derrière moi.

TA : Le petit Cookie.
CD : Oui, bien sûr. Très fière, bien sûr, très fière.

TA : Et Béatrice, elle a réagi comment ?
CD : Béatrice, c'est sûrement la fille la plus rebelle qu'il m'ait été donné de rencontrer. Donc rebelle à tout, rebelle aussi à ça, un vrai Gémeaux, si tant est qu'on puisse croire aux astres. Mais, vraiment : « oui » et ensuite « non », je lèche et après je mords. Une fille vraiment difficile à vivre mais qui a tenu sa route, jusqu'à nous quitter il n'y a pas longtemps dans un excès d'alcool, de tout… Et, donc, elle prenait ça comme une vraie sauvage peut le prendre, un peu amusée. Elle n'a jamais été fière de ce que je faisais, elle n'a jamais non plus été contre. Elle se souvenait, et c'est ça que j'ai toujours aimé chez elle, des années où on faisait de la musique jusqu'à quatre, cinq heures du matin en jouant des morceaux des Années 70, 80, bien avant d'être connus…

TA : Elle était attachée à ça.
CD : Elle était attachée à ça, bien sûr.

TA : Et Tom ?
CD : Tom va bien. Tom, évidemment… c'est vrai que j'étais rarement là…

TA : À l'époque, il avait quel âge, Tom ?
CD : Il avait cinq ans, il est né en 79.

TA : Oui, il ne se rendait pas compte.
CD : Non, pas du tout. Et, par la suite, comme tous les tubes des Années 80, il y a un moment où ça devient un peu ringard, c'est de la

variété française, j'imagine qu'il commençait à écouter du rap comme beaucoup de gamins de son âge. C'est finalement ses copains qui disaient : « Mais attends, c'est super, "Femme libérée", c'est un des premiers reggaes français ! » Il a peut-être reconsidéré le morceau. En tout cas, maintenant, on s'entend super bien. C'est un vrai plaisir.

TA : Quelles ont été vos relations avec les médias à l'époque ?
CD : J'ai été vite gavé par Paris. On faisait de la musique *live* depuis des années, et on se retrouve à faire des playbacks dans des boîtes de nuit à 3 heures du matin… Est-ce que c'est ma nature profondément alsacienne ? Je ne sais pas… Mais bon, ça parlait beaucoup, c'était un peu particulier… Donc on s'est laissés un peu basculer.

TA : Vous aviez des papiers, vous aviez des émissions de télé, mais les médias ne vous fascinaient pas.
CD : On ne peut pas vraiment être fier d'avoir fait une double page dans *Mademoiselle Âge Tendre*, où on nous posait des questions du genre : « Quel est votre repas préféré ? » Au bout d'un moment, c'est bon… Mais, il y a eu des merveilles. Il y a eu une double page de *France Dimanche* que j'ai gardée, qui est merveilleuse : une vraie fiction : « Ils sont morts de faim, ils n'ont plus qu'une boîte de choucroute, la voisine arrive avec une chanson… »

TA : Vous avez gagné de l'argent ?
CD : Oui, sûrement.

TA : Quel a été le meilleur moment de cette époque ?
CD : C'est d'avoir, comment dirais-je, fait soi-même une petite mélodie qui est restée. Maintenant, je sais qu'elle est entrée dans plein de foyers. Je me souviens d'une anecdote qui m'avait vraiment, vraiment fait plaisir. Nous allions jouer à Bordeaux, nous ne trouvions pas la salle… C'était en 84. On était là, avec la camionnette, le matos, le preneur de sons, etc. Et on veut juste demander à des gens où se trouve le… je ne sais plus ce que c'était, un palais des congrès, sans doute… Alors on s'arrête pour demander à trois jeunes filles. Là, elles avancent vers nous en chantant « Femme libérée », ne sachant pas du tout que c'était nous ! Et nous, bien sûr, ne leur disant rien.

TA : C'est génial !

CD : Je trouve ça formidable ! C'est là que j'ai réalisé que ce morceau pouvait être un lien, comme ça, invisible, entre plein de gens. Et ça m'avait beaucoup touché.

TA : Et le pire moment de cette époque ?

CD : C'est de ne plus faire de musique, de ne plus être créatif, et puis de se cacher, de s'enfermer. Ça m'est arrivé tard, il ne faut pas l'oublier : quand « Femme libérée » sort, j'ai trente-sept ans. Ce n'est pas comme la « Star Ac' » où on a vingt ans ! Donc, j'ai essayé de trouver mes marques et j'ai eu vraiment beaucoup, beaucoup de mal.

TA : Après, vous faites un deuxième single qui s'appelle « Faut pas rêver ». C'est assez prémonitoire.

CD : Oui, et puis, surtout, il ne fallait pas sortir ce morceau-là. J'ai fait quelques voyages à Paris pour dire au producteur que c'était une erreur de faire une deuxième « Femme libérée ». Je pense qu'il fallait planter un autre clou, il fallait faire autre chose. Mais ce n'était pas nous qui décidions du choix des morceaux… Et puis, moi, je pense que je n'ai pas fait…

TA : …la mélodie qui tue.

CD : La mélodie qui tue, peut-être… Peut-être que la musique de cette époque reflète mon état. Ce n'est pas impossible.

TA : Justement, la promo vous fatigue, les tournées vous fatiguent, vous vous détournez de la musique et vous mettez le nez dans l'héro.

CD : Je n'ai pas d'avis à donner sur la question, si ce n'est que c'est un piège énorme et que je ne connais personne qui ait été plus fort que le produit. Et c'était aussi une façon un peu, sans doute, de m'isoler, de fermer la porte. De retourner à Strasbourg.

TA : Vous dites : « Une journée sans héro était invivable. Ma seule activité consistait à trouver l'argent d'abord, la drogue ensuite. J'étais en apnée, je m'isolais de tout et de tous. » C'est vrai qu'au début, ça résume tout, on n'a plus faim, on n'a plus envie de baiser, on n'a plus envie de réussir, qu'on en prend pour être mieux, puis après on en

prend juste pour être normal. On se rend malade et on s'accroche aux médicaments.

CD : Bien sûr, c'est épouvantable.

TA : Ça coûte une fortune en plus !

CD : Surtout à l'époque, c'était fou, vraiment. Et puis on se ment complètement. Je veux dire, c'est comme une plante qui a besoin de terreau…

TA : « J'arrête demain si je veux ! »

CD : Bien sûr… Et le corps a tellement besoin de ça que même le cerveau s'y met pour trouver une excuse pour aller… Les excuses sont nombreuses et le trou sans fin.

TA : Vous vous retrouvez en train de ramper devant des minables juste parce qu'ils peuvent vous vendre un demi-gramme d'héro. C'est très humiliant.

CD : C'est ce qui m'a un peu sauvé. Je me suis dit : « Là, ce n'est plus possible, ce n'est pas moi, je ne peux pas. » Ça, plus le fait que j'en avais marre, c'était devenu physique, je n'en dormais plus, je faisais des cauchemars. Et là, il faut trouver une sortie.

TA : Et vous vous en êtes sorti.

CD : Oui, grâce à quelqu'un évidemment.

TA : Cathy.

CD : Oui.

TA : Mais il faudra cinq ans pour vous résoudre à décrocher.

CD : Oui. Aussi parce que j'étais avec quelqu'un d'autre. J'avais rencontré Cathy sur un spectacle. On était tombés amoureux, mais il n'en était pas question. Et puis, chose incroyable, cette fille m'a attendu. Elle m'a attendu patiemment quatre, cinq ans, malgré ses parents ou sa famille qui lui disaient : « Mais qu'est-ce que tu attends ? C'est un junkie, il n'y a rien à faire. » Quand elle était allée voir des gens spécialisés en leur demandant : « Vous qui connaissez la drogue, donnez-moi un conseil, le

conseil qu'ils lui ont donné c'est : « Planquez votre carte bleue. » C'était fou… Comme quoi, c'est perdu d'avance.

TA : Oui, il y a un proverbe qui dit : « Never trust a junkie. »

CD : Absolument. Et, donc, ne sachant plus que faire, je suis allé vers elle en lui disant que j'en avais vraiment envie, que le combat était contre soi-même, et elle a tout planifié autour. Je n'avais plus d'excuses…

TA : Il y a une scène incroyable : le jour où vous allez en cure de désintoxication. La voiture tombe en panne sur le chemin de l'hôpital et vous êtes dépanné par un pote. Et vous voyez dans son regard qu'il doute que vous puissiez décrocher.

CD : Il me dit : « Bonne chance. » Mais je vois bien qu'il n'y croit pas. Ça m'a énormément aidé.

TA : Ça, ça vous a foutu la pêche.

CD : J'ai toujours eu besoin, comme ça, de challenges.

TA : « Je vais te montrer quand même que je ne suis pas si down que ça. »

CD : Oui.

TA : Et là, ça va ?

CD : Oui, j'ai même arrêté de boire !

TA : Ah ! ça, c'est bien.

CD : Oui, c'est mon nouveau challenge !

TA : *(Rires.)*

CD : Et c'est formidable.

TA : Vous mourrez guéri !

CD : *(Rires.)* Je mourrai en bonne santé !

TA : Est-ce qu'aujourd'hui, vous êtes nostalgique de l'époque de « Femme libérée » ?

CD : Non. Ce n'est pas dans ma nature. Il y a des périodes que j'ai bien aimées, mais, non, ce n'est pas mon truc, la nostalgie. C'est doublé du fait que je n'ai pas de regrets non plus.

TA : Globalement, ça va, quoi.
CD : Oui, oui, oui ! C'est une vie, c'est une route, il y en a des milliers comme ça. Il faut les accepter, on ne fait pas toujours ce qu'on veut ni ce qu'on peut.

TA : Et si c'était à refaire, qu'est-ce que vous ne referiez pas pareil ?
CD : Je ne peux pas me poser cette question.

TA : Il n'y a pas un moment où vous avez pris une mauvaise décision ?
CD : Sûrement. Mais je veux dire que je n'ai pas envie de me poser la question. C'est fait, c'est fait. Demain sera plus intéressant qu'hier de toute façon… En tout cas pour moi.

TA : Le jour où vous allez mourir, donc en bonne santé, qu'est-ce que vous voulez qu'on écrive sur votre tombe ?
CD : On pourrait écrire : « Je vous avais dit que je n'allais pas bien. »

TA : Oui ! ***(Rires.)***
CD : Par exemple.

TA : « L'homme libéré », aussi, on pourrait écrire.
CD : Oui « L'homme enfin libéré. »

TA : Merci, Cookie, j'étais très heureux de rallumer la lumière sur vous.
CD : Merci beaucoup Thierry.

Qu'est-il devenu ?

« *Les putes de Belzébuth, elles sont d'enfer, elles ont le feu au derrière !* » Vous en conviendrez : les textes que chantonne aujourd'hui de sa voix nasillarde Christian, alias Cookie Dingler, ont peu de rapport avec l'hymne de la génération *Marie-Claire*, « Femme Libérée », qui lui colle à la peau. Ce qui n'a rien de très étonnant puisque si l'on doit ce chaloupé mix de blues et de reggae au génie éphémère de Cookie (et aussi pas mal à celui de son guitariste Freddy Koella), ce texte en forme d'autoportrait, se moquant gentiment des affres de la condition féminine post-invasion du tertiaire, est de Joëlle Kopf. Un temps prof de lettres au lycée Vauban avant de se reconvertir en parolière professionnelle, celle qui, vingt ans plus tard, signera le texte du hit pro-gay de Zazie, « Adam et Yves », malgré un rythme de vie tabagique aux antipodes du dogme des cinq fruits et légumes quotidiens, n'a jamais connu la déchéance de son ami chanteur au nom de biscuit. C'est sans doute l'un des syndromes que provoque un succès inespéré à l'aube de la crise de la quarantaine… quand l'on voit sa vie de célébrité rock strasbourgeoise prendre, sur un malentendu et par la force du Top 50, une tournure irréelle mais jamais confirmée par la suite.

En mode cochon truffier de la coke, les veines chargées et le foie quasi-confit, Cookie, loin du « petit joint de temps en temps » de sa « Femme libérée », ne va redevenir un homme libre que dix ans plus tard, en reprenant, peu après sa rehab', le chemin des salles de spectacles. Derrière cette rédemption, un homme, le chansonnier Roger Siffer qui prend Cookie sous son aile en l'intégrant dans sa troupe de La Choucrouterie. Entre chants régionalistes et compos persos, Cookie reprend forme humaine au contact d'une femme et de son fils Tom.

Sa seconde rédemption, ce sexagénaire un peu plus ventripotent qu'à l'époque, va la vivre en 2007 quand deux producteurs spécialisés dans la

programmation d'ex-gloires de la chanson, Hugues Gentelet et Olivier Kaefer, décident de parier sur le potentiel commercial du créneau de la nostalgie FM en remplissant les salles grâce aux ex-stars du synthé à la mulette jadis soyeuse et désormais pour beaucoup presque chauves… Le succès est immédiat (plus de 275 000 spectateurs, rien que pour la première tournée). La tournée « RFM Party 80 » devient alors une institution à mi-chemin entre le bal populaire fluo et la chorale des anciens combattants, et Cookie, un miraculé pop. Du Havre à Montluçon, en passant par Vittel, Cookie, entouré de Jean-Pierre Mader, Émile et Image ou Début de Soirée, électrise une foule en manque de communion populaire. Et la seconde naissance de notre nouvel alcoolo-abstinent au milieu de ce revival 80's ne risque pas de, cette fois, s'arrêter comme hier. Outre une tournée « Best-of », on devrait également le voir sur grand écran pour « Stars des Années 80 », *story* ciné du projet de Gentelet et Kaefer, produite par Thomas Langmann, et avec Richard Anconina et Patrick Timsit dans la peau des producteurs au nez creux. Cookie, lui, y jouera Cookie. Seul rôle dont Christian ne sera probablement jamais libéré.

V. C.





Douchka

TA : Et la lumière se rallume sur Douchka ! Douchka, bienvenue sur le plateau de « Tout le monde en a parlé » !

D : Merci, Thierry, bonjour.

TA : Vous êtes née le 26 juin 1963 à Saint-Cloud, sous le nom de « Bojidarka Esposito ». Parents célèbres : votre mère, c'est l'actrice Pascale Petit, votre père le comédien, artiste Giani Esposito. La famille de Pascale Petit était assez particulière puisque son père – votre grand-père – s'était entiché d'un gourou bulgare qui avait monté une ferme bio. Et, pour gagner de l'argent, pour faire fonctionner cette ferme, votre mère, Pascale Petit, bossait chez Carita.

D : Elle était entrée apprentie chez Carita pour mettre quelques deniers de côté afin de participer à l'acquisition de cette fameuse ferme bio qui était le projet de la famille.

TA : On va voir l'importance des rencontres chez les coiffeurs et les salons de beauté dans votre famille et votre vie, puisque c'est chez Carita que votre mère rencontre une femme de metteur en scène qui lui dit : « Vous devriez être actrice. »

D : Oui, Françoise Lugagne, la femme de Raymond Rouleau – grand metteur en scène de l'époque, qui a formé des comédiens de renommée internationale comme Robert Hossein – a tout de suite remarqué maman et lui a dit : « Mais vous avez un visage de comédienne. » Et maman a dit : « Vous croyez ? Vous croyez ? Pas du tout… » Elle était hyper timide et ne se sentait pas du tout prédestinée.

TA : Et, effectivement, elle va devenir actrice, et à vingt-et-un ans, grâce au film *Les Tricheurs*, Pascale Petit devient même une star. À l'avant-première du film, elle rencontre Giani Esposito, ils s'aiment, vous naissez. À votre naissance, c'est le gourou bulgare qui choisit votre prénom : « Bojidarka », ce qui veut dire « Dieu », en bulgare, non ?

D : Ça veut dire « Don de Dieu », en fait.

TA : Et votre mère, parce que c'est un peu compliqué comme nom, vous surnomme « Douchka ».

D : Oui. « Petite âme », en slave.

TA : C'est mignon.

D : C'est un surnom, ce n'est même pas un prénom.

TA : Et puis votre père, donc, Giani Esposito, qui lui aussi est sous l'influence du Bulgare, tombe dans l'ascétisme total à un moment.

D : Oui.

TA : Et votre mère se sent délaissée…

D : Oui, c'est-à-dire qu'il a eu un engagement spirituel qu'un homme marié n'aurait pas dû avoir… Mon père était quelqu'un d'entier, de profondément idéaliste, profondément mystique… Ses chansons le racontent. Et, c'est vrai qu'il avait ce côté très, très excessif de la spiritualité. Il est allé dans l'excès. Et quand il a voulu revenir en arrière, c'était trop tard, parce que maman était une comédienne qui voyageait beaucoup… C'est un métier à risques, comme on le sait, on est tout le temps dans la séduction et donc ça n'a pas été évident… À un moment donné, le couple a éclaté.

TA : Votre mère prend un amant, elle est enceinte, elle avoue tout à votre père. Votre père essaie de la rattraper, elle va à l'aéroport pour dire à son amant : « Repars en Amérique tout seul, moi je reste en France avec mon mari. » Mais, en fait, elle est partie avec lui aux États-Unis.

D : Eh oui… C'est le sort qui en a voulu ainsi parce qu'elle est tombée enceinte très vite, c'était l'accident. Je crois qu'à un moment donné, quand on est piqué par le virus de la passion, c'est fini. Et c'est vrai que l'homme qu'elle avait rencontré à Berlin – c'était lors du tournage du film : *Corrida pour un espion* – c'était, je ne dirais pas le Diable… mais il avait la beauté du Diable. C'était Ray Danton, il faisait 1 mètre 90, il avait les cheveux noirs d'ébène, un regard perçant, plus une voix à la Barry White. Il avait le profil des acteurs américains des Années 50 : irrésistiblement beau et redoutablement intelligent. Et c'est vrai que le cocktail a été suffisamment puissant pour envoûter ma petite maman qui m'a quittée lorsque j'avais trois ans…

TA : Donc votre maman vous quitte, vous vous retrouvez chez la sœur de votre père à Mesnil-le-Roi. Finalement, vous passez votre petite enfance avec votre demi-sœur.

D : Oui, je me suis découvert une demi-sœur, j'avais six ans. Un jour elle est arrivée au Clos du Belloy, un manoir magnifique mais où j'étais assez seule. Mon père était souvent parti en gala avec ma petite sœur, et ma demi-sœur qui parlait l'italien couramment arrive et moi je n'aimais que le français… Donc j'ai commencé par lui arracher sa poupée et elle s'est mise à pleurer en disant : « Dommi la bambola ! »

TA : Une enfance rythmée par les visites de votre père et par les passages éclairs de votre mère. Comme votre mère chez Carita, vous, c'est chez un coiffeur, que vous rencontrerez le destin… en l'occurrence chez Jean-Louis David. Jean-Louis David qui était non seulement coiffeur, mais photographe. Et là, vous entrez dans le monde du Show-biz d'une façon complètement inattendue. Il fait un reportage sur les Miss Juniors pour *Vogue Beauté*.

D : Quand il m'a vue, il a dit tout de suite à maman : « Ta fille, elle a un physique de mannequin. » Pourtant, je ne faisais pas 1 mètre 80 ! Mais il m'a présentée à John Casablancas qui était déjà le patron d'Elite.

TA : Qui vous a embauchée personnellement, en plus.

D : Oui. Il a dit : « Elle n'est pas assez grande mais, bon, elle sera très bien pour les reportages, les studios photos. » Et donc j'ai démarré par la grande porte bien malgré moi, parce que je n'avais fait aucun casting… C'était comme ça, cadeau !

TA : C'est incroyable. Comme votre mère avait démarré aussi, malgré elle.

D : Oui, mais un petit peu plus tôt puisque je n'avais que treize ans, j'étais vraiment très jeune. Et j'étais bien contente de quitter l'école pour aller gagner un peu d'argent de poche !

TA : Vous êtes quand même assez délurée : à quatorze ans, vous avez votre premier amant en Corse !

D : C'est vrai que j'étais précoce. Mais j'étais aussi très précoce physiquement. À douze ans je faisais 1 mètre 68… J'étais une petite lolita !

TA : À dix-huit ans, vous vous retrouvez enceinte, vous êtes obligée d'avorter.

D : Oui, parce qu'en plus je faisais de l'anorexie comme tous les jeunes mannequins. On a la hantise de prendre des kilos, il fallait être très mince. Et à force de ne pas manger, et c'est le danger d'ailleurs, je m'étais déréglée. Donc je suis tombée enceinte et je ne me suis pas rendu compte que je l'étais… Je croyais simplement que j'avais un dérèglement hormonal.

TA : À ce moment-là, vous faites une expérience, une NDE, « the near death expérience » : vous voyez la mort ! Vous voyez le couloir et la lumière blanche au bout. Vous quittez votre corps. Et c'est vrai que vous avez conscience de vies antérieures ?

D : J'ai analysé ça bien des années après, en fait. Sur le coup, j'ai cru que j'avais fait une hallucination liée à mon malaise. Quand mon cœur s'est arrêté, que je n'avais plus de pouls – le docteur cherchait mon pouls, il ne le trouvait pas, j'étais en train d'avaler ma langue –, je me suis sentie vraiment aspirée, comme ça, et tout d'un coup, boum, dédoublée, à deux mètres au-dessus de mon corps. Et c'est des années après que j'ai compris que j'avais vécu une chose que d'autres gens avaient vécue. En lisant ce bouquin du fameux scientifique américain Raymond Moody.

TA : Vous quittez le mannequinat, parce que vous êtes trop petite pour défiler, et vous retournez au lycée, vous prenez des cours de chant. Vous avez toujours eu cette ambition de chanter, de faire du lyrique. Et, là, vous entrez dans l'univers féerique de Disney ! À l'époque, votre mère vit avec l'ancien secrétaire de Sheila, le producteur de Karen Cheryl, Humbert Ibach, dit Mémé Ibach. Et, alors, Mémé Ibach propose au patron de Disney Europe d'avoir une égérie qui incarne la marque Disney. Il pense à Karen Cheryl, évidemment, puis il pense à Chantal Goya, à Dorothée… Mais elles refusent toutes. Et, vous, il n'est pas très chaud pour que vous deveniez l'égérie de Disney. Il pense que vous ne faites pas assez « fille de Français moyens ».

D : Il avait l'impression que je n'étais pas assez populaire pour le concept. Mais ma mère a beaucoup œuvré pour. Parce que cette perspective de contrat était quand même une chance extraordinaire et que j'avais le

profil. J’étais blondinette, j’avais un profil d’*Alice au pays des merveilles*. Et tout le monde se disait : « C’est dommage qu’elle ne passe pas le casting. » Il m’a quand même fait passer un casting. Et il ne m’a pas fait de cadeaux. Mais, voilà, c’est moi qui ai été choisie parmi quatre ou cinq filles proposées.

TA : À vingt ans, vous devenez Princesse Disney. On dit officiellement que vous avez dix-sept ans parce que vingt ans, c’est un peu trop…

D : Oui, c’est vrai que le fait qu’on m’ait rajeunie au départ m’a un petit peu gênée parce que j’étais mannequin. Quand on est mannequin et quand on a quinze ans, c’est le contraire, on vous vieillit, on vous maquille, on vous met des faux cils… Et c’était l’inverse, on me mettait des chaussettes, des chaussures à brides, la barrette dans les cheveux… Dès que je l’enlevais, ils revenaient me la mettre ! On me rajeunissait, donc lorsque j’arrivais en plateau télé devant Jean-Pierre Foucault ou Michel Drucker, j’étais très mal dans mes pompes… Et tout le monde croyait que j’étais… pas nunuche, mais…

TA : Vous jouiez le personnage, très bien d’ailleurs.

D : Mais je n’étais pas toujours très bien dans ma peau devant les interviews, et parfois ça se ressentait. Mais, en même temps, dès qu’on disait « moteur », ça partait dans l’énergie et le show.

TA : Et vous allez faire un vrai carton. Vous allez vendre sept millions de disques quand même !

D : Oui. Mémé a eu l’idée d’aller chercher une chanson qui avait déjà fait ses preuves en Amérique latine, qui s’appelait « Uno mas, uno dos, un amorados » et qu’il a donc adaptée en faisant : « Un, deux, trois, Mickey, Donald et moi ». Et, après la deuxième télé, on a démarré tout de suite très fort au niveau des ventes.

TA : La célébrité vient assez rapidement finalement.

D : Oui, inattendue, rapide. On va dire que c’est un cadeau, oui…

TA : Quelles ont été les réactions de votre entourage ? Votre mère était aux anges, j’imagine ?

D : Tout le monde était content. Et puis, je crois qu'on n'a pas trop le temps de se poser la question : on fonce… Pendant six, sept ans, je n'ai pas vu le temps passer.

TA : Votre demi-sœur, votre tante, tout le monde était content ?
D : Oui, tout le monde était ravi.

TA : Vos relations avec les médias, c'était comment ? Parce qu'en fait, la vie que vous racontiez dans les médias, c'était quand même une vie qui avait été réécrite par la compagnie Disney, non ?
D : Oui, disons qu'on m'avait créé une petite légende. Parce que Humbert Ibach, en tant que producteur, ne voulait pas dire que j'étais la fille de mes parents, parce qu'il fallait justement que je reste la petite Française populaire, la grande sœur de Mickey… Il avait raconté dans la légende que j'étais passée un jour sur les Champs-Élysées, que j'étais montée toute candide taper à la porte de Walt Disney et que j'avais demandé à voir Armand Bigle, le président de Disney. Et que, là, conquis par mon charme et ma jeunesse, il m'avait signé un contrat d'exclusivité. Voilà, c'était un peu gros, les journalistes savaient que ce n'était pas tout à fait vrai, mais ils jouaient le jeu, pour certains…

TA : Question argent, vous en avez gagné, à cette époque ?
D : Quand on a vingt ans et qu'on gagne entre 40 000 et 50 000 francs par mois, c'est ce que je gagnais, c'est super bien ! Parce que c'est de l'argent facile, ce n'est pas l'usine. Je veux dire que c'était dur, quand même, mais ça ne m'a pas tuée… En même temps ce n'est pas non plus les fortunes que l'on peut imaginer. Parce que ce n'était qu'un premier contrat.

TA : Quel a été le meilleur moment de cette époque ?
D : Je pense que c'était en 86, quand j'avais vraiment dépassé les classes de danse, de chant, que j'étais à l'aise dans les interviews, que je commençais à maîtriser un petit peu mon histoire et que je m'éclatais sur scène avec les personnages. Les shows, la magie de la scène, voilà…

TA : Et le pire moment de cette époque ?
D : C'est quand je rêvais de pouvoir chanter d'autres chansons, que j'ai par exemple enregistré « Nuits d'été », chanson écrite par Didier

Barbelivien, qui était magique. C'était une chanson pour Elsa, qui aurait fait un carton comme « T'en vas pas ». Je n'ai pas pu garder cette magie, cette authenticité dans l'enregistrement, parce que ce n'était pas dans le concept, et qu'on a plaqué des chœurs sur ma voix… À l'arrivée, je n'ai pas eu la satisfaction artistique d'avoir cette chanson.

TA : C'est frustrant.
D : C'est très frustrant. Quand je voyais Marc Lavoine en télé, quand je voyais Patrick Bruel, quand je voyais Lio avec ses mini jupes et ses jolies gambettes, je me disais : « Pourquoi pas moi ? »

TA : Et c'est en allant chez le coiffeur – toujours les coiffeurs, les salons de beauté ! –, que vous rencontrez Angelo di Napoli. C'est le coup de foudre !
D : Oui. Le coup de foudre comme on peut le vivre à vingt-cinq ans.

TA : Mais le problème c'est que vous ne savez pas qu'il est marié, qu'il a un enfant.
D : Il n'était pas marié, mais c'était tout comme…

TA : Sa compagne était enceinte…
D : Oui. Ça, c'était la mauvaise surprise. Mais je ne l'ai su que six mois après et comme j'étais mordue…

TA : Quand vous voulez le virer, un jour, il vous a au charme, quoi.
D : C'est ça. Je l'avais dans la peau et c'est vrai qu'à vingt-cinq ans, la peau, c'est important !

TA : En 1988, vous en avez marre de ne faire que du Disney. Le nouveau patron, Sissmann, vous propose de faire évoluer votre carrière, à condition que vous quittiez Mémé Ibach et que vous signiez directement avec Disney.
D : Pierre Sissmann voulait une artiste signée Walt Disney, production Walt Disney. Parce que c'était un numéro un et Mémé Ibach aussi. C'était deux numéros un qui se rencontraient… C'étaient deux egos forts, deux personnalités fortes. Moi, je me suis trouvée au milieu. Pierre Sissmann est venu vers moi, m'a proposé le contrat en direct, et je n'ai pas voulu faire

d'enfant dans le dos de mon producteur. En plus, c'est vrai que j'étais beaucoup plus préoccupée, au bout de cette sixième année, par le fait de vouloir me marier et de partir un peu à l'ombre des projecteurs, de me consacrer plus à ma vie privée. Je voulais me marier, avoir des enfants…

TA : En 90, vous quittez le métier pour devenir maman.
D : Voilà.

TA : Trois grossesses en trois ans !
D : Oui, parce que j'étais pressée de revenir ! *(Rires.)*

TA : Mais, malheureusement, Angelo di Napoli vous trompe, il a des dettes. L'appartement est saisi…
D : Oui. On va dire qu'on était jeunes, et que ce n'était peut-être pas quelqu'un fait pour le mariage si tôt. Je lui ai peut-être aussi mis la barre un peu trop haut. Moi, j'ai été un petit peu irresponsable, et lui, on va dire… léger.

TA : Mais vous rencontrez alors Vladimir. Vous vous installez dans un HLM de la Ville de Paris, mais l'histoire tourne court…
D : Au 63, rue Petit. La date de naissance et le nom de ma mère. J'ai trouvé que c'était un signe.

TA : Là, vous vous mettez au pétard… ?
D : Oui, j'étais un petit peu perdue, je ne savais pas qui j'étais, j'ai été une poupée vivante… Enfin, c'est péjoratif de parler comme ça, mais c'est vrai qu'on avait fait de moi un personnage. Donc, on va dire que j'étais un personnage vivant au milieu d'un univers virtuel… Après, j'ai été maman, la mama italienne par excellence, j'ai retrouvé mes racines. Un peu trop même parce que c'était excessif : trois enfants en trois ans et demi, c'était inconséquent pour plein de raisons… Je ne regrette pas, aujourd'hui j'ai trois enfants magnifiques. Mais, à cette époque, c'était lourd de conséquences au niveau de ma carrière. Et quand je me suis retrouvée finalement avec un divorce, plus d'argent, plus d'appartement… plus rien, comme un petit oiseau sur la branche, avec trois bébés en bas âge, ça a été la galère. Et c'est là où j'ai manqué de sagesse et je suis partie dans une fuite en avant. Je fumais. Pas beaucoup, mais suffisamment pour que ça me

chloroforme et me déconnecte. Donc, ça a annihilé ma réactivité, et petit à petit, j'ai plongé…

TA : Période difficile parce que vous vivez des histoires d'amour assez désastreuses…

D : Oui, voilà, j'avais tout faux. Quand on vit des choses difficiles, comme ça, il faut faire du sport, il faut boire de l'eau, il ne faut pas fumer de cannabis. Il faut être combatif. Or, moi, je ne l'étais pas. Je crois que, réellement, pour se construire, il faut être seule pour démarrer sa vie. Et, moi, finalement, j'ai quitté le lycée pour devenir une artiste dans une équipe, après je suis devenue maman… Finalement, je ne m'étais jamais retrouvée en face de moi-même, face à ma vie d'adulte. Avec un tel poids sur les épaules… Des dettes, des petits enfants, ça veut dire que je n'avais plus de liberté. Une femme, quand elle a des enfants et pas d'argent, ça veut dire qu'elle est bloquée à la maison. Donc, pendant toute la période où ils étaient en bas âge, j'étais avec eux, je ne sortais pas, j'étais isolée, sans carnet d'adresses, seule… Et après, je suivais l'emploi du temps des enfants, c'est-à-dire qu'à 4 heures de l'après-midi, ma journée s'arrêtait. Ça a été pour moi, pour l'artiste que j'étais, un enfer !

TA : Un enfer parce que vous vous êtes retrouvée à un moment vendeuse rue de Rivoli.

D : C'est-à-dire que les Années 80 n'étaient plus à la mode. Quand j'allais voir les gens on me disait : « Oui, mais elle a l'image Disney. » J'étais un peu paumée, en plus…

TA : Vous vous retrouvez vendeuse.

D : Oui, je me retrouve vendeuse. Je me retrouve à devoir lâcher mon appartement parce que je ne peux pas payer mon loyer. Et je me dis : « Maintenant, qu'est-ce que je fais ? Je n'ai pas le choix : mon objectif c'est de récupérer un appartement pour y vivre avec mes enfants, donc je vais travailler comme tout le monde. Et la vie va me sourire. » Et j'ai commencé à me reprendre en mains.

TA : Vous faites la « Première Compagnie », qui est une émission de télé réalité de TF1. Ça vous a aidé, ça ?

D : Beaucoup, oui. Parce qu'à l'époque, qu'est-ce que je pouvais faire de mieux que de la télé réalité ?

TA : Ça vous a rapporté un peu d'argent en plus.

D : Voilà. J'ai fait des lectures de théâtre, ça ne marchait pas – pourtant je n'étais pas plus mauvaise qu'une autre – mais je ne sais pas, c'était comme ça. C'est des cycles, dans la vie. J'allais au-devant des castings, ça ne marchait pas. En revanche, un jour j'appelle Endemol, la production de la « Première Compagnie », et je dis : « Voilà, je m'appelle Douchka… » Le lendemain, ils me reçoivent et le surlendemain, je signe mon contrat. Et je fais une embellie au niveau médiatique, au niveau financier, à tous les niveaux. Et c'était donc positif.

TA : Aujourd'hui vous êtes nostalgique de l'époque Disney, Douchka ?

D : Non, je ne suis pas nostalgique parce que, finalement, il m'arrive plein de choses formidables. Je serais nostalgique si je ne faisais plus rien.

TA : Si c'était à refaire, qu'est-ce que vous ne referiez pas pareil ? J'imagine que vous signeriez le contrat que Pierre Sissmann vous proposait chez Disney ?

D : Ah, ça, c'est clair ! Je donnerais la préférence à ma carrière plutôt qu'à mes passions amoureuses…

TA : Vous parlez de vos passions amoureuses. C'est vrai que vous êtes tombée sur des mecs qui n'étaient pas toujours faciles. Il y en a un qui vous tapait dessus…

D : J'ai vécu des drames mais peut-être qu'il fallait que je passe par là pour comprendre le prix de la passion et les limites des choses.

TA : Le jour où vous allez mourir, qu'est-ce que vous voulez qu'on marque sur votre tombe ?

D : « Aimer toujours plus fort pour être sûr d'aimer assez. »

TA : Vous avez l'air d'avoir la forme là ?

D : Oui. Je crois que je n'ai jamais été aussi bien dans mes baskets ! Dans mes talons, pas dans les baskets !

TA : *(Rires.)* En tous les cas j'ai été très heureux de rallumer la lumière sur vous. Merci, Douchka.

D : Merci Thierry.

Qu'est-elle devenue ?

« Jalousie », « Seule », « Chemin de croix ». C'est vrai, les titres du dernier album de Douchka, *Bojidarka*, ne respirent pas la joie de vivre. On la comprend. Logique. Sorti en 2009 et vendu à 2 000 exemplaires, ce disque semble condenser une vingtaine d'années marquées du sceau de la poisse la plus totale. Passée du statut de sage Lolita officielle de la firme aux grandes oreilles à celui d'éternelle galérienne du spectacle, Douchka, de sa vie érotique à sa carrière flash en passant par ses maternités à la chaîne, a toujours fonctionné sur le mode « à fond les cœurs, à fond le romantique » comme elle le chantait dans « Mickey, Donald et moi ». Pour le meilleur (ses trois beaux enfants), comme le pire (les cocufiages à répétition dont elle a été victime avec, parfois, les coups en option). Mais, animée d'une foi profondément mystique, Douchka ne cesse, étonnamment, de persister à croire en son étoile. Face à un parcours aussi cabossé, bien des Christina Aguilera et autres Britney Spears auraient sans doute lâché l'affaire depuis longtemps. Pas Douchka qui, malgré des années plus du tout « L'Été en baskets », mais plutôt *Desperate Housewife*, l'esprit embrumé de THC et le fisc sur le dos, tente sans relâche, depuis sa disparition, de récupérer un bout de célébrité.

Que ce soit à l'aide d'un recueil de poésies en forme de clin d'œil paternel (*L'Alchimie d'aimer*, publiée en 1997 sous l'égide de Francis Lalanne), en renouant avec son glorieux passé le temps d'enregistrer la bande originale du dessin animé *Princesse Sissi* ou en courant les castings entre deux encaissements dans des boutiques de fringues. Une quête qui l'a conduite à se perdre un petit peu, en acceptant par exemple de se dénuder pour le peu chic magazine *Entrevue*, en 2001. Poussée par l'étonnante abnégation des mères de famille isolées et contraintes de se coltiner le principe de réalité (enfants = argent, et Picsou ne l'aidera pas), Douchka est

sans doute l'une des rares à ne pas renier son passage dans la real-tv martiale de TF1, la « Première Compagnie », allant même jusqu'à saluer ce show puisqu'il lui a permis d'obtenir, quelques mois, les manettes du « Téléshopping ». Une forme de résurrection paradoxale.

Douchka, qui s'y connaissait jadis en barbituriques, a, on le voit, une certaine conscience du tragique de la vie. Mais, après une biographie, *Mes ailes brûlées*, plus tard, que reste-t-il de l'ex-meilleure amie de la souris aux dents longues ? Infatigable VRP d'elle-même, elle continue d'y croire, enchaînant galas divers sous les patronages musicaux de son beau-père, Giani Esposito, ou tout simplement du sien, rêvant secrètement de retrouver un strapontin dans l'industrie du spectacle qui n'a fait que la broyer. Mais, peut-être faut-il être, comme Douchka, une Marseillaise à l'année pour continuer inlassablement de croire qu'un jour, elle sera plus belle la vie.

V. C.





Sonia Dubois

TA : Et la lumière se rallume sur Sonia Dubois ! Bienvenue sur le plateau de « Tout le monde en a parlé » !
SD : Merci Thierry.

TA : Sonia, vous êtes née le 20 octobre 1963 à Cambrai de parents épiciers fromagers.
SD : Absolument.

TA : À la naissance, vous êtes déjà un gros bébé, vous faites cinq kilos.
SD : Oui.

TA : Et ensuite vous êtes une petite fille ronde, trop ronde. À onze ans, on vous impose un régime drastique avec prise d'amphétamines. Est-ce que vous avez pris du Fringanor, du Médiator, enfin toutes ces substances ?
SD : Non, parce qu'elles n'existaient pas… J'ai pris ce qui existait à ce moment-là et qui est interdit maintenant, le Dinintel, dont les conséquences neurologiques étaient terrifiantes…

TA : À l'époque, il n'est pas question de psychologie. On dit : « Elle mange trop, donc il faut qu'elle mange moins. » Je veux dire qu'il n'y a pas de prise en charge.
SD : Aucune. On est dans une époque absolument cartésienne où l'esprit n'a rien à voir avec le corps. Mes parents sont des gens qui travaillent dans un métier de bouche, donc fatalement ils n'ont pas d'autorité sur moi, ce qui est hyper culpabilisant pour eux. Et « elle bouffe trop, donc elle est grosse. »

TA : Le problème c'est qu'après tout ces essais, à la fin de votre adolescence…
SD : … je deviens obèse. Je suis essoufflée déjà dans les régimes à dix-huit ans, et ça va devenir tragique.

TA : Vous êtes ronde, vous portez d'énormes hublots, vous êtes au pensionnat, où on vous fait bien sentir que vos parents ne sont que de

petits commerçants. Et vous, vous rêvez d'être Sissi.

SD : Absolument. « — Qu'est-ce que tu veux faire quand tu seras grande Sonia ? *(Elle parle en zozotant.)* — Je veux être Sissi ! » Parce qu'en plus, j'avais un cheveu sur la langue !

TA : C'est vrai que malgré vos kilos, vos lunettes, votre appareil dentaire et votre cheveu sur la langue, quand vous vous regardez dans la glace, vous vous dites : « Quand je serai grande, je serai connue » ?

SD : Je pense que Simone Signoret avait raison quand elle disait : « Je mets au défi une seule petite fille au monde à cinq ans de dire autre chose que : Je veux être connue. » Pas « connue » comme maintenant, mais vedette de cinéma…

TA : À quinze ans, vous rêvez d'être espionne. Vous partez apprendre le russe à Valenciennes.

SD : *(Rires.)*

TA : Et puis, vous vous lancez dans des études de philo. Durant celles-ci, en jouant les animatrices sur radio Arc-en-Ciel – une station locale de Lille –, vous tombez amoureuse de Christophe, qui est le régisseur de la station.

SD : Tout à fait. Il est aussi myope que moi. Mais plus brillant, quand même, parce qu'il a fait Sup Spé et intégré une grande école… Je trouve ce garçon brillant, et ça me séduit !

TA : En 1985, vous avez vingt-deux ans, vous vous mariez tous les deux à Cambrai. Et vous dites, à cette période : « Le divorce est une chose absolument inenvisageable pour moi. » Donc vous êtes vraiment mariés pour la vie.

SD : *(Elle acquiesce.)*

TA : Vous quittez le Nord pour Paris. Vous venez faire votre doctorat de philo. Votre thèse, c'est : « Le concept d'unité chez Levinas et Derrida ».

SD : Enfin c'était l'unité et justement ce qui n'était pas l'unité. Parce que l'un et l'autre ont travaillé sur l'éparpillé et l'unité.

TA : ***(Il souffle.)***
SD : Oui, comme vous dites.

TA : Vous raterez l'agrégation parce que vous êtes passionnée de mode. Vous préférez courir les défilés avec vos amis stylistes. Vous êtes très, très branchée mode.
SD : C'est vrai.

TA : En attendant, vous vous lancez dans le journalisme. Enfin… vous faites le courrier des lecteurs.
SD : À *Télé K7* et à *TV Câble Hebdo*.

TA : Et là, un jour, dans une fête du beaujolais nouveau à Montmartre, vous croisez Nathalie Cot, du magazine *Glamour,* qui vous demande de participer à une séance photo sur les rondes. Christine Bravo tombe sur *Glamour*. Là, miracle ! Vous êtes invitée dans l'avant-dernière émission de « Merci et encore bravo », et vous êtes engagée pour « Frou-Frou ». Et voilà.
SD : Ça, c'est le miracle !

TA : Au début vous faites un peu le courrier des lecteurs dans « Frou-Frou », mais vous faites la mode. Et moi, je me souviens de vous, quand vous appeliez Gaultier… pour vous c'était « Jean Paul ». C'était tous vos amis, vous les connaissiez.
SD : C'était extraordinaire, parce que je les regardais avec ce regard de petite fille de province qui a la chance de les rencontrer. Et j'étais à la fois admirative de leur travail – parce que ce sont vraiment des artistes – et admirative de ma situation, c'est-à-dire d'avoir la chance de pouvoir les côtoyer.

TA : C'est un rêve.
SD : Oui, c'est un rêve.

TA : Vous devenez star, l'émission est un gros carton… C'est arrivé assez vite finalement votre célébrité, non ?
SD : Thierry, on fait la première émission, je n'y suis pas parce que vraiment ce n'était pas montable, ni montrable, mais je crois qu'à la

quatrième, toutes les filles étaient connues, ça y était ! Il y avait la jolie, la pro, celle qui avait une plume et la grosse. Et c'était parti !

TA : Quelle a été la réaction de votre entourage à ce moment-là ?

SD : Ma mère et mon frère étaient absolument ravis, mais avec ce ravissement naïf des gens chez qui il y en a un qui réussit… Papa était fou de rage, parce qu'il trouvait que je ressemblais à un de ces personnages de cinéma italien qu'il déteste. Et il ne voulait pas du tout que je donne cette image de moi. C'est-à-dire que mon père me rêvait vraiment au 20 heures : « Si tu fais de la télé, c'est pour faire le 20 heures, c'est un minimum. » Cette petite gaudriole ne le satisfaisait pas.

TA : Il a finit par changer d'avis ?

SD : Il a mis du temps. Et puis, un jour, je me suis aperçue que, de tous, c'était lui qui découpait les articles de journaux, les photos, sans jamais en parler.

TA : *(Rires.)* Et Christophe ? Il a réagi comment votre mari ?

SD : Christophe, il a été prodigieux, prodigieux de retenue, de maîtrise, de recul, et en même temps je crois que c'est quelqu'un qui, vingt ans durant, m'a toujours poussée. Seulement pour pousser quelqu'un, il faut beaucoup d'énergie.

TA : Il faut faire abstraction de soi-même aussi.

SD : En plus.

TA : Quelles ont été vos relations avec les médias ?

SD : Tout ce qui était populaire, sympa, j'adorais… Il y a eu des choses trashs que j'ai moins aimées. On a cherché des choses pas très jolies. Et puis, il y avait un truc qui était quand même très présent, qui a eu raison de moi d'ailleurs, parce que j'étais jeune et que je ne connaissais rien à l'affaire, c'est qu'on a cherché à monter les filles les unes contre les autres.

TA : Oui… bien sûr…

SD : Ça, ce n'était vraiment pas bien.

TA : Votre vie privée a souffert de votre médiatisation ?

SD : Je crois, Thierry, que je n'en ai pas eu. La médiatisation si jeune, pour quelqu'un qui n'y était absolument pas préparé, était très inhibante. En fait, je n'en ai pas eu. Je pensais que c'était tellement essentiel, que c'était tellement important, que j'ai tout donné, vraiment… Je n'en ai pas eu, j'ai raté ça.

TA : Votre vie privée ?
SD : Oui, j'ai été complètement bouffée.

TA : L'aventure « Frou-Frou » vous a rapporté un peu d'argent quand même, non ?
SD : Je veux ! Surtout que, en même temps, je faisais RTL.

TA : Vous en avez gardé un peu ?
SD : Jusqu'à mon divorce.

TA : Le meilleur moment de cette époque « Frou-Frou », c'est quoi ?
SD : La liberté. La liberté d'avoir Thierry Ardisson et Christine Bravo en face de moi qui me disent OK pour faire un sujet, OK pour être déguisée, OK pour tout. Enfin… c'était totalement burlesque !

TA : Oui, il y avait des moments fous.
SD : C'était délirant. Et cette liberté, cet envol, c'est merveilleux, c'est magique.

TA : Le pire moment de l'époque, c'était quoi ?
SD : Les filles n'ont pas forcément été gentilles. C'était très dur, Thierry, vraiment.

TA : Évidemment, à cette période, vous êtes extrêmement populaire parce que vous êtes la première grosse dame que les gens voient dans le poste. Il faut le dire, c'était avant Marianne James, avant Boccolini, avant Damidot.
SD : Il y a eu un premier noir, une première beurette… et il y a eu une première grosse ! Dans les minorités visibles, j'ai été la première grosse.

TA : Et pourquoi ça s’est arrêté, Bravo et vous ?

SD : C’est bêta comme tout. Guy Job réalise à ce moment-là une émission pour TF1 qui est notre concurrent direct, qui s’appelle « Histoire d’en rire », et je vais y raconter une blague. Et je ne le dis pas… Et Bravo me fait : « Mais t’es qui ? T’es qui pour pas me le dire ? » Et ça monte, ça monte, ça monte et ça explose ! Enfin, ça dure dix secondes, en fait.

TA : Ça s’est passé comme ça ?

SD : Ça s’est passé comme ça. Et c’est irrattrapable avec Christine parce que Christine, on la trahit, elle est viscérale…

TA : Été 94, vous êtes chroniqueuse dans « De quoi j’ai l’air » avec Gérard Holtz, sur France 2. Vous retombez pas mal sur vos pattes, finalement. Mais pourtant vous faites une grosse déprime. Sur la plage, vous vous apercevez que vous pesez 130 kg. Vous vous dites : « Je suis une baleine échouée. »

SD : C’est-à-dire que je suis passée des 90, 95 kg sympathiques, encore vivables – la rondouillarde de chez Christine –, à franchement quelqu’un dont la première chose qu’on dit, c’est que c’est pathologique.

TA : De retour à Paris, votre rapport à la nourriture devient morbide, un peu comme dans *La Grande Bouffe*. Vous mangez du matin au soir… Vous vous suicidez en bouffant, comme Andréa Ferréol dans le film. Et vous sombrez un peu dans le flou.

SD : Vous savez, Thierry, je pense que, passé un certain nombre de calories par jour, on libère des endorphines, on est comme quelqu’un qui prend une drogue forte. D’ailleurs, c’est une addiction, une drogue effroyable. Parce que c’est comme l’alcool : on en trouve à tous les coins de rue.

TA : C’est ça le problème.

SD : Et ça coûte moins cher que les drogues dites « chic ». D’abord, je vis couchée la plupart du temps, et je ne fais que manger. Et tout m’arrive comme un écho, le monde m’arrive comme un écho. On perd ses sens, vous savez…

TA : C'est là que vous vous souvenez d'un ami attaché de presse, qui vous avait dit : « Tu devrais essayer la clinique Perfect Line. » Vous arrivez à la clinique sur les Champs-Élysées, vous dégoulinez évidemment, parce que vous pesez 130 kg, vous êtes en nage. Et vous expliquez au toubib que vous voulez perdre 60 kg, c'est-à-dire la moitié de votre poids. Ce n'est vraiment pas rien.

SD : C'est plus que le poids de beaucoup de femmes, 60 kg ! Au départ, tout le monde me dit : « Écoutez, perdez en 30, pour revenir déjà à quelque chose de vivable pour vous, et puis on verra. »

TA : En 95, l'objectif est atteint. Mais, alors que vous revenez à la télé, une question vous tourmente : « Comment va réagir le public en voyant la nouvelle Sonia Dubois, la Sonia Dubois mince, presque maigre. » Et vous dites : « Je devais bientôt me rendre compte que quelque chose était cassé. »

SD : Vous savez, Thierry, on ne trahit jamais les siens. La vie n'est pas intellectuelle, la vie c'est viscéral, c'est plein d'empathie, c'est plein de sentiments, de ressenti. Et, pour les femmes, j'étais populaire parce que j'étais ronde, et que, quelque part, je racontais à toutes une partie de leur vie. Elles ont toutes des ennuis et j'avais celui-là qui était visible, donc ça me rendait sympathique. Et voilà que je les trahissais, voilà que je rentrais dans la norme… Beaucoup, beaucoup me l'ont dit.

TA : Désormais vous n'êtes plus la rigolote dodue de « Frou-Frou », mais la femme qui a perdu 60 kg, donc ça vous catégorise autrement.

SD : C'est-à-dire qu'à partir de ce moment, beaucoup d'autres vont me demander comment j'ai fait. Et, là, va commencer une autre partie du chemin.

TA : Ensuite vous referez de la télé. Mais, disons, jamais avec le même succès que « Frou-Frou ». Vous passez beaucoup de temps à l'étranger aussi, ce qui n'arrange rien. Vous vous expatriez à cause du travail de votre mari Christophe. Et puis, en 2006, c'est le coup de grâce. Après vingt-trois ans de vie commune, Christophe vous met à la porte.

SD : Ah ça, ça a été raide. Ça a été violent, très, très violent. Je crois sincèrement qu'on ne s'en remet jamais… On continue, mais on ne s'en

remet pas.

TA : Avec des mots en plus qui sont extrêmement blessants.
SD : Oui, ça a été très dur.

TA : Vous vous retrouvez à la rue.
SD : Oui, oui. Je suis à la rue, avec mon sac à main.

TA : Vous dormez sur des bancs…
SD : J'ai dormi sur des bancs… Heureusement, je retombe sur mes pattes au théâtre.

TA : Et c'est *Les Amazones*.
SD : *Les Amazones* m'ont sauvée.

TA : Heureusement qu'il y a eu *Les Amazones*, parce que sinon vous auriez coulé à pic.
SD : Oui, parce que je fais partie de ces gens qui ne veulent pas ennuyer leurs parents. C'est-à-dire que je n'osais pas du tout le dire à mes parents. Je me demande ce que je serais devenue…

TA : Vos parents n'ont rien su ?
SD : Mes parents ont su que j'allais mal quand je suis allée mieux.

TA : Vous leur avez épargné ça ?
SD : Oui.

TA : Ce qui ne va rien arranger, c'est votre participation à une émission de télé réalité de TF1 qui s'appelle « Je suis une célébrité, sortez-moi de là » !
SD : Nous étions au Brésil, à côté de Thérésopolis… Vous voyez, Thierry, dans ce qu'on ne doit pas faire dans une vie il y a ça.

TA : Oui. Et depuis cette émission, vous avez du mal à recevoir des propositions d'emplois ?
SD : De télé, je n'en ai pas. Et ça m'ennuie.

TA : Heureusement, il y a le théâtre. À quarante-cinq ans vous êtes toujours sur les planches. Et puis vous avez la joie d'être maman.
SD : Oui !

TA : C'est extraordinaire que ça vous soit arrivé, parce qu'à quarante-cinq ans c'est quand même rare. Vous dites : « C'est un bébé miracle, je ne devais pas avoir d'enfant. »
SD : Je ne devais pas avoir d'enfant parce que j'avais une pathologie assez lourde depuis toute jeune. Ça pour le coup, c'était réglé…

TA : Oui, vous en aviez pris votre parti.
SD : Vraiment. Ce n'était pas aisé, mais enfin c'était réglé. Et voilà que ça m'arrive… C'est sublime, Thierry !

TA : Aujourd'hui, Sonia, est-ce que vous êtes nostalgique de l'époque « Frou-Frou » ?
SD : Je crois, Thierry, que je suis née mélancolique… Donc : oui. Oui, bien sûr que oui, parce qu'on avait vingt ans, parce que ça marchait, parce que c'était comme « Nulle part ailleurs » avec de Caunes, Gildas, apparemment léger et plein de travail.

TA : Vous avez de la rancune, contre Christine de vous avoir virée comme ça sur un claquement de doigts ?
SD : Non, mais j'aimerais qu'un jour on se revoie et qu'on se dise que maintenant on est vieilles et qu'il faut, même humainement, passer sur ça.

TA : Si c'était à refaire, qu'est-ce que vous ne referiez pas pareil Sonia ?
SD : J'aurais été plus pugnace, je ne serais pas partie à chaque fois que quelque chose n'allait pas. Je me trouve assez lâche. Souvent, j'ai baissé les bras.

TA : Mais « Frou-Frou », par exemple, vous pensez que si vous vous étiez réimposée, vous auriez pu rester dans l'émission ?
SD : Oui, oui. Je pense qu'il fallait être comme elle. Elle cherchait ça.

TA : Le jour où vous allez mourir, qu'est-ce que vous voulez qu'on écrive sur votre tombe ?
SD : « C'était une chic fille, j'aurais dû la rappeler. »

TA : *(Rires.)* Merci.
SD : Merci Thierry *(Elle lui envoie un baiser.)*

TA : J'étais très heureux de rallumer la lumière sur vous.
SD : Merci.

Qu'est-elle devenue ?

Que faire quand on rêve depuis son enfance d'être Princesse Sissi, mais qu'on ressemble plutôt à un mix entre Roseanne et Ugly Betty ? Eh bien, on peut la jouer à la Sonia Dubois, en troquant son rôle de représentante médiatique shootée aux endorphines du fat-power contre celui de tête de gondole anti-gras au visage profondément spleenesque. Au risque, évidemment, de voir fondre l'intérêt du public à son égard, en même temps que ses kilos. Et c'est ce qui s'est passé pour l'ex-grosse rigolote de « Frou-Frou », dont la fonte radicale des bourrelets (en tout, 60 kg), miroirs lipidiques des téléspectatrices, l'a également allégée de son intérêt socio-télévisuel.

Réapparue, méconnaissable, au milieu des 90's, c'est, paradoxalement, plutôt en coulisses que Sonia a poursuivi, dans un perpétuel entre-deux professionnel, sa carrière de journaliste-télé en demande de boulot, passant du rôle de directrice éditoriale pour « C'est mon choix » à celui de rédactrice en chef de « La Quotidienne », sur Téva. À l'antenne, comme si de son incroyable perte de poids se dégageait quelque chose de presque effrayant, Sonia n'y restera jamais vraiment longtemps. On répertorie des passages éclairs à « Coucou, c'est nous ! », « Tutti Frutti », « Quarante degrés à l'ombre » ou « Matin Bonheur », où elle dispensait aux ménagères des conseils permettant de booster leur potentiel érotique.

Le coup de grâce cathodique a lieu en 2007 lorsque, prise dans le tourbillon de la télé-Banania, elle accepte de se faire délocaliser en pleine jungle brésilienne pour se rouler dans la boue aux côtés de Loana ou de feu Filip Nikolic, dans « Je suis une célébrité, sortez-moi de là ! » Depuis cette erreur stratégique, c'est un peu la disette télévisuelle. Mais, il faut préciser qu'à l'époque, Sonia avait de quoi se laisser tenter par ce show d'humiliation au grand air. Après plusieurs années à rentabiliser

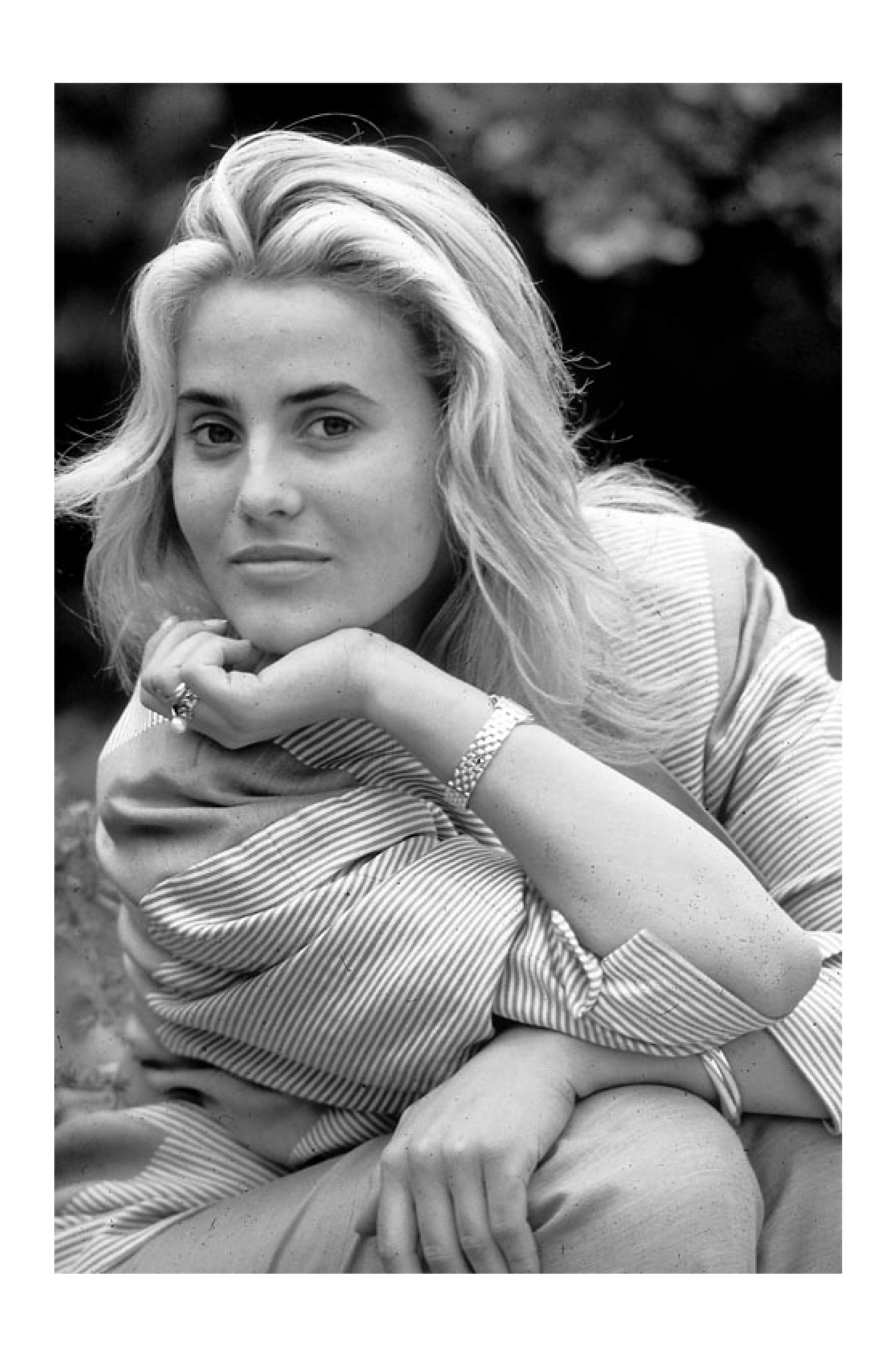
éditorialement sa miraculeuse mutation (*Maigrissons ensemble*, écoulé à 170 000 exemplaires, *Journal d'une grosse repentie*, *Restons minces ensemble*, etc.) une seconde lutte à laquelle elle ne s'attendait pas lui tombe dessus. Celle du rejet de l'autre quand son mari depuis vingt ans la jette à la rue au sens propre, telle une vulgaire poule devenue « moche, grosse et imbaisable ». Un trauma dont elle tire, l'année suivante, un énième bouquin (on ne se change pas), en vue d'aider ses lecteurs à, eux aussi, surmonter les deuils amoureux : *La Rupture, comment l'affronter, l'accepter, s'en sortir*.

Planches de salut : le théâtre, et tout particulièrement les pièces *Les Amazones*, *Les Monologues du Vagin* ou encore *Ma femme est folle*, auprès de Steevy, qui l'obligent encore aujourd'hui à rester débout malgré les croche-pattes de la vie. Pendant frenchy de Mariah Carey pour son rôle d'ambassadrice des régimes Jenny Craig depuis 2010, cette femme Contrex, aux failles égotiques béantes, a surtout de nouveau enflé, dans le bon sens cette fois, donnant, contre toutes attentes, naissance à un enfant, pour la première fois, à quarante-cinq ans. Une maternité tardive, dont elle nourrit la dimension sociologique en publiant un livre sur les hauts et les bas des jeunes (vieux) parents.

« À part un maso, qui voudrait de moi ? » se demandait, au plus fort de sa chute, celle qui buche désormais sur son premier One Woman Show. Le public l'étant souvent un peu, on ne voit pas pourquoi il ne voudrait pas de Sonia.

V. C.





Sophie Favier

TA : Et la lumière se rallume sur Sophie Favier ! Bienvenue sur le plateau de « Tout le monde en a parlé », Sophie !
SF : Merci.

TA : Vous êtes née le 5 octobre 1963 à Lyon, exactement sur le plateau de la Croix-Rousse.
SF : Oui.

TA : Quand vous avez cinq ans, votre famille déménage dans une belle propriété, à Crépieux-le-Pape, que vous appelez « Le Château ».
SF : Oui, parce qu'il y avait deux tours, donc c'était mon château.

TA : Vous avez vécu une enfance très heureuse, là-bas.
SF : Entourée d'animaux, avec des parents très aimants, un père architecte un peu fou. Fou, mais gentil. Et puis, une maman dans la coiffure, artiste. Passionnés l'un de l'autre, avec tout ce que ça peut comporter : la fougue amoureuse, les éclats de voix… mais plein de bonheur !

TA : Vous avez quinze ans quand votre père s'en va.
SF : Oui.

TA : Vous déménagez, évidemment.
SF : On quitte Le Château pour plus petit. C'est un double choc.

TA : Caluire ?
SF : Oui… Vous en savez des choses, dites-moi !

TA : Votre maman, Dolorès, tenait des salons de coiffure à Lyon, et vous êtes très jeune baignée dans le milieu de la beauté.
SF : J'ai été coquette très vite. J'étais passionnée par ça, je coiffais mes poupées, mes chats, j'ai eu un singe, aussi. C'était le grand bonheur.

TA : Mais après le bac, vous vous inscrivez en fac de droit pour être avocate.
SF : Oui, enfin je m'inscris, mais il m'arrive une belle aventure… c'est-à-dire une rencontre.

TA : Le destin va frapper à votre porte en la personne de Catherine Corbineau, bras droit de Stéphane Collaro, que vous avez rencontrée l'été précédent lors de vacances en famille à Saint-Tropez. Elle organise le casting des Coco Girls.

SF : Quand je suis arrivée, il y avait des beautés sublimes, des Suédoises magnifiques, des filles d'1 mètre 80. Évidemment, je ne correspondais à aucun de ces critères, et c'est au moment de me filmer, de me faire parler, que je les ai beaucoup amusés avec mon zézaillement… Ils n'ont retenu que ça ! *(Rires.)* Mais ils avaient déjà sélectionné quatre jeunes femmes… comme Corynne Charby, qui était chanteuse, s'est désolidarisée du groupe à la dernière minute, ils m'ont appelée à la rescousse, et ça a fait mon bonheur !

TA : L'aventure commence. Au départ, vous envisagez ça comme un petit job, vous ne pensez pas en faire votre carrière…

SF : Pas du tout, absolument.

TA : C'est vraiment le métier qui est venu vers vous.

SF : Oui, oui. Je n'avais aucune envie d'être chanteuse, danseuse, et encore moins mannequin ou comédienne. Je voulais être maîtresse d'école, vétérinaire, mais je détestais le sang et surtout avocate, j'aurais adoré être avocate.

TA : À dix-huit ans, vous voilà danseuse dans « Co-Co-Boy », votre physique effectivement est appétissant, votre petit cheveu sur la langue fait craquer tout le monde. Ça va durer trois ans.

SF : Oui.

TA : Et, là, vous partez sur Canal animer un jeu qui s'appelle « MaxiTête ». On a beaucoup discuté pour savoir si vous étiez vraiment partie ou si c'était Collaro qui vous avait virée parce que vous aviez fait des photos de nu dans *NewLook*.

SF : En fait, non. J'avais fait ces photos bien avant. Je m'en rappelle parce que ma maman avait signé une lettre puisque je n'étais pas tout à fait majeure. En fait, c'était un joke, pour me marrer. Et puis, évidemment, quand je suis arrivée à la télévision, ma célébrité aidant…

TA : C'est ressorti.
SF : Voilà.

TA : Mais c'est pour ça qu'il vous a viré ?
SF : Vous savez, les filles ne sont pas toujours gentilles entre elles, donc certaines ont dit : « Pourquoi elle a fait ça ? Ça ternit l'image des Coco Girls… » Sauf qu'après, elles ont posé pour d'autres magazines !

TA : Vous êtes très flattée qu'Alain de Greef vous appelle, en fait ?
SF : Ah oui ! C'est-à-dire que de femme-tronc, je deviens un nom. Il y a mon nom qui est écrit en bas, donc je me dis : « On me fait confiance, on va enfin me faire parler. » Et puis Canal, c'était l'aventure ! J'étais très flattée d'être auprès de PPDA, Coluche, Denisot…

TA : Oui, c'est le lancement de Canal.
SF : C'était merveilleux, il y avait Marc Toesca pour le « Top 50 », on était en clair, pour moi c'était une super promo !

TA : Vous avez aussi tenté une carrière dans le cinéma à ce moment non ?
SF : J'ai été approchée plusieurs fois, et notamment pour le casting de *Joyeuses Pâques*, et ils ont préféré Sophie Marceau : ils ont bien fait !

TA : Vous avez joué dans *Par où t'es entré, on t'a pas vu sortir*.
SF : Oui. Enfin ce n'est pas ce que l'on appelle jouer, c'est vraiment de la figuration…

TA : Vous faites des tentatives dans la chanson aussi.
SF : Oui.

TA : Il y a un morceau dont on se souvient : « Il me tape sur les nerfs », l'adaptation d'un tube brésilien très connu.
SF : Oui.

TA : Vous faites plein de trucs à ce moment-là.

SF : J'adore. Ce qui m'a plu dans ce métier, c'est que finalement je n'étais pas programmée pour le faire. Donc j'étais boulimique. Puis, après, avec le temps, on s'assagit, on devient épicurien.

TA : Après deux ans sur Canal, Dechavanne vous donne une chance énorme avec « Ciel, mon mardi ! » et « Coucou, c'est nous ! ».

SF : Oui. Il me dit : « J'adore votre petit cheveu sur la langue, venez me voir au bureau. » Et il m'a accueillie très gentiment ; Renaud Rahard les quittait pour voler de ses propres ailes, et il y avait une place à prendre. Il ne m'a pas fait de cadeaux, je vous le dis tout de suite. Il m'a dit : « Tu ne feras qu'une émission ! » Et je suis restée quatre ans avec lui…

TA : On se souvient d'un jour, Enrico Macias qui jouait de la guitare, vous dansiez sur la table… c'était énorme !

SF : Oui, ce qui m'a valu la grande sympathie de toute la communauté juive. Tout le monde était persuadé que j'étais de confession juive, parce que je danse assez bien la danse orientale. Tout comme j'aime le couscous et la paëlla !

TA : C'est à cette époque que vous héritez de votre surnom, « Fofie Favier ».

SF : Et après, il y a eu : « Le Favier-Vous ? ».

TA : Vous êtes une star de la télé à l'époque de Dechavanne !

SF : Oui, je suis une grosse vedette…

TA : Comment a réagi votre entourage ?

SF : Le mieux du monde.

TA : Comment ça s'est passé avec les médias ?

SF : Je pense avoir toujours eu un bon rapport avec eux. C'est au moment où j'attendais ma fille que ça a été un petit peu la bousculade. Donc, j'ai choisi d'en parler, enfin de prendre un rendez-vous avec mes médias, ce qui m'a valu la couverture de *Paris Match*, dont je suis très fière. Parce que je suis une toute petite personne, et faire la couverture de *Match*, ce n'est pas mal.

TA : Vous avez gagné de l'argent à cette époque ?
SF : Oui, convenablement.

TA : Vous en avez mis de côté ?
SF : Oui, je me suis acheté un appartement. Je vis dans mon appartement de jeune fille.

TA : C'est bien.
SF : Mais je ne suis pas quelqu'un d'immensément riche.

TA : Et l'amour ? Ça vous a apporté des rencontres amoureuses cette célébrité ?
SF : C'est beaucoup plus compliqué. La célébrité isole, la célébrité vous apporte la jalousie dans votre vie, l'envie. Vous la prenez comme vous voulez, elle peut être très positive ou très négative, très néfaste… Moi j'en ai quand même beaucoup souffert. Mais j'avais toujours cette réserve en moi, cette espèce de petite voix qui disait : « Protège-toi. » Encore que j'ai quand même fait des choses très… déculottées !

TA : C'est le cas de le dire !
SF : Ce qui prouve que je suis assez courageuse et que j'ose des choses. Mais je n'ai pas manqué d'amour, si ça peut répondre à votre question.

TA : Quel a été le meilleur moment de cette époque Dechavanne ?
SF : Le succès collégial. Je ne me suis jamais dit que j'étais une méga-star, que j'étais la plus belle et la meilleure. Je me suis toujours beaucoup méfiée des compliments faciles.

TA : Quel a été le pire moment ?
SF : L'isolement, la mauvaise solitude, celle qui est subie et pas choisie. Il y a des moments où ça marche moins bien.

TA : Ensuite, ça va moins bien effectivement, vous faites une émission qui s'appelle « Sophie sans interdits », qui est un carton d'audience, qui n'était pas mal, mais que votre producteur, Christophe Dechavanne, juge graveleuse.

SF : Il me laisse tomber, en quelque sorte. Pour ça, je lui en ai beaucoup voulu. Mais il y avait aussi une grande concurrente : Amanda Lear avec « Méfiez-vous des blondes » ! Je pense qu'il y avait une blonde de trop, et c'était moi…

TA : Ça vous a déçue.

SF : Beaucoup. Beaucoup parce qu'alors là, pour le coup, je n'étais pas armée, et j'ai pleuré comme une gamine dans mon coin. Je me rappelle de Pascale Breugnot, la seule qui m'a appelée et qui m'a dit : « Sophie, il faut que tu te remontes. » Je pense que je n'ai pas su le faire. Là, il m'aurait fallu un producteur. Et j'ai cette sale fierté d'Espagnole qui m'habitait. Ce serait maintenant, je gérerais totalement différemment. J'aurais dû reprendre mon téléphone et m'expliquer avec Christophe, où en tout cas aller voir Étienne Mougeotte qui, je pense, m'aimait bien. Mais non, je me suis braquée, j'avais été reçue par Monsieur Le Lay qui était le big boss, et je pense qu'il me prenait pour une petite conne, tout simplement. Je me rappelle d'une anecdote terrible, je ne l'ai jamais racontée, je vais vous la raconter : j'ai tourné la veille de mon anniversaire, et mon mari, le père de ma fille, vivait à Saint-Martin, donc à 8 000 kilomètres de Paris. Ils l'ont fait venir, ce qui était, en soi, un très, très beau cadeau. J'avais dans les coulisses, paraît-il – je dis bien paraît-il – un énorme gâteau d'anniversaire que je n'ai jamais vu, parce qu'il aurait dit que j'avais été très mauvaise. Sauf que, au moment de la diffusion de l'émission, j'ai fait plus de 54 % de part de marché en deuxième partie de soirée, ce qui est un énorme carton, et je n'ai même pas été payée pour avoir animé l'émission… C'est vrai qu'elle n'était pas parfaite…

TA : Mais c'était une première émission…

SF : TF1 nous avait donné une date pour une seconde émission, et Christophe n'a pas voulu la produire. Pour quelle raison ? Je ne sais pas. Est-ce qu'ils ont été piqués ? Peut-être surpris du succès ? Je ne sais pas. En tout cas, je n'avais rien demandé. Un jour, il m'avait appelée dans son bureau en disant : « Je vais faire de toi une star. » Il l'a fait… Mais cette fin, ça a été dur.

TA : Ensuite vous passez à « Sacrée Soirée » avec Foucault, « Super Mecs » avec Sébastien.

SF : Je vivote. Il faut que je bouffe, donc…

TA : Risoli…
SF : Oui.

TA : « L'Euro Millions. »
SF : Oui.

TA : Après…
SF : Après, c'était différent, c'était autre chose.

TA : C'était difficile. Vous faites des apparitions dans des séries comme *Sous le soleil*, vous faites des livres, du théâtre, enfin… Ça va, vous n'êtes pas à la rue, mais vous n'avez plus la même gloire.
SF : Non, ça n'a plus la même brillance, les mêmes couleurs, ni la même gloire, évidemment.

TA : Aujourd'hui, vous êtes nostalgique de l'époque Dechavanne ?
SF : Quand j'appelle il ne me répond pas. J'ai sa secrétaire, il ne me prend jamais au téléphone. Je trouve ça un peu vachard parce que je pense que…

TA : … il y a prescription, maintenant.
SF : Oui, voilà, on pourrait peut-être prendre le temps d'un verre. Finalement, j'ai travaillé quatre ans avec lui, je ne le connais pas, on n'a jamais pris un verre ensemble, on ne s'est jamais parlés. Il ne sait même pas qui je suis. Et je trouve que ce sont des rapports humains pitoyables. On ne peut pas être comme ça. C'est vrai que, pour lui, tout va bien, mais il a aussi connu le creux de la vague. À un moment donné, il faut apprendre quelque chose de ce qu'on a vécu, et j'ai l'impression que ces gens-là n'apprennent pas.

TA : Si c'était à refaire, qu'est-ce que vous ne referiez pas pareil ?
SF : Justement, cette grande déception…

TA : Vous referiez de la télé, mais le jour où vous faites « Sophie sans interdits », à ce moment-là, vous ne vous battez pas assez. C'est ça,

votre grand regret ?

SF : Oui, aujourd'hui, je me battrais comme un lion ! Parce que je pense que j'étais vraiment sur les rails pour faire une très, très jolie carrière, j'en reste persuadée.

TA : Le jour où vous allez mourir, qu'est-ce que vous voulez qu'on écrive sur votre tombe ?

SF : « Soyez sages, mais pas trop. »

TA : *(Rires.)* J'étais très heureux de rallumer la lumière sur vous Sophie, vraiment.

SF : Merci.

Qu'est-elle devenue ?

Que ceux qui craignent que le désert professionnel qu'arpente Sophie Favier ne lui ait fait perdre sa légèreté à la blondeur californienne se rassurent. Du haut de sa page Facebook, l'ex-Coco Girl, entre méthode Coué et auto-promo, n'a pas l'air d'aller mal. Pot-pourri : « Je suis très fière d'être l'image de Be Spa depuis deux belles années », « À 20 h 40, sur Canal Jimmy, "On en a tant parlé" (sic), émission présentée par Thierry Ardisson, je vous invite à regarder », Mon job ? « Être une maman parfaite. »

Bombe sexuelle gentiment écervelée, puis chroniqueuse faussement potiche et enfin archétype de l'hyper-Milf à la française (cf. son featuring dans le clip de Max Boublil « J'ai vu ta mère sur Chatroulette »), Sophie a tout fait, passant dans quasiment l'ensemble des émissions de TF1 (« Sans aucun doute », « Sacrée Soirée », « Combien ça coûte ? », « Incroyable mais vrai », « Nice People », « L'Euro Millions ») jusqu'à en être définitivement écartée pour cause d'image médiatique désuète et d'irréversible vieillissement cellulaire. Pas simple en effet, face à l'invasion, ces dernières années, d'une armada de jeunes pousses à la lippe humide, de survivre télévisuellement quand, soi-même, on a fondé une grosse partie de son talent sur son capital érotique.

Plus ou moins virée de la troupe des Coco Girls par Stéphane Collaro suite à des photos olé olé opportunément ressorties par le magazine *NewLook*, mise sur un piédestal par Dechavanne avant qu'il ne la pousse, Sophie est un bon exemple de la lutte de sexes dans le milieu de la télé où le décolleté compte souvent plus que la parité. Entre-temps, la belle blonde a profité de sa légère propension à la surcharge pondérale pour se transformer en pub vivante pour le régime Dukan (qu'elle considère « presque comme

un père »), publiant, avec lui, un ouvrage martialo-diététique (*Comment j'ai perdu dix kilos en trois mois*, 30 000 exemplaires vendus).

Déclassée sur la TNT en 2010 (« Voyance en direct » sur Vivolta ; une chronique dans la cour des miracles de Morandini, après y avoir, à plusieurs reprises, étalé ses états d'âmes), Sophie est, depuis la rentrée 2011, au pôle emploi médiatique puisque réduite à commercialiser son image pour un site de jeux en ligne ou d'astrologie (« Rendre votre futur visible est désormais possible », nous assure-t-elle, alors que le sien parait plus que brumeux).

Quelques mois plus tôt, dans une démarche tactique aux frontières du berlusconisme, un candidat aux cantonales de Neuilly-sur-Seine, Bernard Lepidi, l'enrôlait sur sa liste électorale avant que Sophie ne jette l'éponge. Prisonnière de son statut d'hier grâce à un web où ses exploits libidinaux d'antan (*Lady Libertine*) lui reviennent en boomerang, Sophie, entourée de sa fille, de son bichon maltais et de son chihuahua à poils longs (répondant aux doux noms de Barbie et Lola), est donc devenue l'une de ces intérimaires du spectacle qui, en mettant à profit un reste de notoriété, s'est trouvée une utilité dans l'humanitaire. Par exemple, avec l'opération anti-HIV, Deux Mains Rouges. Soit des tee-shirts siglés Thierry Saint Jean où le sex-symbol des 80's a apposé l'empreinte de ses mimines, rehaussées du slogan : « Touchez-moi, je suis en vie. » En ce qui la concerne, on n'aurait pas pu trouver cri du cœur plus adéquat.

V. C.





Séverine Ferrer

TA : Et la lumière se rallume sur Séverine Ferrer ! Séverine, bienvenue sur le plateau de « Tout le monde en a parlé » !
SF : Merci, c'est un plaisir.

TA : Vous êtes née le 31 octobre 1977 à Montpellier. Vos parents sont originaires de Saint-Denis de La Réunion. Votre père a des origines indiennes, votre mère est normande par sa mère, italienne par son père, plus du sang vietnamien. Vos parents se sont rencontrés à La Réunion, votre mère avait seize ans, votre père en avait vingt. Mais la famille de votre mère ne voyait pas ça d'un très bon œil parce qu'elle avait un salon de coiffure, tandis que lui, il faisait des petits boulots. Jusqu'à ce que votre mère, à dix-neuf ans, tombe enceinte de vous, et que vos parents partent à Montpellier où ils vivent une grosse galère.
SF : Ça n'a pas été évident.

TA : Votre père distribue des prospectus, il est plongeur dans un restaurant, il vit avec votre mère à l'hôtel. Quand vous naissez, vous les rejoignez à l'hôtel, et vous couchez dans une valise où on met des vêtements pour faire un matelas.
SF : Il n'y avait rien d'autre. En plus, ils s'étaient fait voler leurs dernières économies au centre commercial, donc ça a été vraiment galère sur galère, et je me suis retrouvée dans la valise ! *(Rires.)*

TA : Finalement, vos parents regagnent La Réunion, ils se marient. Votre mère retourne au salon de coiffure. Et votre père ? Il garde les enfants à la maison ?
SF : C'était un peu la mère au foyer. Une situation inversée.

TA : Vous, dès quatre ans, vous dansez sur les tubes de Gotainer…
SF : Sur « Le Sampa ».

TA : Avec une brosse à cheveux ronde en guise de micro, vous prenez les talons aiguilles de votre mère, vous vous tordez les chevilles… Enfin, déjà, à l'époque, vous dites : « Je ne sais pas encore si je veux être chanteuse, danseuse, comédienne, chorégraphe, animatrice… Mais je veux en être. »

SF : Je ne savais pas ce que c'était. Je regardais la télévision, j'étais très attirée par ça, je ne savais pas exactement ce que ça représentait, mais je savais que c'était ça.

TA : À sept ans, votre premier titre de gloire c'est Mini-Miss Réunion. Vous gagnez la maison de Barbie, ce n'est pas rien !

SF : *(Rires.)* Ce n'est pas rien, surtout quand on a sept ans, j'étais ravie !

TA : Ensuite, vous montez un groupe avec des copines qui s'appelle Le Baby Show, et vous commencez à devenir célèbre sur l'île de La Réunion. Vous avez neuf ans lorsque Stéphanie de Monaco vient à La Réunion présenter sa collection de maillots de bain.

SF : En fait, je vais voir une copine qui participe au défilé de mode – elle m'a gentiment invitée puisqu'elle savait que c'était mon idole et que je voulais la voir –, et, tout à coup arrive Stéphanie avec son assistante et je vois qu'elle me regarde ! Moi, je suis super contente, j'ai neuf ans, mon idole me regarde. En fait, son assistante revient trois minutes après et me dit : « Est-ce que tu as envie de défiler pour le show de Stéphanie ? Parce qu'il y a une petite fille qui s'est cassé la jambe. » J'ai donc été choisie et j'ai participé le soir même au défilé.

TA : Vous passez une journée avec elle. Votre mère vous fait une mèche blonde pour l'occasion non ?

SF : Oui, j'avais la mèche blonde… comme Stéphanie !

TA : La même année, vous faites vos débuts d'animatrice avec « Séverine Club », sur Antenne Réunion et « Les Enfants du Soleil » sur RFO Réunion. C'est également l'époque de votre première tentative discographique avec : *Je ne veux pas grandir déjà*. Mais le producteur fait faillite et vous êtes obligée de faire le disque toute seule.

SF : Il prend ses cliques et ses claques et il repart à Paris. Et, moi, je me retrouve avec le disque, j'ai peu d'argent de poche, mais un petit peu par rapport à ce que j'ai fait, grâce à mes contrats de pub et aux défilés de mode. Du coup, on décide avec Papa de monter ma boîte de prod – j'avais onze ans – qui s'appelle Karen Prod, et on lance le disque… À notre grande stupéfaction, on a été N° 1 !

TA : N° 1 des ventes !
SF : Oui. Enfin, il n'y a pas eu beaucoup d'exemplaires sortis, mais…

TA : 1 000.
SF : Oui. Et j'en ai encore quelques-uns ! *(Rires.)*

TA : En mai 1991, vous avez quatorze ans et vous allez à Paris avec le groupe *Baby Show* faire « Tous à la Une », l'émission de Sabatier. Là, vous allez vous retrouver dans les griffes d'un producteur un peu spécial, qui est le producteur des Forbans, que vous aviez rencontré un an plus tôt à La Réunion alors qu'il cherchait des talents locaux. En 1991, votre père signe pour vous avec lui un contrat de cinq ans, et toute la famille débarque à Paris… Mais quand vous arrivez, il n'y a personne à l'aéroport…
SF : Il n'y a personne à l'aéroport, et on a toute notre vie dans les valises, les quelques économies qui nous restaient, puisqu'on a tout vendu sur place. J'ai encore l'image de ma poupée qui débarque sur le tapis roulant… En fait, Papa a vraiment essayé de nous protéger, mais c'était l'été, on s'est dit : « Il est producteur… »

TA : Il doit s'occuper des Forbans en tournée…
SF : Exactement : « C'est les tournées, il n'a pas le temps de nous répondre… » On a mis un mois et demi avant de pouvoir le joindre. Et cette période a été assez difficile, mais finalement enrichissante. Car je me suis dit : « Je ne lâcherai jamais. »

TA : C'est terrible comme histoire. Pour récupérer le contrat, votre père est obligé de menacer le producteur de révéler sa liaison adultère à sa femme.
SF : C'est surtout qu'en fait il me faisait travailler sans me déclarer à la DASS, alors que les enfants ont un code professionnel très strict. Je suis allée beaucoup bosser en Angleterre pour plusieurs marques, et il ne me déclarait pas… Donc, à un moment, il a bien fallu qu'on trouve quelque chose, parce qu'on vivait en cohabitation, en plus… Ça a parfois été difficile. Je ne pouvais pas m'épanouir correctement… Il rentrait dans ma chambre pour voir si j'étais avec un garçon ! Mais, finalement, je ne lui en

veux pas du tout car je pense que si ça n'avait pas été lui on n'aurait peut-être jamais franchi le pas.

TA : À ce moment-là vous cavalez très courageusement, de casting en casting, faites des pubs, des sitcoms…

SF : Mais je me fais jeter de partout… J'arrive avec mon petit book de La Réunion en pensant que j'avais fait des choses merveilleuses, et on me dit : « Mais c'est quoi, ça ? » Et on me le balance à la figure. Donc je rentre par une porte, je rerentre par la fenêtre et puis par la cheminée, et au final j'ai réussi à décrocher le rôle qui était celui d'une jeune asiatique. C'était l'histoire de Dany Carrel, l'adaptation de sa vie, qui s'appelait *L'Annamite*. Et à partir de ça, j'ai eu beaucoup de chance, tout s'est plus ou moins enchaîné.

TA : Vous êtes amenée à faire « Fan de », l'émission qui a été la révélation pour vous ?

SF : Je suis rentrée chez M6 grâce à *Studio Sud*, une sitcom. Je l'ai faite en 96 et ils m'ont repérée comme ça. Mais, bizarrement, j'ai été repérée par une autre chaîne de télévision, et du coup ils m'ont dit de demander l'autorisation à M6 parce que je bossais beaucoup pour eux en tant que comédienne. Et là, M6 m'a proposé du jour au lendemain une émission. Je me suis retrouvée à la conférence de presse et je ne savais même pas ce que j'allais animer… C'était très rigolo ! J'ai fait une bande-annonce complètement vague en disant : « Retrouvez-moi… Il y aura plein de surprises ! » Et je ne savais même pas ce que j'allais faire. Ils ont donc ressorti une émission d'un carton, qui s'appelait « Hit Dance », présentée par Ophélie Winter. Et je me suis retrouvée à la faire pendant six mois. Après, ils m'ont demandé de réfléchir à un concept qui me plairait, un concept qui répondait à leurs attentes, aussi. On a fusionné tout ça et on est arrivé à « Fan de ».

TA : « Fan de », où vous alternez infos musicales, interviews, reportages.

SF : De rencontres avec les fans, au tout début…

TA : Vous rencontrez Janet Jackson, Jennifer Lopez, Britney Spears. Ça marche très, très bien !

SF : Ça a été un carton ! Quand j'ai décidé de faire cette émission, je pensais vraiment qu'elle allait s'éteindre avec le phénomène boys band, parce qu'on est né avec. Et il se trouve qu'on a réussi à prendre le bon virage à chaque fois. On a enchaîné sur les rappeurs, les chanteuses à voix, les comédies musicales. Et ça a duré presque dix ans !

TA : C'est une époque bénie. Vous publiez votre autobiographie, vous faites un album, une ligne de vêtement, vous êtes reçue chez le dalaï-lama.

SF : Ah ! Ça vous a marqué ça ! *(Rires.)* Ça a marqué beaucoup de gens…

TA : Ça s'est bien passé avec le dalaï-lama ?

SF : C'était formidable !

TA : Cool, le dalaï-lama ?

SF : Je continue à dire que ça a bouleversé ma vie. Si je me suis installée, en tant que femme, c'est grâce à cette rencontre.

TA : À l'époque de « Fan de », vous devenez vraiment une star, une vedette de la télé. Quand ça arrive, vos parents doivent être aux anges, parce que depuis le temps qu'ils vous soutenaient…

SF : Oui, mais ils ne me l'ont jamais dit.

TA : Ah oui ?

SF : Ils me l'ont dit il y a peu de temps seulement… Qu'ils étaient fiers de ce que j'étais devenue, de la femme que j'étais devenue.

TA : Et à La Réunion, ça s'est passé comment ?

SF : À La Réunion, forcément, on m'a accusé d'être partie, d'avoir renié La Réunion. Et puis ils voulaient aussi, à un moment, que je parle toujours de La Réunion dans mes interviews. Je leur ai expliqué que c'était un peu délicat, et que, quand bien même j'aurais eu l'occasion de parler de La Réunion, il y a des montages et que, malheureusement, on ne peut pas toujours parler de La Réunion…

TA : Quelles ont été vos relations avec les médias en France ?

SF : Globalement, j'ai toujours eu de bons rapports avec eux. J'ai toujours été moi-même. Je n'ai jamais joué de jeu, je pense toujours être égale à ce que je suis, franchement, sans prétention aucune. Par contre, à partir du moment où on a commencé à toucher à ma vie privée, c'était beaucoup, beaucoup moins drôle… Au début ça m'amusait parce que je me disais : « Whaou, je suis dans *Voici* ! » J'ai réagi, forcément, comme toute adolescente qui lit la presse et qui, quelque part, fantasme un peu sur tout ce qui se passe… Après, quand on t'attaque tous les jours et qu'on t'accuse de choses que tu n'as pas faites… J'ai entendu dire que j'étais arriviste, manipulatrice, etc. C'était tellement loin de moi que, oui, ça m'a fait du mal.

TA : Vous avez gagné de l'argent à cette époque, Séverine ?
SF : J'ai pas mal gagné ma vie, oui.

TA : Vous en avez mis de côté un peu ?
SF : J'ai été prévoyante.

TA : Est-ce que cette période vous a permis de rencontrer des hommes, de faire des rencontres amoureuses ?
SF : Forcément, on rencontre souvent les hommes de sa vie sur son lieu de travail… Donc oui ! Et puis j'étais jeune, jolie, j'en ai bien profité ! *(Rires.)*

TA : Vous l'êtes toujours.
SF : C'est vrai que je n'ai aucun complexe avec ça. J'ai rencontré des tas de beaux gosses, je m'en suis donné à cœur joie, j'ai vécu pleinement mon adolescence et ma jeune vie de femme ! Et je me suis aussi installée très vite. Je pense que le fait d'avoir vécu toutes ces histoires a fait que j'ai eu envie de me poser très rapidement avec un homme et de fonder ma famille. Donc finalement, ça a eu du bon !

TA : Maintenant c'est du sérieux.
SF : Ah, oui, maintenant, c'est du sérieux. Deux enfants et j'espère encore d'autres !

TA : Le meilleur moment de toute l'époque de « Fan de », c'est quoi ?

SF : Je crois que les « Dance Machine », à l'époque où on avait des Bercy bondés, pleins à craquer, 18 000 personnes… Et il y a un moment que je n'oublierai jamais, qui fut l'un des plus fort de ma vie : l'Eurovision !

TA : Pourtant vous n'êtes pas allée en finale.

SF : Je ne suis pas allée en finale, mais je n'y allais pas pour ça. J'y allais pour concrétiser un rêve de môme. Et quand je me suis retrouvée dans un stade bondé, avec 18 000 personnes qui scandaient mon nom, je me disais : « Non mais ce n'est pas possible ! » Je n'avais qu'une envie, c'est de m'évaporer et de disparaître. C'était le plus beau et le pire moment de ma vie, je crois !

TA : Le vrai pire moment, j'imagine que c'est quand ça se termine avec M6.

SF : Je ne l'ai pas mal vécu, j'aurais juste aimé que ça se passe différemment, comme on l'avait décidé. Et c'est vrai qu'il y a beaucoup de gens qui s'en sont donné à cœur joie et qui m'ont poussée vers la porte de sortie…

TA : Ce qui est incompréhensible, c'est que ça faisait dix ans que vous faisiez de l'audience sur la chaîne, sans reproches de la direction. Un jour, vous évoquez votre maternité sur le plateau de Jean-Luc Delarue, sur France 2, vous avez aussi posé pour un calendrier des animatrices pour *Télé 7 Jours*… mais c'était une opération jumelée avec TF1, ce que vous ne saviez pas…

SF : Je l'ai découvert quand j'ai vu le logo sur les photos.

TA : Et ils vous virent.

SF : Je n'étais pas la seule animatrice de M6, en plus, dans ce calendrier… Entre-temps, en 2003, on m'a proposé un rôle sur France 2, dans une série qui s'appelait *Lola, qui es-tu Lola ?* Et j'ai accepté, parce que contractuellement j'en avais le droit. À partir de ce moment-là, ils m'en ont toujours voulu. Toutes les excuses étaient bonnes…

TA : L’histoire de l’émission de Delarue et l’histoire du calendrier *Télé 7 Jours*, ce sont des prétextes ?

SF : Ce sont des prétextes.

TA : Vous attaquez M6 aux prud’ hommes.

SF : Pour les raisons que vous avez citées. Parce que c’est vrai que c’est dur, je me suis posé des tas de questions en me disant : « Est-ce que tu ne fais pas une connerie en le faisant ? » Mais j’estime qu’un employeur n’a pas le droit de faire ce qu’il veut n’importe comment.

TA : Ils vous ont versé 100 000 euros de dommages et intérêts.

SF : Oui.

TA : Ce qui vous sauvera après, ce sont les planches, notamment *Les Monologues du Vagin*. Vous dites : « Je suis devenue femme en étant maman, mais aussi en jouant *Les Monologues*. »

SF : C’était comme un cadeau du ciel ! C’est-à-dire que, moi, en tant que comédienne frustrée, et un peu castrée, finalement, j’allais souvent voir cette pièce… J’avais craqué pour elle. Ça a été un coup de foudre théâtral incroyable. Et quand Isabelle Rattier, la metteuse en scène, m’a appelée – j’étais encore chez M6, à l’époque, c’était quelques mois avant la fin –, elle m’a dit : « Écoute, je voudrais que tu viennes passer un bout d’essai pour *Les Monologues* », j’ai passé immédiatement le casting… Et j’ai été prise ! J’ai attendu un an, parce que la liste était très longue, tout le monde se battait pour jouer cette pièce… C’est toujours le cas aujourd’hui. Et ça a été un cadeau du ciel dans le sens où, déjà en tant que spectatrice, j’avais été conquise, mais alors en tant qu’interprète, c’est une magnifique mission qu’on m’offrait !

TA : Depuis, vous continuez entre le théâtre, la télévision, vous rêvez de faire un talk-show façon « Frou-Frou ».

SF : Oui.

TA : Vous avez également très envie de rechanter. Est-ce que vous êtes nostalgique de cette période ? De « Fan de » ?

SF : Ce n’est pas vraiment de la nostalgie, ce sont plus de bons souvenirs que l’on aime se remémorer. Mais aucune nostalgie. C’est vrai

que la période a changé. Aujourd'hui ce n'est plus du tout la même chose… Nous, à l'époque où on faisait ça, c'était encore très bon enfant. Je pense qu'on est vraiment tombés dans les belles années de la télé. Et c'est vrai que, quand on repense à tout ça, on se dit qu'on a vécu des choses formidables, et qu'on ne les aurait jamais vécues si ça n'avait pas été à cette période-là, précisément.

TA : Est-ce que vous êtes rancunière ? Vous en voulez à M6, finalement, de la façon dont ça s'est terminé ?
SF : Pas du tout. J'aurais aimé que ça se fasse avec beaucoup plus de délicatesse, autant pour eux que pour moi, mais je ne suis absolument pas rancunière. Ça vient du dalaï-lama, aussi ! *(Rires.)*

TA : Si c'était à refaire, qu'est-ce que vous ne referiez pas pareil, Séverine ?
SF : Je referais tout pareil !

TA : Tout pareil, depuis le début ?
SF : Tout pareil !

TA : Quand vous allez mourir, qu'est-ce que vous voulez qu'on marque sur votre tombe ?
SF : J'aimerais qu'on note que j'ai toujours été moi-même. Et que j'ai toujours été honnête, vraie, entière et respectueuse… Une fille avec de vraies valeurs qui est partie et qui a essayé, quelque part, de donner un petit peu de bonheur quand elle était sur terre.

TA : Merci Séverine, j'étais très heureux de rallumer la lumière sur vous.
SF : Moi aussi, c'était très agréable.

Qu'est-elle devenue ?

Vanessa, Ophélie, Séverine… Les Années 2000 ont été sans pitié pour la Sainte Trilogie des bombasses made in M6. Mais, dans le lot des machines à fantasmes censées incarner la Culture Jeune 90's bâtie par la sixième chaîne, sans doute Séverine semble s'en être sortie avec le moins de cicatrices. Il faut dire qu'en bonne wannabe viscérale, persuadée depuis son enfance d'être « faîte pour ça », Séverine avait déjà connu très jeune les inévitables *down* de la quête de paillettes. Victime de la lente érosion de la célébrité, effet collatéral de cette culture du narcissisme propre au web et à la real-tv, la miss paraît perdue dans notre ère de postmodernité qui préfère trasher ses idoles plutôt que les célébrer. C'est que Séverine, elle, en éternelle « Fan de » n'a toujours été qu'amour, glorifiant la valeur travail comme corollaire de la réussite (« Je compte bien prouver que je travaille dur », déclarait-elle au sommet de sa renommée), râlant gentiment de sa moue craquante contre l'archaïsme d'un vieux pays persistant à figer ses artistes dans des cases tout en exaltant la dynamique familiale de M6. Enfin, jusqu'à ce qu'à ce que la chaîne décide de se séparer brutalement de celle qui avoue avoir fondu en larmes devant les pataugas du dalaï-lama.

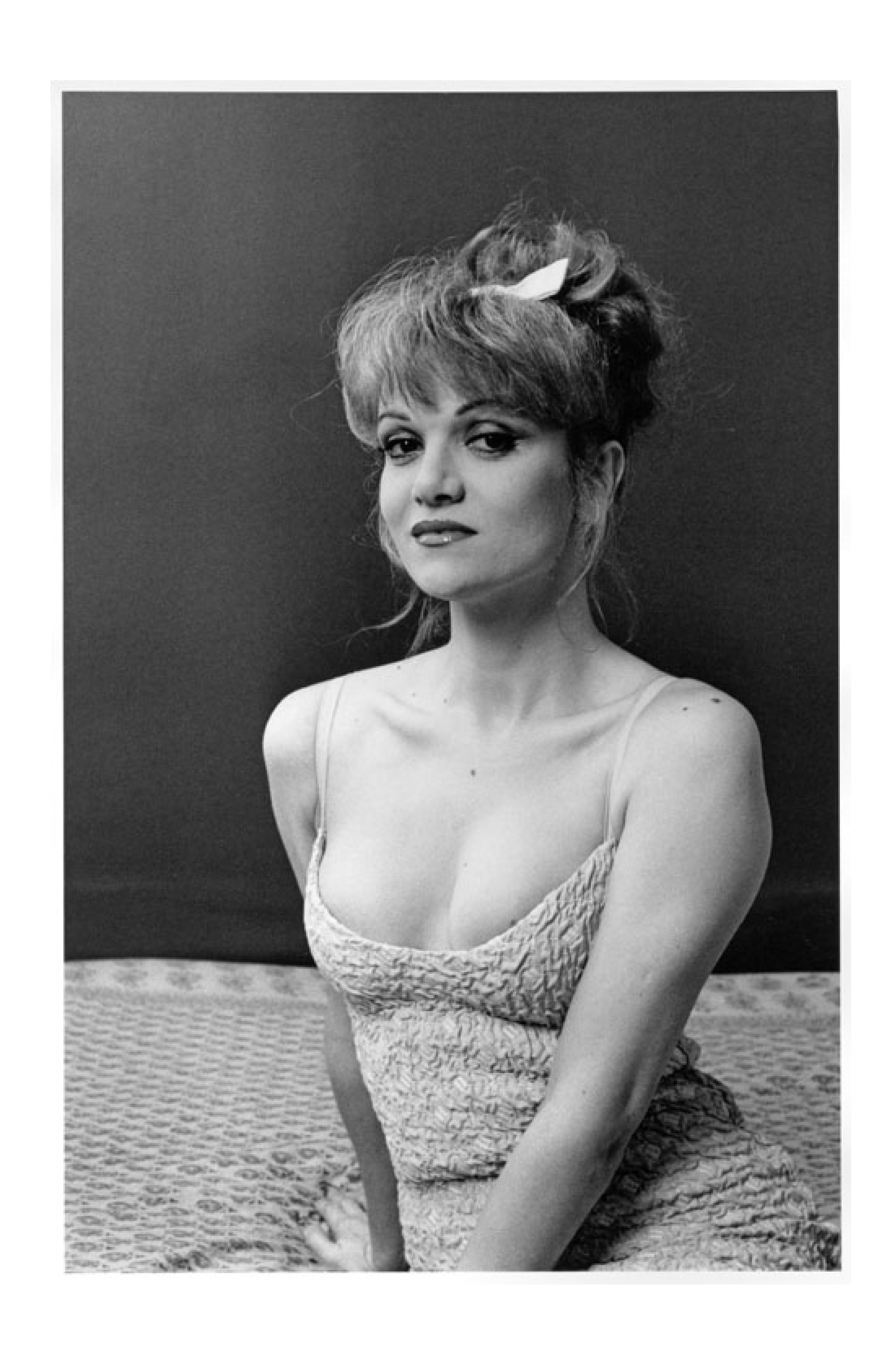
À l'époque pourtant, en 2004, notre infatigable collectionneuse de Barbie (« La femme que je voulais devenir quand j'étais enfant »), consciente du basculement mimétique qui s'opérait chez les fans de son émission emblématique des 90's, s'était lancée dans la pop-staristation de masse, jouant les Britney période « I Am Slave 4 You » dans son clip érotico-christique « Dieu me pardonne », et ce en essayant (trop tard) de blinder sa légitimité de starlette en ayant bavé, avec sa biographie *Des étoiles plein la tête*. Mariée, deux enfants, l'auto-intronisée missionnaire du bonheur (« Je suis persuadée que j'ai une mission sur terre qui est de donner du plaisir aux gens ») peine à trouver des fidèles à convertir, naviguant

entre le Pôle Emploi théâtral des actrices en peine de contrats (*Les Monologues du Vagin*) qu'elle squatte dès 2005 avant d'y revenir en 2012, la pièce de boulevard générationnelle *Bonjour Ivresse*, un rôle de marraine pour la WWF et quelques piges comme second couteau sur France Ô (*Riding Zone*).

Heureusement, Séverine, fille chérie de ses parents n'ayant pas hésité à larguer leur vie à La Réunion afin qu'elle épouse son destin d'artiste sans œuvre, peut compter sur le soutien de son clan. Mais aussi sur son caractère d'éternelle femme-enfant maniant à la perfection sa voix de pré-adolescente mutine sur le cd-livre éco-prosélyte *Vive ma planète !*, destiné à sensibiliser les mômes aux charmes de la vie écolo. Qu'on se rassure donc, Séverine n'est pas totalement une baby-star essorée par la brutalité de la télé. Elle peine simplement à trouver sa place dans un monde où l'on est désormais moins « fan de » que fan de soi.

V. C.





Marie France

TA : Et la lumière se rallume sur Marie France ! Bienvenue sur le plateau de « Tout le monde en a parlé » !

MF : Merci.

TA : Vous êtes née à Oran le 9 février 1946. Votre mère, qui avait déjà eu deux garçons, rêvait d'avoir une fille, donc pour elle vous étiez « Marie-France » dès votre premier cri.

MF : Je devais être Maryse…

TA : Votre mère vous coiffe et vous habille comme une poupée jusqu'à l'âge de cinq ans, ce qui n'a pas dû être pour rien dans ce qui vous est arrivé par la suite, j'imagine.

MF : Je pense que ce devait être une évidence, pour elle, parce que tout le monde disait : « Oh, quelle jolie petite fille vous avez ! »

TA : Votre père était cheminot, vous avez une enfance modeste et heureuse avec votre mère, votre grand-mère, vos deux frères et votre père. Votre père était un peu rustre et violent.

MF : Macho de base.

TA : Il était beau gosse.

MF : Beau gosse… oui.

TA : Dès votre plus jeune âge, vous êtes attirée par le monde des femmes : les poupées, le maquillage, les cheveux longs. Mais, en fait, vous ne pouvez pas assouvir ce penchant au grand jour.

MF : Il y avait un traumatisme, c'est certain. Dès ma plus tendre enfance, il y avait quelque chose qui n'allait pas dans ma vie. Et ça allait de moins en moins bien, d'ailleurs. C'est vrai que j'étais attirée par les femmes, je ne dessinais que des femmes… Et puis, il y avait aussi Saint Laurent qui débutait glorieusement à Paris dans la haute couture, et qui était oranais comme moi…

TA : Vous dites : « À l'école, j'ai aussitôt ressenti que j'étais à part. »

MF : J'étais complètement à l'écart des autres.

TA : À l'époque, vous rêvez de Brigitte Bardot, de Martine Carol, qui sont un peu vos idoles.

MF : Oui.

TA : À treize ans, premier flash amoureux : un prof de sixième qui, lui, a vingt-huit ans. Il ressemble à James Dean. Il vous embrasse, il veut aller plus loin, mais vous vous débattez.

MF : Dans un cinéma… J'en tremblais, et de désir et de peur.

TA : La seule à qui vous pouvez raconter tout ça, c'est votre grand-mère, qui compatit.

MF : Ma petite grand-mère, oui.

TA : Le 1er avril 1960, vous tentez de vous suicider avec un mélange d'Optalidon, de Phenergan et de mort-aux-rats. Tout ça parce que votre père vous avait engueulée sur un carnet de notes ?

MF : C'est vrai qu'à un moment donné – nous habitions à Alger –, j'avais trafiqué mes carnets de notes, et le directeur l'avait vu et avait prévenu mon père. Mon père, macho comme il était, quand il recevait les résultats de l'école, c'était la ceinture. Et il disait : « Par qui je commence ? » Il l'a très, très mal pris, il m'a giflée, m'a demandé de rentrer dans ma chambre et de ne pas dîner. Et là, je me suis dit : « J'en ai assez de cette vie, ce n'est plus possible, ce monde n'est pas pour moi, définitivement pas pour moi ! Je veux mourir tout de suite ! »

TA : Il s'en est fallu de peu, d'ailleurs.

MF : Oui, c'est vrai. Parce que ce n'est que vers 23 heures qu'on est entré tout à fait par hasard dans ma chambre et qu'on a vu que j'étais verte, pleine de bave et complètement crispée. Et, là, tout le monde s'est interrogé, on a fait venir une ambulance, il a fallu faire un lavage d'estomac… Enfin, c'était dramatique. Les médecins leur ont dit : « Soyez très cool avec elle… Si elle peut partir en vacances, faites-le… » Alors mes parents ont eu la bonne idée de m'envoyer à Viroflay.

TA : À Viroflay, chez vos cousins. Là, vous découvrez Paris, Saint-Germain-des-Prés.

MF : J'ai à peine quatorze ans. Je fugue l'après-midi en rusant, je prends le train, j'arrive à la gare Saint-Lazare ou à la gare Montparnasse… et je marche, puis je me retrouve à Saint-Germain-des-Prés.

TA : Quand vous revenez en Algérie, vous êtes un petit peu différente, évidemment, et vous rencontrez des camarades comme vous, avec qui vous faites des virées dans les bars de parachutistes.

MF : Je rencontre des créatures un peu hystériques à Alger, très sympathiques, qui étaient plus âgées que moi, mais qui me prennent un peu sous leurs ailes. Je les suis un peu partout, et je me retrouve dans les bars de parachutistes. À l'heure du couvre-feu, on se met à hurler dans les rues ! Tout le monde est affolé. Nous, on crie de joie, de bonheur, on est heureux !

TA : Les premiers slogans des Gazolines : « Bite au cul pailleté ! »

MF : « Bite » tout court ! « Au cul pailleté », ça a été rajouté par Les Gazolines ! *(Rires.)*

TA : Là, la guerre d'Algérie oblige votre famille à s'installer à Paris. Vous trouvez votre premier boulot dans un salon de coiffure rue de Maubeuge. Le samedi soir, vous découvrez évidemment les boîtes de nuit : Le Fiacre, Le Bilitis, Chez Michou… D'un seul coup, vous êtes chez vous. Vous vous dites : « Je ne suis pas tellement différente que ça, finalement. »

MF : J'avais déjà compris, depuis mon premier voyage, que Paris était la ville où je pouvais me réaliser. Il y avait des gens qui me ressemblaient, qui avaient un petit peu la même trajectoire que la mienne… et ça m'encourageait beaucoup.

TA : À partir de 1964, vous ne vous habillez plus qu'en femme, vous devenez « Marie France ». Vous dites : « Marie comme ma mère, et France comme ma terre promise. »

MF : Comme ce beau pays. La France me faisait rêver dans mon petit quartier perdu d'Oran, avec les bombes qui tombaient de tous les côtés. Quand je voyais, dans la presse des photos sur Paris et tout ce qui s'y passait… c'était ma seule échappatoire.

TA : À cette époque-là, vous commencez à vous habiller en femme, mais vous ne deviendrez une femme au sens propre qu'en 1985 à Londres. Vous dites : « Un matin nouveau, je me réveillais dans une rose. » C'est joli, non ?

MF : Oui. En fait, je me sentais déjà très femme. Je n'ai pas eu besoin d'attendre cette rectification chirurgicale pour me sentir plus femme. Simplement, pour moi, c'est vrai que c'était un grand pas en avant. C'était le bonheur de voir mon corps comme je l'avais rêvé et de me sentir libre. Je rêvais déjà de me promener nue sur les plages…

TA : On est au milieu des Années 60 : vous découvrez les joints, pas avec n'importe qui, puisque c'est en compagnie de Keith Richards et d'Anita Pallenberg, sa compagne de l'époque.

MF : Je me retrouve dans leur appartement dans le VIe, et je fume ces cigarettes magiques.

TA : Premiers pétards. Avec Keith Richards, ce n'est pas mal, quand même.

MF : Oui.

TA : Mais c'est votre copine, Orla, qui s'y colle. Vous, vous ne faites rien de sexuel ce soir-là.

MF : Moi, jusqu'à ma rectification, j'ai eu beaucoup de problèmes avec les amours passagers. J'avais toujours des garçons dans ma vie, mais il fallait qu'ils m'acceptent entièrement pour que je reste avec eux. Mais, de rencontrer un garçon et faire l'amour avec lui, comme ça, m'était impossible. Tandis que ma copine, ça ne la gênait pas du tout.

TA : Alors voilà, à vingt ans, vous êtes à Paris, vous faites la fête tous les soirs, vous devenez l'égérie du Jimmy's, la boîte de Régine. Au Club 65, vous rencontrez Coccinelle, le premier travesti célèbre en France, qui vous dit : « Tu es la nouvelle Coccinelle, la Coccinelle dans le vent. »

MF : Oui, c'est très beau, c'est très joli ce qu'elle me dit. Et c'était, en même temps, une investiture incroyable pour moi, parce que j'avais dix-sept ans.

TA : Au Club Saint-Germain, vous séduisez Nino Ferrer.
MF : Entre autres, oui.

TA : Il s'est passé quelque chose avec lui ?
MF : Oui, je crois qu'on a…

TA : Vous avez passé une nuit ensemble.
MF : On a dormi ensemble.

TA : Vous séduisez également Serge Gainsbourg, qui dira plus tard à Bambou : « Elle est la seule avec qui j'ai trompé Bardot. »
MF : Oui. C'est lui qui m'a séduite. Parce que moi j'étais, comme je le disais, toujours très timide, très réservée… Mais lui ne me quittait pas des yeux… C'est lui qui est venu vers moi, qui m'a d'abord invitée à déjeuner. C'est lui qui est revenu me demander : « Tu ne veux pas boire un verre avec moi ? » Très gentiment. J'ai craqué, il était tellement élégant. C'était Gainsbourg, ce n'était pas Gainsbarre.

TA : Oui, classe. En revanche, avec Onassis, que vous avez rencontré chez Castel, il ne se passe pas grand-chose.
MF : Non, parce que je n'ai jamais été vénale. C'est vrai que les hommes avec de l'argent ne m'ont jamais attirée. Et, même, il y avait un blocage. D'ailleurs, il y a toujours un blocage avec les gens qui ont de l'argent.

TA : C'est incroyable, parce que vous refusez pratiquement une aventure avec Onassis, et quand vous partez, il vous donne 5 000 francs pour payer le taxi.
MF : Oui, parce qu'il voit qu'il ne peut rien y avoir de plus. Donc, ça se finit comme ça. Mais, si j'avais voulu, j'aurais pu… Il était vraiment à genoux à mes pieds !

TA : C'est en 1969 que Jean-Marie Rivière vous engage à L'Alcazar dont vous ferez les grands soirs.
MF : Oui, après avoir dansé toutes les nuits pendant plusieurs années, et n'avoir rien fait d'autre, un jour je me suis dit : « Il faut quand même que tu

te décides à faire quelque chose. » Et la seule chose que j'avais envie de faire, c'était d'être sur scène.

TA : En 1972, vous fréquentez le FHAR, le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire. Avec cette bande d'artistes excentriques, vous fondez Les Gazolines. Vous traînez de vernissages en fêtes branchées en hurlant : « Bite au cul pailleté ! » On est bien d'accord ?

MF : Voilà, c'était ça ! On arrivait dans des réunions très sérieuses où les gens se prenaient la tête à parler de sujets graves. On rentrait et on criait : « Bite au cul pailleté ! » Donc, évidemment, on a été très remarquées !

TA : Là, vous créez votre spectacle en Marilyn, et c'est l'apothéose, vraiment le succès ! Vous êtes à la fois la star du Paris de la nuit, et en même temps, la star des intellos branchés décadents. Vous rencontrez Téchiné, qui vous donnera un rôle dans *Barocco*. Vous tournez pour Arrieta, vous montez sur scène pour Frédéric Mitterrand.

MF : C'est Frédéric Mitterrand qui me fait faire mes premiers pas au théâtre, oui. Et puis, ensuite, Marguerite Duras, aussi.

TA : Bien entendu, avec *Navire Night*, absolument.

MF : Voilà.

TA : Quelle a été la réaction de vos parents quand vous avez commencé à connaître cette célébrité ?

MF : Mes parents étaient très inquiets pour moi, parce qu'ils savaient que c'était une vie un peu marginale. Je n'avais pas de papiers… Mon père était carré, donc il fallait que je sois à la Sécurité Sociale, que j'ai des papiers… Il ne comprenait pas que je puisse vivre comme ça. Pendant toutes les années où j'ai fait des expériences qui ont duré, à mon goût, trop longtemps, ça a été comme ça, avec mes parents.

TA : Donc vos parents réagissent comment ?

MF : Ils sont un peu bluffés, mais, en même temps, eux, ce qui les fascine, ce qu'ils auraient voulu, c'est me voir arriver avec ma voiture, que j'ai mon appartement… Mais, bon, ils voyaient bien que ce n'était pas ça. J'ai toujours été une petite chose un peu trimballée.

TA : Comment ont réagi vos frères ?

MF : Mes deux frères, ça va. Parce qu'ils ont bien morflé eux aussi avec mon père…

TA : Il y en a un, Robert, dont vous avez découvert l'homosexualité.

MF : Oui.

TA : Ça vous a rapprochés, j'imagine.

MF : Non, pas vraiment.

TA : Ah bon ?

MF : Un peu… Mais… Non. Vous savez, ce n'est parce qu'on est homosexuel qu'on est brillant.

TA : Et vos amis, comment ils ont réagi devant ce succès ?

MF : J'ai toujours été aimée par les gens à Paris, par mes amis ; j'ai toujours été très, très supportée par eux.

TA : Quelles ont été vos relations avec les médias à l'époque ?

MF : Ce n'était pas facile parce que les médias étaient fascinés par ma personne. Par contre, la seule chose qu'ils disaient en parlant de moi, c'était toujours ce que moi je refusais que l'on dise à mon sujet. C'est-à-dire : travesti, transsexuel… J'estimais que, quand j'étais au théâtre et qu'on devait parler de l'artiste, on n'avait pas besoin de parler de sexualité.

TA : Vous avez gagné de l'argent, à cette époque ?

MF : Pas énormément, non. Je n'ai jamais vraiment manqué d'argent… Mais, non, je n'ai pas gagné beaucoup d'argent.

TA : Est-ce que cette notoriété vous a amenée à beaucoup de rencontres amoureuses ? Est-ce que, d'un seul coup, vous avez été encore plus draguée qu'avant ?

MF : J'ai toujours été très courtisée. Mais, mes amours, je les trouvais seule.

TA : Quel a été le meilleur moment de cette époque ?

MF : C'est l'amitié, c'est la fête, ce sont les gens que l'on voyait tous les soirs. C'est aussi à chaque fois les projets de théâtre ou de cinéma qui me comblaient de bonheur. C'est ça mes meilleurs moments.

TA : Et le pire moment ?
MF : C'est, à force d'expériences, d'aller trop loin dans les…

TA : … dans les drogues.
MF : Dans les drogues, et aussi me retrouver mal, mal foutue, et remonter la pente à chaque fois… Ça, c'était terrible.

TA : Oui, parce que vous avez commencé en fumant des pétards avec Keith Richards, mais après il y a eu les amphétamines, les Mandrax et l'héro.
MF : C'était l'époque. Les gens venaient dans ma chambre ronde à l'hôtel La Louisiane et me disaient : « Il y a une nouvelle came qu'il faut essayer ! » Et on me sortait de la poudre et des seringues… C'était festif.

TA : Vous avez quand même failli faire une overdose à un moment, non ?
MF : Oh ! J'en ai fait plusieurs.

TA : Vous vous en êtes sortie.
MF : Incroyable ! Je dois avoir un ange gardien… Une petite étoile…

TA : Il y a des époques plus ou moins bonnes. En 75, vous en êtes réduite à faire des strip-teases dans les fêtes foraines avec Paquita Paquin.
MF : Réduite, non. C'était un jeu, ça m'amusait énormément. Mais c'est vrai qu'en même temps, ça me faisait mon argent de poche.

TA : Là, vous restez une égérie de l'Underground, notamment à l'occasion de vos concerts au Palace. C'est la grande époque Fabrice Emaer. Vous faites partie de la bande de Louboutin, Pierre et Gilles, Pacadis, Eva Ionesco, Edwige… Enfin, vous êtes vraiment dans la bande du Palace.
MF : Tout à fait.

TA : Ce n'est peut-être pas un grand succès public, mais vous avez beaucoup de succès chez les branchés.
MF : Oui, à Paris.

TA : Aujourd'hui, vous êtes nostalgique de cette époque ?
MF : Pas vraiment, non. Mais je n'ai rien oublié.

TA : Si c'était à refaire, Marie France, qu'est-ce que vous ne referiez pas pareil ?
MF : Je ferais beaucoup moins de bêtises…

TA : Genre ?
MF : Je ferais moins d'expériences, je toucherais moins à ça. J'ai perdu énormément de temps, j'ai perdu des années, j'ai raté des opportunités incroyables de travail, des propositions magnifiques. Puis, j'aurais fait aussi mon changement…

TA : Plus tôt ?
MF : Plus tôt, beaucoup plus tôt. Oui, parce qu'à partir de ce moment-là, je me suis sentie tellement bien dans ma peau… J'ai pris la vie avec une sérénité jusqu'alors inconnue.

TA : Le jour où vous allez mourir, qu'est-ce que vous voulez qu'on écrive sur votre tombe ?
MF : « Ci-gît la Marie-France. »

TA : Whaou !
MF : « Chanteuse et artiste, chanteuse et actrice. »

TA : Au revoir, merci. J'ai été très heureux de rallumer la lumière sur vous, Marie-France.
MF : Merci.

Qu'est-elle devenue ?

On l'oublie mais, avant l'ère de la festivocratie sponsorisée, Paris a, par endroits, vraiment été une fête. Transéconomique, transgénérationnel mais aussi transgenres. Et Marie France, par sa classe intemporelle, son trouble identitaire à l'érotisme magnétique (Serge Gainsbourg et Léonard Cohen n'y ont pas été insensibles) et sa faculté à styliser le quotidien comme pour mieux échapper à sa laideur, en a été l'une des évidentes égéries *queer*. Qu'est devenue cette icône gay-intello, symbole d'une certaine grâce underground, depuis l'avènement de la tyrannie du cool ? À cette question, l'envoûtante Marie France, qui hypnotisa pour de vrai les spectateurs de Canal, le 1er janvier de l'année 1994 pour « L'Œil du Cyclone », répond très simplement qu'elle « fait le métier ».

Jamais absente depuis les premiers émois provoqués par son interprétation de Marilyn sur la scène de L'Alcazar, mais toujours plus ou moins inconnue du grand public, celle qui, l'année de ses vingt ans, en plein Saint-Germain narcotico-interlope, partait s'approvisionner en héroïne jusqu'en Thaïlande, poursuit dans une ombre relative, avec des moyens limités (« J'avance un peu seule », avoue-t-elle), et depuis la butte Montmartre, son éclectique quête du beau bizarre. Se glissant avec une élégance caméléonesque entre expérimentations punk-rock sexy financées par crowdfunding (*Phantom Featuring Marie France* en 2008 et, prévu fin janvier 2012 chez Freaksivilly Record, l'album *Kiss* signé Marie France et les Fantômes, composé d'un duo avec Chrissie Hynde des Pretenders), littérature (ses mémoires, *Elle était une fois*, publiées chez Denoël, en 2003) et hommages vaporeux à l'éternelle féminin (*Marie Antoinette Is Not Dead !* en 2008, Marie France visite Bardot un an plus tard).

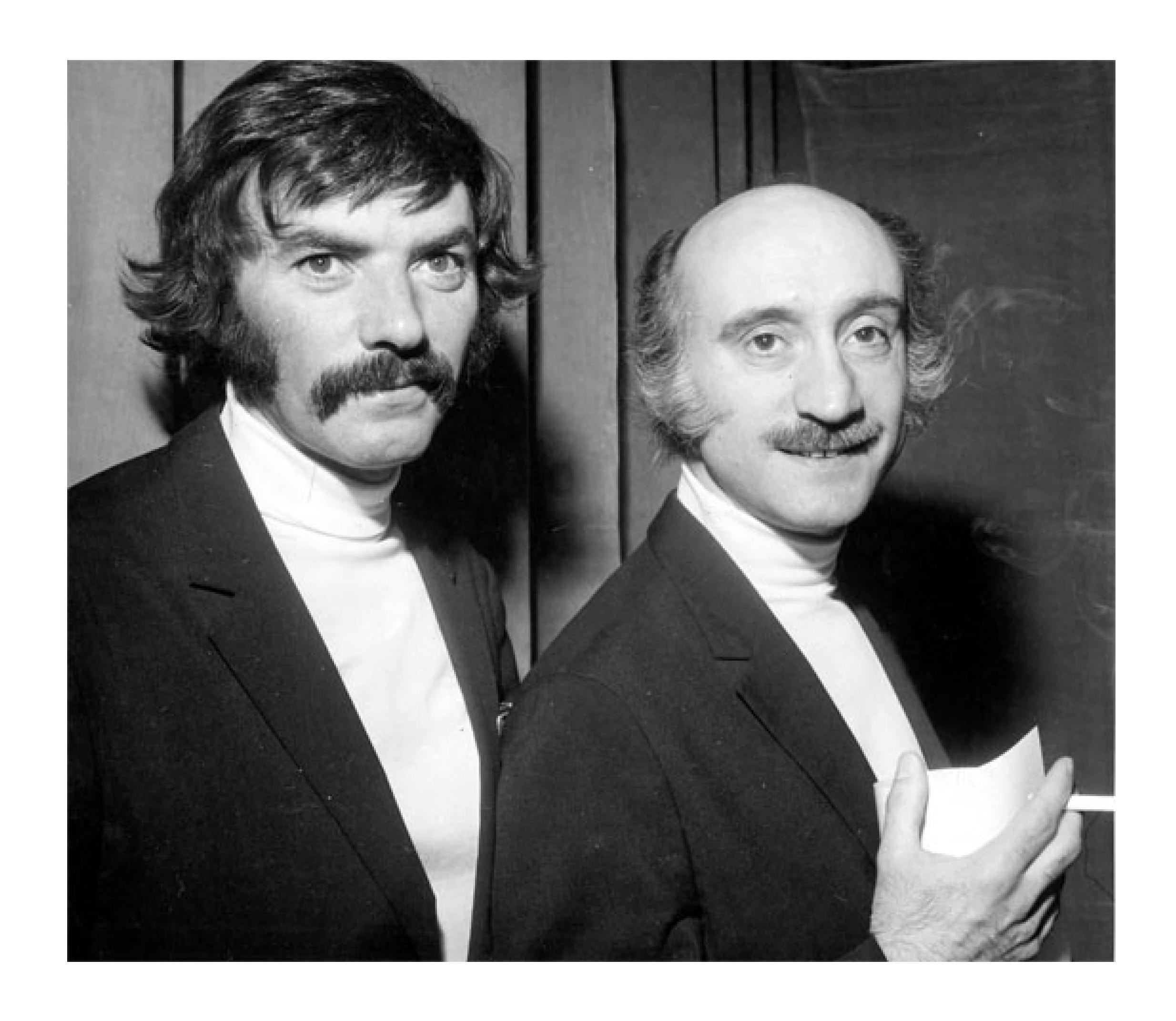
Comme auréolée d'une jeunesse éternelle malgré six overdoses à son actif, cette miraculée à l'ego débordant érigée en étendard (« Au fond de

moi, j'ai toujours pensé que j'étais une œuvre d'art… ») n'aura cependant jamais connu le succès qui lui était dû, la fascination crypto-gay de nombreux journalistes sur sa « transsexualité », ayant, malgré-elle, médiatiquement éclipsé une aura artistique qui, de Marguerite Duras à André Téchiné en passant par Marc Almond (du groupe Soft Cell) ou les Rita Mitsouko, aura envoûté les plus grands au-delà de toutes tendances ou hype éphémère.

« Il y a Johnny Hallyday et Marie France », dit de cette végétarienne convaincue qui voudrait qu'on « foute la paix aux animaux » son parolier pygmalion, Jacques Duvall. Et les fidèles du culte de Marie France qui, ces dernières années, ont eu l'occasion de la voir se produire en 2010 sur la scène de La Flèche d'Or ou du Réservoir ou fin 2011 sur celle des Trois Baudets ne peuvent que confirmer, dodelinant béatement de la tête de droite à gauche quand cette muse underground, couronnée en juillet dernier Chevalier des Arts et des Lettres, leur demande avec une fausse naïveté charmante : « Sérieusement, vous n'en avez pas marre de me voir ? »

V. C.





André Gaillard

TA : Et la lumière se rallume sur André Gaillard ! Bonsoir.
AG : Bonsoir.

TA : Bienvenue sur le plateau de « Tout le monde en a parlé » !
AG : Merci.

TA : Vous êtes né le 19 décembre 1927 à Paris. Vous avez quatre-vingt-trois ans. Votre père, grand mutilé de la guerre de 14/18, était gardien de square, parce qu'à l'époque, on devait donner aux grands blessés ce genre de charges. Vous, vous êtes d'abord maquettiste publicitaire, vous faites des affiches de spectacle, notamment celle du premier spectacle de Barbara à L'Écluse.
AG : C'était drôle parce que, à la fin d'un spectacle, elle râlait dans la salle. Alors je vais la voir et lui dis : « Qu'est-ce qui se passe ? » Elle me répond : « C'est Marconi, il m'emmerde, il veut des photos sur les affiches, je n'aime pas les photos. — Je peux te faire une maquette… — Voilà, fais-moi une maquette, apporte-moi ça demain. » Le lendemain je lui apporte deux maquettes. Elle fait : « C'est ça que je veux ! »

TA : C'était à la fois la pochette du disque et l'affiche du spectacle.
AG : Exactement.

TA : Ce genre d'expériences, plus le fait d'habiter rue de Vanves, pas loin de la rue de la Gaieté où il y avait trois music-halls – La Gaieté, Bobino et Le Casino Montparnasse –, tout ça vous donne envie de monter sur les planches. Au début, c'est le théâtre, ensuite ce sera la scène… Ce qui est terrible, c'est la réaction de vos parents. Votre mère vous dit : « Tu es fou ! » Et votre père éclate de rire.
AG : Mon père m'a dit : « D'abord, travaille à l'école et trouve un métier ! »

TA : Puis vous allez faire une rencontre qui va changer votre vie. En 1949, vous effectuez votre service militaire en Allemagne lorsque vous rencontrez un type que vous qualifiez de merveilleux : Teddy Vrignault. Vous vous souvenez de votre première rencontre ?
AG : Il était dans le deuxième escadron, j'étais dans le troisième, on avait été nommés brigadiers tous les deux. Et nos conversations, sans être les mêmes, étaient concordantes. Par exemple, moi j'adorais Alphonse Allais et Jules Renard, lui, c'était *Ubu Roi*… On a pratiquement passé des vacances à l'armée !

TA : Avec Teddy, vous montez un numéro. Ensuite, il quitte l'armée avant vous, vous le perdez de vue, mais, miracle, vous vous retrouvez par hasard sur les Champs-Élysées ! Teddy est déguisé en Indien, il est torse nu, il a des plumes partout, et il distribue des prospectus pour le film *Les Tuniques Rouges*. Miracle !

AG : Alors on est tombés dans les bras l'un de l'autre : « Qu'est-ce que tu fais ? — Moi je fais ça ! Et toi ? » Il suivait des cours de théâtre, et moi j'en avais suivi aussi en même temps… On s'est dit : « On va suivre des cours de théâtre ensemble ! »

TA : Vous vous apercevez très vite que vous aimez les mêmes auteurs, les mêmes histoires. Vous n'avez pas exactement le même humour, mais la dissemblance entre vous fonctionne très bien.

AG : Par exemple, une chose toute simple : on est en voiture, c'est lui qui conduisait, on s'arrête à un feu rouge. Une voiture s'arrête à côté, on regarde, il y a un bonhomme quelconque, on le regarde tous les deux, sans se concerter, et on éclate de rire. Ce type avait quelque chose qui nous a fait rire en même temps…

TA : Vous étiez sur la même longueur d'ondes. Vous commencez ensemble sur scène à L'Écluse. Au début, vous parodiez des chansons dramatiques des Années 1900, mais on vous conseille d'écrire des sketchs. Et c'est là que vous trouvez le secret de votre humour très particulier : tout est basé sur un rythme très rapide, sur des jeux de mots…

AG : Un ami qui m'a dit : « C'est drôle, vous écrivez l'anglais en français. »

TA : Oui, c'est vrai, c'est très anglo-saxon.

AG : On était flattés parce que, quand on voit les textes de Groucho, c'était quelque chose !

TA : Tous les sketchs sont écrits à deux, vous êtes parfaitement complémentaires. Et vous improvisez à partir d'un objet, d'un mot, comme ça, sans censure… Vous vous laissez aller…

AG : Je me souviens d'un truc : pendant deux heures, on a improvisé. Et on s'est marrés, mais vraiment ! On s'est marrés… puis on a fermé le truc et on a écrit autre chose !

TA : *(Rires.)* Ça vient d'où, le nom Frères Ennemis ?
AG : J'étais chez Teddy, place des Ternes – on s'était appelés au début Gismon et Gisbée, je ne sais pas pourquoi d'ailleurs – et on se dit : « Il y a Les Frères Jacques… » On regarde dans la bibliothèque, on voit un film des Frères Tharaud : *La Chronique des frères ennemis*. Les Frères Ennemis, voilà.

TA : Le succès arrive avec les Années 60. On vous demande même, en 1964, de jouer votre propre rôle au cinéma dans *Cherchez l'idole* de Boisrond, avec Johnny Hallyday. C'est vraiment la gloire ! Avec Gérard Pirès, vous ferez : *Elle court, elle court la banlieue*. Puis avec Jean Yanne, aussi, vous faites trois films ! Vous avez énormément de succès. Est-ce que vous pensez que le succès est arrivé vite ?
AG : On a eu la chance de naître à Saint-Germain-des-Prés, c'était formidable, fantastique. On déformait des textes pour ne pas dire comme tout le monde, et ça fonctionnait.

TA : Vos parents ont réagi comment ? Cette fois, ils étaient contents, non ?
AG : Ils étaient heureux comme tout. Ils sont venus me voir à Bobino, c'était la grande joie !

TA : Vos relations avec les journaux se passaient comment ?
AG : Très bien.

TA : Vous avez gagné de l'argent à l'époque ?
AG : On a bien vécu. J'ai acheté une maison à la campagne, lui il a acheté aussi un truc, je ne sais plus où, en Lorraine. Mais ça allait très bien.

TA : Et les filles, ça se passait comment ?
AG : Les filles, bien. Mais Teddy était un type très timide. Il attirait beaucoup les filles, et à chaque fois je le lui faisais remarquer, parce qu'il n'y faisait pas attention du tout ! *(Rires.)*

TA : Et vous ? Moins ?

AG : Oui, j'étais… Ça tombait ou ça ne tombait pas, mais je m'en foutais. Ce qui a beaucoup compté, c'est mon métier. C'était important.

TA : Quel a été le meilleur moment de toute cette époque ?

AG : Il y a des moments formidables… Dont un à L'Olympia. On avait un sketch qui se terminait par la tombola, et puis, un jour : « Le numéro 906 gagne un *(Il bafouille quelque chose.)* ! ». Ça a fait marrer tout le monde, et ça a duré une minute ! Le sketch faisait trois minutes au début… plus une minute, ça faisait quatre. À L'Olympia, le soir de la générale, ça a fait huit minutes ! On était pliés de rire, Teddy n'en pouvait plus parce qu'il faisait le type qui ne comprenait pas, et moi je parlais en grommelots, en racontant une histoire *! (Il fait comme s'il racontait une histoire en baragouinant un langage incompréhensible.)*

TA : ***(Rires.)*** **J'adore ! Quel a été le pire moment de toute cette époque ?**

AG : Il y a une chose : j'ai été engagé chez le Mime Marceau, et lui aussi.

TA : Mais lui n'était pas fait pour faire ça.

AG : Non, il n'était pas fait pour ça.

TA : Et puis, un jour, après trente ans de carrière et 750 sketchs, le 1er novembre 1984, Teddy Vrignault disparaît sans laisser la moindre trace. Un matin, il sort de chez lui au volant de sa 504 Peugeot, en emportant des objets, en laissant son chéquier et on ne l'a plus jamais revu. L'enquête n'a jamais été officiellement close.

AG : En fait, après la disparition de quelqu'un, on peut tout imaginer : la mort, l'assassinat… D'ailleurs, dans le *Quid* qui parut à l'époque, il y avait marqué « André Gaillard, Teddy Vrignault (disparu) ». Ils ne mettaient pas « mort ». On m'a dit des choses trop tard. On m'a dit des choses qui auraient pu servir si j'en avais parlé à la police… C'étaient des choses que je ne savais pas… Il allait dormir chez la grand-mère d'une femme que je connaissais, celle d'un docteur. Je n'ai jamais su qu'il dormait à Puteaux, il

ne m'a jamais dit ça… Il disparaissait, il jouait de la guitare… et il foutait le camp, il laissait sa femme.

TA : Et un jour, vous croyez l'apercevoir dans la rue.

AG : J'ai cru apercevoir les deux devant une vitrine, rue Dupleix, et je suis à 100 mètres, même pas, 60 mètres de là. Je regarde, j'étais figé, ils se retournent, ce n'était ni l'un ni l'autre. Je suis rentré chez moi, je n'ai même pas fait mes courses.

TA : Vous dites : « J'ai longtemps cherché le sommeil après sa disparition. »

AG : Ah oui…

TA : Vous dites : « Sa disparition m'a mutilé. »

AG : Oui, et, vous savez, il y a une chose importante, c'est Colette Duval, la championne du monde de saut en parachute qu'on avait prise comme régisseur. Elle était extraordinaire, elle était en coulisses… S'il y en a un qui se trompait, elle envoyait le machin… C'était drôle… Une bonne ambiance ! Quand il a disparu, tous les copains m'ont dit : « Il faut que tu trouves un partenaire sans ça tu vas tomber. » Oui, mais trouver un partenaire alors qu'on a travaillé trente-quatre ans avec le même… On ne retrouve pas un partenaire tout de suite, même s'il a du talent. Alors, je cherchais… Mais je connais les Français, si j'en avais trouvé un autre, ils auraient dit : « Teddy était meilleur ! » Or, d'un seul coup, je dis à Colette : « Tu vas le remplacer ! » Elle m'a dit : « Je n'ai jamais fait de scène ! » Je lui ai dit : « Tu vas en faire. » Et elle a remplacé Teddy d'une façon extraordinaire ! On a débuté au Caveau de la République devant 300 personnes. Et j'ai eu la chance que Le Luron rencontre une amie. Il demande comment ça va, elle dit : « Ils ont monté un numéro. — Et ça marche — C'est dur. — Qu'est-ce qu'on peut faire ? », a fait finalement Le Luron. Et un mois après, son producteur m'appelle : « André, voulez-vous faire un gala avec Le Luron ? — Oui, Monsieur ! » Et on est arrivés sous un chapiteau de 4 000 personnes, j'ai vu rentrer Coco devant moi – elle était habillée en noir et blanc, avec talons aiguilles –, je l'ai regardée marcher, et je me suis dit : « Ce n'est pas possible, elle est déjà venue ! » Et on a fait les mêmes rendements qu'avec Teddy !

TA : Pourquoi n'avez-vous pas continué avec elle alors ?
AG : Elle est décédée quatre ans après, d'un cancer…

TA : Sur Teddy, quelle est l'hypothèse qui vous semble la plus vraisemblable aujourd'hui ?
AG : Moi, il ne me racontait pas sa vie avec sa femme. Les copains de Montmartre me la racontaient… Ça ne lui réussissait pas tellement. Les gars me disaient : « Quand même, tu travailles avec lui, essaye de lui faire comprendre que… » Mais on se connaissait tellement… Vous savez, on répétait tous les jours de 10 heures du matin à 13 heures. Or, il vient un jour, on prend notre petit-déjeuner, puis on parle de tout et de rien. Il me dit : « Quoi de neuf ? » Je lui dis : « Rien… » Puis, d'un seul coup, j'improvise un truc : « Ah, si, il y a un copain des arts appliqués qui m'a téléphoné, il a des problèmes avec sa bonne femme. » Et on est partis sur la bonne femme. Il m'a posé des questions sur la bonne femme, sachant que c'était lui.

TA : Vous pensez qu'il a pu partir parce qu'il n'osait pas divorcer par exemple ?
AG : Il l'avait épousée pour le pire et le meilleur.

TA : Donc, peut-être que, plutôt que de supporter cette vie maritale qui ne lui convenait pas, il est parti refaire sa vie ailleurs.
AG : C'est possible.

TA : Vous pensez qu'il s'est suicidé ?
AG : Je ne crois pas. Mais, vous savez, dans la situation dans laquelle je me trouve, on peut tout supposer. Tout.

TA : Il est peut-être toujours en vie. Parce que, finalement, vous aviez quoi, un an de différence ?
AG : Un an de différence.

TA : Oui.
AG : C'est-ce que je me dis, d'ailleurs. On ne se rencontrera peut-être pas, mais c'est-ce que je me dis.

TA : C'est bizarre, cette histoire. Et s'il revenait, vous lui diriez quoi ?

AG : D'abord « Bonjour », c'est la moindre des politesses ! Mais je crois qu'on tomberait dans les bras l'un de l'autre. Moi, j'embrasse mon père, ma mère, etc. Je crois qu'il n'avait pas cette attitude-là en famille. Et dans le métier, vous savez comment c'est… on embrasse même des gens qu'on déteste. Mais lui était dur comme ça. *(Il touche la table.)* Je sentais ses muscles tendus, tendus tout le temps.

TA : Il a peut-être craqué. Vous lui en voulez d'avoir détruit votre duo ?

AG : Surtout quand Colette est décédée. J'avais un copain qui m'a dit, lorsque Colette est décédée et que Teddy avait disparu : « C'est dur de travailler avec toi ! » *(Rires.)*

TA : Vous, vous poursuivez votre carrière au théâtre, au cinéma… Vous faites « Les Grosses Têtes » sur RTL. Ce qui est formidable, dans votre histoire, c'est que votre grande consolation, c'est quand vos deux filles, Sylvia et Valérie Gaillard, reprennent les sketchs des Frères Ennemis sous le nom des Sœurs Z'ennemies.

AG : Oui, oui !

TA : C'est formidable, ça !

AG : Elles m'ont épaté.

TA : Quelle satisfaction ! Aujourd'hui, vous êtes nostalgique de cette époque, la grande époque avec Teddy ?

AG : Il fait partie de ma vie, ça a été ma vie.

TA : André, si c'était à refaire, qu'est-ce que vous ne referiez pas pareil dans cette vie ? Vous reprendriez la même vie, avec Teddy, malgré ce qui s'est passé ?

AG : Oui, certainement. S'il était d'accord. Il n'y a qu'avec lui… Parce que remonter avec quelqu'un d'autre n'est pas possible ; de toute façon, on ne peut pas…

TA : J’espère que ce sera le plus tard possible mais, le jour où vous allez mourir, que voulez-vous qu’on écrive sur votre tombe ?
AG : « Ici, c’est l’au-delà de mes espérances. »

TA : C’est bien !
AG : *(Rires.)*

TA : Merci André, j’étais très heureux de rallumer la lumière sur vous.
AG : Je vous remercie

Qu'est-il devenu ?

« *Allô, je voudrais parler à Goya.*
— *Le peintre ou la chanteuse ?*
— *Voyons monsieur, le peintre est mort.*
— *Dommage. Et la chanteuse ?*
— Elle chante.
— *Dommage !* »

Cet échange téléphonique, mêlant humour absurde et art de la vanne qui fait mouche à valeur linguistique ajoutée, vous fait penser au *SAV des émissions* d'Omar et Fred ? C'est normal. Car il s'agit simplement d'un des nombreux emprunts de nos humoristes hexagonaux au riche patrimoine des Frères Ennemis.

Pourtant, derrière le souvenir nostalgique de ces morceaux de bravoure langagiers, l'histoire de ce tandem à l'étrange alchimie fraternelle a plus à voir, dans son dénouement, avec un drame psychologique qu'avec un sketch de Gad Elmaleh. Atomisée en vol après plus de vingt années passées à zigzaguer entre les planches et le 7e Art pour y distribuer bons mots à la fluidité stupéfiante et instants de poésie surréalistes, l'entité Frères Ennemis a, ensuite, été comme frappée par la malédiction Teddy Vrignault. Ainsi de sa femme, décédée quatre ans plus tard après deux tentatives de défenestration, ou encore de Colette Duval, ancienne régisseuse et nouvelle complice inespérée de l'éternel endeuillé André Gaillard, emportée, elle, par un cancer foudroyant au même moment.

Jamais retrouvé malgré l'aide de la police, d'appels à témoins télévisés (« Au nom de l'amour », avec Pierre Bellemare, sur le FR3 de l'époque) et de multiples médiums, Teddy est officiellement mort depuis le 1er janvier 2001, ne laissant derrière lui aucun descendant réel, mais de nombreux

avatars symboliques au talent parfois contestable (Éric et Ramzy, Chevallier et Laspales, etc.)

À ce jour, depuis la rue de Grenelle où sa notoriété datant du siècle dernier crée peu de mouvements de foule, André, fringuant octogénaire au spleen rieur, entre deux déjeuners/séances de séduction chaste, pose lentement sur papier ses mémoires. Un recueil de nouvelles (*Une semaine chargée*), quelques tours sur les planches (*Lorsque l'enfant paraît*), des tentatives de résurrection du mythique duo auprès d'autres moitiés, la publication des 750 sketchs sous forme de livrets aux couleurs flashy, l'édition en 2004 d'un DVD anthologie… André, devenu un temps résident aux « Grosses Têtes », l'avoue : depuis que son double à la moustache gauloise s'est évaporé dans la nature, il a perdu « la rigueur dans le travail ». Alors, pour s'immerger dans ses harassantes recherches mémorielles, André (sur le créneau « Avec ma femme nous formons une belle équipe. Surtout moi ! ») a gentiment imposé à madame, Simone, une vie de néo-jeune couple, en s'installant dans sa garçonnière du cinquième étage. Les Frères Ennemis, ce faux jumeau, les laisse évoluer à travers les autres, que ce soit par une éphémère reprise du duo Flancs Tireurs ou des propres filles d'André Gaillard, Silvia et Valérie, qui, en s'intronisant Sœurs Z'ennemies, dans un geste d'hommage filial, ont fait revivre sur la scène du Café Edgar la part orpheline d'un père condamné à répéter seul au bout du fil : « Allô Teddy ? Ici André. »

V. C.





Éric Galliano

TA : Et la lumière se rallume sur Éric Galliano ! Bonsoir.
EG : Bonsoir.

TA : Bienvenue dans « Tout le monde en a parlé », Éric !
EG : Merci.

TA : Vous êtes né le 12 juillet 1965 à Marseille. Votre père est commercial, votre mère institutrice et directrice d'école. Enfance sans problème.
EG : Oui.

TA : Dans un petit village entre Aix et Marseille qui s'appelle Cabriès.
EG : Exactement.

TA : Vocation précoce, vous voulez devenir comédien.
EG : Au départ, je voulais devenir vétérinaire et puis, très vite, oui, j'ai dit à mes parents que je voulais être comédien. Et ils me disaient : « D'accord. À part ça, qu'est-ce que tu veux faire ? »

TA : ***(Rires.)*** **Pour rassurer vos parents, vous passez un CAP de prothésiste dentaire.**
EG : Oui.

TA : Mais vous passez aussi le BAFA et partez travailler comme G.O. au Club Med.
EG : Oui, à Montgenèvre.

TA : Vous n'êtes pas parti bien loin. Ce n'est pas le bout du monde.
EG : Non, je ne suis pas parti très, très loin…

TA : Ensuite, vous allez vous perfectionner dans la compagnie de Michel Fugain à Nice.
EG : On fait de la danse, du chant et du théâtre au même endroit. J'ai passé les auditions, j'ai été pris et ça a commencé comme ça.

TA : Ensuite, vous vous essayez un peu au café-théâtre.
EG : On fait des sketchs avec des copains de l'Atelier Fugain. On joue dans des bars, des cafés… Enfin, la vie de comédien démarre !

TA : Il n'est alors pas question de faire de la télé, d'ailleurs vos profs vous le déconseillent. Mais comme vos plans de comédien tombent à l'eau, vous passez un casting organisé par TMC.
EG : Je me suis dit : « Passe le casting, ça te fera un training… » Donc, j'y suis allé comme si j'allais à la boulangerie acheter deux croissants.

TA : Vous ne vous trouvez pas bon.
EG : Catastrophique.

TA : Mais vous gagnez.
EG : Voilà, oui.

TA : Vous devenez speakerin sur TMC.
EG : Oui. Ça a duré de janvier à juin. Je présentais les programmes. Je leur avais demandé si je pouvais faire des sketchs en même temps – parce que comme je sortais de l'Atelier Michel Fugain, je trouvais sympa de pouvoir utiliser ce que j'avais appris –, et puis quand on a 20 ans, on se trouve toujours très drôle… Et j'aimais bien, aussi.

TA : C'est là que TF1 vous remarque. À vingt-cinq ans, vous faites votre première grande télé avec Danielle Gilbert dans « Les Grandes Oreilles ».
EG : Oui, il fallait reconnaître des sons. C'était un petit jeu sans prétention, mais je pense que l'ambiance était là.

TA : Votre dynamisme et votre jeunesse plaisent beaucoup. Vous enchaînez avec « T'es pas cap », « Surtout le matin » et « L'après-midi aussi ». Donc ça commence à très bien marcher pour vous. Est-ce que vous avez le sentiment de vous embarquer dans un chemin qui n'est pas le vôtre, ou, au contraire, en prenez-vous votre parti ?
EG : J'en prends mon parti. Parce qu'à partir du moment où j'ai compris que la télévision me plaisait, je n'ai jamais fait les choses à

reculons ou à contre cœur. En même temps, c'est allé très vite, j'avais beaucoup d'antenne.

TA : Vous étiez le seul à avoir deux émissions par jour. Maintenant, il y a Nagui… mais ce n'était jamais arrivé.

EG : Oui. Et en direct. Mon épouse venait d'accoucher, donc c'était assez compliqué à gérer. Quand on a vingt ans, ce n'est pas toujours évident. Mais j'essayais de gérer ça le mieux possible.

TA : En 1988, quand Max Meynier, qui anime « Le Juste Prix » est victime d'un accident cardiaque, vous le remplacez au pied levé et l'audience explose complètement !

EG : Oui, moi je n'avais vu le jeu qu'aux États-Unis, ma femme étant américaine, avec un animateur hystérique. Comme j'étais plutôt vif, je l'ai animé comme là-bas ! Alors que Max était plutôt quelqu'un de cool, bon papa. Et, du coup, l'audience a explosé parce que j'allais chercher les gens dans le public, etc.

TA : Vous devenez « Monsieur Juste Prix »… TF1 vous faisant comprendre que la place de Max Meynier est à prendre, là, vous refusez.

EG : Je refuse parce que Max Meynier m'appelait de sa chambre d'hôpital et me disait : « Je te remercie vraiment, Éric, c'est très sympa d'avoir repris l'émission au pied levé… Ça va mieux, je vais bientôt pouvoir revenir. » Et de l'autre côté, TF1 me disait : « Max Meynier ne reviendra jamais, c'est toi qui vas garder l'émission. » Et je leur dis : « Mais ce n'est pas possible, je ne peux pas faire ça. »

TA : Et Patrick Roy a accepté, lui.

EG : À partir du moment où j'ai dit non à TF1, moi, je m'accrochais à mes talk-shows, parce que j'étais plein de rêves… Je leur disais : « J'ai mes talk-shows ! » Mais je suis parti en vacances aux États-Unis et TF1 a supprimé les talk-shows de la grille. « De toute façon, quand il va rentrer, il n'aura pas le choix », devaient-ils se dire. Cependant quand je suis rentré, têtu comme une mule, j'ai fait : « Non, je ne ferai pas "Le Juste Prix". » Donc ils l'ont proposé à Patrick Roy qui a fait ça remarquablement.

TA : Et vous n'aviez plus de talk-shows.

EG : Je n'avais plus de talk-shows, je n'avais plus rien.

TA : Là, vous passez sur France 2, et ça repart de plus belle. Vous êtes l'animateur des émissions jeunesse. Vous étiez l'arme « Anti-Dorothée » d'Antenne 2.

EG : Au départ, non. C'est-à-dire qu'on m'a embauché pour six mois et puis, après, ça s'est prolongé, Marie-France Brière est arrivée et tout a explosé.

TA : Cette célébrité est arrivée assez rapidement, finalement ?

EG : Oui, assez vite. On va dire en deux, trois ans.

TA : Quelles ont été les réactions de votre entourage ?

EG : Très bonnes, ils étaient très contents pour moi. J'ai toujours eu les mêmes copains, j'ai toujours essayé au maximum de garder les pieds sur terre, et puis dès que je décollais un petit peu, il y en avait toujours un qui se chargeait de me ramener dans la réalité.

TA : Et vos parents ?

EG : Très fiers. Ma mère a un peu fait la gueule au départ, parce que je n'étais pas prothésiste dentaire… Mais ça, c'était très bien, c'était un bon travail ! *(Rires.)* Et puis, après, le jour où j'ai été pris à Télé Monte-Carlo, elle m'a téléphoné le soir même, en larmes. Elle m'a dit : « Tu fais dix ans de moins ! »

TA : Vous avez gagné de l'argent à l'époque ?

EG : J'ai gagné pas mal d'argent, oui. Je me souviens de mon premier contrat avec TF1, quand j'ai fait « Les Grandes Oreilles », j'ai signé avec une production et j'étais payé quelque chose comme 10 000 francs. Et puis, un jour, TF1 me convoque et je comprends qu'on va me proposer un contrat d'exclusivité et je me dis : « Je ne me laisserai pas avoir, c'est 15 000 ou rien du tout. » J'arrive au bureau de TF1, on me passe la brosse, etc. : « Éric, vous êtes formidable… » Et je me disais : « Vas-y, coco, je te laisse parler, de toute façon je ne me laisserai pas avoir. » « On vous veut en exclusivité, une exclusivité ça se paye : 50 000 francs par mois ! »

TA : Whaou !

EG : Là, je n'y comprends rien du tout, parce que je sortais de Télé Monte-Carlo où j'étais payé au cachet… J'étais abasourdi. Et puis, après, sur France 2, ça a été un petit peu plus. Oui… j'avais beaucoup d'émissions, donc beaucoup d'antenne, je devais gagner certains mois dans les… 80 000 francs !

TA : Ah oui, c'est bien.

EG : C'était bien, oui.

TA : Mais pas de quoi vivre jusqu'à la fin de vos jours sans rien faire.

EG : Non, non, voilà !

TA : Vous avez tout dépensé au fur et à mesure ?

EG : J'ai mis de côté, j'ai acheté un appartement, après je l'ai revendu, parce qu'on s'est séparés avec mon épouse. Et puis, comme elle est repartie aux États-Unis, l'argent est parti avec elle. J'ai essayé de ne pas faire tout et n'importe quoi avec cet argent.

TA : Est-ce que votre divorce avec la maman de Mélissa est dû à votre activité à la télévision ?

EG : Elle vivait assez mal l'humour, le second degré, avait beaucoup de mal… Je me rappelle que « Les Guignols » me tapaient vraiment sur la tête. Et elle, elle était furax.

TA : Elle en souffrait.

EG : Elle en souffrait beaucoup parce qu'elle ne comprenait pas le second degré, et elle voyait que je dormais très peu la nuit, que je faisais mon maximum en tant que papa, que je travaillais beaucoup le jour, et trouvait ça particulièrement injuste. Et j'avais beau essayer de lui expliquer, le second degré passait très mal. Mais on s'est séparés parce que c'était une histoire d'amour qui se terminait.

TA : Et puis, après, c'est un peu le déclin.

EG : Oui.

TA : Marie-France Brière quitte Antenne 2, vous demandez à faire autre chose que des émissions pour la jeunesse vous aviez envie de refaire des talk-shows d'adultes ?

EG : On m'avait parlé de la deuxième partie de soirée. C'était dans mon contrat, d'ailleurs. Et puis l'audience ayant explosé, on m'a dit : « Éric, vous allez rester à la jeunesse. »

TA : Le succès fidèle.

EG : Voilà.

TA : Vous rejoignez TF1 à nouveau et vous remplacez Corbier dans le « Club Dorothée ». Mais c'est la dernière année du « Club Dorothée ».

EG : C'était pour la dernière année. Dorothée n'avait pas compris d'ailleurs. Je me souviens de la première réunion de travail, elle m'avait dit : « Mais qu'est-ce que tu fous là ? » Elle ne comprenait pas, parce que tout le monde essayait de quitter le navire. Il était alors de bon ton de cracher sur Dorothée, et moi je débarquais.

TA : À ce moment-là, ce n'est pas vous qui quittez la télé, c'est la télé qui vous quitte !

EG : Exactement. Oui, on ne m'a plus rien proposé.

TA : On ne vous propose rien.

EG : J'ai travaillé sur beaucoup de projets… qu'on ne lisait pas. Je demandais des rendez-vous : on me recevait poliment ou on ne me recevait pas. Au final, on ne m'a plus rien proposé. Donc j'ai pris un autre chemin.

TA : Aujourd'hui, vous avez ce magasin de chaussures à Besançon. Vous avez l'air très heureux avec Jean-Marc… qui a les dents de la chance.

EG : Oui !

TA : En tant que prothésiste raté…

EG : J'ai dit : « Ça, on n'y touche pas ! » Non, franchement, c'est trop joli.

TA : Vous êtes nostalgique de la grande époque ?

EG : Non, pas du tout. J'ai vécu des choses tellement fantastiques en quelques années… J'ai fait de la chanson, j'ai fait de la télévision, j'ai fait du théâtre, j'ai fait des téléfilms, j'ai fait des séries. Donc, oui, quand je regarde ça, c'est beaucoup de bonheur et des souvenirs extraordinaires, mais aucune amertume.

TA : Si c'était à refaire, Éric, qu'est-ce que vous ne referiez pas pareil ?

EG : J'aurais au départ, au tout départ, quand Dominique Cantien a quitté Antenne 2 pour venir sur TF1, accepté la proposition de Canal. Parce que pendant plusieurs mois, Alain de Greef m'appelait très souvent pour me dire : « Éric, rejoins-nous sur Canal. »

TA : Et pourquoi pas ?

EG : J'ai dit non parce que Dominique Cantien a peut-être un petit peu plus forcé les choses… Elle m'a un peu plus bousculé pour que je reste avec elle sur TF1. Alain de Greef m'a plutôt laissé faire. S'il m'avait un peu plus bousculé, je serais allé sur Canal. Voilà… Mais bon, il ne faut jamais regretter.

TA : Sur votre tombe, quelle épitaphe vous voudriez inscrire ?

EG : « A vécu heureux. »

TA : « Salut les canards ! », aussi ?

EG : Oui ! *(Rires.)*

TA : C'était génial, ça ! Merci Éric, j'étais très heureux de rallumer la lumière sur vous, merci beaucoup.

EG : Merci à vous, merci.

Qu'est-il devenu ?

14 mars 2010. Sur le plateau du « Jacky Journal d'Aujourd'hui » (JJDA), étrange ovni télévisuel diffusé sur IDF1 où Jacky, insubmersible artisan du spectacle, téléphone à la main et en totale roue libre, œuvre à la réhabilitation de la libre antenne filmée, se faisant à l'occasion allègrement insulter pour la beauté du job. Heureusement, ce soir-là, l'interlocuteur est sympathique. C'est Éric Galliano au téléphone, un ancien du « Club Dorothée » période grande dépression. « Bon, alors Éric, il paraît que tu as fait ton coming out sur la chaîne M6 ? — N'importe, quoi. — Ha bon ? Mais alors, qu'est-ce qui se passe, Éric Galliano ? — C'est n'importe quoi, mon coming out je l'ai fait il y a 150 ans !

L'échange vaguement surréaliste fait écho à un reportage du magazine « Accès Privé » sur l'ex-animateur à qui l'on prédisait, à l'orée des 90's, une carrière à la Dechavanne. Là, Éric, en sevrage presque total des plateaux depuis près de quinze ans, y racontait sa délocalisation à Besançon le jour où son nom a été rayé des transferts du mercato. Il évoquait aussi son étonnante reconversion sur le front de la chaussure (il tient en centre-ville le magasin Les Trottoirs du Bronx) et son coup de foudre inattendu pour Jean-Marc, un chauffeur de bus qui, par amour, l'a convaincu de renouer avec la vie provinciale ordinaire. Un bouleversement existentiel qu'Éric semble vouloir relativiser à tout prix. « Les choses se sont faites naturellement. Ma fille m'a beaucoup soutenu. Gay, ça m'est un peu tombé dessus par hasard. Je ne revendique rien du tout », avouait dans la foulée au quotidien *France-Soir* celui qui, marié plusieurs années à un mannequin US, Véronique, par ailleurs père d'une jeune fille, paraît s'être arrêté de vieillir depuis que les projos se sont éteints.

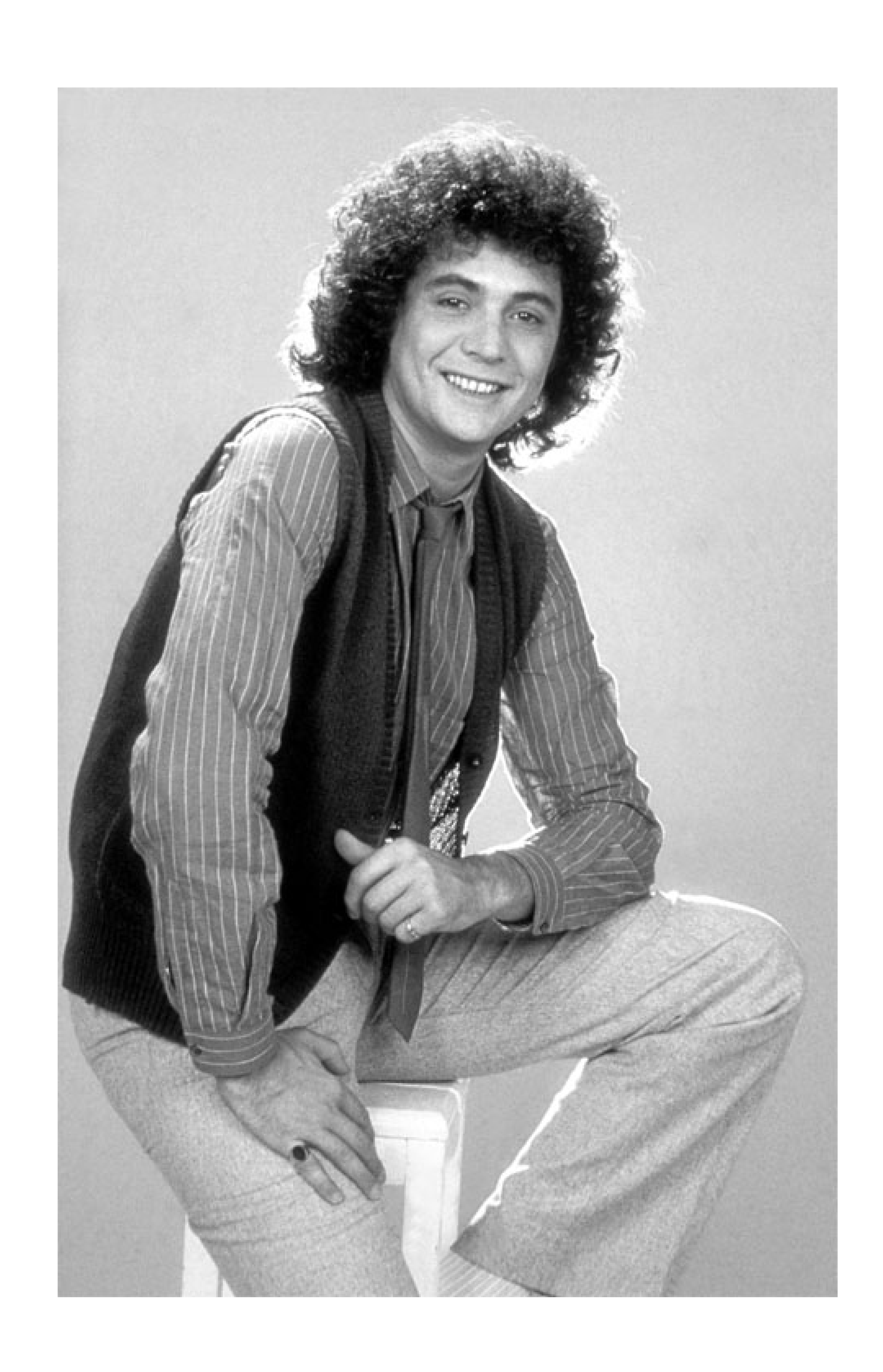
Déclassé niveau finances (il est passé de 15 000 à 2 000 euros mensuels) Éric, dont l'entourage parisien lui a brusquement tourné le dos

une fois sa starification émoussée, était sans doute humainement trop sensible pour survivre dans ce continent hostile qu'est le monde de la télé, refusant les postes à dimension mortifère (l'épisode « Le Juste Prix ») tout en se laissant infantiliser dans le rôle du présentateur jeunesse malgré des appels du pied de Canal.

Sans le savoir, Éric était en fait la version masculine du personnage dont il racontait les méandres dans la chanson « L'Étranger parfait » que lui avait écrite Jean-Patrick Capdevielle : « Même la télé l'appelle/Voudrait bien qu'elle revienne/Paraît que cette vie qu'elle vit/C'est pas la sienne. » Manifestement adepte du « positive thinking », l'ex-grand frère du PAF à la bienveillance sous vitamines C s'est, depuis, recréé une tribu, moins intéressée, et martèle, tel un mantra, que sa carrière d'hier n'était que du bonheur. D'ailleurs, si Éric n'a pas vraiment profité du douloureux revival Dorothée, il n'a pas encore tout à fait tourné la page. Se rendant bien volontiers sur les plateaux nourris d'icônes 80's (« Le Maillon Faible », « La Télé est à Vous », « Morandini ! », etc.), repassant des essais jamais conclus avec les pontes de France Télévisions et continuant d'user de la presse quand celle-ci veut bien lui donner la parole pour lancer des appels d'offres, il explique : « Le milieu artistique m'a manqué, mais je n'avais rien à proposer. Aujourd'hui, j'ai des idées. Je travaille sur des projets et j'ai envie de revenir. » Un rêve de come-back qui lui vient surtout le matin, mais sans doute l'après-midi aussi.

V. C.





Patrick Hernandez

TA : Et la lumière se rallume sur Patrick Hernandez ! Patrick, bienvenue sur le plateau de « Tout le monde en a parlé » !

PH : Merci de me recevoir.

TA : Vous êtes né le 6 avril 1949 au Blanc-Mesnil en Seine-Saint-Denis. Père d'origine espagnole, pharmacien. Mère d'origine austro-italienne. Études à l'ancien CSG Pierre Curie, puis au lycée de Gonesse. Bon élève. Au départ, vous voulez devenir prof d'anglais.

PH : Tout à fait.

TA : Et c'est pour ça que vos parents vous envoient en Angleterre, dans le Kent.

PH : Erreur !

TA : Parce que, là-bas, vous découvrez Les Beatles et la Britpop.

PH : Je me dis : « C'est ça que je veux faire ! »

TA : Vous commencez à jouer de la guitare. Adieu les études, la musique s'empare de vous. En 1968, vous devancez l'appel au service militaire et vous devenez secrétaire du chef d'État-major maritime de Toulon. Pas très rock 'n' roll !

PH : Je préférais ça à l'épluchage de pommes de terre en cuisine. J'étais un peu un planqué. Je me suis rapidement rendu compte que ce n'était pas ma voie, et j'ai donc résilié mon contrat avant la fin des classes.

TA : Là, vous revenez à la musique, vous vous perfectionnez à la guitare dans des orchestres de bals, principalement dans la région de Périgueux.

PH : Tout à fait.

TA : Quelques années plus tard, vous montez à Paris pour une audition chez les disques Flèche, la société de Claude François. Là, vous sympathisez avec une Claudette qui vous conseille de rencontrer un groupe : Paris Palace Hotel, PPH, qui cherche un guitariste-chanteur.

PH : Ils sont très inspirés par Les Beatles, et franchement ça me branche. Donc, je me dis : « Je vais vraisemblablement signer avec Flèche,

mais je vais quand même rencontrer ces gens. » Et après la rencontre, très rapidement, je sais que je vais partir avec eux, écrire avec eux.

TA : Et vous ne signez pas avec Claude François.
PH : Non.

TA : Le groupe PPH va sortir trois 45 tours sans grand succès, et, en 1974, ils préparent un album sous la houlette d'un producteur belge nommé Jean Van Loo, associé à un producteur français, Jean-Claude Pellerin. C'est à cette époque que vous écrivez « Born to Be Alive ». Cette chanson vous est inspirée au départ par « Born to Be Wild » de Steppenwolf, pour les paroles.
PH : Effectivement, pour « Born to Be Alive », je chante « Born to Be Wild », en me disant : « Je ne peux pas garder ce titre, il va falloir trouver autre chose. » Et le premier mot qui me vient à l'esprit, c'est « alive », ce qui fait un pléonasme en anglais, mais qui va finalement faire sa petite carrière par la suite !

TA : Au départ, cette chanson, c'est un rock. Vous allez la chanter trois ans avec Paris Palace Hotel, sous sa forme rock. En 1978, PPH se dissout, vous repartez dans le Périgord dans une cabane. Vous étiez baba- cool ?
PH : Oui, j'ai fait partie de la génération des babas-cools. Je vis dans les bois pendant un moment avec une hache à la tête du lit pour éviter les incursions dans ma cabane. Je vis d'eau fraîche, et même pas d'amour, puisque je suis seul dans cette cabane !

TA : Vous êtes en plein trip bucolique quand le fameux producteur belge, Jean Van Loo, vous appelle. Il vous demande de le rejoindre en Belgique, à Ohain, au studio de Marc Aryan, le studio Katy, pour enregistrer une chanson intitulée « Making Love ».
PH : Tout à fait.

TA : Et, là, pendant une pause, vous fredonnez « Born to Be Alive » en vous accompagnant à la guitare, et ce Jean Van Loo vous dit : « Mais pourquoi tu n'en fais pas un morceau disco ? » Pour vous, c'est un crève-cœur, parce que vous aimez le rock.

PH : Pour moi, c'était vraiment un gros mot. J'ai eu besoin d'un petit peu de temps pour me faire à l'idée qu'on pouvait effectivement enregistrer cette chanson de façon disco…

TA : Il vous demande de la faire un peu comme la chanson de Sylvester : « You Make Me Feel », c'est-à-dire du disco un peu accéléré.

PH : Il nous donne un certain nombre de références de façon à ce qu'on se base là-dessus. Et me dit : « Surtout, tu as une feuille de route, tu vas aller jusqu'au bout même si ça ne te plaît pas. Fais-moi plaisir. Ensuite, tu feras ce que tu voudras, une fois qu'on aura le squelette de la chanson telle que je la veux. » Je joue le jeu parce que j'ai trente ans et que je me dis : « Bon… Pourquoi pas… »

TA : Vous sentez que vous avez un truc fort ?

PH : Non ! Honnêtement, j'ai tellement cette chanson dans la tête, je l'interprète depuis tellement longtemps déjà, que je me dis : « Qu'est-ce qu'il veut à cette chanson ? Pourquoi fait-il une fixette là-dessus ? »

TA : Lui, il dit : « C'est une bombe atomique que nous avons là ! » Il s'en rend compte tout de suite.

PH : Le premier soir, je rentre avec la maquette – on avait fait une maquette à Jemmapes, dans le petit studio de maquettes d'Adamo –, je fais écouter ça à Jean Van Loo qui me dit : « Tu as fait une bombe atomique ! »

TA : Vous n'êtes pas eu bout de vos peines. D'abord, il y a beaucoup de travail en studio, neuf mois. Ensuite, pendant deux mois, Jean Van Loo se fait rembarrer de toutes les maisons de disques quand il arrive avec le souple. Finalement, il décide de fabriquer lui-même le disque, mais ça ne marche toujours pas. C'est là que le fils de Jean Van Loo pense à presser un maxi-single pour les Clubs.

PH : Il y a effectivement une opération ratée avec les DJs, parce que le tempo de « Born to Be Alive », 133 BPM, est vraiment très rapide par rapport à tout ce qui se fait à l'époque… Donc, à chaque fois qu'on essaye « Born to Be Alive » dans une discothèque, on vide littéralement la piste !

TA : Catastrophe atomique !

PH : C'est une véritable catastrophe pour nous… Aucune maison de disques ne veut du titre. Les gens que l'on connaît un peu dans le show-biz ne veulent pas non plus en entendre parler… On veut changer mon nom, parce qu'on me dit : « C'est quoi cette alliance d'un prénom irlandais avec un nom de pied-noir ? Il faut absolument l'appeler autrement. » On a même dit que ça faisait « bon espagnol »… Très aimable.

TA : Tout ça, jusqu'au jour où un label italien distribue le titre, et « Born to Be Alive » devient N° 1 en Italie, disque d'or !

PH : Merci aux Italiens, parce que nous étions, pour être très honnête, à deux doigts d'abandonner !

TA : Ensuite, il y aura l'Allemagne, l'Autriche, la Suisse, la Belgique, enfin c'est mondial… En 79, CBS France distribue le titre, et il est N° 1 pendant quatre mois en France. Ensuite, il y a l'Angleterre, les USA… Vous avez vendu 25 millions de disques dans le monde !

PH : 25 millions de disques, et ce titre est arrivé dans 23 pays ! Les deux seuls N° 1 qui m'ont échappé sont la Hollande – où je suis arrivé troisième, je crois – et l'Angleterre – parce que l'Angleterre est toujours à la marge de ce qui se fait –, où je suis arrivé neuvième. J'étais quand même dans le « Top 10 » en Angleterre, ce qui est extraordinaire pour un Français !

TA : Là, vous entamez une tournée de promo mondiale, qui vous amènera au Chili, au Japon, en Australie… Vous avez chanté « Born to Be Alive » plus de 1 000 fois à la télévision !

PH : J'ai l'impression qu'on a toujours autant de plaisir, moi à la chanter, et le public à l'écouter.

TA : Ce qui est drôle, c'est que vous avez ce look mi-lord, mi-meneur de revue, avec canne et gilet, alors qu'en fait ce look avait été étudié pour une autre chanson.

PH : Qui était une espèce de disco cabaret !

TA : Oui, de music-hall.

PH : De music-hall, tout à fait. Je m'étais dit : « Si je dois interpréter cette chanson à la télévision, je crois que le fait de mettre un costume de

meneur de revue serait bien vu. » Je me suis donc fourni une canne, un gilet, un pantalon à pinces, un petit chapeau. Et au moment de faire ma première télé avec « Born », j'étais un peu pressé par le temps, je n'avais pas de look particulier, donc j'ai pris ce que j'avais sous la main ! *(Rires.)* Et c'est devenu une véritable marque de fabrique !

TA : Il y a eu une légende tenace mais fausse, qui veut que Madonna ait été votre choriste. En fait, ce qui s'est passé, c'est que vous avez fait un casting de danseuses à New York pour trouver une troupe là-bas et ne pas être obligé de l'emmener depuis l'Europe…

PH : Déjà, effectivement, il est faux qu'elle ait chanté avec moi puisqu'à l'époque elle n'était pas chanteuse, elle l'est devenue par la suite. Elle était simplement danseuse. Elle est venue à Paris, nous habitions 32, boulevard de Courcelles, chez Jean-Claude Pellerin. Et elle a passé à peu près une année chez lui. Nous étions très copains tous les deux. En prévision de la sortie d'un disque, j'ai fait quelques photos avec elle, en copains. On est partis en vacances ensemble en Tunisie…

TA : Copains-copains ?

PH : Copains-copains. Madonna était une petite brune. Moi, je suis plutôt branché sur les très grandes blondes, donc… Nous avons fait de très jolies photos qui n'ont jamais servi à quoi que ce soit, puisqu'au bout d'un an, elle a décidé de retourner aux États-Unis.

TA : Il n'y avait aucun morceau qu'on lui proposait qui lui plaisait.

PH : À l'époque, elle était très branchée sur ce qui était rock, punk, new wave. Et, c'est assez rigolo d'ailleurs, les producteurs lui proposaient à peu près ce qu'elle a fait par la suite. On voulait lui faire chanter de la pop-rock et elle ne voulait pas en entendre parler…

TA : Elle voulait faire du « Blondie ».

PH : C'était plutôt dans cet esprit-là, oui. Il faut dire que c'était une petite brunette avec des épingles à nourrice dans les oreilles, les cheveux très courts, les tee-shirts tailladés… Elle était vraiment dans cet esprit, et ne voulait pas entendre parler du tout de pop. D'ailleurs, au début, elle ne voulait même pas chanter. Elle voulait faire du théâtre et du cinéma.

TA : Est-ce que ce n'est pas en voyant les limousines et les palaces dans lesquels vous vous prélassiez qu'elle a eu envie de faire de la chanson ?

PH : Ma foi, si j'ai pu lui apporter une petite chose, je pense que je lui ai au moins apporté ça. C'est-à-dire que, de temps en temps, moi qui suis un grand fan de McCartney, je jouais des chansons de McCartney à la guitare acoustique, et elle chantait avec moi. Je lui disais : « Tu vois, tu le fais très bien naturellement. Fais-le ! Chante quelque chose ! » Et je pense qu'à force de lui dire, et à force de voir que, finalement, la vie d'un chanteur N° 1 dans le monde entier n'était pas si mal, ça lui a peut-être sonné une petite cloche et que, par la suite, elle s'en est servi.

TA : Ainsi, donc, les 3 minutes et 9 secondes de « Born to Be Alive » ont fait de vous une star mondiale. Quelles ont été les réactions de votre entourage à ce moment-là ?

PH : Bien évidemment, mes parents ont été très, très fiers de moi. Je m'amusais d'ailleurs comme un môme à appeler maman à n'importe quelle heure, de Chicago, de Rio de Janeiro, de Santiago du Chili… Elle était très, très fière de ça.

TA : Vos amis ont dû être scotchés, non ?

PH : Il y a des gens qui ont toujours un peu de mal à comprendre que, lorsqu'on est dans une aventure comme ça, on a moins de temps à leur consacrer. J'ai perdu quelques amis pour ça… Mais, bon, vraisemblablement, ils n'étaient pas de vrais amis, donc ce n'est pas très grave. Ceux qui sont restés sont toujours mes amis. Ils l'étaient avant, pendant, et ils le sont encore maintenant.

TA : Et les mecs du groupe Paris Palace Hotel, comment ils ont réagi ?

PH : Ils ont très bien réagi ! Ils savaient que, de toute façon, la version que nous avions faite avec le producteur était quelque chose que nous n'aurions pas pu, nous, réaliser. De la même façon, la carrière de Madonna n'aurait pas pu se faire si elle était restée en France. Elle aurait peut-être fini par faire un disque, mais pas plus. Les choses doivent se faire à l'endroit où elles doivent se faire au moment où elles doivent se faire. Les gens du

groupe Paris Palace Hotel, qui sont toujours mes amis d'ailleurs, ont vraiment bien réagi.

TA : Vous les voyez toujours ?
PH : Bien sûr, évidemment.

TA : Avec les médias, comment ça s'est passé ?
PH : À l'époque, ayant fait vraiment quelque chose de retentissant, pour un Français, c'était absolument exceptionnel d'avoir un parcours pareil, j'ai trouvé que j'étais boudé par ce qu'on appelle « la presse sérieuse ». J'ai eu bien évidemment toute la presse de jeunes de l'époque derrière moi, mais…

TA : Mais jamais *Rock&Folk*.
PH : Mais jamais *Rock&Folk*, jamais *Elle*, jamais *Jour de France*, jamais *Paris Match*. J'ai trouvé que c'était dommage, parce que, pour une fois qu'un Français faisait réellement quelque chose – notamment aux États-Unis – et que ça n'était pas pipeauté comme souvent, qu'il y avait vraiment des résultats tangibles, on aurait pu écrire un petit quelque chose…

TA : Vous avez gagné de l'argent ?
PH : J'ai gagné beaucoup d'argent parce que j'ai vendu beaucoup, beaucoup de disques d'une part, et parce que je suis l'auteur et le compositeur de la chanson. Donc, effectivement, dès l'année 79, et surtout l'année 80, l'année d'après, au niveau des droits d'auteur, ça a commencé à être extrêmement sérieux !

TA : Mais à l'époque, le master ne vous appartient pas, il appartient au producteur.
PH : Le master lui appartient et il touche son droit de producteur. L'édition, surtout, qui est un poste très important dans les droits d'auteur, ne m'appartient pas, à ce moment-là.

TA : Vous avez refait un master après, non ?
PH : En 2000, j'ai refait un master, puisque j'avais un contrat de vingt ans où je n'avais absolument pas le droit de refaire une version de « Born to Be Alive », donc j'ai refait un master à l'identique, de façon à pouvoir être

propriétaire de ma chanson. J'ai récupéré en plus mon droit d'édition, ce qui fait que maintenant je suis à 100 % propriétaire de ma chanson !

TA : Au niveau amoureux, ça a dû être une folie, non ?

PH : *(Rires.)* Oui, ça a été un petit peu une folie, effectivement. D'autant que j'étais célibataire et que j'étais assez joli garçon, il faut bien le reconnaître. Ça a été chaud !

TA : *(Rires.)* Restons-en là ! Quel a été le meilleur moment de cette époque ?

PH : C'est surtout la surprise, au départ, de l'explosion de cette chanson. J'étais sur les fesses de voir la rapidité avec laquelle la chose s'est passée… C'était extraordinaire. C'est-à-dire qu'on me disait : « Demain tu es à Vienne en Autriche pour faire une télé. » Je pensais très honnêtement aller faire de la promo, et quand j'arrivais à l'hôtel, il y avait 150 personnes massées devant la porte… Je me disais : « Il doit y avoir Rod Stewart ou McCartney… » Eh non, les gens m'attendaient moi, parce que j'étais déjà N° 1 dans le pays !

TA : Et le pire moment de cette époque ?

PH : À l'époque de « Born », en 79, 80, ce n'est que du bonheur, vraiment que du bonheur.

TA : Ensuite, vous allez composer votre premier album dans les avions, pendant la promo de « Born ». Vous enregistrez un disque dès que votre emploi du temps le permet, ça s'appelle « Back to Boogie ». Ça marche gentiment, mais beaucoup moins bien que « Born to Be Alive ». Pareil pour votre deuxième album… Est-ce que là, vous vous dites : « Voilà, j'en ai fait une, ça me rapporte de quoi vivre, j'arrête maintenant » ?

PH : À l'époque, non. J'ai vraiment des velléités de faire d'autres choses, d'autant que je suis un compositeur assez généreux, et donc j'ai plein de chansons. Malheureusement, plus le tube est énorme, plus le poids qui repose sur les épaules de l'auteur est énorme. Il a fallu un certain nombre d'années pour que je me sorte de cette situation. Mais, à l'époque, j'ai franchement des velléités d'entreprendre d'autres projets. Et, à ma grande satisfaction, CBS aux États-Unis me propose : « Le disco, c'est mort

donc, tu sais ce que tu vas faire ? Tu vas faire de la pop et de la pop-rock, parce que ça, tu sais le faire. » Et moi je suis heureux, je me dis : « Ça y est, on va enfin arrêter de parler de disco ! » Et nous faisons un album qui nous coûte la peau des fesses. On va à Londres, à Atlanta, à Nashville… On fait venir des musiciens américains à Bruxelles, on vit dans un château… Enfin un truc de fadas. Et, au moment de livrer l'album, une erreur de parcours, il faut dire ça aux jeunes : quand on ne tient pas LE titre sur un album, il vaut mieux ne pas le sortir. Et j'aurais dû, même à la limite en tant que compositeur, dire : « Je ne peux pas le faire, je ne suis pas en état, je vais demander à quelqu'un d'autre de le faire. »

TA : Il vous a manqué le titre.

PH : Ce qui fait que les Américains m'ont dit : « Il est bien ton album, Patrick, mais qu'est-ce qu'on va en faire ? »

TA : Depuis, vous vivez des droits de « Born to Be Alive ». 1 500 euros par jour, c'est ça ?

PH : Honnêtement, s'il y a bien quelque chose que je ne fais plus pour de l'argent, c'est ce métier. Tout ce que je fais au jour d'aujourd'hui, je le fais pour le plaisir.

TA : Vous êtes nostalgique de l'époque de « Born to Be Alive », non ?

PH : Je n'ai aucune nostalgie, parce que j'ai vécu quelque chose d'absolument exceptionnel. J'ai fait de l'introspection pendant assez longtemps pour me dire que c'était une épopée absolument incroyable… Improbable, comme on dit aujourd'hui. Et je suis absolument ravi de l'avoir fait. C'est quelque chose que je n'aurais jamais rêvé de faire. Quelle merveille ! Quelle merveille d'avoir fait un standard !

TA : Si c'était à refaire, qu'est-ce que vous ne referiez pas pareil ?

PH : Je pense que je ne referais pas l'erreur du second album.

TA : Vous auriez préféré vendre un million d'albums pendant vingt-cinq ans plutôt que 25 millions d'albums en un an, non ?

PH : On dirait : « Mon dieu, quelle carrière ! Extraordinaire ! » Alors que, là, on a plutôt tendance à dire : « Tiens, c'est un coup… » Alors,

évidemment, le coup est un coup de maître, mais ça reste quand même un coup pour certaines personnes.

TA : Le jour où vous allez mourir, qu'est-ce que vous voulez qu'on marque sur votre tombe ? Pas « Born to Be Alive », évidemment ! ***(Rires.)***

PH : Je pense qu'il faudrait écrire : « Ci-gît l'homme heureux. »

TA : En tout cas, moi, j'étais très heureux de rallumer la lumière sur vous Patrick, merci.

PH : Merci.

Qu'est-il devenu ?

Sans l'avoir jamais réellement cherché, à lui seul Patrick Hernandez peut se vanter d'être l'incarnation ultime du one-hit wonder, ces artistes qui ont bâti leur succès sur le socle d'une seule œuvre, au point, très souvent, de se faire engloutir par elle. En l'occurrence ici, sur la foi d'un unique hit interplanétaire – « Born to Be Alive » – qui, écoulé à plus de 25 millions d'exemplaires, continue, selon son compositeur et interprète, à lui rapporter une rente quotidienne évoluant entre 800 et 1 500 euros. Des royalties apparemment éternelles et bienvenues pour celui qui, trente ans après, n'a toujours pas lâché sa canne porte-bonheur, puisque, malgré d'autres tentatives musicales entre pop Mc-cartneyienne (« Crazy Day's ») et new-wave romantico-dark (« Tallulah »), Patoche n'est jamais parvenu à confirmer l'esquisse du succès de son tube accidentel.

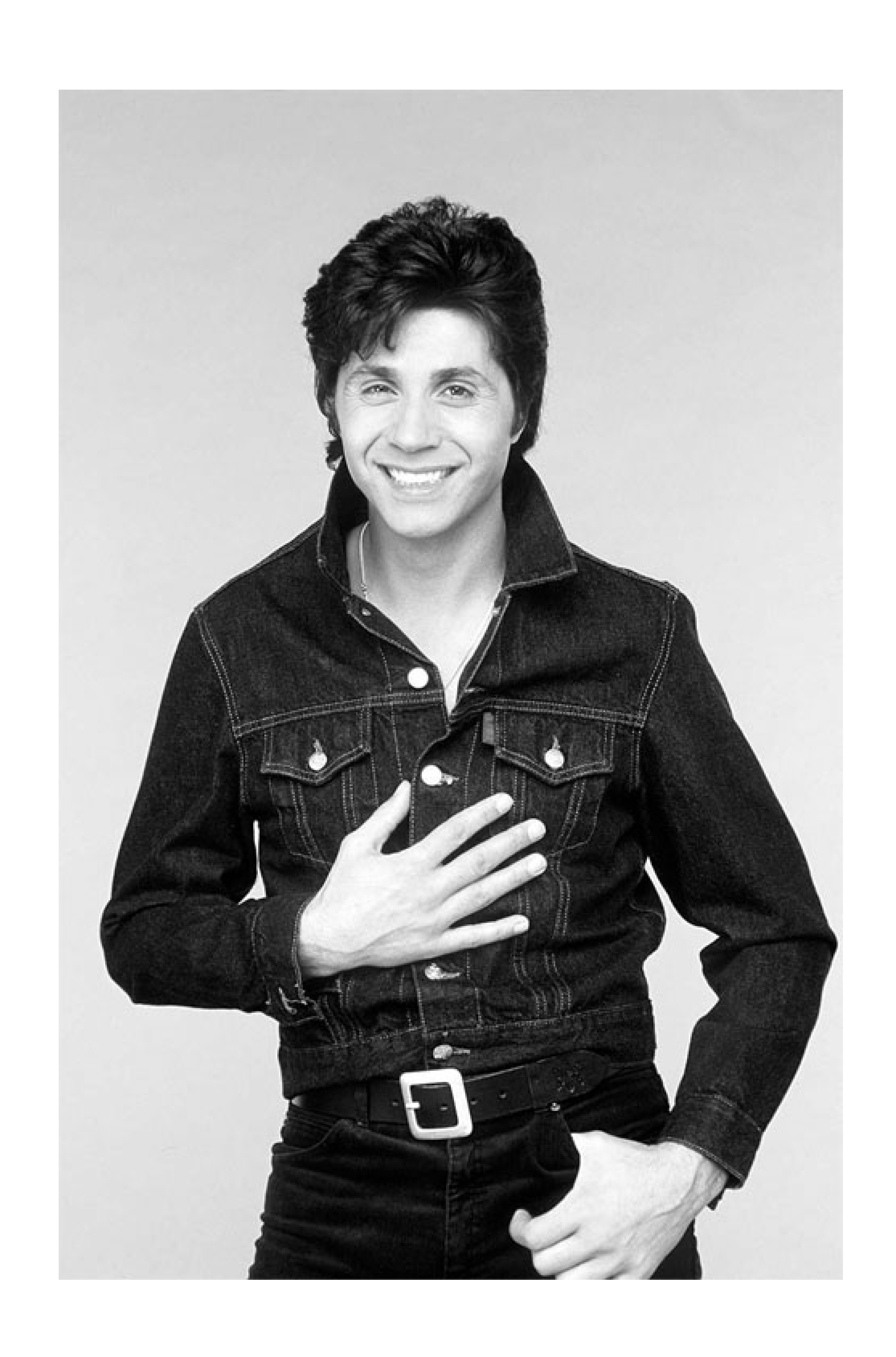
Mais, contrairement à ses confrères 80's et malgré une réelle frustration artistique, le toujours chevelu, mais moins dandy, héros de la disco frenchy, n'a jamais tenté de come-back foireux. Une trajectoire – des bals du Sud-ouest aux palaces des grandes capitales – qui l'a conduit dans le Vaucluse, plus précisément à l'Isle-sur-la-Sorgue, village où, nous apprenait voici quelque temps l'émission « 100 % Mag », l'ancienne star s'est liée d'affection avec les autochtones en allant courageusement à leur contact. *« Une fois qu'on l'a fait une fois, deux fois, dix fois, vous ne créez plus l'émeute et vous vous rapprochez de la population.* » De fait, ce jeune papa qui circulait jadis dans d'immenses limousines blindées de groupies, mène désormais une vie épanouie de pré-retraité au compte en banque gonflant comme son tour de taille. Un quotidien de gagnant du Loto devenu une mini-PME, partagé entre la co-gestion, avec madame, des diverses exploitations du titre qui les nourrit, l'éducation de leur fille, la confection de plats régionaux et de ritournelles sans grand avenir commercial.

Mais, malgré cette vie à la philosophie Pulco Citron (« Il fait trop chaud pour travailler ! »), ce citoyen ne rechigne pas, de temps à autre, à sortir de sa tanière dorée pour des soirées spéciales disco, marronnier des télés du monde entier, une apparition à « La Star Ac' » – un duo avec Quentin Mosimann –, voire une tournée quasi sold-out avec la troupe du « RTL Disco Show ».

Un temps auteur d'un blog, qui nous informait sur son addiction aux jeux vidéos *World of Warcraft* et *Dark Age of Camelot*, Patrick, néo *mister-mom* animé par la béatitude du rentier, continue, via sa page Facebook, à gentiment médiatiser sa vie d'homme au foyer en inondant le web de photos de sa descendance, de ses recettes de cuisine, de son luxuriant potager, de ses amis cramés tels Jeanne Mas, feu Bobby Farrell de *Boney M,* Jean-Pierre Mader… et même du quad qu'il a reçu pour son anniversaire. Preuve que le sieur Hernandez était peut-être finalement moins *born to be alive* que prédestiné à vivre une éternelle Saint-Patrick.

V. C.





Jean-Luc Lahaye

TA : Et la lumière se rallume sur Jean-Luc Lahaye !
JLL : Bonjour Thierry.

TA : Bienvenue sur le plateau de « Tout le monde en a parlé » ! Vous êtes né le 23 décembre 1958. Votre père, Robert, était manutentionnaire, votre mère s'appelait Yvette. Ils vivaient tous les deux dans la pauvreté, ce qui fait que vous avez été confié très jeune à la DASS, et vous naviguerez de foyers en familles d'accueil sous le matricule 65 RTP. Un dimanche sur trois, votre mère vient vous voir et vous apporte systématiquement des œufs de pâques.
JLL : Oui.

TA : Quelle que soit la saison.
JLL : Oui. Elle avait toujours dans son sac, une espèce de petit sac à commissions, une ou deux baguettes de pain et deux litres de limonade.

TA : On ne sait pas pourquoi.
JLL : Non.

TA : Vous avez sept ans quand elle vient vous récupérer. Elle veut à toute force vous faire porter un gros manteau en laine, alors qu'il fait 30 degrés à l'ombre !
JLL : Oui, encore une des phobies de ma mère à l'époque… Ce manteau m'a marqué !

TA : À ce moment-là, vous réalisez que vous ne savez pas comment l'appeler. C'est très difficile pour vous de l'appeler « maman » quand elle vient vous chercher.
JLL : Très difficile… tout simplement parce que je n'ai jamais appelé ma mère « maman ». Mes copains de « mauvais sort », je dirais, allaient parfois voir leurs parents… Mais, moi, je ne savais pas comment aborder ma propre mère.

TA : Votre mère avait voulu se suicider à l'âge de douze ans en se jetant du Pont-Neuf. Elle avait été sauvée par une bonne sœur qui avait plongé dans la Seine et l'avait emmenée dans un monastère dans le

Périgord, où elle avait été carrément… irradiée par la religion ! Elle était folle de religion, elle distribuait des bibles, elle faisait s'agenouiller les gens dans le métro, et elle vous répétait toute la journée que vous étiez le Fils de Dieu.

JLL : *(Rires.)* C'est vrai ! D'ailleurs elle m'a appelé « Jean-Luc » pour Saint Jean et Saint Luc. Elle dépensait son petit salaire en bibles – elle allait les acheter rue de Rome, dans le XVIIe… Et, elle distribuait ces bibles le soir- même, dans le métro. Parfois, je l'accompagnais et j'assistais à des scènes absolument incroyables. Des gens extrêmement pieux s'agenouillaient parce qu'ils pensaient que c'était soit une folle, soit une sainte. Je ne le sais pas encore mais je participais à cette comi-tragédie…

TA : Elle était bien allumée…

JLL : *(Rires.)*

TA : Le pire c'est Achour, l'homme avec qui elle vit : alcoolique, méchant avec elle, méchant avec vous, et vous le haïssez instantanément.

JLL : J'ai eu des révélations pas plus tard que la semaine dernière, d'une de mes sœurs, Pascale, qui m'a fait des confidences, et elles m'incitent à le haïr encore davantage bien qu'il ne soit plus là. Des choses épouvantables dont je ne parlerai pas aujourd'hui, mais absolument monstrueuses.

TA : Quand vous avez douze ans, votre mère vous abandonne définitivement à la DASS. La valse des familles et des foyers miteux recommence. Vous dites : « Je suis passé par soixante-treize familles en dix-sept ans de vie. »

JLL : Parfois j'en faisais quatre dans la semaine. J'arrivais dans une famille, d'ailleurs, j'ai gardé ce réflexe, j'ai toujours une valise prête chez moi, c'est curieux, je ne la sentais pas, à l'instinct, et je laissais ma valise fermée puis je me tirais.

TA : Votre seule consolation, c'est un transistor Optalix orange et noir planqué sous l'oreiller du dortoir, et sur lequel vous écoutez « Salut les Copains ! », et, évidemment, Polnareff…

JLL : Polnareff, bien sûr… les idoles de l'époque.

TA : Vous avez fait une cover de « Sous quelle étoile suis-je né ? » en 97.

JLL : C'est exact.

TA : On peut se demander effectivement sous quelle étoile vous êtes né ?

JLL : *(Rires.)*

TA : Vous passez votre adolescence avec des petites frappes, vous volez une caisse et, à dix-sept ans, vous vous retrouvez en taule.

JLL : Je suis conduit devant un juge pour vol de voiture en bande organisée, et immédiatement incarcéré. On se demande encore comment un juge peut prendre une décision aussi incroyable quand on est à la DASS, quand on a dix-sept ans, et que, finalement, on a emprunté plus que volé une voiture… Parce qu'on la ramenait tous les jours ! On mettait le même niveau d'essence et la même orientation des roues dans le parking… Donc, en effet, je vais faire plusieurs mois à Fresnes dans le quartier des mineurs.

TA : Ensuite, vous quittez l'assistance publique avec un CAP d'ajusteur et 200 francs en poche. Là, vous débarquez seul à Paris. Mais il y a un truc terrible, c'est quand vous dites : « Je me faisais chauffer des haricots verts à même la boîte, je les bouffais avec un gant de toilette. »

JLL : Oui, parce que je n'avais aucune notion de cuisine, j'étais livré à moi-même… Je ne savais pas du tout comment on faisait la bouffe. J'avais trouvé ce système extrêmement simple. C'était très efficace, je jetais la boîte dans la poubelle et on n'en parlait plus.

TA : C'est l'époque du système D, des petits boulots. Il y en a un qui est marrant : un jour vous êtes garde du corps et chauffeur de Roland Petit et Zizi Jeanmaire, alors que vous n'avez même pas le permis.

JLL : Je suis inscrit à l'auto-école… mais je n'ai pas le permis !

TA : Et vous plantez la caisse !

JLL : Zizi Jeanmaire me portait une certaine affection, je dois dire. Roland Petit était beaucoup plus distant. Hélas, un jour, un week-end, j'ai

emprunté la voiture de Zizi sans autorisation, rue de Lille, et je l'ai foutue dans un mur à Montmartre, par inadvertance. On devait être une demi-douzaine dans la voiture ! *(Rires.)* Zizi ne m'en a pas voulu… Roland, beaucoup plus.

TA : Un jour, vous êtes serveur dans un bistrot, et vous renversez une crème caramel sur la tête de Marcel Carné ?

JLL : Oui, ça fait partie de mes nombreuses gaffes… Il n'a pas apprécié. Il a continué à venir dîner dans ce restaurant, mais il disait à Gérard Pédron, qui est devenu mon producteur : « Tu me fais servir par qui tu veux, mais pas par le Gitan ! » *(Rires.)*

TA : Vous rencontrez Gérard Pédron, qui dirigeait à l'époque Le Bistrot de Paris, vous devenez barman pour lui. Il produit des 45 tours qui ne marchent pas très bien. Et, un jour, en novembre 1981, vous êtes en moto, arrêté à un feu rouge, et vous interpellez Michaële et Lana Sébastian, auteurs de nombreux tubes.

JLL : C'est ça. Il y avait la Mini Austin qui était à ma gauche… La passagère était ravissante, je n'ai pas pu faire autrement ! Je commençais à la draguer de feu en feu… Arrivés au bout de la rue de Rivoli, place de la Concorde, elle n'en pouvait plus, la pauvre. Et avec une extrême politesse, elle m'a dit : « Vous avez l'intention de me persécuter combien de temps ? » Je lui dis : « Jusqu'à ce que vous me donniez votre numéro. » Elle m'a dit : « Suivez-moi, on verra bien. » Et elle m'a emmené rue Jean Goujon, elle est sortie de la voiture et m'a dit : « Et maintenant, qu'est-ce que tu veux faire ? » Je lui ai dit : « Je ne sais pas, ce que vous voulez. » Elle m'a demandé : « Tu fais quoi dans la vie, à propos ? — Je suis chanteur. » Elle a répondu : « Ça m'intéresse. Suis-nous. » Et je suis rentré dans les bureaux de Carrère, rue Jean Goujon.

TA : Et là, qu'est-ce qui se passe ?

JLL : Elles me font chanter *a cappella* toutes sortes de chansons que j'aime bien, et me demandent de revenir le lendemain. Le lendemain, elles me refont chanter a cappella d'autres chansons. Ce cinéma dure une semaine jusqu'au jour où je viens avec un pote, qu'il me dit en douce : « Elles se foutent de ta gueule ! » Au bout d'une semaine, elles avaient la

certitude que je savais à peu près chanter, c'est ce qu'elles m'ont avoué plus tard, et là elles m'ont fait écouter « Femmes ».

TA : Énorme ! Vous en vendez 15 000 exemplaires par jour, jusqu'à 1 million et demi de singles : gros, gros succès !

JLL : C'est ma naissance.

TA : Après il y aura « Décibels », « Pleures pas », « Papa chanteur », qui a été N° 1 pendant trente semaines.

JLL : C'est mon plus gros succès « Papa chanteur ».

TA : Qui avait fait la musique ?

JLL : La musique est de Cyril Assous, le texte est de Luc Dettome et moi-même.

TA : Et puis il y a votre autobiographie, *Sans famille*, qui se vend à 1 million 300 000 exemplaires. C'est la gloire, à ce moment-là.

JLL : C'est le pic de mon parcours, oui.

TA : Vous jouez au baby-foot avec François Mitterrand à l'inauguration de la première fondation, ce que vous appelez « La Fonda », que vous créez pour les jeunes ayant connu le même sort que vous.

JLL : En effet. Le président m'honore de sa présence pour inaugurer cette première maison d'enfants… Et, je lui suggère, en passant devant le baby que m'avait offert Coluche quelques mois auparavant, de faire une partie. Le président n'avait jamais touché un baby-foot de sa vie. Et au lieu de prendre les poignées, il a pris les joueurs par les têtes ! *(Rires.)*

TA : L'aventure continue à la télévision, sur TF1, avec « Lahaye d'Honneur ». Ça a été rapide, la célébrité ?

JLL : C'est assez soudain quand ça arrive. C'est même absolument anormal… Parce qu'on est un pékin, et, du jour au lendemain, des gens se retournent sur votre passage dans la rue. Alors qu'avant on est tranquille, on peut pisser contre un poteau, on peut faire ce qu'on veut… Et d'un seul coup, les gens vous reconnaissent et, je dois dire que ça change parfois le

comportement de l’entourage, et même des plus proches qui vous regardent un peu différemment.

TA : Justement, ils ont réagi comment ? Gérard Pédron, par exemple ?

JLL : Gérard Pédron s’est attribué ce succès. Parce que c’était un chanteur à vocation rentrée. Il est devenu restaurateur par dépit mais était assez bon chanteur, avec une voix complètement cassée, impossible à faire passer dans les micros. Lorsque ce premier succès est survenu, il faisait le paon !

TA : Il vivait ça par procuration.

JLL : Oui. Mais j’en étais très heureux pour lui, parce qu’il m’avait fait confiance.

TA : Et vos potes, comment ont-ils réagi ?

JLL : Avec les potes, c’était la fête tous les jours ! Tous les jours c’était champagne !

TA : Et votre mère, vous la voyiez encore, à ce moment-là ?

JLL : Oui, elle est venue me voir pour mon premier Olympia. Elle était assise au troisième ou quatrième rang, à côté de la directrice des programmes d’RTL… Je m’en souviendrai toute ma vie : elle était avec son cabas, ses litres de limonade. Elle s’était fait un sandwich énorme, et, pendant que je chantais, elle mangeait le sandwich… Elle mettait des miettes partout ! *(Rires.)*

TA : Avec les médias, comment ça s’est passé ?

JLL : J’ai toujours eu un rapport… particulier, je dirais, presque détestable, avec les médias. Pas avec les gens de télé, curieusement, plutôt avec ceux de radio. Je me demande d’ailleurs aujourd’hui comment j’ai fait pour vendre dix millions de disques, parce que je ne passais jamais en radio ! « Papa chanteur », par exemple, pour ne citer que cette chanson, il s’en est vendu un peu plus de deux millions d’exemplaires, 50 000 par jour, et je ne passais pas en radio… Un jour, NRJ a appelé mon producteur – j’avais passé le million d’exemplaires vendus depuis longtemps – et ils se sont affolés de ne pas avoir les singles.

TA : Et c'était dû à quoi ?
JLL : Je ne sais pas. Je n'ai aucune explication rationnelle.

TA : Vous avez gagné de l'argent, non ?
JLL : J'ai gagné de l'argent, mais…

TA : Vous l'avez dépensé ?
JLL : Je l'ai dépensé au fur et à mesure, et plutôt vite !

TA : Vous n'avez rien gardé ?
JLL : De cette époque, non.

TA : Et les amours, ça doit être bien quand on est star non ?
JLL : Les amours quand on est star, cher Thierry, c'est plutôt sympathique. Les gens vous trouvent un peu plus de qualités, plus ce charme… On prend 20 centimètres, attention ! *(Rires.)* Ce n'est pas rien ! Mais ça peut être aussi un inconvénient… D'ailleurs, c'est ce qui m'a fait divorcer assez rapidement.

TA : Oui, vous avez divorcé d'Aurélia.
JLL : Oui.

TA : Quel a été le meilleur moment de toute cette période ?
JLL : C'est quand je suis assis à une terrasse de café, fin août 82, et que Gérard Pédron me dit au téléphone : « Tu as passé le million de disques avec ta chanson, tout le monde t'attend à Paris. Ta maison de disques donne un grand dîner, Johnny sera à ta table ! » *(Rires.)* Et je suis assis à une terrasse de café, je n'ai pas un rond en poche, j'ai fait cette tournée pour zéro centime, parce que je l'ai signée six mois avant que ça marche… Je payais même mes bons d'essence ! C'était un moment extraordinaire.

TA : Et le pire moment ?
JLL : Ils sont très nombreux. Dans la rubrique judiciaire, je dirais, mais qui est apparentée au métier. Ma boîte de nuit, Le 287, qui m'a apportée l'enfer et le paradis, mais surtout l'enfer…

TA : TF1 arrête « Lahaye d'Honneur » au bout de 18 mois, en juin 88, pourquoi ?

JLL : C'est une histoire un peu folle. TF1 met fin à mon contrat alors que Francis Bouygues m'a envoyé son jet pour la troisième fois en Vendée – où j'avais ma résidence –, afin de venir signer ma deuxième saison, que je finis par faire. Et, je lance de nouveaux décors… Avant même la première émission de la nouvelle saison, huit jours avant, je reçois un courrier de Dominique Cantien qui m'avertit que Patrick Le Lay va m'appeler pour me convoquer à Montparnasse, que ce serait grave, et qu'il fallait que je prévois de venir avec mon avocat…

TA : Et là ?

JLL : Patrick Le Lay me reproche d'avoir fait une interview dans le magazine du Professeur Choron. Visiblement, un montage avait été fait sur la couverture où je tenais une femme assez impotente, avec un casque Bouygues, et c'était marqué : « Essuyez vos pieds sur le paillasson » sur son pubis… enfin… des conneries.

TA : Choron…

JLL : Du Choron. Et ça n'avait pas été apprécié par Francis Bouygues. J'ai été viré instantanément. Immédiatement, sans même pouvoir me justifier.

TA : En plus c'était Choron, ce n'était pas *Le Figaro*.

JLL : Et puis, c'était une interview sur mon parcours artistique, pas sur TF1…

TA : Sabatier revenait, aussi.

JLL : Sabatier avait fait déposer le magazine dans tous les bureaux de TF1.

TA : Et là, plus personne ne vous appelle du jour au lendemain. À part Drucker.

JLL : En effet. Michel Drucker a la gentillesse et l'élégance de m'appeler pour me demander si je vais bien. Le rendez-vous qu'il m'a donné pour me remonter le moral au Drugstore, un certain 24 décembre, m'a redonné un peu confiance en moi et de croyance en ce métier.

TA : Après, évidemment, il y a des moments plus difficiles. Il y a le divorce avec Aurélia, et puis la mesquinerie des divorces.
JLL : Un jour, on m'avait dit que le divorce, si on veut bien le terminer, il faut vite se donner rendez-vous devant les guichets de la banque.

TA : Après, Gérard Pédron meurt.
JLL : Gérard disparaît en 95.

TA : Et vous déclarez : « J'étais tombé amoureux de la gloire qui n'est qu'une prostituée ! » *(Rires.)*
JLL : C'est dans une de mes chansons !

TA : Aujourd'hui, vous êtes nostalgique de cette époque ?
JLL : Non, moi je n'ai pas de nostalgie.

TA : Et si c'était à refaire, qu'est-ce que vous ne referiez pas pareil ?
JLL : Il y a certaines chansons que je n'enregistrerais pas. J'ai cédé à la pression des maisons de disques pour des raisons commerciales, et enregistré des chansons que je ne chante d'ailleurs plus du tout en concert… Pas que je les ai bannies, je les ai juste oubliées… Et peut-être que mon parcours aurait été un peu différent.

TA : Le jour où vous allez mourir, qu'est-ce que vous voulez qu'on marque sur votre tombe ?
JLL : « À bientôt. »

TA : *(Rires.)* Merci, Jean-Luc, j'étais très heureux de rallumer la lumière sur vous.
JLL : Merci Thierry.

Qu'est-il devenu ?

Certains artistes, par nature ou pause esthétique, ont la modestie chevillée au corps. Pas Jean-Luc Lahaye. « J'ai eu beaucoup d'aventures dans ma vie et on pourrait remplir le Zénith avec les femmes que j'ai connues », avouait ainsi, au plus haut de ses embrouilles de mœurs période *287*, celui qui, entre papa-chanteur et papa-clubbeur, a toujours choisi de ne pas… choisir son camp. Paradoxale époque pour Jean-Luc que ce début des Années 2000 où se sont liés démêlés judiciaires (assortis d'un fight par médias interposés avec l'ex-journaliste du *Parisien* Stéphane Bouchet) et come-back inespéré après une décennie de galère. C'est que le succès de cet enfant de la DASS, sans doute l'un des rares à être passé par plus de familles adoptives que Frédéric Bourdin (bel exploit), aura été à l'image des 80's : clinquant, mais profondément dépressif dans sa fugacité.

Brisé, au même moment, tant dans son improbable carrière d'animateur fou-fou de « Lahaye d'Honneur » (il était du genre à sortir à David Hallyday dans un anachronique premier degré : « Moi, ce que je trouve tout à fait touchant, David, tu veux que je te dise ? C'est que tu transpires aussi vite et autant que ton papa. ») que dans celui de chanteur pour femmes du « Top 50 », l'interprète du cruellement extralucide « Débarquez-moi » a vécu durement ce brusque désintérêt de l'ultime famille d'adoption qui l'avait tant aimé. Fils fidèle par nature (en 2010 il chantait encore pour la maison de retraite de sa Folle de Dieu de maman), le géniteur de la Fondation Cent Familles et annonciateur de la tendance « grand frère » ne s'est pas résolu à ce rejet brutal, persistant. Son amour-propre, hérité sans doute de sa vie de semi-voyou, explique en partie sa cryogénisation médiatique. « Je ne suis pas comme tous les suceurs du métier, ces “artistes” qui ont vendu leur âme pour exister », déclarait-il ainsi au magazine *Voici* en 2004 après l'émission de TF1 consacrées aux ex-gloires

80's, « Retour Gagnant ». De nouveau disque d'or (*Gloria*), avec dans sa valise de performer en ensemble cuir un DVD de son spectacle à L'Olympia, une compilation best-of de trois CDs et pas mal de dettes, ce pote de Didier Bourdon et Lord Kossity, qui avait prophétisé avant tout le monde l'embrasement des banlieues dans son roman *Parfum d'Enfer* (JC Lattès), est revenu faire la tournée des plateaux télé tout en faisant parler de lui par des faits divers. L'affaire, réglée en 2007 grâce à l'un des cadors du barreau, l'avocat Olivier Metzner, a été requalifiée et l'homme à qui l'on doit l'introduction du karaoké en France (là, franchement, on ne te dit pas merci, Jean-Luc) a pu, dès lors, pleinement surfer sur sa renaissance en intégrant l'arche des pop-stars oubliées, la « RFM Party 80 ». Depuis, Jean-Luc écume les Palais des Congrès de province sur une rutilante moto qui l'accompagne parfois dans ses entrées sur scènes. En sachant qu'aucun dérapage ne lui est permis.

V. C.





Caroline Loeb

TA : Et la lumière se rallume sur Caroline Loeb ! Caroline, bienvenue dans « Tout le monde en a parlé » !

CL : Bonjour Thierry.

TA : Caroline, vous êtes née le 5 octobre 1955 à Neuilly-sur-Seine. Quand vous naissez, votre famille habite encore à Paris, près du Palais Royal, mais plus pour très longtemps. En effet, votre grand-père est un marchand d'art exceptionnel, une star dans le monde de la peinture, ce qui fait que quand votre père veut monter sa galerie de peinture, pour exister, il va à New York.

CL : On quitte Paris quand j'ai quatre ans et on va s'installer à New York pour six ans. Et je passe donc mon enfance à New York devant Central Park. On a la nature sous les fenêtres, je voyais mon père faire du ski en bas… Le bonhomme de neige qu'on avait fait le matin, on le voyait du 52e étage.

TA : Après l'aventure américaine, votre famille revient s'installer à Paris, rue Michel-Ange, dans le XVIe. C'est là que vous découvrez la musique, vous écoutez Henri Salvador, Boby Lapointe ?

CL : Oui, mais aussi beaucoup d'opéra, que j'avais déjà commencé à écouter à New York.

TA : À l'époque, quand vous écoutez de l'opéra, vous pensez déjà à la mise en scène, non ?

CL : En fait, je me shootais à l'opéra, je me défonçais à Verdi, à Mozart. C'est tellement fort, cette musique, c'est tellement puissant… Ce sont des émotions hyper violentes. Je me souviens avoir lévité sur *Rigoletto* ! Mais j'étais vraiment scotchée au plafond ! Et c'est là que j'ai eu mes premières visions de mise en scène, sur l'aria de Don Elvire dans *Dom Juan*.

TA : Mais la réalité est plus prosaïque : à la fin des Années 70, après avoir quitté la fac, vous vous retrouvez vendeuse chez Kenzo.

CL : J'ai été quelques mois à la fac de Vincennes et je m'emmerdais. En fait, j'avais envie de bosser, d'avoir les mains dans le cambouis, de faire des choses. Donc, je me retrouve vendeuse et, avec ça, je paye mes cours de théâtre.

TA : Le Cours Florent.
CL : Voilà.

TA : Le problème, c’est que vous ratez trois fois le Conservatoire.
CL : Enfin… le problème, non, ce n’était pas un problème.

TA : Non ?
CL : Non, il y a plein de gens très bien qui ont raté le Conservatoire et qui l’ont raté plusieurs fois. Avec le recul, je pense qu’on apprend plus de choses dans la vraie vie que dans les cours.

TA : Ce n’est qu’à vingt-trois ans que vous monterez enfin sur les planches avec succès. Une pièce écrite par le mari de Paloma Picasso, Paloma Picasso qui avait d’ailleurs fait les décors et les costumes. Vous interprétiez sept rôles dans cette pièce.
CL : Absolument. C’était deux garçons qui venaient de Buenos Aires et qui ont fondé le groupe TSE avec Alfredo Arias et Marcial Berro. C’était la bande des Argentins de Paris qui avaient fui Buenos Aires et qui ont vraiment réinventé le théâtre… Donc, en fait, je leur ai dit : « Il faut que je travaille avec vous ! » Et ils m’ont écrit sept rôles. C’était une speakerine, Juliette de *Roméo et Juliette*, ou la fille de Lana Turner… enfin des rôles très différents. Et ça s’appelait *Succès* mais ça n’en a pas été un !

TA : Le patron de Ze Records produit alors votre premier album avec les musiciens de Kid Creole ! Il trouve vos textes gainsbouriens, donc il y va, il plonge.
CL : Je me retrouve à enregistrer à New York dans un studio qui s’appelle Electric Ladyland, qui est le studio de Jimi Hendrix. C’était extraordinaire de me retrouver à New York à faire ce disque. Bon, c’est vrai que c’était la première fois que je rentrais dans un studio d’enregistrement, que ce n’est pas un milieu où on vous explique tellement les choses, où les gens sont très gentils… Donc, c’était assez violent !

TA : Vous étiez un peu perdue.
CL : Oui, c’est vrai.

TA : La vie que vous meniez en dehors du studio n'était pas non plus de tout repos.

CL : Je me souviens entre autres du dernier mix du dernier titre de l'album qui s'appelait *Narcissique*, où on était faits comme des rats ! Ils étaient en train de démolir ce fameux dernier studio de Jimi Hendrix, donc il y avait des gravats partout, les fils qui pendaient… Nous, on était complètement défoncés ! Et on a fait un mix. C'est la meilleure chanson de l'album ! *Narcissique*, avec un truc complètement barré, on avait l'impression d'entendre le fantôme d'Hendrix… et c'était fou ! Le résultat est vachement bien !

TA : Mais l'album ne marche pas.

CL : Non, l'album ne marche pas. Je n'oublierai jamais une critique de Jeanne Folly, je crois, qui avait dit que je chantais « comme un petit cochon qu'on égorge » ! *(Rires.)* Ça m'avait fait beaucoup rire et ça me fait toujours rire trente ans après… Et c'est vrai que j'étais trop, trop barrée, trop floue… Le résultat, c'est que les chansons sont vachement bien, mais je regrette de ne pas avoir pu refaire les voix, pour tout vous dire… La pochette du disque était de Mondino, quand même !

TA : Oui justement, vous devenez styliste pour la photo, pour la mode, avec Mondino, et vous participez aux pochettes de Chamfort, de Téléphone, de Christophe…

CL : De Jonasz, aussi oui.

TA : Vous faites un livre avec Gainsbourg qui s'appelle *Bambou et les Poupées*.

CL : Comme styliste, absolument. Oui, oui, ça reste quand même un moment merveilleux d'être allée chez lui rue de Verneuil.

TA : À l'époque, vous êtes « night-clubbeuse », c'est vraiment la grande époque du night-clubbing… Vous êtes le pilier des nuits parisiennes. La preuve, c'est que quand Les Bains Douches ouvrent, c'est vous l'attachée de presse.

CL : J'avais commencé au Club 7 à seize, dix-sept ans, puis il y a eu Le Palace avec Fabrice Emaer… Donc j'avais un carnet d'adresses rempli de tous les gens qui sortaient, et Fabrice Coat et Jacques Renault m'ont

demandé de faire l'ouverture. L'ouverture des Bains Douches, je ne sais pas si…

TA : J'y étais, oui !

CL : Je ne sais pas si tu te souviens, mais ce qui était incroyable, c'est que la peinture n'était pas sèche, et je me souviens que toutes ces dames avaient emprunté des fringues chez Mugler, chez Gaultier, et repartaient avec de la peinture sur les vêtements ! *(Rires.)* C'était une fête géniale, mais l'endroit n'était pas fini.

TA : C'est avec un copain de virées nocturnes en fait, Pierre Grillet, que vous écrivez *Paresseuse*, mise en musique par Philippe Chany. « De toutes les matières, c'est la ouate qu'elle préfère. » Indépassable…

CL : Ça, c'est une phrase de Pierre Grillet. Il est arrivé chez moi un jour avec son petit carnet, avec quelques phrases, et j'ai tout de suite flashé sur ces phrases. Il y en avait d'autres, il y avait : « J'opte pour le soft dit-elle, je ne sais pas quoi, et toutes les photos d'elle sont des photos couchées. » C'était vraiment évocateur, poétique. L'image d'une femme comme ça, nonchalante, qui se laisse aller… Et j'ai écrit la deuxième partie du refrain, le dernier couplet, la moitié du deuxième couplet. J'ai bidouillé le truc, et c'est devenu ce texte que Chany a mis en musique.

TA : C'est un excellent gimmick « La Ouate », oui. Mais personne n'en veut ! C'est ça qui est incroyable. Toutes les maisons de disques refusent de faire le disque sauf Philippe Constantin chez Barclay, et là ça devient un tube inouï !

CL : Dès que ça sort, c'est la traînée de poudre. La folie.

TA : Énorme !

CL : Oui, c'est du délire.

TA : Même citée par Mitterrand dans une interview avec Mourousi.

CL : Absolument. Il était très branché Mitterrand, après je suis allée déjeuner à l'Élysée deux fois et, avec Attali, ça y allait sur Guesch Patti, etc. Ça les amusait beaucoup, tout ça !

TA : Vous devenez célèbre assez rapidement, finalement ?

CL : Les attachés de presse, je me souviens, disaient : « On n'a jamais vu ça ! » En général, un attaché de presse, rame pour avoir des télés, des radios, de la presse… et là ils décrochaient : « Oh ben non, là, elle ne peut pas. Oui, là, elle peut ! » C'était incroyable. Donc, effectivement, pendant deux ans, je n'ai plus fait que ça : télé, radio, photos… La ouate, la ouate, la ouate, un peu jusqu'à la nausée au bout d'un moment !

TA : Quelles ont été les réactions de vos parents par exemple ?

CL : Ils étaient comme tout le monde : pétrifiés par ce succès. Mon père m'appelait « La Ouate »… *(Rires.)* La vérité c'est que, quand tout à coup, on est pris dans un tel tourbillon, dans un truc tellement violent, la télé fait écran, c'est vrai, ça le fait avec tout le monde… Ce n'est pas vrai qu'avec un succès comme ça, tout le monde vous regarde pareil. Le regard change, et à force ça change son propre regard aussi, on finit par ne plus savoir très bien où on habite. Donc, ce n'est pas simple.

TA : Vos amis ont réagi comment ?

CL : Tout le monde est très content, mais, en même temps, tout le monde est grisé. Tout le monde pète un câble. Alors, soi-même on en pète un aussi. Sauf que, autour, tout le monde est fou, parce que c'est une histoire de fou, parce qu'on n'est jamais libre, parce qu'on est tout le temps en train de parler de soi, on est tout le temps en train d'être sollicité par des gens qui vous trouvent absolument merveilleuse… On trouve ça merveilleux, évidemment. On se dit : « Mais comment ne s'en sont-ils pas rendu compte avant, que j'étais un génie ? » Donc, voilà, tout ça, ça devient un truc complètement fou…

TA : Vos rapports avec les médias, c'était comment ?

CL : C'était idyllique, c'était formidable. Les médias m'adoraient, je les faisais rire.

TA : Oui, vous étiez bonne cliente, c'est vrai.

CL : J'étais super bonne cliente, je répondais à tout, je faisais des vannes… Moi, j'adorais ça, la promo. Un peu comme Gainsbourg : pour moi c'était un autre média de création, c'était très amusant.

TA : L'argent ? Vous avez gagné du pognon ?

CL : Oui, j'ai gagné du pognon, bien sûr. Mais bon, ça se dépense facilement ! *(Rires.)*

TA : Et l'amour ? Est-ce que ça vous a apporté plein de beaux garçons cette histoire, Caroline ?
CL : Non, ce n'est pas comme ça que ça se passe. D'abord, le succès se vit très différemment selon qu'on est un homme ou une femme, je crois. Le côté groupies, je crois que les mecs en profitent bien. Quand on est une fille, on ne le vit pas de la même manière. Ça rend plutôt les choses plus compliquées, en tout cas ça ne rend pas les choses plus faciles.

TA : Ça ne vous a pas aidée sur le plan sentimental ?
CL : Non, on ne peut pas dire ça.

TA : Le meilleur moment de toute cette époque, ça a été quoi ?
CL : C'était une télé, en Italie, parce que « C'est la Ouate » a été N° 1 en Italie. Les Italiens étaient tarés avec cette chanson, en France, à côté, ce n'était rien ! Bref, mon plus beau souvenir, c'était donc à Sienne, sur la grande place, qui est un des plus beaux endroits du monde – où il y avait le Palio au Moyen Âge –, et il y avait une scène. C'était pour une grande télé italienne. Et j'arrive sur le plateau et je commence à chanter la chanson, et il y a devant moi… je ne sais pas, 5 000, 10 000 personnes ? Tous chantent du premier au dernier mot… C'était inouï, j'étais complètement emportée, c'était fou ! En plus l'endroit était tellement beau…

TA : Et le pire moment de cette époque ?
CL : J'ai un peu l'embarras du choix.

TA : Ah oui ?
CL : Oui, les coulisses de tout ça n'étaient pas très marrantes. Derrière il y avait beaucoup de souffrance. Quand on est devant et qu'on prend la lumière, il y a des gens qui ne sont pas devant, qui ne prennent pas la lumière, qui souffrent, et donc ce n'était pas évident…

TA : Le revers de la médaille, ce sont les problèmes que vous avez eus avec l'un des co-créateurs de la chanson ?
CL : Oui, tout ça a été très compliqué.

TA : Mais pour des raisons d'argent ou pour des raisons de reconnaissance médiatique ?

CL : Les deux.

TA : Ce qui était terrible aussi à la sortie de ça, c'est que vous n'étiez pas une chanteuse, en fait, vous étiez plutôt une chanson.

CL : J'étais devenue un trou avec du vinyle autour ! Le soir je cherchais ma pochette pour aller me coucher ! C'est quand même moyen…

TA : Ça a cristallisé, figé votre vie, d'une certaine façon.

CL : Oui, puis le problème c'est surtout que je suis une artiste. Ma vie d'artiste, elle n'a pas commencé avec « C'est la Ouate », et elle ne s'est surtout pas arrêtée avec « C'est la Ouate ». C'est un peu particulier à gérer… Il y a des moments où on a l'impression d'être fou, parce que les gens vous renvoient un truc et on se dit : « Mais attends, je ne suis pas une chanson ! » Déjà, je ne suis pas une chanteuse, mais en plus je ne suis pas une chanson…

TA : Vous vous êtes retrouvée coincée dans un tube en fait.

CL : Oui, un temps.

TA : Le retour sur terre a été comment ?

CL : Violent. Oui, parce qu'on part à 3 000 à l'heure, c'est complètement grisant, c'est fou, c'est extraordinaire… Et puis, on ne voit pas le mur arriver et on se le prend. Mais d'une certaine manière, je suis contente que les choses se soient arrêtées avec ce show-biz et cette variété.

TA : C'est la mise en scène qui vous a sauvé la vie…

CL : Absolument.

TA : Est-ce qu'aujourd'hui vous êtes nostalgique de l'époque de « La Ouate » ?

CL : Pas du tout. Le contraire de nostalgique. Chaque jour qui passe m'éloigne de cette époque et ça m'arrange. Parce que, franchement, ce que je fais maintenant est beaucoup plus fort, beaucoup plus profond, beaucoup plus riche. Parce que faire un tube comme ça, c'est magique, c'est

extraordinaire, mais ce ne sont que trois minutes trente. Ce n'est quand même qu'une page et demie de texte… Mais ma vie d'artiste est beaucoup plus riche depuis quinze ans qu'elle ne l'était avant le tube !

TA : Si c'était à refaire, qu'est-ce que vous ne referiez pas pareil ?
CL : Je prendrais un bon avocat ! *(Rires.)* Et je ferais attention à ce que je signe. Parce que c'est vrai qu'à cette période, on me donnait un papier blanc et je signais. Je n'en avais rien à foutre. Mais je ne pouvais pas imaginer que ça allait être aussi fou, cette histoire…

TA : S'il fallait trouver une épitaphe pour vous, qu'est-ce que vous marqueriez ?
CL : « Un grand pas pour moi, un petit pour l'Humanité. » *(Rires.)*

TA : J'avais trouvé un truc qui était marrant, c'est : « La vie, c'est pas coton. »
CL : Oui, aussi, oui !

TA : Au revoir Caroline, j'ai été très heureux de rallumer la lumière sur vous.
CL : Merci Thierry. J'espère qu'elle ne va pas s'éteindre tout de suite quand même !

TA : Non !
CL : On va laisser la lumière allumée !

TA : Merci.

Qu'est-elle devenue ?

Derrière sa dégaine d'éternelle bonne copine, prête à aller se jeter un canon, Caroline Loeb est une femme aux colères volcaniques. Depuis son blog, l'interprète du suave « C'est la ouate » balance ses scuds tous azimuts. Que ce soit sur les émissions radiophoniques de Cauet (« J'ai envie de gerber. De pleurer. D'aller casser la gueule à ce con de Cauet »), les Rihanna et autres Katy Perry aux comportements, jugés par celle qui se déhanchait en robe moulante, démesurément putassiers (« C'est plus provocantes, qu'elles sont, nos chanteuses ! C'est carrément hardeuses, qu'elles font ! ») ou encore, le pauvre Julien Courbet (« un garçon dont le nom de famille évoque l'origine du monde ne peut pas être complètement mauvais. Mauvais, non. Médiocre, si »). Le dernier reproche est révélateur de l'état émotionnel de l'ancienne idole du « Top 50 » puisqu'il faisait suite à une émission spéciale Années 80 animée par Juju dont Caroline avait peu apprécié l'ambiance naphtalinisée : « On me dira, c'est pas de sa faute. On lui a collé un ramassis d'anciennes gloires d'il y a vingt ans, plus ou moins tapées, qui s'accrochent à des carrières flinguées et, lui, il faut qu'il fasse une émission "fun". OK. On est là pour faire une bonne émission. On n'est pas là pour dire la vérité. Qui veut savoir ce que c'est qu'être cramé avec un titre, puis humilié pendant vingt ans ? »

La lente chute du toboggan de la célébrité, Caroline l'avait évoquée avec une drôlerie féroce dans son roman auto-fictionnel *Has been*, publié en 2006 (Flammarion) où la pré-it girl, d'abord connue pour sa branchitude de clubbeuse en vue des 70's, racontait dans le détail sa vie au RMI et les sinistres tournées gala entourées des autres chanteurs perdus – revenus des Années 80. Car moins qu'une carte de visite, « La Ouate » s'est surtout révélée un piège artistique qui, loin de lui offrir une rente à vie (elle n'était que co-auteur du titre), l'a réduite à une pure image de one-hit wonder.

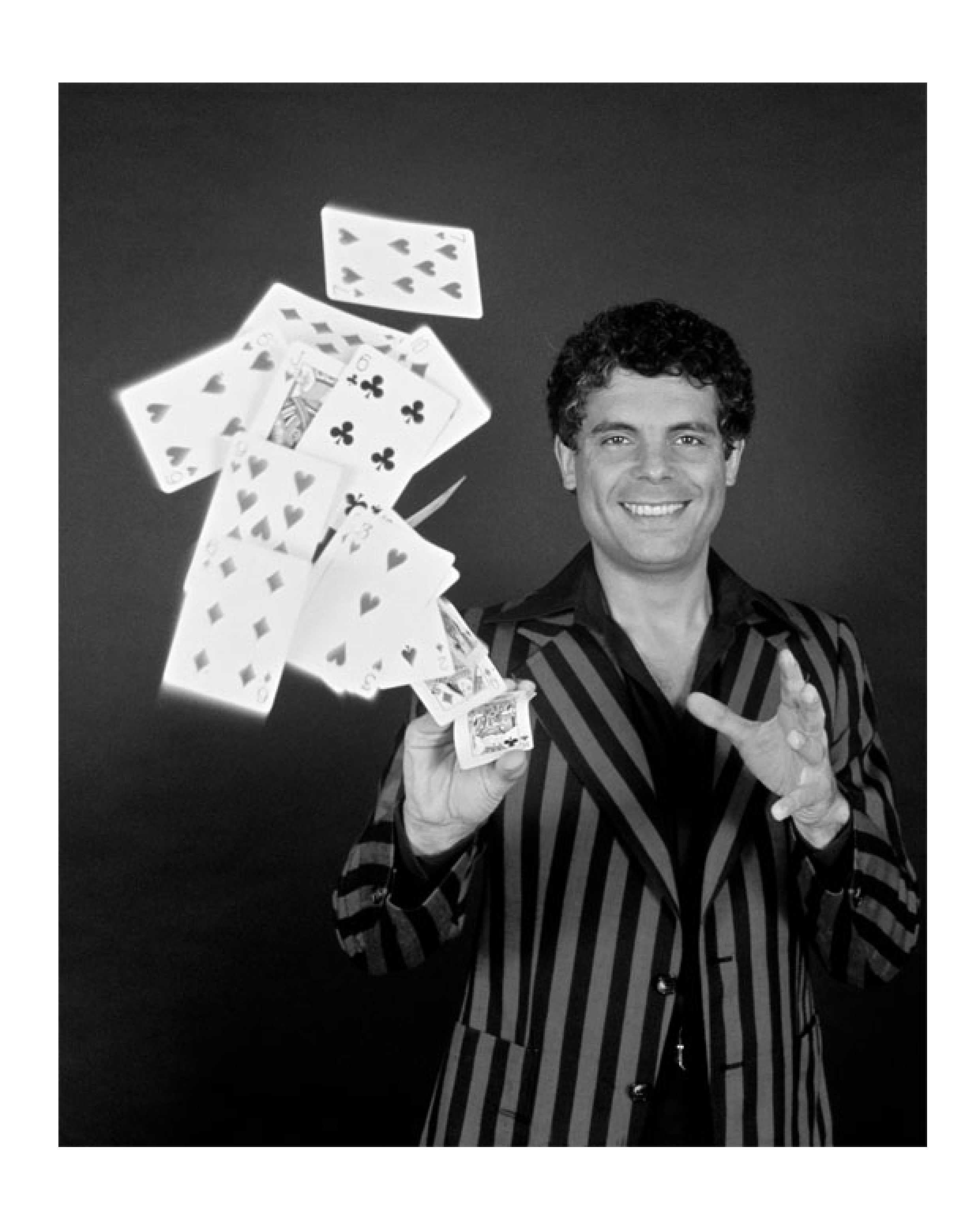
« On m’appelle “La Ouate” », s’amusait-elle à l’époque de « Bains de Minuit » sans savoir que, vingt ans plus tard, la mémoire collective n’aurait plus ou moins retenu que cela la concernant.

Témoin du mariage de son premier amant, cet électron libre de la génération arty aura donc un peu raté son flirt avec le public, renaissant, finalement dans l’ombre de la mise en scène (*Thank you Satan*, *Shirley*, etc.). Également réalisatrice d’un film X féminin pour Canal à l’esthétique soft-porn de RTL9 (*Vous désirez ?*), cette grande amie de la féministe médiatique Isabelle Alonso (elle s’est occupée de la mise en scène de son one-woman show *Et encore je me retiens*) n’a pas réussi à se satisfaire pleinement de ce boulot off, renouant avec la scène et les tournées dans un stand-up musicalo-humoristique *Mistinguett*, *Madonna et Moi*, et, avec les bacs, le temps d’un *Crime parfaite*, CD à la pochette censurée par iTunes pour cause de poitrine loebienne dénudée.

Le regard braqué vers l’avenir (on devrait la voir début 2012 au cinéma dans *L’orpheline avec en plus un bras en moins*), Caroline persiste pourtant, entre deux tirades, à célébrer ce passé 80’s qui l’a emprisonnée, (ainsi de son boulot de présentatrice de « Melody 80 » sur la très rétro Télé Melody). Masochiste ? Mais comme dit la chanson, apparemment elle est heureuse…

V. C.





Gérard Majax

TA : Et la lumière se rallume sur Gérard Majax !
GM : Bonjour, bonjour !

TA : Gérard, bienvenue dans « Tout le monde en a parlé » ! Vous êtes né le 28 avril 1943 à Nice sous le nom de « Gérard Faier ».
GM : Oui, vous savez tout.

TA : Et ce n’est que plus tard que vous choisirez « Majax ». « Majax », c’est « magie » plus « Ajax », le héros de la guerre de Troie.
GM : C’est vrai.

TA : Vous avez cinq ans quand vos parents quittent Nice pour Paris. Vous grandissez près de la butte Montmartre… Vous avez passé votre vie à la butte Montmartre.
GM : C’est ça, la vieille ville de Nice, et puis après Montmartre…

TA : La vieille ville de Paris.
GM : Voilà, sympa…

TA : Le déclic avec la magie sera Mandrake le magicien, le héros de bande dessinée.
GM : C’est vrai. À l’époque, je croyais que tout était possible. Je croyais qu’un magicien pouvait faire un geste et puis, hop, la table disparaissait !

TA : Vous pensiez aussi qu’un magicien pouvait transmettre sa pensée, être en lévitation, enfin vous croyiez…
GM : Absolument à tout ça !

TA : Avec votre argent de poche, vous allez aux Puces acheter des accessoires truqués.
GM : Ça, c’est formidable, car à l’époque, il y avait toute une série de camelots, ces camelots qui avaient un baratin extraordinaire… Donc, j’ai

économisé mon argent de poche gagné en faisant des courses pour les vieilles dames, et j'ai acheté une série de tours.

TA : Il y avait le professeur Marcel.

GM : Un crack ! Le plus étonnant pour moi, maintenant, c'est qu'il était capable de faire ses tours dans le froid, en hiver, avec les mains glacées… Comme les joueurs de bonneteau…

TA : Vous faites des tours pour votre famille, vos copains, avec ce que vous rapportez des Puces. Vers treize, quatorze ans, vous commencez à dévorer des ouvrages sur l'occultisme, sur la parapsychologie… Mais vous vous rendez compte que tous les maîtres de l'étrange que vous rencontrez n'ont pas de pouvoirs surnaturels, qu'ils utilisent des trucs.

GM : J'aurais aimé y croire, mais ça se divisait en deux : d'abord des trucages grossiers, souvent pour les gourous, et puis la psychologie, c'est-à-dire la mise en scène de leur présentation. Cette psychologie, je la découvrais… c'est ce qui m'intéressait.

TA : Vos parents s'inquiètent évidemment de vous voir délaisser vos études pour cette passion. Et ça ne change rien à votre détermination ?

GM : Quand même, pour leur faire plaisir, je suis quelques études en me disant : « On verra bien plus tard… » Il faut toujours avoir un diplôme, par sécurité, dans les carrières d'artiste.

TA : À quinze ans, vous entrez à l'École normale d'instituteurs d'Auteuil pour faire plaisir à vos parents, mais vous poursuivez votre cursus à l'Institut de psychologie de la Sorbonne.

GM : Tout à fait.

TA : Pas pour devenir psychologue, mais pour savoir mettre en condition les spectateurs de vos tours de magie.

GM : Pour mieux comprendre le rapport entre l'artiste, l'illusionniste et le public.

TA : À 16 ans, vous réussissez votre examen de l'AFAP, l'Association Française des Artistes Prestidigitateurs, et là, il y a un

type qui vous passionne, un manipulateur appelé Edernac.

GM : Ah oui, qui est toujours vivant ! Il a quatre-vingt-onze ans et il fait encore des numéros avec sa voiture.

TA : Ah oui ?

GM : Oui, oui. Il est très gentil. Il m'expliquera beaucoup de choses.

TA : Dès l'âge de dix-huit ans, vous commencez à donner des conférences pour démystifier les charlatans qui utilisent des trucages sans le dire et se parent de pouvoirs surnaturels… Les vrais illusionnistes, eux, disent toujours qu'il y a un truc.

GM : Il y a certains magiciens qui sont illusionnistes de formation, et qui basculent vers le côté sombre de la force sans le dire…

TA : L'un de vos maîtres sera Jules Dhotel qui était médecin.

GM : Formidable !

TA : Un amateur éclairé de magie. Et vous passez deux ans auprès de lui à apprendre.

GM : Il a écrit un livre en sept volumes qui s'appelle : *La Prestidigitation sans bagages, mille tours dans une valise*.

TA : C'est bien ça ! *(Rires.)*

GM : Le jeudi, je venais l'aider à faire son courrier et il me montrait des tours, mais sa femme venait tout le temps nous chercher en disant : « Jules, il y a des patients qui attendent, quand même, tu es médecin ! Gérard, attendez, il vous montrera des tours après ! » Il me disait : « Je reviens, regardez ce bouquin, je reviens vite. » Et puis, il revenait, il me montrait des tours… c'était formidable !

TA : Pour payer vos études, vous vous produisez dans des cabarets avec vos numéros d'illusionniste. C'est la grande époque des cabarets, il y avait La Main au Panier, La Grange au Bouc…

GM : Oui, sur la butte Montmartre… Monseigneur, rue d'Amsterdam, El Djazaïr, où j'étais déguisé en Oriental… Parce qu'on m'avait dit : « Vous faites un numéro oriental ? — Oui bien sûr. — Vous passez l'audition

demain. — Non, non attendez quinze jours… » Le temps que je trouve un déguisement ! Il ne fallait pas se tromper de style d'un cabaret à l'autre !

TA : Mais vous vous destinez toujours à l'enseignement, tout ça n'est pas encore votre profession.

GM : Exactement.

TA : Et c'est à vingt-cinq ans, lorsque vous partez en vacances à Nice, que vous rencontrez Fernand Raynaud et Eddie Barclay. Et Eddie Barclay vous demande de faire vos tours devant ses amis du Show-biz. Il y avait Alain Delon, Zizi Jeanmaire, Yul Brynner…

GM : Oui, de Jack Nicholson à… je les ai tous vus passer ! Et j'ai fait des tours à tous ces gens. Et certains des amis d'Eddie deviendront des amis. Lui-même deviendra comme un papa, pour moi, dans le Show-business.

TA : Il vous présente à Johnny Stark, l'impresario de Mireille Mathieu, et vous devez faire un essai à Cannes.

GM : Horrible, horrible… ! Il me dit : « On prépare la tournée du Musical de France avec Bruno Coquatrix. Si vous faites un succès en huit minutes, vous serez engagé. Si vous dépassez huit minutes, vous ne serez pas engagé. » C'était horrible. Mais j'ai fait sept minutes et demie… donc j'ai fait un succès.

TA : Vous, vous faites deux ans avec Stark, ensuite c'est la tournée mondiale du Musical de France avec Bruno Coquatrix.

GM : Avec 92 artistes !

TA : Vous faites votre leçon de pickpocket avec votre fameux gilet électronique. Ça consistait en quoi, Gérard ?

GM : Beaucoup de gens ne connaissaient pas encore les pickpockets de Chine ou de Russie… Donc j'allais dans la salle et je piquais des montres, des portefeuilles, et après je faisais venir des gens et je leur apprenais des techniques chinoises, indiennes… Pendant qu'ils s'exerçaient sur un gilet qui déclenche des sirènes d'alarme, moi je leur piquais tout ce qu'ils avaient sur eux. Mais la salle le suivait, donc c'était du pickpocket à but comique.

TA : Pendant trois ans vous proposez en vain vos émissions de magie aux producteurs de télévision.

GM : Même pas de magie… Il s'agissait en fait d'une émission de physique amusante : « Y'a un truc ». Je vais voir Guy Lux, il me dit : « Je te vois bien en barman derrière… » Je dis : « Non, non, c'est un jeu, il faut jouer. » Je vais trouver les frères Rouland, Bellemare… Et tout le monde me dit : « On n'y croit pas trop… » Et puis, un jour, Armand Jammot…

TA : … Armand Jammot, le directeur des programmes d'Antenne 2, vous donne quinze minutes avant le journal, et c'est le fameux « Y'a un truc » qui a bercé tant de jeunesses !

GM : Oui, parce que dans « Y' a un truc », ce qui était extraordinaire, c'est que les enfants étaient passionnés par ces trucs de prestidigitation, mais aussi les intellos, les gens âgés… Tout le monde ! Le grand succès n'a pas été seulement l'émission en direct qui faisait 35 % à 40 % d'écoute tous les jours, mais ses conséquences : des gens le lendemain jouaient dans les bureaux, jouaient dans les écoles !

TA : C'était un phénomène de société.

GM : Oui, c'est vrai.

TA : Les candidats pouvaient poser des questions, proposer des solutions… c'était très interactif, avant l'heure.

GM : Oui, oui.

TA : Pendant sept ans, vous enchaînez les succès à la télé : « Abracadabra », « Passe-Passe », « Magie-Surprise »… Tous les gosses veulent une mallette de magicien Majax pour Noël !

GM : On montrait de petits tours simples, on en apprenait, on faisait avec toute une équipe des présentations très ludiques… Et, pour la première fois au monde, on faisait des caméras cachées basées sur la magie.

TA : Le grand moment, c'est quand vous confondez Uri Geller, ce type qui tordait des petites cuillères rien qu'en les regardant.

GM : Et en faisant croire qu'il pouvait guérir le cancer à distance ! Encore maintenant, d'ailleurs, il dit la même chose : qu'il ne comprend pas

pourquoi, mais que les gens qui regardent ses torsions de cuillères à travers l'écran de télé se trouvent guéris…

TA : Et là, vous faites ça dans une émission de télévision.

GM : Ah oui, c'était chez Polac, « Droit de réponse », en direct. On avait prévu de me faire entrer. Polac croyait aux pouvoirs de Geller, c'est curieux, lui qui est un rationaliste… Donc, on m'avait gardé dans un placard, c'est le cas de le dire, et on ne me faisait pas entrer. Moi, je bouillais, parce que je voyais Uri Geller qui faisait des choses en truandant comme ce n'est pas possible. Et donc, je suis quand même rentré en bousculant le mec de la sécurité. Et le copain du son, c'était un copain, heureusement qu'il faisait mes émissions aussi, a monté le son, on m'a entendu, et j'ai refait tout ce que Uri Geller avait fait, y compris prendre un club de golf dans ceux de Ladislas de Hoyos et le tordre. Uri Geller s'est approché de moi et m'a dit : « La différence entre vous et moi, c'est cinq millions de dollars ! » Je lui ai dit : « Oui, mais moi je n'ai pas besoin d'un garde du corps parce qu'il y a des mecs qui m'en veulent et qui me suivent avec un pétard. »

TA : Il est toujours en activité ?

GM : Ah mais oui ! Il y a des gens en Amérique du sud qui ne font rien sans demander son avis à Uri Geller ! Oui, oui, il a un manoir, un hélicoptère, il vit bien… Il y a toujours des gens qui y croient à fond la caisse, oui, oui…

TA : Vous devenez extrêmement célèbre assez rapidement. Quelles ont été les réactions de votre entourage quand vous êtes devenu une star ?

GM : Vous savez, Thierry, quand on a des parents simples qui vous apprennent à être simple, rien ne change dans la vie. On est juste un peu plus emmerdé – vous le savez très bien – pour répondre à certaines personnes : « Bonjour ! » Mais, non, ça n'a rien changé. Mon entourage m'a toujours aimé de la même manière.

TA : Vos parents étaient fiers de vous, quand même ?

GM : Mon père est mort l'année de « Y'a un truc », donc malheureusement je n'ai pas pu lui faire profiter des quelques avantages

qu'on a en gagnant mieux sa vie. Mais, Maman, oui. Et puis, c'est vrai que, de toutes façons, ils étaient très fiers dès que j'ai commencé ma carrière de magicien, alors qu'avant ils ne voulaient pas en entendre parler !

TA : Vous avez gagné de l'argent, à l'époque ?
GM : Oui, j'ai bien gagné, de quoi m'acheter une petite maison de campagne que j'ai toujours et, puis, surtout, de faire profiter les amis. J'ai toujours aimé aller en vacances avec des copains, payer pour tout le monde. C'est Eddie Barclay qui m'a passé ce virus. Ma mère me disait : « Mais pourquoi c'est toujours toi qui paies au restaurant ? » C'est comme ça…

TA : Et sur le plan amoureux, ça vous a autorisé des conquêtes multiples ?
GM : Oui. La période la plus stable, ça a été la tournée du Musical de France : je suis tombé amoureux dès le départ d'une petite danseuse, on est restés ensemble deux ans, et, dès la tournée finie, on ne s'est plus vus. C'est horrible, quand même. Puis, après, ça a été très compliqué ma vie amoureuse, holala ! Je ne préfère pas vous en parler, parce que… *(Rires.)* Mais ça vous plairait, ça vous plairait !

TA : Le meilleur moment de toute cette époque, ça a été quoi, Gérard ?
GM : Le meilleur moment, c'est vraiment l'entourage d'Eddie Barclay à Saint-Tropez, l'été, où pendant deux mois on déconne complètement avec des gens comme Michel Legrand, Henri Salvador, Jean Lefebvre, Darry Cowl, de vrais marrants… Des gens d'une culture immense et qui aimaient faire la fête. Mais la fête… pas au sens d'aujourd'hui, pas en allant en boîte, mais entre copains.

TA : Et le pire moment ?
GM : C'est classiquement la mort d'un proche, la mort de mon père.

TA : C'est-à-dire qu'en même temps vous aviez le succès et de l'autre côté…
GM : Oui, « the show must go on », on continue à sourire et à être bien sûr scène ou à la télé, même si on a eu un problème grave…

TA : À la fin des Années 80, votre carrière décline un peu. Là, vous partez au Japon travailler pour Fuji Télévision.

GM : Ce sont des émissions qu'on appelle « un Spécial » aux États-Unis, et ils font pareil au Japon. On fait une émission entière sur vous pendant une heure avec des tas de tours, avec la rencontre de vedettes locales, etc. Et puis, on me reconnaissait dans la rue et c'était formidable !

TA : Jusqu'à ce que vous inventiez l'Hallucinoscope.

GM : En termes savants, c'est un procédé de réalité virtuelle sans électronique. En termes simples, c'est un miroir qui est placé sous les yeux, à 30 degrés, par le biais d'un petit casque qui permet de maintenir cet angle, donnant l'illusion que tout ce qui est au plafond est au sol. Donc, vous voyez cette table, comme si elle était à l'envers au plafond, vous ne la voyez pas au plafond, mais au sol, et vous la traversez !

TA : On a l'impression de traverser la matière.

GM : Voilà, et si c'est assez haut, comme sur la Tour Eiffel avec *Voyage au cœur de la Tour Eiffel*, vous avez vraiment l'impression de traverser les poutres métalliques et de marcher en lévitation !

TA : Vous avez inventé un pur tour de magie.

GM : Oui, une illusion d'optique géante ! Ça n'existait pas !

TA : Aujourd'hui, est-ce que vous êtes nostalgique de cette époque, de « Y'a un truc » ?

GM : Ah ! Oui…

TA : Vous êtes rancunier envers les gens qui ne vous ont pas permis de continuer vos émissions de télévision ?

GM : Non, parce que c'était un choix. J'ai arrêté, on m'a proposé des choses qui ne m'intéressaient pas. On m'a mis un responsable pédagogique qui me disait ce que je devais faire, les mots que je devais employer, donc à un moment donné j'ai voulu arrêter.

TA : Si c'était à refaire, qu'est-ce que vous ne referiez pas pareil, Gérard ?

GM : Je n’apprendrais pas tant de tours à des gens que j’ai aidés, et qui n’ont pas de reconnaissance. Ça, on a du mal… Imaginez, c’est comme quand vous prêtez de l’argent… Pourquoi la personne vous fait la gueule, après ? Il y a des gens à qui j’ai tout appris, dont un qu’on voit faire des tours de cartes à la télévision, et qui n’ont aucune reconnaissance. C’est incroyable, ça. Vous prenez quelqu’un comme un petit frère, vous lui apprenez des tours… et rien.

TA : Un jour vous allez mourir, qu’est-ce que vous voulez qu’on écrive comme épitaphe sur votre tombe ?
GM : « Enfin une disparition réussie. »

TA : ***(Rires.)*** **C’est vachement bien !**
GM : Vous avez remarqué ce qu’il y avait au bord de la table, là ?

TA : Non. Qu’est-ce que c’est ?
GM : Regardez, un chewing-gum collé !

TA : C’est un chewing-gum, bravo la prod !
GM : Ils n’ont pas vérifié, mais un de vos invités n’a pas été très élégant. Mais si, maintenant, on passe les doigts dessus comme ça et on tire, hop, le chewing-gum est enveloppé à nouveau, donc je pourrais m’en resservir ! Merci beaucoup.

TA : Super tour ! Au revoir, j’étais très heureux de rallumer la lumière sur vous, Gérard.

Qu'est-il devenu ?

Depuis le dégonflage en live dans l'émission « Droit de Réponse » de la baudruche Uri Geller, on sait que Gérard Majax apprécie peu les manipulateurs de masse. Et, encore aujourd'hui, Gégé a beau ne plus avoir sa place à la télé, cet Anti-Ghostbuster n'hésite pas à l'ouvrir quand il voit son art exploité à mauvais escient. La dernière fois, c'était à l'occasion d'une soirée consacré à Gary Kurtz durant laquelle l'illusionniste allemand faisait croire à de naïfs bambins qu'il pouvait deviner la couleur des bonbons rien qu'en les goûtant (c'est très mal). « Laurent Boyer s'est prêté de façon éhontée à cette entreprise d'abêtissement des téléspectateurs, en répétant : "Nous avons vérifié, il n'y a aucune tricherie". Comment pourrait-il déceler une tricherie alors qu'il n'est pas spécialiste en la matière ? », s'était ainsi emporté ce zététicien dans l'âme qui l'avait annoncé dans le poste trente ans plus tôt : oui, y'a forcément un truc et que, non, les cuillères ne se tordent pas en plissant très fort le front.

Pourtant, face aux chiffres d'audience que Gérard affichait avec ses énigmes insolubles, avant que la magie ne se ringardise aux yeux du grand public (remember l'immense Sylvain Mirouf), on avait tout lieu de penser que cet engouement de masse tenait quasiment de l'envoûtement. Heureusement, moins homme de télé que performer à mi-chemin entre la prestidigitation et le stand-up, Gérard Majax, antithèse de Garcimore (pour son côté séducteur mondain), semble avoir vécu ses séquences télévisuelles non comme aboutissement de son acharné démarchage cathodique, mais plutôt comme un booster de carrière et d'ego lui ayant permis d'imprégner la mémoire collective française (et japonaise avec l'émission « Camera Special ») à coups de happenings gaguesques et oniriques.

Parti du PAF, puis revenu comme intérimaire durant la seconde moitié des Années 90 chez Dorothée, Jean-Luc Delarue ou Julien Courbet, Gérard

ne s'est jamais arrêté de faire disparaître les portefeuilles quand les caméras s'éteignent. Shows en série à Paris et en province, production éditoriale en quantité industrielle (on lui doit une trentaine d'ouvrages aussi variés que *La Magie à la plage*, *Tricheries au poker en 2008* ou *Gare aux gourous*), actorat aux échos fantasmatiques (*The great Zoltan*, en 2009, l'histoire d'un magicien qui vire manipulateur) et même lancement de restaurants et d'un salon du sommeil (Eurosom, en 2005), Gérard multiplie les activités, parfois improbables, comme des lapins sortis du chapeau.

Mais ces derniers temps, le vieux magicien l'admet, si ses tournées en provinces *À la conquête du paranormal*, aux côtés de son partenaire, le magicien Cédric Yogrid, ne sont pas prêtes de s'arrêter, ses tournées se font plus rares sur Paris où il continue pourtant de résider sur sa butte Montmartre et va inlassablement répéter dans le Musée de la Magie ses derniers tours. À l'image de son dernier gros coup sur lequel il continue de capitaliser, L'Hallucinoscope, un casque muni de miroirs permettant d'évoluer dans une réalité inversée où l'on marche dans le vide tout en traversant la matière. Ce qui semble, pour le coup, une bonne définition de la carrière de cet hyperactif électron.

V. C.





Alain Maneval

TA : Et la lumière se rallume sur Alain Maneval ! Alain Maneval, bonsoir !
AM : Bonjour, bonsoir.

TA : Bienvenue dans « Tout le monde en a parlé » ! Alain, vous êtes né le 23 janvier 1953 à Saint-Étienne. Vous avez fait vos études au lycée Mimard et au lycée Fauriel.
AM : Oui.

TA : Vous étiez un enfant dissipé, je suis sûr.
AM : Ce n'était pas mon truc…

TA : Durant l'été, pour gagner un petit peu d'argent de poche, vous bossez à la Manufacture, à Saint-Étienne.
AM : Oui, Manufrance.

TA : Et vous fabriquez des cannes à pêche.
AM : Non, je pliais les cannes à pêche. Car quand on pliait les cannes à pêche, on gagnait plus de sous que quand on était payé à la tâche.

TA : Votre premier rêve c'est de devenir comédien, passion développée auprès de Jean Dasté, le fondateur…
AM : Un grand monsieur du théâtre.

TA : … le fondateur de la Comédie de Saint-Étienne.
AM : D'abord, il me fait énormément travailler. On travaille tous les deux le masque, et je lui dois ma voix, qui est un peu mon fond de commerce depuis quelques décennies. Il m'a permis de placer ma voix, parce que j'étais très efféminé.

TA : Vous aviez une voix fluette.
AM : Oui, très fluette. Et il m'a dit : « Il faut gommer ça. » Et puis, surtout : « Casse-toi. Il faut que tu ailles à la capitale. »

TA : Donc il vous conseille de monter à Paris. Vous aviez quoi ? dix-huit ans, non ?

AM : Oh, même pas, dix-sept !

TA : Pendant deux ans, vous allez faire l'acteur, notamment sur les planches du théâtre Mouffetard.
AM : Oui…Vous savez ça ?

TA : Mais je sais tout ! Vous jouiez quoi ?
AM : *Aristophane*, *Vox populi*, très drôle…

TA : Et c'est là que se présente une autre opportunité sur laquelle vous sautez : devenir attaché de presse d'un groupe punk new-yorkais émigré à Londres, les fameux Heartbreakers.
AM : Oui, Johnny Thunders.

TA : Vous y allez tout de suite.
AM : J'y vais tout de suite. En plus, c'était avec l'argent de Chris Stamp qui venait de se faire beaucoup de flouze en produisant *Tommy*… J'avais un bureau à Carnaby Street, donc, là, c'était l'immersion totale dans la « punkitude », mon ami de l'époque étant le cinéaste Derek Jarman. Donc je suis invité chez Derek pour la préparation du premier film punk au monde, qui s'appelle *Jubilee*…

TA : Le rêve pour un petit garçon de Saint-Étienne.
AM : Oui, oui ! Absolument.

TA : Pourquoi avoir quitté Londres, en fait ?
AM : Je pense que mes histoires de cul, mes histoires d'amour m'ont toujours fait bouger. Et j'ai rencontré quelqu'un qui m'a enlevé de Londres, et m'a fait venir en Italie. Après, une autre histoire d'amour m'a mené à Istanbul !

TA : De retour à Paris, vous êtes l'attaché de presse d'un certain nombre de groupes français.
AM : Téléphone, Starshooter, Higelin… Et, pour les Anglo-Saxons, Lou Reed, Iggy Pop, Pink Floyd… Je m'étais occupé de la sortie d'*Animals*. Il y en a tellement, tu sais, je me suis occupé de beaucoup d'artistes… Mais quand on est attaché de presse, on est leur femme de

ménage. Ça n’a rien de glorifiant, on ne fait pas partie du domaine artistique. On est là pour leur trouver la gonzesse, la coke qu’ils veulent. Il ne faut pas se leurrer.

TA : Il vous arrivait de faire ça ?
AM : Ça faisait partie du job.

TA : Ah oui ! *(Rires.)*
AM : J’ai de beaux souvenirs où je courrais tout Paris pour trouver de la coke à Iggy Pop…

TA : Vous êtes de toutes les aventures des radios libres, ensuite : Cité Future, Bellevue, Carbone 14, Gilda…
AM : J’adorais Supernana à Carbone 14, oui !

TA : Bonne époque.
AM : Oui !

TA : Vous finissez par entrer à Europe 1. Vous animez une émission qui s’appelle « Po-Go ». « Po » : petites ondes, « Go » : grandes ondes. C’est un titre super bien trouvé. Et le pogo était la danse des punks qui consistait à sauter en l’air et à cracher sur leurs potes ! *(Rires.)* Une émission délirante absolument incroyable. Des choix musicaux fous.
AM : Comme je revenais de cette immersion à Londres, je n’attendais pas que des maisons de disques amènent la musique. Donc, j’achetais. Et puis, j’avais des espions partout. C’était l’époque du vinyle, moi je fais partie des gens qui regrettent le vinyle, les pochettes, tout ce qui se passait autour, et donc j’achetais mes disques et je passais ce que je voulais !

TA : Ils devaient être affolés les gens qui écoutaient Europe 1, quand même, non ?
AM : Non, les auditeurs étaient formidables ! Je sais qu’il y avait un public de mômes qui écoutaient ça sous les oreillers dans leur pension. Et, surtout, je ne me laissais pas avoir par le directeur de la musique d’Europe 1. Je faisais ce que je voulais.

TA : En mars 1978, vous passez un week-end sur l’île de Bréhat…

AM : Absolument.

TA : Et vous vous retrouvez au cœur de la marée noire causée par le naufrage de l'Amoco Cadiz. Vous rentrez à Paris et vous invitez les auditeurs d'Europe 1 à boycotter Shell, la société qui avait affrété l'Amoco Cadiz. Mais, malheureusement, Shell étant un très gros annonceur de la station, vous êtes mis à pied et interdit d'antenne pendant trois ans.

AM : Le directeur des programmes de l'époque, René Cleitman, qui est décédé, m'a convoqué dans son bureau et m'a dit : « Alain, il y a trois choses qu'il ne faut pas faire en radio : c'est pousser les gens au suicide, à l'homicide et au boycott. » Donc c'est vrai, j'ai été interdit pendant trois ans.

TA : Vous regrettez ça, maintenant ?

AM : Non, parce que je serais à l'antenne aujourd'hui, je dirais la même chose de BP, mais on ne me permet pas d'être à l'antenne.

TA : Peut-être à cause de ça ! Enfin, à toute chose malheur est bon puisque vous vous tournez vers la télévision. Vous faites une chronique musicale dans le « Mini-Journal » de Patrice Drevet, puis il y a votre grande émission : « Mégahertz » !

AM : C'était formidable ! On venait de remplacer Guy Lux pour les vieux qui regardaient l'émission le samedi après-midi… On avait tout l'après-midi ! Ça démarrait par *Fame*, une série comédie-musicale, puis c'était une émission sur les voyages, ensuite Frédéric Mitterrand avec « Étoile et toiles », et enfin moi avec « Mégahertz ». Bonheur total ! Je rêverais de faire, aujourd'hui, à la télévision, « Les enfants de Mégahertz », pour être le pont entre la musique des Années 80 et la musique d'aujourd'hui qui a malheureusement très peu de visibilité à la télévision française… Ce qui est absolument regrettable.

TA : En 86, vous allez sur une chaîne qui se crée, TV6, avec une émission qui s'appelle « Tam-Tam ».

AM : Oui, les samedis après-midi en direct.

TA : Mais la chaîne s'arrête, elle est remplacée par M6, et vous faites partie de ceux qui n'ont pas voulu trahir TV6 pour aller sur M6.

AM : Je respectais beaucoup Maurice Lévy, président de Publicis, qui avait permis à cette chaîne d'exister. Delarue est parti le lendemain, moi, non. Je préférais ne pas bosser. J'ai une vraie éthique de vie. Et tant pis. Je préfère sucer des cailloux que collaborer. Je ne suis pas un collabo : moi je couche, mais pour le plaisir !

TA : ***(Rires.)*** **Vous avez été, quand même, à l'époque, extrêmement célèbre.**

AM : On n'est jamais célèbre.

TA : Ah ben, si !

AM : Non, je m'en fous de ça.

TA : Quelles ont été les réactions de votre entourage quand vous avez fait « Mégahertz » ? Que vous êtes devenu, comme ça, extrêmement visible ?

AM : Ça a été un bonheur pour mon père avec qui je n'ai jamais communiqué. Au moins, il avait quelque chose à dire à ses potes de jeu de boules. Pour la première fois, je me suis dit : « Tiens, il fait un peu attention à moi. » Parce que j'ai été un peu le chaton noir de la famille, l'électron libre.

TA : Et votre maman ?

AM : C'est une maman.

TA : Vous avez gagné de l'argent à l'époque ?

AM : Je n'ai jamais gagné d'argent. Le peu que je gagnais je l'ai distribué autour de moi. Je n'habite nulle part, je n'ai pas de maison, je n'ai rien.

TA : Vous n'avez pas mis d'argent de côté quand ça marchait ?

AM : Non, non. Je n'ai pas d'objets encombrants, je n'ai rien.

TA : Et l'amour ? Ça vous a apporté des conquêtes amoureuses ?

AM : En ce moment, je suis très amoureux. En ce moment.

TA : Mais à l'époque ?
AM : Je l'ai été souvent.

TA : Vous vous êtes beaucoup laissé guider par votre cœur.
AM : Mon cœur et mon cul, oui !

TA : *(Rires.)* C'est quoi le meilleur moment ?
AM : C'est d'être présent avec des petites équipes réduites, et pouvoir filmer Siouxsie and the Banshees à Amsterdam, avoir une équipe au Japon qui filmait le rock japonais… C'était inattendu. On était présents sur tout le terrain ! Avoir des petits espions, qu'ils soient au bon endroit, et puis ramener le contenu…

TA : Le pire moment, c'était quoi ?
AM : Les pires moments, j'en ai vécu plusieurs : c'est que je me suis toujours fait virer… Et ce n'est pas nécessairement moi qui me suis fait virer, c'est qu'on a viré le médium, le média sur lequel j'étais. C'était pour des raisons politiques.

TA : Quand vous avez quitté la lumière, vous avez créé la deuxième chaîne marocaine, qui s'appelle 2M, ensuite vous avez été directeur des programmes d'Arte, et aujourd'hui ?
AM : Votre équipe m'a suivi, elle m'a suivi jusqu'à un rendez-vous à Radio Nova… On verra ce qui se passe. Inter, Europe 1, RTL ça ne marche pas. S'ils ne veulent pas de moi, c'est leur problème. Enfin, je veux dire que ce n'est pas grave. Le clan Maneval fonctionne, j'ai des milliers de fans sur Internet, sur Facebook, je leur fais une programmation musicale et cinéma tous les jours, c'est interactif, ça fonctionne. Je bosse, même en étant chez moi avec l'ordinateur, et il y a une interactivité, je sais qu'il y a un public. La preuve, je porte ces couleurs. Moi, c'est les téléspectateurs, les auditeurs, le public qui me donnent la pêche. Les patrons de médias, ils sont toujours en retard.

TA : Vous êtes nostalgique de cette époque, aujourd'hui ?
AM : Non, pas du tout.

TA : Vous êtes rancunier ?
AM : Pas du tout.

TA : Si c'était à refaire, Alain, qu'est-ce que vous ne referiez pas pareil ?
AM : Je referais la même chose.

TA : Le jour où vous serez mort, vous voulez qu'on écrive quoi sur votre tombe ?
AM : Oh, j'ai un tatouage sur le bras, en berbère : « Souviens-toi du futur. »

TA : J'étais très heureux de rallumer la lumière sur vous Alain, merci.
AM : Au revoir.

Qu'est-il devenu ?

Les moins de trente ans auront sans doute du mal à le croire mais, au début des 80's, sur l'ancêtre de TF1, Trust, Suicide, XTC, D.A.F ou les Talking Heads avaient droit de cité les samedis après-midi. La culture rock étant devenue une culture de masse après avoir été engloutie par le Show-bizz, on ne s'étonnera pas que la musique à la téloche soit désormais incarnée par le faussement culte « Taratata » et, qu'au lieu d'un Alain Maneval, les amateurs doivent se satisfaire de l'hystérie bobo-FM du gentil Nagui. Il faut dire qu'avec sa dégaine de gourou pop au regard hypnotique et sa radicalité érudite, on se demande bien où Alain pourrait venir aujourd'hui squatter à la télé. Un constat qui vaut également pour Arte, chaîne dont il fut au début des Années 90 le directeur des programmes et par ailleurs inventeur du slogan militant « Laissez-vous déranger par Arte » qui paraît aujourd'hui tragiquement obsolète.

Quelle trajectoire a bien pu prendre cet impétueux défricheur, écolo avant l'heure, après avoir imposé médiatiquement une certaine culture jeune sur Europe 1 avec « PO-GO » (« Impossible de dormir, sinon, nous vous remboursons. »), « Mégahertz » et « Tam-Tam » sur TV6 ? Eh bien, quinze ans après avoir traversé la Manche pour s'immerger dans la mouvance punk, Alain a enjambé la Méditerranée, portant durant quatre ans la chaîne marocaine 2M. Une expérience qu'il capitalise ensuite en infiltrant la chaîne franco-allemande (« Je ne pouvais pas faire ce que je voulais, donc je me suis barré. »), puis Canal où il tient un an le rôle de conseiller. Mais, à des années lumières du cynisme cool des 90's, l'électron libre Maneval finit par ne plus se sentir à sa place dans une industrie toujours plus formatée par les pontes du marketing et où les oligarchies règnent en maître.

Quelques documentaires plus tard (*La Passion selon Zwobada,* la série nostalgico-prospectiviste *Souviens-toi du futur,* son unique retour à la télé depuis « Tam-Tam ») et c'est l'heure de l'exil à Marrakech pour cet étendart de la lutte anti-HIV dont les deuils successifs de son entourage semblent comme couler dans ses veines (« Les morts me portent », confessait-il à l'occasion de sa Thema « Good bye Sida ? » au micro de Pascale Clark). Au milieu de ses étendues ocres, Alain, entouré de ses chameaux Voltaire, Rousseau et Diderot (qu'il a vendus en rentrant au pays), découvre les vertus de la solidarité et d'une vie loin des préoccupations matérialistes tout en poursuivant sa croisade de prévention à coups de concerts où il réussit l'exploit de faire chanter en cœur à 3 000 musulmans le leitmotiv *do-ré-mi-fa-sol-la-sida*. Une vie d'expatrié, avortée en 2008 quand, pour cause de maladie maternelle, ce fiston aimant revient s'installer dans sa ville natale, Saint-Étienne, afin de veiller sur sa génitrice.

Sans domicile fixe, dépouillé de ses biens et squattant dans les appartements comme les caravanes de ses amis, ce néo-nomade toujours dandy a repris le micro pour y diffuser ses dernières trouvailles culturelles le temps d'un « Bon Esprit » hebdomadaire, l'été 2009 sur France Inter. Depuis en silence radio, excepté une modeste présence numérique sur sa page Facebook et un groupe d'amis-fans hurlant dans le cyberespace leur manque de Maneval, ce chevalier des Arts et des Lettres plus vraiment young and hip reste comme en gestation d'une œuvre musicale jamais achevée. Et dont les quelques bribes qui nous sont parvenues disaient : « Salut les Zombies ! » Logique. Car, si en trois décennies Alain ne s'est jamais renié, s'éloignant de la gauche-caviar avec laquelle il faisait corps pour mieux refuser de céder aux sirènes de la brutalité libérale, les *p'tits loups* de jadis ont, eux aussi, bien changé.

V. C.





Marlène

TA : Et la lumière se rallume sur Marlène ! Marlène, bienvenue sur le plateau de « Tout le monde en a parlé » !

M : Bonsoir Thierry.

TA : Marlène, vous êtes née le 19 avril 1969, votre mère est dessinatrice publicitaire pour des grandes marques de parfum.

Concernant votre père, il y a plusieurs versions. Il y a une version où il est loueur de voiture avec chauffeur, il loue des limousines au roi Fahd d'Arabie Saoudite, à Elton John… Et il y a une autre version où il est le chauffeur de Marlène Dietrich.

M : Il a fait une longue carrière en tant que chauffeur de grande remise, donc il avait créé sa société de limousines… Dans sa vie, il rencontre Marlène Dietrich, Elton John, Madonna… beaucoup de gens. Et, dans les années 69, 70, il était le chauffeur de Marlène Dietrich, quand je suis née.

TA : Enfance à Perpignan chez vos grands-parents maternels. C'est votre grand-mère qui vous a élevée ?

M : Jusqu'à ce que je finisse mes études. Ma mère était très occupée avec ses études de dessin et son travail de dessinatrice publicitaire. Et, finalement, c'est ma grand-mère qui s'est occupée de moi.

TA : Vous fréquentez une école de Bonnes Sœurs.

M : Oui, entre autres.

TA : Mais vous êtes toujours virée.

M : Toujours virée, tous les ans : *(Rires.)* Tous les ans, ma mère, mes parents cherchaient une nouvelle école pour la rentrée de septembre… C'était tout le temps comme ça.

TA : Ensuite, vous allez à Paris pour passer un bac d'Arts Plastiques. Et vous faites en même temps une école de maquillage, l'école Chauveau.

M : Je me suis un peu mise au maquillage artistique, effectivement, puisque j'étais déjà dans le métier de la mode et du mannequinat. Ça m'a permis de travailler sur les deux facettes : en tant que mannequin et en tant que maquilleuse…

TA : Vous commencez par des Concours de Miss… Vous faites beaucoup de Concours de Miss ?

M : Oui, j'en ai fait une trentaine.

TA : Vous avez été dauphine de Miss France.

M : En 86.

TA : Vous n'avez pas été Miss parce que vous dites que Valérie Pascal était lèche-cul avec Madame de Fontenay, et finalement, c'est Madame de Fontenay qui a fait gagner Valérie… C'est vrai ?

M : Il y avait beaucoup d'histoires parce que c'était la fille du maire du XIIIe, l'élection se déroulait dans la mairie du XIIIe, elle avait le numéro 13, et on trouvait ça un peu bizarre… Il n'y avait pas encore la télévision, donc ce n'était pas contrôlé par les votes, etc. Je reste dans le doute.

TA : Vous auriez pu être Miss France.

M : Ce n'était pas ma vocation. De toute façon, je ne pouvais pas gagner, j'avais les cheveux courts, je n'ai jamais eu les cheveux longs, et Madame de Fontenay ne veut que des Miss aux cheveux longs.

TA : Question garçons, vous tombez enceinte pour la première fois à l'âge de quinze ans…

M : Ah oui, le premier amoureux…

TA : C'était le bon.

M : C'est tombé sur lui, oui. Oui, parce qu'à l'école tout le monde met des préservatifs, forcément, mais j'ai eu un petit accident. Ça arrive à tout le monde. De nos jours, il y en a qui sont enceintes plus jeunes que moi, seulement ça ne se sait pas parce qu'elles ne sont pas médiatisées.

TA : Ensuite, 500 conquêtes, quand même.

M : 500 ? Je ne sais pas, je ne les ai pas comptées. Qui vous a dit ça ? *(Rires.)*

TA : Il paraît que vous ne vous souvenez que d'une centaine !

M : Non, non, je ne me souviens que de moins d'une dizaine !

TA : Vous dites : « Je me souviens des hommes qui savent faire l'amour. »

M : Je me souviens de ceux qui m'ont donné de l'amour.

TA : Il y en a combien qui vous ont donné de l'amour pour finir ?

M : Un ou deux, au maximum.

TA : C’est con.
M : Mon premier amour et puis le père de mon fils.

TA : Vous êtes fidèle quand vous êtes avec un garçon ?
M : Tout à fait.

TA : Simplement, vous avez des fidélités successives.
M : C’est-à-dire que comme ça ne dure pas longtemps en général, c’est vrai que durant le temps où je suis avec une personne, je suis fidèle. La personne qui est avec moi, elle est tranquille, elle est sûre qu’elle n’a pas de cornes ! *(Rires.)* Mais, en tous les cas, je préfère quand même vivre la passion, et donc quand je suis avec quelqu’un, c’est parce que je suis amoureuse, parce que ça me plaît et je donne tout pour la personne en question, c’est sûr que je ne cherche pas ailleurs…

TA : Mais pourquoi ça s’arrête à chaque fois ?
M : Pourquoi ça s’arrête ? Parce qu’ils deviennent trop jaloux et possessifs. À partir du moment où ça empiète sur ma vie professionnelle et sur mon travail, je suis obligée de mettre fin à la relation.

TA : Vous regrettez d’avoir privilégié votre travail ?
M : Non, je ne regrette pas. Mon grand rêve depuis toute petite, c’était d’être indépendante, c’est pour ça que je suis partie de chez mes parents très tôt, et d’être indépendante pour tout. Je n’ai jamais voulu dépendre d’un homme et, donc, dès que les hommes commencent à vouloir me faire dépendre d’eux, c’est là que ça s’arrête…

TA : À dix-huit ans, vous commencez une carrière de mannequin de charme. Ça veut dire quoi, mannequin de charme ?
M : Mannequin de charme, ce sont les mannequins qui sont les sujets et pas les objets. Elles ne sont pas les portemanteaux, elles ne portent pas de vêtements. Donc j’ai été pendant beaucoup d’années mannequin de nu.

TA : En 1990, vous avez donc vingt-et-un ans, vous faites vos débuts à la télévision sur M6 avec une émission qui s’appelle « Vénus ». Vous

êtes speakerine topless !

M : C'était la première émission érotique, il paraît. J'avais déjà mon agence de mannequins, j'avais d'ailleurs mis toutes mes filles sur le casting, et, moi, je suis arrivée en tant que directrice pour contrôler le casting, et le directeur de casting a dit : « Mais c'est vous qu'on veut voir à l'audition ! » Du coup, j'ai passé l'audition avec mes filles, et c'est moi qu'ils ont prise pour faire la présentatrice… Ça a duré trois ans.

TA : Votre agence de mannequins s'appelait Body-Bobine et vous aviez quand même des filles pas mal : Ingrid Chauvin, Alexandra Bronkers, Tabatha Cash. Vous les recrutiez comment, toutes ces filles ?

M : Les sorties d'écoles !

TA : *(Rires.)* Vous faisiez la sortie des écoles !

M : Je prenais des jeunes filles qui étaient encore plus ou moins en cours pour être mes modèles à l'école de maquilleuses, et donc je les maquillais, etc. Je disais : « Celle-là, elle est très photogénique, celle-là est très belle, elle a un visage intéressant, etc. » Et, boum, je leur faisais un book et je les faisais travailler après comme mannequin !

TA : La célébrité viendra avec Patrick Sébastien. Vous l'avez connu où ?

M : Je l'ai connu dans une soirée où je faisais un spectacle, une imitation, et il m'a pris pour faire « Garçon, la suite », c'était en 94. Il m'a dit : « Moi je vais faire Louis de Funès en train de rêver que je suis au lit avec Madonna, et toi tu fais Madonna au-dessus du lit. » On a fait le sketch, ça a fait une audience terrible, et j'ai donc commencé à travailler avec lui et à faire plein de numéros d'imitation. Après, il y a eu Marilyn Monroe, puis d'autres personnages, Zézette, etc. J'ai tout fait ! Même les moches ! *(Rires.)*

TA : Donc cette célébrité, vous l'avez acquise assez vite ?

M : Je l'ai acquise assez vite sans le vouloir. Puisque moi, ce que je voulais, c'était travailler et faire mon bizz, me faire de l'argent et puis payer mon loyer à la fin du mois comme tout le monde… Je ne cherchais pas à être célèbre. Et puis, en travaillant avec Patrick Sébastien, j'ai aussi

rencontré Monsieur Bouvard qui m'a fait travailler sur « Les Grosses Têtes ». Donc je faisais moitié radio avec RTL et moitié télé.

TA : Quelles ont été les réactions de votre entourage quand vous êtes devenue célèbre ?

M : Mes parents, ils ne me parlaient plus depuis dix-sept ans ! Ils étaient fâchés contre moi parce que j'avais posé nue, ils trouvaient que j'avais pris le mauvais chemin, ils croyaient que je commençais à faire des bêtises, etc. Ils s'inquiétaient, jusqu'au jour où ils ont vu que j'avais réussi à la télévision, que je commençais à faire des couvertures de magazines…

TA : Donc vous vous réconciliez avec vos parents à ce moment-là ?

M : Je me suis réconciliée avec mes parents, et puis ça a été un peu le phénomène de la famille dans tout le village : les grands-mères, les grands-pères faisaient : « Holala, la petite Mourreau, elle est devenue célèbre à la télé ! »

TA : Avec les médias, ça s'est passé comment, Marlène ?

M : Avec les médias, ça a été très dur parce que d'abord j'étais très jeune et je n'avais pas ma langue dans ma poche, comme certains le savent… Et donc j'étais très naturelle et très spontanée, j'ai dit des choses que, peut-être, je n'aurais pas dû dire, j'étais trop directe. Ça a dérangé beaucoup de personnes, et puis avec le temps ils avaient peur de moi, je pense. Ils avaient peur d'un personnage trop explosif, trop impulsif, incontrôlable.

TA : Incontrôlable…

M : Et, surtout, je n'avais pas de manager. Je me suis faite toute seule.

TA : Vous regrettez de ne pas avoir eu de manager ?

M : Oui, je le regrette, mais en même temps, je ne savais pas si une personne pouvait gérer tout ce que je savais faire ! *(Rires.)* Parce que j'avais mon côté spectacle, j'avais mon côté théâtre, actrice, j'avais mon côté meneuse de revue et mon côté présentatrice… Comme j'avais plusieurs cordes à mon arc, tous les managers me disaient : « Tu fais trop de choses en même temps, il faut te concentrer sur une chose. » Mais, moi, je ne veux pas me concentrer sur une seule chose ! Il faut que je fasse différentes

choses pour ne jamais m'ennuyer dans la vie, parce que si tu fais toujours la même chose, finalement, au bout d'un moment, tu te lasses… Et comme je me lasse vite, comme avec les hommes, d'ailleurs…

TA : ***(Rires.)*** **Vous avez gagné de l'argent, à l'époque ?**

M : Oui. Mais par rapport à ce que j'ai gagné par la suite en Espagne, c'était normal.

TA : Vous en avez fait quoi de ce pognon ? Vous l'avez placé ?

M : Comme tout le monde. Surtout à l'étranger.

TA : À l'étranger… Ah, oui, d'accord, comme Liliane Bettencourt.

M : Voilà !

TA : Quel a été le meilleur moment de cette époque ?

M : Le meilleur moment, c'est le changement un peu brutal : tu te retrouves à te promener dans la rue et tout le monde sait comment tu t'appelles, tout le monde te demande des photos, des autographes, tout le monde veut t'embrasser. Tout d'un coup, tu te sens aimée par tout le monde.

TA : C'est mieux que le Valium ?

M : Oui, oui, tout à fait !

TA : Et le pire moment, ça a été quoi ?

M : J'ai voulu essayer de faire autre chose à la télévision, pour ne pas être sans arrêt le faire-valoir de ces messieurs et arrêter de faire la potiche. Et j'ai constaté qu'en France, finalement, si tu es blonde avec des formes généreuses, tu ne peux pas faire autre chose que la potiche !

TA : En 1995, vous vous présentez à l'élection présidentielle avec un parti qui s'appelle le PLA, le Parti de la Liberté et de l'Amour.

M : C'est encore une idée de Monsieur Patrick Sébastien !

TA : Tout un programme : c'était une journée de l'amour par an, les préservatifs gratuits et le mariage homosexuel.

M : C'était tout un programme sur l'amour, surtout. Sur l'amour pour que les gens apprennent à mieux s'aimer, à se réconcilier. On voulait que la

Saint-Valentin soit un jour férié juste pour faire l'amour.

TA : Mais c'était une idée à lui ?
M : C'était un mélange de nos idées, mais l'idée principale était de lui. Il voulait me présenter en tant qu'ambassadrice de l'amour, justement, en tant que candidate, et, lui, c'était le président qui contrôlait toute la gestion ! *(Rires.)*

TA : Il a recommencé il n'y a pas longtemps avec le DAR. Ça n'a pas eu plus de succès, il a failli se faire virer de la télévision. À ce moment-là, il s'était vraiment fait virer de TF1 à cause de ça.
M : En 95, on est partis de TF1 ensemble. Lui est parti de TF1 pour France 2, moi je suis partie en Espagne. On est allés chacun de notre côté chercher du travail.

TA : Et quand vous êtes partie en Espagne, ça a été un retour sur terre un peu brutal de vous retrouver comme ça, dans un pays où personne ne vous connaissait ?
M : Surtout que je ne parlais pas l'espagnol !

TA : Oui, c'est très courageux.
M : Et on m'a proposé de présenter une émission de prime time dans une langue que je ne connaissais pas !

TA : C'est fou ! Ils sont fous, ces Espagnols !
M : Je ne parlais que l'anglais… On m'expliquait l'émission en anglais, je pensais en français et je parlais en espagnol, donc c'était un travail intellectuel. D'ailleurs, pour une blonde, je m'étonne toute seule !

TA : *(Rires.)* Et ça a super bien marché en plus !
M : Et ça a très bien marché puisque je suis restée là-bas quinze ans. Mon émission a duré trois ans et c'était sur la première chaîne d'État.

TA : Et vous regrettez de ne pas avoir pu faire cette émission en France ?
M : J'ai toujours regretté de ne pas avoir fait toute ma carrière, ces quinze ans de présentatrice, rédactrice de personnages comiques en

Espagne, de ne pas l’avoir faite ici, dans mon pays, sur ma terre.

TA : Vous êtes nostalgique de cette époque, de TF1 ?
M : Nostalgique, non. Ce qui m’avait rendue triste, c’est qu’à chaque fois que je revenais à Paris, je voyais ce que j’aurais pu faire et parfois ça me faisait même pleurer ; je me disais : « Holala, il y a celle-là qui fait ci, celle-là qui fait ça. » J’aurais pu travailler au Lido ou au Moulin Rouge, alors que j’ai fait tous mes spectacles en Espagne dans des casinos. Et, ici, quand je me présente, c’est toujours : « Ah, mais non, vous, vous n’êtes pas assez jet set pour le faire… »

TA : C’est bizarre, quand même.
M : C’est toujours quelque chose de très spécial. Les Français, avec l’image qu’ils ont d’une personne, c’est toujours très compliqué.

TA : Vous en voulez à quelqu’un de ce qui s’est passé ?
M : Non, on ne peut en vouloir à personne. Je ne peux m’en vouloir qu’à moi-même d’avoir été tout feu tout flamme, de ne pas avoir pu contrôler. C’est ma faute de ne pas avoir pris quelqu’un pour me gérer… Tout est ma faute.

TA : Donc, Marlène, sérieusement, si c’était à refaire, qu’est-ce que vous ne referiez pas de la même façon, aujourd’hui ?
M : Je laisserais quelqu’un me diriger. Il faut toujours que je dirige moi-même, que je commande moi-même, que je prenne les initiatives…

TA : Est-ce que quelqu’un peut vous diriger, Marlène ?
M : C’est ça le problème, je ne sais pas si quelqu’un peut !

TA : Moi je ne crois pas, je ne crois pas que quelqu’un puisse vous diriger.
M : C’est très difficile d’être un bélier !

TA : Moi je ne m’y serais pas collé personnellement, en tous les cas !
M : Oui, j’ai de gros défauts… J’adore commander et c’est pour ça que les hommes de ma vie sont partis en courant. Même mon mari m’a dit : « Je

n’en peux plus, tu commandes dans le travail, tu commandes à la maison, tu commandes partout ! » *(Rires.)* Il n’en pouvait plus !

TA : Le jour où vous serez morte, qu’est-ce que vous voulez qu’on marque sur votre tombe Marlène ?
M : Mais je n’ai pas du tout pensé à mourir ! Mais je ne veux pas mourir !

TA : Moi j’ai une phrase. C’est : « La blonde explosive qui parlait trop. »
M : Oui, mais, quelque part, si on ne parle pas, on est qu’une potiche, non ? Moi je trouve que c’est bien de parler parce que, bon c’est vrai que je dis des bêtises, mais sur l’ensemble des bêtises que je dis, il y a toujours quelque chose de vrai ! *(Rires.)* Donc, quelque part, il faut que je parle parce que si je ne parle pas, je me dis : « Je vais rester dans le décor et faire le pot de fleurs ! » Il faut bien m’arroser, quoi !

TA : *(Rires.)* J’ai été très heureux de rallumer la lumière sur vous, Marlène, ça m’a fait très plaisir, merci.
M : C’est gentil, Thierry, à bientôt j’espère.

Qu'est-elle devenue ?

Sur la biographie disponible depuis son (too much pour être honnête) site Internet d'auto-promo, celle qui fut la première speakerine à exposer à l'antenne ses deux arguments bombastiques, annonce d'emblée la couleur. « Marlène Mourreau : plus qu'une histoire, un symbole. » Et, de fait, que ce soit via ses performances érotico-cathodiques (« Venus », « Sexy Zap »), ses clips gay-friendly avant l'heure (« Sombre désir ») ou sa candidature présidentielle pro-mariage homo pour le Parti de la Liberté et de l'Amour auprès de Patrick Sébastien, il est amusant de noter à quel point les excentricités d'hier de Marlène sont depuis devenues la norme des pop-stars d'aujourd'hui. Un état de fait qui, conjugué à l'inévitable relâchement des capitons de notre toujours belle blonde de quarante-deux ans, explique sans doute les difficultés rencontrées par cette ex-viagra à audience pour continuer d'exciter les patrons de télé.

« Si vous voulez vous faire une idée, je suis la Victoria Silvstedt de la TV hispanique », expliquait-elle récemment au magazine *Public* afin de resituer son personnage, logiquement inconnu d'une nouvelle génération biberonnée à la real-tv et le cerveau saturé de Loana, Angie et autre Cindy. Et, c'est vrai que Marlène a été, ces quinze dernières années un équivalent tutélaire ibérique de nos néo-bimbos sous influences Big Brother, surfant sur les vagues de starisation du vide au titre de blonde pionnière. À classer dans cette catégorie de people sans véritable spécialité, mais résolus à tout tenter pour continuer d'exister, Marlène a successivement endossé les rôles d'animatrice au décolleté aussi charmant que son accent, de modèle publicitaire moyennement farouche, d'actrice de téléfilm de seconde zone ou d'un spectacle sexy-cheap *Marlène, Marlène*. Un hyper-professionnalisme de l'artificiel face à une profonde angoisse du vide qu'une fois sa trentaine entamée, Marlène a tenté de combler en

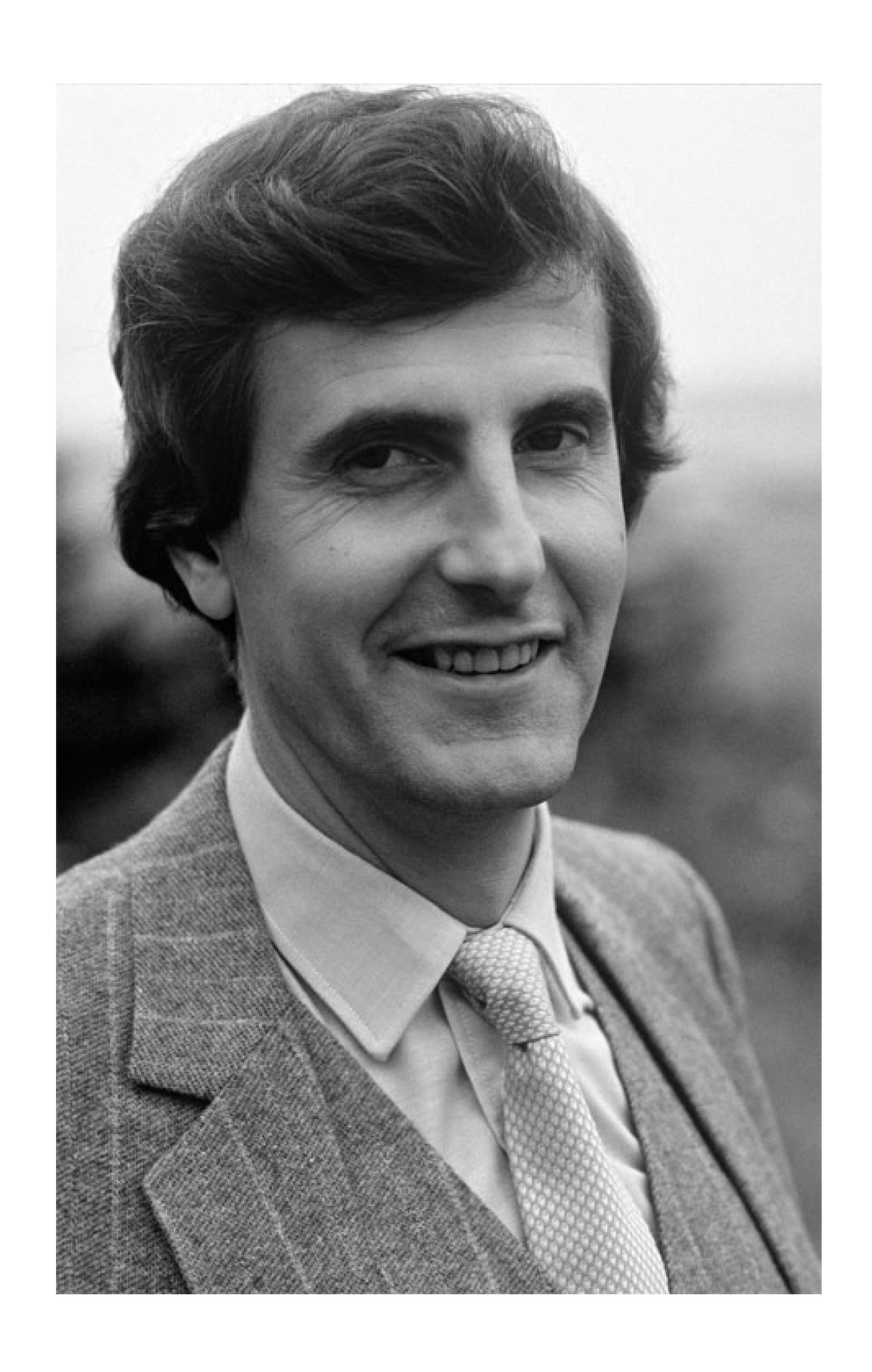
s'investissant dans sa vie affective avec un mariage et la naissance d'un enfant qui, Ô bien chanceux fiston, s'est, dès ses premiers rots, fait immortaliser en couverture des magazines avec maman.

Auto-intronisée, depuis le début des Années 2000, cobaye zélé de téléréalité (du « Grand Hermano », équivalent hispanique du « Loft » à la « Première Compagnie » en passant par « Supervivientes », version tortilla de « Je suis une célébrité, sortez-moi de là ! »), Marlène a, à peu près, tout testé. Puis, celle qui a confessé sur le plateau de Jean-Luc Delarue en 2009 avoir enchaîné dans sa vie plus de 500 conquêtes (mixtes), a fini par divorcer de son homme pour reconquérir le cœur des Français. Peuple qui, apparemment, n'en demandait pas tant de la part de cette cougar assumée, dont les tirades hédonistes dissimulent mal un narcissisme meurtri. « Mon mec actuel à vingt-deux ans, il habite Marbella. Mon fils Gabriel qui a dix ans, habite Madrid avec son père. Vivre seule à Paris, me va très bien ! Je ne prends que les bons moments avec ceux que j'aime ! » (in *Public*)

Mais, alors, après sa passade dans la peau du *boomerang-kid* quadra chez ses parents, Marlène a-t-elle fini par trouver un nouveau souffle en ré-investissant cette capitale qui l'avait vue naître à l'aube des Années 90 ? Oui, si l'on se fie à ses différents passages médias pour ses prestations fin 2011 à la Nouvelle Ève avec *Paris Latino* dont une tournée est prévue courant 2012. Et non, puisque celle qui aimerait enterrer, une bonne fois pour toutes, son image de simili Playmate s'est de nouveau retrouvée contrainte de mobiliser ses ressources érotiques pour une sombre marque de vin (Pur) dans un clip où elle caresse langoureusement de longues bouteilles phalliques à la moiteur dorcelienne. Soit un flou existentiel qui, contrairement à ce que raconte cette ritournelle publicitaire marlènienne, concentré d'eurodance vulgos, n'est pas *que pur plaisir.*

V. C.





Bernard Menez

TA : Et la lumière se rallume sur Bernard Menez ! Bienvenue sur le plateau de « Tout le monde en a parlé » ! Vous êtes né le 8 août 1944 à Mailly-le-Château, dans l'Yonne, et ensuite vous avez passé votre enfance à La Garenne-Colombes, dans les Hauts-de-Seine. Père facteur.
BM : Oui.

TA : Mère femme au foyer.
BM : Oui.

TA : En 1960, vous passez votre bac et vous entrez en classe préparatoire tout en faisant du théâtre amateur en parallèle, et cela pour lutter contre une timidité maladive… C'est une espèce de psychothérapie inconsciente ?
BM : C'est ce dont je me suis rendu compte avec le temps. Sur le moment, je n'y pensais pas.

TA : En fait, vous aviez deux problèmes : le premier, c'est le sentiment de ne pas intéresser les filles, ce qui n'est pas rare quand on est adolescent…
BM : J'avais mes idées. Et je n'avais pas l'impression que mes idées intéressaient les autres… Enfin c'est surtout que les autres ne m'intéressaient pas trop.

TA : Au-delà de ces problèmes d'adolescent, vous aviez des interrogations plus fondamentales et plus angoissées : « Qu'est-ce que je suis venu faire sur cette terre ? Est-il intéressant de vivre ? » Vous vous posiez des questions essentielles.
BM : Oui, comme beaucoup d'adolescents. Et, aujourd'hui, je crois que la jeunesse est peut-être même encore plus inquiète qu'à mon époque.

TA : Vous faites Maths Sup, Maths Spé, et vous présentez l'X, Les Ponts, Les Mines, Centrale et Supélec… C'est gonflé ! Mais vous n'aurez rien…
BM : De celles-là non, mais j'ai eu un peu plus tard l'École Normale Supérieure de l'Enseignement Technique, l'ENSET.

TA : Absolument. L'ENSET, donc, après un certificat en Mathématiques et en Physique à Orsay. Ce n'est pas mal.

BM : Oui. Quand je reçois au mois de juin les papiers à remplir pour entrer à l'ENSET, je m'aperçois que j'en ai pour dix ans… J'ai pris peur, donc j'ai fait quelque chose de terrible pour ma famille, pour mes parents, puisque j'ai commencé par démissionner de l'ENSET, résilier mon sursis d'étude, pour aller faire mon service militaire !

TA : Au service militaire, vous montez une troupe.

BM : On était cantonnés pendant quatre mois à la caserne où on ne pouvait quasiment pas sortir. Donc j'ai eu envie d'utiliser ces quatre mois pas uniquement à faire du militaire, ce qui me barbait. Il y avait beaucoup de gens qui étaient doués, qui étaient plutôt intellos, puisqu'ils venaient de Centrale, des Ponts ou des Mines… Et on a monté ça ensemble.

TA : Après le service, vous cumulez des cours d'art dramatique et l'enseignement public. Vous êtes d'abord instituteur, ensuite professeur de mathématiques et de physique-chimie. Et, finalement, vous choisissez votre passion : à partir de 69, vous devenez comédien à plein-temps.

BM : Après deux ou trois ans d'enseignement, j'ai tenté l'aventure. D'un côté je faisais des petits boulots, et de l'autre je continuais à tenter mon aventure de comédien.

TA : Vos parents étaient très fâchés parce qu'ils s'étaient saignés aux quatre veines pour vous, et, vous, vous foutiez un peu tout ça en l'air.

BM : Ma mère était compréhensive, mon père ne comprenait pas… Mais j'avais le soutien de mes frères. Eux, ils me comprenaient.

TA : C'était risqué de se lancer là-dedans.

BM : C'est sûr qu'avec le recul, j'ai été inconscient, oui, ça, c'est tout à fait vrai.

TA : Votre premier film, c'est quoi ?

BM : Mon premier film, c'est celui qui m'a empêché de partir au Canada. C'est-à-dire que j'étais un peu découragé en 69 de faire tant

d'efforts pour jouer au théâtre… Et je prends un billet, je décide de tout recommencer à zéro au Canada, à Montréal. Mais, huit jours avant, je rencontre Jacques Rozier, qui cherchait quelqu'un pour son téléfilm, qui est devenu un film de cinéma, *Du côté d'Orouët*, et il m'a convaincu, il m'a empêché de partir.

TA : Ensuite, grâce à Jacques Rozier, il y a les films de Pascal Thomas, *Pleure pas la bouche pleine*, *Le Chaud lapin*, *La Nuit américaine*, avec Truffaut… Et vous devenez une star !
BM : Je deviens quelqu'un qui est en haut de l'affiche au cinéma, oui.

TA : La célébrité est arrivée assez vite, finalement.
BM : Oui, elle m'a d'ailleurs permis de revenir au théâtre par la grande porte. Dès que j'ai pu, j'ai alterné avec le théâtre, tout en étant tête d'affiche au cinéma.

TA : Quelles ont été les réactions de votre entourage quand vous êtes devenu célèbre comme ça ? Votre père, par exemple, qui ne voulait pas du tout que vous soyez comédien ?
BM : C'est toujours pareil. Il est évident que les parents deviennent fiers, surtout ma mère. Elle allait même me présenter au voisinage.

TA : À l'époque, quelles étaient vos relations avec les médias ? Est-ce que ça se passait bien ? Parce que vous n'êtes pas facile, quand même.
BM : Ah vous trouvez ? Je ne trouve pas… Je trouve que si je ne suis pas facile, c'est parce que je n'aime pas qu'on se foute de ma gueule !

TA : Vous avez gagné de l'argent avec ces films ?
BM : J'ai commencé à en gagner au fur et à mesure que les films s'enchaînaient avec des rôles importants… Là, j'avais le droit d'être payé un peu plus. Mais je vais vous dire un truc : cette époque-là n'a rien à voir avec celle d'aujourd'hui. C'étaient des salaires beaucoup plus raisonnables.

TA : Est-ce que cette célébrité vous a amené des aventures amoureuses, des rencontres ?

BM : J'ai rencontré ma femme en 74 sur le tournage du *Chaud lapin*. C'était prédestiné comme nom, « chaud lapin » ! *(Rires.)* Et, d'ailleurs, je jouais un personnage qui s'appelait William dans ce film et j'ai appelé mon premier fils « William »… Avant de me marier, oui, je l'étais peut-être un peu, mais après que je me sois marié, bien sûr, ce n'était plus pareil !

TA : Bien entendu.

BM : Et il y a surtout que le sida, en plus, est arrivé. Et je peux vous dire que ça, ça en a calmé plus d'un.

TA : Quel a été le meilleur moment de cette époque ?

BM : Il y a eu ma rencontre avec François Truffaut : ça, c'était extraordinaire… Je reçois un coup de téléphone : « Bonjour, ici Suzanne Schiffman, l'assistante de François Truffaut. Il voudrait vous voir… » Je lui ai répondu : « C'est ça, et moi je suis le Pape ! Et je voudrais bien savoir comment il peut me connaître ! » Elle me dit : « Il a vu le film de Jacques Rozier. » Je rétorque : « Ça m'étonnerait, il n'est pas fini de tourner, il n'est pas monté, il n'est pas sorti… » Elle fait alors : « Il a vu des rushs, des bouts d'essai. » Je lui dis : « Ah, là, c'est possible… » Je me rends rue Robert Estienne, aux Films du Carrosse, en me disant : « Il est en train de voir un certain nombre de personnes, peut-être 40 ou 50 pour un rôle… » Et là, il me dit « Bonjour », je rentre, et, au bout de trois minutes, j'ai compris que, non, je n'étais en balance avec personne… Il était en train de vérifier que je n'étais pas différent de ce qu'il imaginait…

TA : Grand moment !

BM : Oui, parce qu'au bout de deux ou trois minutes, il me dit : « Allez à côté rencontrer le directeur de production, il va vous faire une proposition, vous nous direz si ça vous va. » Comme si j'étais en état de discuter ! Et tout ça s'est fait. Et un autre grand moment, dont je me rappellerai toujours, c'est quand Louis de Funès préparait *L'Avare*, un an avant sa sortie. J'ai eu connaissance de ça, donc je me suis payé le culot, et c'est la seule fois dans ma vie que j'ai fait ça, d'aller le voir dans sa loge un an avant. Il était en train de tourner un autre film. Je lui dis : « Bonjour Monsieur de Funès, je m'appelle Bernard Menez, je ne sais pas si vous me connaissez. » Il m'arrête tout de suite, et dit : « Oui, je vous connais très bien, je vous ai vu dans les films de Pascal Thomas. — Très bien… Alors… Je voulais

simplement vous dire que si vous n'avez pas encore choisi le comédien qui doit faire La Flèche dans *L'Avare*, j'aurais beaucoup, beaucoup aimé le faire… » Et je m'apprêtais à partir. Là, il m'arrête : « C'est fait ! Allez voir le producteur, vous leur direz que c'est vous ! »

TA : Le pire moment de toute cette époque ?

BM : Je m'en rappellerai toujours. J'avais consacré deux ans de ma vie à jouer au théâtre, dans trois théâtres parisiens, durant deux tournées, *Le Roi des Cons*, d'après Wolinski. J'avais porté le projet pendant deux ans depuis la création… Et, au moment de faire le film, le distributeur trouvait que je n'étais pas assez « star » et a exigé que ce soit quelqu'un d'autre qui fasse le film.

TA : Qui l'a fait ?

BM : Francis Perrin. Je n'ai rien contre Francis, à sa place j'aurais dit oui tout de suite moi aussi. Simplement, ce n'était pas justifié au niveau de la notoriété, parce qu'on était « kif kif », au cinéma en tout cas, et je pense surtout que j'étais complètement dedans… C'était une erreur de casting, pas une grosse erreur, mais en tout cas le film n'a pas beaucoup marché.

TA : Vous êtes souvent victime de railleries, de moqueries, car vous avez fait des films excellents, mais aussi des grosses farces un peu typiques des nanars à la française, par exemple *La Frisée aux lardons*.

BM : Je pense à mes anciens collègues style Darry Cowl, Galabru et compagnie, ou même Lefebvre, et c'est vrai que quand vous avez fait beaucoup de films, il n'y a forcément pas que de très bons films… Mais, globalement, je trouve que j'ai un bon pourcentage.

TA : Vous souffrez de ça.

BM : Non, je trouve ça très con, c'est tout. Une fois j'avais une émission de Fogiel, juste avant l'émission, j'attendais dans le studio, et ils passaient une petite bande voulant raconter ce que j'ai fait. Sur 50 films, ils avaient pris les quatre ou cinq que l'on pouvait me reprocher, et ils n'avaient parlé que de ça… C'était monstrueux !

TA : Ce qui est terrible c'est qu'on vous attribue même des films dans lesquels vous n'avez pas joué ! Par exemple *Mon curé chez les*

nudistes.

BM : Je n’ai jamais fait ça !

TA : Les gens sont persuadés que vous êtes dedans.

BM : Non seulement je n’ai jamais tourné ce film, mais je n’ai jamais tourné de film de ce genre-là…

TA : Vous expliquez comment ces méchancetés ?

BM : C’est un amalgame des films franchouillards… Les gens se disent : « S’il a fait ça, il a peut-être fait ça… » C’est tout.

TA : Vos enfants en ont souffert ?

BM : Un peu. Parce que, eux, à l’école, les moqueries, ce sont les parents qui les transmettaient… Donc, j’étais obligé de les protéger un peu là-dessus.

TA : Bien sûr. Au milieu des Années 80, la comédie à la française se fait rare, vous encore plus. On vous trouve au théâtre, à la télévision… Mais vous serez progressivement redécouvert, finalement, à la faveur d’une certaine nostalgie du cinéma populaire.

BM : Ça a rebondi sans que je le cherche vraiment. Il y a eu en particulier cette fameuse chanson : « Jolie poupée », qui a fait un tube énorme, un million d’exemplaires ! J’étais N° 1 au hit-parade, devant Michael Jackson !

TA : ***(Rires.)*** **Bravo !**

BM : Devant « Thriller » !

TA : Devant « Thriller », c’est énorme !

BM : Pendant plusieurs semaines… Et il en est mort !

TA : ***(Rires.)*** **Oui, ça l’a tué !**

BM : Et un peu plus tard, dans les Années 90, pendant deux ans je me suis retrouvé un peu en tête de distribution de ce feuilleton, *Vivement Lundi*, qui a été un très gros succès, j’en étais très fier.

TA : En 2002, vous vous présentez aux législatives, Paris XVe, sans étiquette. Vous dépensez beaucoup d'énergie, beaucoup de temps, beaucoup d'argent.

BM : Je ne dirais pas beaucoup d'argent, ça tournait autour de 10 000 euros, ce n'est pas énorme…

TA : Mais pour un résultat assez faible, quand même.

BM : Oui et non, parce qu'en 2002 j'étais quatrième sur vingt candidats. Quand vous savez que le premier c'était Balladur soutenu par le RPR, le deuxième Anne Hidalgo soutenue par le PS, et que le troisième m'a battu de quelques voix, c'était le Front national… Ce n'était pas si mal pour quelqu'un qui n'avait aucun parti !

TA : Mais vous vouliez vous lancer dans la politique ?

BM : Je voulais même le faire avant. J'ai des idées très précises qui, à mon sens, pourraient remettre le train en marche. Mais il faut le vouloir, il faut ne pas vouloir son intérêt personnel, il faut vouloir l'intérêt collectif. Il y a beaucoup trop de salaires qui échappent aux charges sociales, donc quelques-uns payent pour tout le monde.

TA : Mais vous vouliez faire un parti politique ?

BM : J'étais prêt à m'apparenter à un parti plutôt centre.

TA : Aujourd'hui, Bernard, est-ce que vous êtes nostalgique de l'époque du *Chaud lapin*, de *Pleure pas la boucle pleine*, des films de Pascal Thomas, des films de François Truffaut ?

BM : Je pense que j'ai eu la chance de connaître cette époque. Et je suis bien content d'avoir exercé mon métier à cette période-là, parce que le monde dans lequel on est aujourd'hui me convient beaucoup moins.

TA : Si c'était à refaire tout ça, qu'est-ce que vous ne referiez pas pareil ?

BM : J'ai fait la fine bouche sur le dernier film de Jean Gabin. On m'avait proposé *L'Année sainte*, dans le rôle qu'a eu Brialy, et quand j'ai vu le scénario, j'ai dit : « Ce n'est pas terrible. » Ça n'a pas trop plu au producteur et au distributeur qui ont été voir ailleurs… À l'époque, vraiment, la proposition était ferme. J'aurais dû me dire que c'était Jean

Gabin, que c'était Danièle Darrieux… J'ai fait un petit pêché d'orgueil, peut-être…

TA : Le jour où vous allez mourir, qu'est-ce que vous voulez qu'on marque sur votre tombe ?

BM : Je n'y ai pas pensé et puis de toute façon je voudrais me faire incinérer et je me fiche de ce que deviendront mes cendres.

TA : Ah oui ?

BM : Oui, absolument. Je pense qu'on est de passage. On est des milliards et des milliards, et quand vous regardez les milliards de planètes, vous vous rendez compte qu'on est vraiment une poussière.

TA : Ça sera le mot de la fin. Au revoir. Merci. J'étais très heureux de rallumer la lumière sur vous, Bernard.

BM : Elle n'est pas éteinte !

Qu'est-il devenu ?

Bernard Menez est le père de l'écrivain Frédéric Beigbeder. Du moins, celui de son alter ego, Marc Marronnier, ici interprété par l'humoriste Gaspard Proust dans l'adaptation ciné sortie en ce début d'année de *L'amour dure trois ans.* Branché, le Nanard ? Dans un sens, oui. Car, malgré une image publique injustement liée aux pires heures du cinéma gaulois ou de la variété, Bernard est l'objet d'un culte discret mais intense qui, en veille durant la décennie 90's suite à la disparition du pré-*The Office*, *Vivement Lundi !*, a connu un étonnant revival aux débuts des Années 2000. Avec notamment une apparition dans le clip de La Ruda Salska, « Du rififi chez les branques », un rôle dans le film de Chantal Lauby *Laisse tes mains sur mes hanches* et des retrouvailles avec Pascal Thomas dans *Ensemble nous allons vivre une très, très grande histoire d'amour* aux côtés de l'ex-Nouvelle Star, Julien Doré. Un pragmatisme professionnel que ce fascinant troubadour aux multiples talents, en dépit d'une carrière de chanteur avortée (son dernier single « Je me prends pour Al Pacino » remontant à l'année 2000, eh oui, déjà…), a appliqué avec rigueur dans le théâtre, enchaînant les pièces (de *On purge Bébé* en 1991 jusqu'à *Patate* ou *Pauvre France*, avec sa fille, Élisa, en prostituée italienne) quasiment sans relâche.

Esthète du grand écart artistique, capable d'interpréter le fiston tourmenté de Dracula comme de culbuter Richard Bohringer derrière un rocher en lui susurrant à l'oreille « T'as un cul de reine », Bernard s'est également inscrit, ces dernières années, à rebours de la doxa socialisto-libérale du cinéma français. Appliquant son bon sens populaire à l'univers de l'action politique, cet enraciné du quinzième arrondissement, orphelin du PC pré-Marchais devenu extrême centriste, a ainsi fondé, bien avant le Modem de François Bayrou, son mouvement des Démocrates Indépendants

Voulant Ensemble le Renouveau de la Société (DIVERS). Mais, quelques apparitions *Sous le soleil* dans la peau d'un élu, deux législatives (en 2002 et 2007) aux résultats modérément encourageants, suivies d'une élection municipale sous la bannière de Génération Écologie, auront suffi au créateur des Polymusclés – équipe de foot d'ex-célébrités se passant le ballon en faveur des handicapés – à le dégoûter du jeu politique. « J'ai dépensé beaucoup d'énergie, de temps et d'argent, et je n'ai plus envie de me battre contre des moulins à vent », confirmait-il au quotidien *France Soir* à l'occasion de la promo de sa dernière pièce. Et si 2011 demeure pour Bernard entachée d'un semi-échec – le « Gérard de l'acteur qu'on croyait mort depuis 1985, et qui en fait, tourne encore » lui ayant été dérobé de peu par Henri Guybet –, espérons que 2012 lui permettra de prouver que, si l'amour domestique ne dure que trois ans, celui de son public est à la mesure de l'affection qu'il porte à son quatrième enfant, son chien Tatoun chaste mais indéfectible.

V. C.





Éric Morena

TA : Et maintenant, la lumière se rallume sur Éric Morena ! Éric, bonsoir.
EM : Bonsoir Thierry.

TA : Éric, bienvenue dans « Tout le monde en a parlé » ! Vous êtes né à Saint-Omer en 1951. Vos grands-parents tenaient le plus grand cinéma de Saint-Omer : c'est ce qui vous a donné le goût du spectacle ?
EM : Certainement.

TA : Vous passez votre adolescence à Lille. Vous êtes un vrai ch'ti, vous parlez le patois local ?
EM : Je le comprends très bien.

TA : Vous ne le parlez pas ?
EM : Disons que, pour le métier, j'ai évité de continuer à le pratiquer parce que je ne voulais pas ressembler trop à Line Renaud ! *(Rires.)*

TA : Votre père était employé du Crédit du Nord…
EM : Absolument.

TA : Et votre mère était démonstratrice de produits de beauté au Printemps de Lille. Elle faisait quoi, comme démonstrations ?
EM : Elle travaillait dans une maison très célèbre que je ne veux pas citer. On en parle beaucoup actuellement.

TA : L'Oréal
EM : Oui ! *(Rires.)*

TA : Après un stage au Centre Apostolique, vous êtes tenté par la vie de missionnaire. Vous aviez la foi à ce point ?
EM : J'avais la foi, j'ai toujours la foi et je l'aurai toujours. S'il y a une chose qui me force à continuer à vivre, c'est la foi.

TA : En 1970, vous entrez au grand séminaire Saint-Sulpice d'Issy-les-Moulineaux, et vous songez à vous engager définitivement dans une

congrégation : les Pères Spiritains. Quelles sont les règles chez les spiritains ?

EM : La pauvreté, la chasteté et l'humilité !

TA : C'est dur ! (Rires.)

EM : Je sais, c'est en plein paradoxe, mais très applicable quand on vit au sein de la communauté.

TA : Vous partez deux ans en Centre-Afrique, mais, là, vous avez une crise de la vocation. Pourquoi ?

EM : En Afrique, je me dis : « Mais pourquoi, Éric ? Et de quel droit veux-tu imposer ta religion à des Africains qui, finalement, sont très sympas, sont très humains… »

TA : Qui n'ont rien demandé, surtout !

EM : Pourquoi leur imposer une loi ? Donc, j'ai une crise mais une crise de foi. Non pas dans ma foi personnelle, mais dans l'Église.

TA : Vous rentrez au début des Années 80. Vous vous installez à Paris, vous faites des petits boulots, vous êtes gardien de nuit. Et puis vous vivez avec une femme, Patricia, follement amoureuse de vous. Vous, vous êtes plutôt attiré par les garçons, vous avez avec elle une relation platonique, disons, mais vous vous êtes quand même mariés civilement.

EM : Absolument, d'ailleurs Patricia fait partie de ma vie…

TA : Aujourd'hui encore ?

EM : Absolument. On s'aime beaucoup et notre seul regret, c'est de ne pas avoir eu d'enfants.

TA : Question garçons, vous passez à l'acte avec Antoine, qui est barman dans un cabaret de travestis. On est loin du séminaire, quand même !

EM : Oui ! *(Rires.)*

TA : Vous avez le goût du paradoxe, Éric ?

EM : Il y a des robes ! *(Rires.)*

TA : Vous vous installez à Enghien et, là, c'est le grand amour avec Antoine qui va durer quatorze ans ! Antoine, il est formidable pour vous. Il croit beaucoup en votre talent, vous pousse à vous inscrire dans une association de chanteurs amateurs qui fournit les maisons de retraites. Donc, vous partez chanter en métro un peu partout, et il vous pousse aussi à prendre des cours de chant. C'est quelqu'un qui a été extrêmement bénéfique au départ de votre carrière.

EM : Antoine me lance, il me donne le courage… parce que je suis quand même découragé. Et il me dit : « Fais ceci, fais cela… »

TA : En 1986, Antoine vous finance une cassette démo, vous commencez la tournée des maisons de disques, et c'est comme ça que vous enregistrez « Oh ! Mon bateau ».

EM : Oui.

TA : Qui a écrit cette chanson ?

EM : C'est Alexandre Desplat, qui est devenu quelqu'un qu'on ne présente plus. Cette chanson me tombe dessus, comme ça… Elle m'est présentée par Jean-Patrick Teysseire, qui me dit : « Si tu es prêt à jouer le jeu, si tu es prêt à jouer ce personnage extravagant, c'est parti ! » Ce que je n'étais pas… Je suis quelqu'un, surtout à cette époque, de très réservé. Je sors du séminaire et on me demande de faire…

TA : Dario Moreno.

EM : Pire ! Pire que Dario Moreno ! Si bien qu'à un moment je perds le contrôle du personnage… Même mon producteur me dit : « Tu en fais trop ! »

TA : ***(Rires.)*** **Cette chanson a un succès fou, immédiat. Il y a la mélodie, évidemment, qui est excellente, il y a votre look, et puis il y a le clip !**

EM : Sans le clip, la chanson n'aurait pas existé. Et, surtout – et je tiens à le dire quand même –, sans vous, sans les médias. Parce que c'était quand même visuel avant tout !

TA : Vous vous retrouvez rapidement au top. Le single se vend à un million d'exemplaires ! C'est énorme ! Le succès est arrivé très vite, non ?

EM : « Le Bateau » sort en février 1987, je suis nominé aux Victoires de la Musique, et je fais L'Olympia fin février 1987. Le clip est récompensé au Festival de Cannes. Enfin, tout va très, très vite. Ainsi que me l'a dit le producteur de l'époque : « Ça se vend comme un paquet de lessive » !

TA : Vos relations avec les médias étaient bonnes ?

EM : Je n'ai jamais eu de problèmes avec les médias. C'est la télé qui m'a fait, il ne faut pas l'oublier !

TA : Vous avez gagné de l'argent à ce moment-là ?

EM : Oui, j'en ai brûlé beaucoup aussi !

TA : Le meilleur moment, ça a été quoi, Éric ?

EM : Chanter à L'Olympia. Dans l'ancien Olympia.

TA : Et le pire moment ?

EM : Quand on a commencé à me demander, après « Le Bateau », de faire n'importe quoi… Le succès d'« Oh ! Mon bateau » les ayant grisés, ils ont voulu faire plus. Et, finalement, le résultat, c'est que j'ai fait des daubes à la chaîne…

TA : Vous menez grand train de vie, avec tous les excès qui vont avec : vous avez un grand appartement, une belle voiture, les garçons à tout va. Et votre couple avec Antoine se disloque un petit peu, non ?

EM : C'est ça…

TA : Vous vivez toujours ensemble mais vous sortez séparément.

EM : Oui. Autant moi je monte, autant lui descend… Il y a un mur de solitude qui nous sépare.

TA : Vous sortez quelques 45 tours dans la veine du « Bateau », évidemment : « Je suis le torero de l'amour », « Ramòn et Pedro »… Ça marche honorablement, mais ce n'est pas le succès du « Bateau ».

EM : Non, il n’y a pas la magie… C’est le même compositeur, mais il n’y a pas de recette pour un tube !

TA : C’est là que vous tombez amoureux de Denis ?
EM : Oui.

TA : Antoine sombre alors dans la dépression, il se met à picoler, à faire des excès sexuels. Et vous apprendrez bientôt qu’il est malade du sida…
EM : C’est ma période la plus noire, parce que je culpabilise. Je culpabilise encore à ce jour, car si j’avais eu un petit peu plus de plomb dans la tête, Antoine ne se serait pas égaré vers des voies auxquelles il n’était pas destiné. Et, malheureusement, il tombe malade gravement, et à cette époque le sida est foudroyant, on perd beaucoup de copains… Il fait partie de la génération que l’on dit « sacrifiée ». Je l’hospitaliserai chez moi et je m’en occuperai jusqu’à la fin…

TA : Vous survivez avec des galas de province, avec des animations de boîtes de nuit pour faire tourner la boutique.
EM : Oui, je n’ai pas du tout envie de chanter d’ailleurs à cette époque. Ce qu’il y a de terrible, c’est que j’ai remarqué que les amis vous laissent tomber… Ils disaient : « Il y a le sida chez Morena. » C’était encore tabou.

TA : Et c’est là que, pour promouvoir l’idée du Pacs, vous vous prêtez à un simulacre de mariage, un mariage gay béni par un prêtre, et vous épousez Denis devant toutes les caméras du pays !
EM : *(Rires.)* C’est une histoire de fou !

TA : Un peu comme Coluche et Le Luron qui s’étaient mariés.
EM : C’était n’importe quoi, ça ne voulait rien dire !

TA : Ça a fait de la peine à Antoine, j’imagine ?
EM : Antoine n’était plus lui-même, le sida avait déjà attaqué une partie de son cerveau, c’était devenu un bébé…

TA : Il ne s’en rendait pas compte.

EM : Non, il me disait simplement : « Ah, maman, qu'est-ce qu'elle va dire ? »

TA : Lorsqu'Antoine meurt, vous entrez évidemment dans une longue période de dépression. Vous pensez à vous retirer au monastère, pour finalement retrouver ce qui avait été votre vie.

EM : Quand je rentre dans la chambre de l'hôpital Bichat, son visage est reposé. Il n'y a plus de souffrance, c'est extraordinaire. Tout s'est effacé… Son visage est même rose, comme un enfant… Et je ressens cette paix, cette sérénité, je me dis : « Ça y est, il a enfin la sérénité. » Mais, moi, je ne l'ai pas. Et c'est là que je pense vraiment à me retirer, à tout arrêter.

TA : Et pourquoi vous ne l'avez pas fait, Éric ?

EM : Parce que j'aimais chanter.

TA : Oui, vous vouliez chanter du lyrique, en plus. Vous voulez être Scarpia.

EM : C'est ça. C'est ma véritable raison de vivre. Finalement, quand je fais mon examen de conscience et que je me demande : « Qu'est-ce que tu aimes, Éric, dans la vie ? » C'est chanter. Le contact avec le public… Voilà, c'est ça.

TA : Aujourd'hui, vous êtes nostalgique de cette époque du « Bateau » ?

EM : Non, pas du tout. Je suis très content d'avoir fait « Le Bateau », mais « Le Bateau » est à la fois un cadeau, une grâce, et aussi un piège parce qu'on vous colle une étiquette sur le front… Mon intelligence à moi, la finesse que je dois avoir dans l'avenir, c'est préparer le public, préparer les gens à aller vers une autre voie, à me remettre en danger et à ne pas m'installer dans un succès déjà acquis.

TA : Vous êtes rancunier envers certaines personnes de l'époque ?

EM : Non, pas du tout. Il y a simplement une chose que je dirais qui pourrait éventuellement aider les jeunes d'aujourd'hui : c'est que votre plus proche ami peut être votre plus proche ennemi. Ça, c'est une certitude.

TA : Si c'était à refaire Éric, qu'est-ce que vous ne referiez pas pareil ?

EM : Je ne referais pas « Le Bateau », je parle avec mon cœur… Pour simplement pouvoir chanter ce que j'ai envie de chanter.

TA : Du lyrique, de l'opéra et devenir Scarpia sur scène.

EM : Absolument. Et des belles choses. Car j'ai été très malheureux pendant vingt-quatre ans que l'on ne me propose que des gaudrioles, finalement !

TA : Aujourd'hui, vous avez des projets dans le lyrique ?

EM : Oui. J'ai un album qui est en boîte, qui va sortir. Et il y aura une grande surprise.

TA : Quand vous allez mourir, qu'est-ce que voulez qu'on écrive sur votre tombe ? Comme épitaphe ?

EM : Il y en a une qui me plaît, elle n'est pas de moi : « Enfin, je suis devant toi. »

TA : Merci, Éric. J'ai été heureux de rallumer la lumière sur vous, merci.

EM : Merci Thierry.

Qu'est-il devenu ?

Sa silhouette de Castafiore testostéronnée a beau lui conférer une présence plus que massive, à l'intérieur, Éric Morena n'est qu'un bloc de sensibilité. Une sorte de barbapapa poilu au regard humide et au coffre injustement bridé. C'est que, longtemps pris au piège de son personnage d'hidalgo fantasque abonné aux plateaux hystéros de Christophe Dechavanne, ce cœur d'artichaut hanté pour toujours par la mort brutale de son premier amour, Antoine, a mis du temps avant de pouvoir exprimer artistiquement ce qu'il considère être son vrai « moi ». Symbole d'un tube, « Ho ! Mon bateau » (« La chanson la plus débile de la décennie ») qui lui a rapporté pas mal de blé mais dont le bégaiement a fini par le pousser à se perdre humainement (*cf.* : son mariage fake à l'époque où les premiers stigmates du sida creusaient le visage de son amoureux, en fait un coming out limite, en vue de rebooster sa carrière déclinante), cet ex-gardien de nuit a ainsi mis plus de douze ans avant de retrouver le sommeil et à revenir sur le devant de la scène pour tenter de régler le malentendu dont il se sentait victime. Car si le compositeur du titre, Alexandre Desplat, a, lui, embrassé une carrière internationale en bossant pour les B.O. des films de Stephen Frears, Roman Polanski ou David Fincher, Éric a dû se satisfaire d'une audience plus locale nourrie de shows pour les kermesses, hypermarchés des ZAC de province et autres animations en boite de nuit. Distillant obscurément quelques singles à l'orée des Années 2000, ce n'est réellement qu'en 2005 avec, sous le bras, un album de reprises calibrées pour les soirées Macumba, Éric Morena l'Enchanteur, et un livre auto-thérapeutique sur ses nuits fauves d'antan, *Un fond de tristesse*, que ce diacre de sensibilité socialiste finit par s'assurer une mini-tournée médias où on le voit notamment balancer nonchalamment quelques capotes au public de « Tout le monde en parle ». Un retour en grâce relatif sur lequel il

surfe dès l'année suivante avec un disque tribute à celui qui fut son professeur de chant, Francis Lopez, sobrement intitulé *Hommage à Francis Lopez*. Malheureusement, victime au même moment d'un pépin de santé (un diverticule lui aurait percé son péritoine, pas cool), Éric s'évapore à nouveau, ne réapparaissant que deux ans plus tard sur la scène de l'inévitable « RFM Party 80 ». Un parcours houleux pour celui qui a longtemps carburé au Prozac afin d'éviter de se noyer dans des pensées suicidaires mais qui ne s'est jamais résolu à ramener son bateau au port. Comme le prouve cet ultime effort, sorti en juillet 2011, *L'Amour est éternel* où, entre airs d'opéra et chansons lyrico-autobiographiques (« Mon Odyssée »), ce fan ultime de Serge Lama, à qui il dédie ce disque, tente par la sublimation musicale de ré-enchanter cette vie d'artiste de galas largement en deçà de ses espérances, faisant de lui, comme le dit plus ou moins la chanson, ce sombre héros de l'amer marchant tel un funambule sur les océans du vide.

V. C.





Myriam

TA : Et maintenant, la lumière se rallume sur Myriam ! Myriam, bienvenue sur le plateau de « Tout le monde en a parlé » ! Vous êtes née à Paris le 8 décembre 1961, sous le nom de « Myriam Szabo ». Père sculpteur d'origine hongroise, mère franco-hongroise. Ce qui est

incroyable, c'est que votre père a eu au moins vingt-cinq enfants différents, dans des pays différents.

M : Oui. Enfin on ne sait pas s'il y en a vingt-cinq, mais en tout cas je suis sûre qu'il y en a vingt…

TA : Voilà. Vos parents n'ont pas passé beaucoup de temps ensemble. Vous vivez d'abord une enfance nomade avec votre mère qui vous emmène aux États-Unis, jusqu'à l'âge de sept ans. Où aux États Unis ?

M : Détroit.

TA : Elle faisait quoi votre mère, là-bas ?

M : Au départ, elle essayait de survivre avec un enfant, seule, et puis petit à petit elle a eu des boulots jusqu'à devenir secrétaire de direction. Ensuite, elle s'est mariée.

TA : Vous, vous rêvez de devenir danseuse et votre mère vous inscrit à des cours de danse dès l'âge de trois ans !

M : Oui.

TA : De retour en France, vous travaillez avec les ballets russes d'Irina Grjebina, qui vous fait signer un contrat à douze ans. Vous étiez assez douée.

M : Oui, j'ai eu une espèce de moment d'illumination, comme ça, qui a été repéré. Et, comme on n'avait pas beaucoup d'argent, elle nous a proposé un contrat d'exclusivité. J'étais déjà aussi grande que maintenant, je passais pour une adulte… Donc, j'ai intégré la compagnie professionnelle à treize ans.

TA : À quatorze ans, vous tombez amoureuse d'un voyou pour lequel vous quittez la maison maternelle.

M : Oui.

TA : Mais il vous maltraite un peu.

M : Beaucoup.

TA : Et vous vous séparez.

M : Oui.

TA : Mais ça ne vous ramène pas chez votre mère.
M : Non.

TA : Dès lors, vous passez votre temps dans la rue : trois ans de débrouilles !
M : C'était assez terrible, mais en même temps, c'était très intéressant parce que j'ai appris beaucoup de choses. En fait, c'est une vie parallèle. Les gens pensent que s'ils s'arrêtent sur un banc, il ne va rien se passer, mais en fait il se passe des choses. Les personnes qui ont le temps et qui sont dans la rue communiquent et font des choses. Parfois ce sont des choses désagréables, mais pas seulement. J'ai aussi vécu des choses intéressantes.

TA : C'est comme ça qu'un jour, dans la rue, vous achetez un livre à un franc, qui va changer votre vie !
M : Depuis que j'étais enfant, j'étais certaine que je cherchais quelque chose. Et, quand j'ai ouvert le livre, je savais que c'était ça ! Ensuite, j'ai lu le livre et je n'en ai même pas compris la moitié, mais je savais que c'était ça…

TA : À dix-sept ans, vous reprenez la danse, vous devenez mannequin. Et c'est là que vous rencontrez le célèbre photographe Jean-François Jonvelle, qui passait sa vie à photographier des adolescents. Vous devenez sa petite amie.
M : Jean-François, je l'ai rencontré dans une fête qui était organisée par mon agence : Mademoiselle. Ils organisaient des fêtes. À l'époque, je ne comprenais pas très bien, mais maintenant, je sais que c'était pour essayer de faire rencontrer des filles à des garçons… Il y avait souvent Polanski qui était là, d'ailleurs, enfin il y avait plein de gens… Et moi, je n'étais pas très fan de ces fêtes, mais j'y allais un peu par obligation. Et, justement, comme je m'ennuyais vraiment, Jean-François qui était drôle, quelqu'un de très rigolo, lui, il m'a fait rire. Il a fait semblant de mettre sa tête dans le congélateur, et je me suis dit : « Voilà quelqu'un avec qui je peux m'entendre ici ! » *(Rires.)* Donc, on a rigolé et on est partis, c'est comme ça qu'on est devenus amants.

TA : Vous faites du mannequinat mais, en fait, dès que vous avez assez d'argent, vous partez en retraite bouddhiste. À dix-huit ans, vous faites votre premier voyage en Inde !

M : Je suis allée dans le sud, puis à Delhi, mais ensuite je me suis arrêtée au Népal et j'y suis restée.

TA : Quand vous devenez vraiment une pratiquante bouddhiste, vous quittez le photographe Jean-François Jonvelle. Vous trouviez que sa vie était trop dépravée, c'est ça ?

M : Je me suis rendue compte que je voulais changer les choses dans ma vie de façon très radicale : arrêter de fumer, arrêter de manger de la viande, etc. Et lui faisait les choses que faisaient les gens de ce milieu. À l'époque, en tous les cas… Je ne sais pas si c'est pareil maintenant.

TA : Il y a des chances !

M : *(Rires.)* Et je lui ai dit : « Écoute, je ne veux plus te voir parce que tu as une mauvaise influence sur moi. »

TA : Il vous en a voulu.

M : Il était fâché, oui.

TA : C'est là qu'une société d'affichage, Avenir, demande à son agence de publicité une campagne pour démontrer qu'elle garantit les dates de pose de ses affiches. Et le concepteur-rédacteur de l'agence, Pierre Berville, trouve une idée : « Le 2 septembre, j'enlève le haut. » Et là, le 2 septembre on voit une fille les seins à l'air ! Puis, « Le 4 septembre, j'enlève le bas. » Et on voit une fille nue, mais de dos. Jonvelle et ce Pierre Berville, donc, concepteur-rédacteur, choisissent un premier mannequin, mais son père ne veut pas. Ils choisissent un deuxième mannequin, mais son petit ami ne veut pas. Et, en désespoir de cause, Jonvelle, qui ne vous avait pas pardonné de l'avoir quitté, finit par se résigner à vous appeler. C'est comme ça que vous êtes sur l'affiche.

M : J'étais déjà dans le casting depuis le début et je suis presque certaine que Jean-François Jonvelle a essayé de bloquer mon passage… Et moi je voulais le faire, pas pour l'affiche, parce qu'en fait, ça m'était un peu

égal, cette affiche, on ne se doutait pas que ça aurait autant de succès, mais parce que j'avais besoin de l'argent pour faire une retraite.

TA : C'est vrai que vous êtes plus préoccupée par votre quête spirituelle que par votre métier de mannequin. Vous signez un contrat sans le lire à ce moment-là.

M : Je ne pense pas qu'ils se doutaient du succès que l'affiche aurait. Et, pour moi, j'avais fait un travail comme un autre. Effectivement, j'ai signé un forfait pour trois villes de France. Là aussi, mon agence ne m'a pas défendue… Mais je ne sais pas ce qu'ils ont fait sous les tables…

TA : À peine les affiches collées, évidemment les médias s'emparent du phénomène, Myriam devient un événement, les féministes se déchaînent, à commencer par Gisèle Halimi, et Yvette Roudy… Certaines municipalités font caviarder les affiches en collant des papiers par-dessus.

M : Sur les fesses ! *(Rires.)*

TA : C'est fou ! Sur les fesses, oui…

M : C'est mignon !

TA : La polémique enfle, tout le monde ne parle que de ça. Mais vous, vous êtes dans une grange que vous avez acheté dans les Pyrénées pour faire votre méditation. Il n'y a pas d'électricité, pas de téléphone, et donc c'est par un télégramme que vous apprenez le succès de cette campagne de pub !

M : En fait, un copain dans les montagnes m'a dit : « Je crois qu'on parle de toi à la télé ou à la radio. » Je lui ai dit : « Mais non, tu délires. » Et ensuite, j'ai reçu un télégramme. J'ai dû descendre au hameau convaincre une paysanne de me laisser faire un appel en PCV ! Maintenant que je réfléchis un petit peu à ça, je crois que si j'ai réagi ainsi c'est parce que j'avais déjà vu beaucoup de choses dans les rues, que notre vie de famille n'avait pas été facile, vraiment beaucoup de choses assez terribles… Et donc, pour moi, c'était plus important de donner un sens à ma vie que d'être connue ou pas connue.

TA : Vous rentrez à Paris et là les demandes d'interviews pleuvent. Vous faites attention d'ailleurs à ne faire que de la radio, de la presse écrite, et pas de télévision.

M : Oui, je ne voulais pas être reconnue dans la rue.

TA : Vous devenez instantanément célèbre. Quelles ont été les réactions de votre entourage au moment de cette célébrité ? Comment a réagi votre mère, par exemple ?

M : Je crois qu'elle était contente.

TA : Et votre père ? Vous étiez en contact avec lui à ce moment-là ?

M : Mon père, j'étais en contact sporadique avec lui depuis toujours… et je crois qu'il n'a pas dû s'en rendre compte ! Par contre, il y a une chose intéressante : j'ai connu un de mes frères grâce à ça !

TA : Et les bouddhistes, ils ont réagi comment ?

M : Je sais qu'ils chuchotaient à mon sujet. Mais, il y a une chose que j'ai sue par la suite, c'est que les jeunes de neuf ou dix ans ont dit : « Elle est folle d'être ici au lieu de faire du cinéma ! » *(Rires.)*

TA : (Rires.) Vos relations avec les médias se sont bien passées ?

M : J'ai tout de suite compris qu'on était en train de me prendre pour un produit, et que ça n'avait pas vraiment d'incidence réelle. Évidemment, les trois-quarts des journalistes ont raconté n'importe quoi, mais je crois que c'est ce qu'ils font d'habitude…

TA : Vous avez gagné de l'argent avec cette histoire ?

M : J'ai gagné un forfait, et je ne me souviens plus de la somme.

TA : Pas énorme.

M : Non, ce n'était pas énorme. J'aurais pu gagner de l'argent, c'est sûr. J'aurais pu me plaindre, j'aurais pu faire des procès… Je pense aussi que je n'avais pas envie de me mettre là-dedans. J'étais trop heureuse de faire une recherche, et pour cette recherche, j'avais besoin d'être tranquille, j'avais besoin d'être seule. Je m'en foutais de la télé et des journaux.

TA : Est-ce que ça vous a amené des rencontres amoureuses, Myriam ?

M : Non, pas que je me souvienne.

TA : Ça ne vous a pas permis de rencontrer l'homme de votre vie, par exemple ?

M : Non, j'ai rencontré un des hommes importants de ma vie dans le bouddhisme, pas du tout à cause de l'affiche.

TA : Quel a été le meilleur moment de cette époque ?

M : C'est quand j'étais dans les montagnes ! *(Rires.)*

TA : Et le pire moment ?

M : Je n'ai pas le souvenir d'un moment particulièrement désagréable.

TA : Ensuite, effectivement, malgré les propositions, notamment au cinéma, vous privilégiez votre quête spirituelle, et vous choisissez de partir en retraite dans une forêt des Alpes de Haute-Provence, où vous resterez un an.

M : Encore maintenant, je peux dire que c'était la plus belle année de ma vie. Je pratiquais de quatre heures du matin jusqu'à environ 23 heures ou minuit, tous les jours.

TA : Vous finirez par vous retirer complètement de votre vie professionnelle, pour vous consacrer exclusivement à l'étude du Bouddhisme et de la langue tibétaine. Qu'est-ce que ça vous a apporté ?

M : Vous savez, toutes les études qu'on fait dans le Bouddhisme, ce sont des entraînements de l'esprit. Elles permettent de se comprendre soi-même, de pouvoir entrer en amitié avec soi-même, et éventuellement d'améliorer sa façon d'être en relation avec le monde. C'est efficace.

TA : Ça prend une vie de se corriger…

M : Oui, mais puisqu'on est là, ça prend une vie de vivre.

TA : On meurt guéri, mais on a passé sa vie à se soigner, finalement ?

M : Écoutez, franchement, à quoi ça sert la vie ? Ça sert à faire un métier ? Ça sert à gagner de l'argent ? Ça sert éventuellement à faire une famille ? Mais, si on n'est pas bien, à quoi ça sert d'avoir une famille, d'avoir un métier et de gagner de l'argent ? À rien du tout.

TA : Vous êtes très bouddhiste, parce que même votre mari, que vous aviez épousé en 85, qui était bouddhiste, finira par ne plus supporter vos retraites. Vous êtes une jusqu'au-boutiste de la retraire.

M : Je suis aussi, à l'origine, quelqu'un qui a un caractère impulsif. J'étais fortement partagée entre une vie de famille et mes retraites. On est toujours restés très proches et très amis, en fait, on ne s'est pas disputé, mais à un moment donné, je n'étais plus là, et il est allé avec quelqu'un d'autre…

TA : Vous n'êtes pas nostalgique de cette célébrité que vous avez acquise à l'époque de l'affiche ?

M : Jamais !

TA : Et si c'était à refaire, qu'est-ce que vous ne referiez pas pareil ?

M : J'aurais aimé rencontrer Chögyam Trungpa qui avait écrit le fameux livre, et qui est décédé avant que j'ai l'idée d'aller le trouver…

TA : Le jour où vous allez mourir, qu'est-ce que vous voulez qu'on écrive sur votre tombe ?

M : « Tout le monde en a parlé. »

TA : *(Rires.)* Bonne réponse ! En tous les cas ça vous fait du bien le bouddhisme, vous êtes une publicité vivante, peut-être pas pour l'afficheur Avenir, mais pour le Bouddhisme ! Vous avez l'air d'avoir une espèce de paix intérieure, un sourire magnifique !

M : *(Rires.)* Merci, c'est gentil.

TA : J'étais très heureux de rallumer la lumière sur vous, Myriam.

M : Merci beaucoup, Thierry.

Qu'est-elle devenue ?

Si un jour, vous croisez cette belle brune quinquagénaire dans les rues de Bruxelles, son lieu de résidence depuis 2005, ne l'appelez pas Myriam, ou même Mme Szabo. En effet, celle qui, il y a trente ans de cela, prêtait sa sublime plastique à l'une des premières méta-campagnes publicitaire fonctionnant sur le mode du teasing, a décidé, l'année 2010, de troquer son nom d'origine pour le plus exotique patronyme de « Yumma Mudra ». Une manière de fuir un vedettariat inexplicablement persistant ? Non, absolument pas, puisque, en fait, Myriam n'a jamais surfé sur sa célébrité iconique, ni sur les très modestes 1 500 euros (pour des retombées rédactionnelles estimées à plus de deux millions) que lui a rapporté cette pub qui a lancé pour de bon l'interminable débat autour de l'utilisation marchande du corps féminin dans les réclames. Mais qui a aussi émoustillé à peu près l'ensemble des mâles français. Ainsi de Michel Polnareff (qui envisageait de faire un duo avec cet alter ego fessier) ou encore Yves Simon (qui, lui, voulait simplement la serrer). Myriam, elle, trop occupée à s'investir dans sa quête mystique, décide de ne jouer qu'à moitié le jeu mondain, refusant d'apparaître à l'écran et déclinant les œillades des cinéastes (Jean Becker, René Feret) pour rejoindre ses chères communautés. Et, logiquement, ce symbole par erreur de la femme libérée, version Cookie Dingler, finit par disparaître complètement, quelques mois à peine après sa fulgurante hypermédiatisation. Précoce, en décalage permanent avec son époque, et plus sensible à la sagesse individualiste du Bouddhisme qu'au vedettariat pour combler ses failles intimo-égotiques, elle largue le mannequinat pour s'immerger dans l'étude du tibétain et des sagesses millénaires. Sa vie, dès l'arrivée des Années 90, prend son point de départ au Portugal. Actrice de cinéma, prof de danse, productrice d'événementiel et attachée culturelle de la Mairie de Serpa, du ronronnement spirituel de sa

vie d'avant, elle passe à un sur-activisme artistico-mystique qui, pendant une vingtaine d'années de nomadisme identitaire, la conduit à bourlinguer entre l'Espagne, la France, la Belgique, l'Inde ou encore les États-Unis. Créatrice du Danza Duende, projet philosophico-dansant dont Myriam dispense à ses élèves venus du monde entier les enseignements corporels et où, nous dit de manière un peu floue son site officiel, « Il s´agit de s ´affranchir de concepts limités, de se libérer profondément grâce à la reconnaissance de la bonté intrinsèque fondamentale et à la discipline, indispensables pour assumer une telle Liberté. » (Hein ?) En ménage avec un instructeur d'Aïkido dénommé Christophe, la talibio hippie-chic Yumma, dont les mémoires ont été publiées chez Bourrin Éditeur en janvier 2012, s'est ainsi appliqué sa propre doctrine de faire *Danser sa vie*, fusionnant avec son corps, mais refusant de l'exploiter pour ne pas perdre son âme. Un sain refus de la célébrité qui nous démontre qu'en plus d'avoir un sacré cul, Myriam a aussi eu du nez.

V. C.





Jean Roucas

TA : Et maintenant la lumière se rallume sur Jean Roucas ! Bienvenue sur le plateau de « Tout le monde en a parlé » !
JR : Merci Thierry, bonjour.

TA : Jean, vous êtes né le premier février 1952 à Marseille. Votre père : Gilbert Avril, c'est votre vrai nom de famille, était expert en immobilier.
JR : Voilà.

TA : Lui, d'origine marseillaise, et votre mère, Ketty, d'origine corse. Vous dites : « Marseillais, Corse, et pourtant je suis travailleur ».
JR : Et oui, c'est curieux ! Je suis une erreur génétique.

TA : ***(Rires.)*** **Vous grandissez au quartier du Roucas Blanc, et, là, à l'âge de neuf ans, vous êtes déjà star, puisqu'un jour vous faites la une des journaux. Vous vous faites renverser par une voiture sur le chemin de l'école Saint-Victor, la voiture vous traîne sur 300 mètres, et vous n'avez rien. Tout le quartier vous appelle : « Le Miraculé ».**
JR : Je n'ai aucun souvenir de ça. Je l'ai lu après dans *Le Provençal*, c'était le journal de l'époque. C'est vrai que j'ai eu de la chance. Je suis passé sous la voiture, j'étais accroché à un bout de ferraille par mon capuchon et j'ai été traîné. Mais je suis tombé dans les pommes très vite, je ne m'en souviens absolument pas !

TA : Très jeune, aussi, vous avez le goût du spectacle. C'est peut-être dû à votre arrière-grand-père piémontais, Baptistino qui poussait la « canzonetta » dans les noces et les kermesses… Il y avait : « Turnu a Sorrente », « Sulla Montana Bella » et « Lou Scarpigue »…
JR : Absolument.

TA : Vous connaissez quoi ?
JR : Je connais les trois. *(Il chante.)* « Scarpigue », ça veut dire les chaussures de mauvaise qualité, les godasses. Et comme tous les immigrants piémontais arrivaient avec des pompes en piteux état, on les appelait comme ça à Marseille. On les appelait « les godasses ».

TA : Et ça donnait quoi ?

JR : *(Il chante en italien et traduit.)* « Il a des vieilles godasses et quand il marche ça fait *plaf*, *plaf*. » Voilà, c'est ça…

TA : Vous faites du piano et, à neuf ans, vous entrez au Conservatoire. Vous avez une adolescence assez sympa, vous allez en Solex à la plage, entre les cours… Il y a Mai 68, qui est un bon moment.

JR : Formidable ! J'en ai un souvenir formidable. Je suis arrivé un jour au lycée et je suis tombé sur deux types avec des brassards rouges qui m'ont dit : « Toi, on t'interdit d'aller en cours ! » Il ne fallait pas me le dire deux fois ! *(Rires.)* Je n'y suis plus jamais allé ! Le matin, je prenais mon Solex et j'allais à la plage.

TA : Au départ, vous voulez être prof d'allemand, mais, malgré la fac et douze mois à Francfort, vous n'y arrivez pas.

JR : C'est qu'à l'époque mon père me disait : « Tes études, tu vas te les payer ! » Il avait des idées un peu avancées, comme ça. Qu'est-ce que je faisais pour payer mes études ? Je faisais de la musique, je chantais dans les bals. Et, à un moment donné, je me suis aperçu que je m'éclatais beaucoup plus en faisant de la musique, en faisant le couillon sur scène, qu'en donnant des cours d'allemand !

TA : Pareil pour le Service Militaire, vous ne le faites pas non plus.

JR : Je suis réformé au bout de trois heures ! On était à peu près 200 bonhommes, on était à poil dans un couloir, moi j'avais gardé mes lunettes, et la porte s'est ouverte, le médecin chef est sorti, il m'a montré du doigt en disant : « Vous ! » Il m'a vu tout de suite, je ne sais pas pourquoi, peut-être les lunettes, j'étais le seul à en porter… « Venez ici ! » Il m'a fait : « Lisez-moi ça. » Il a tiré un tableau, à la deuxième lettre j'ai foiré, il a tamponné le papier en me disant : « Allez, sortez ! »

TA : Vous décidez alors de changer de voie. Vous animez des bals avec votre petit orchestre. Et votre premier employeur c'est Charles Pasqua, qui était aux relations extérieures de Ricard. Vous avez fait quoi pour Charles Pasqua ?

JR : Il y avait une grande manifestation et il y avait le podium pour Ricard, qui faisait toutes les villes du midi, toutes les plages. Donc, il fallait

un orchestre pour jouer à l'apéro. On jouait tout l'été comme ça. Il était déjà le Charles Pasqua qu'on a connu après…

TA : Quand vos parents ouvrent un hôtel-restaurant, ils vous collent derrière les fourneaux. Et, là, vous vous dites : « Non, ce n'est pas possible ! »

JR : C'est pour ça que j'ai un grand respect, quand je vais dans un restaurant ou dans un hôtel, pour le travail qui est fait. Je ne vais jamais râler, même si ce n'est pas très bon, parce que je sais la somme de travail que ça représente !

TA : Vous partez à Paris sur un coup de tête, avec 50 balles en poche. À l'aventure.

JR : Sans aucune adresse, rien du tout. Si ! Gare de Lyon ! C'est la seule adresse que j'avais…

TA : Vous atterrissez chez Félix, place de la Contrescarpe. Et là, tous les soirs, de 9 heures jusqu'à l'aube, vous chantez vos couillonnades en vous accompagnant au piano.

JR : C'étaient vraiment des couillonnades ! Il fallait tenir toute la nuit, donc ce n'était pas évident. Au bout de trois heures, j'étais à sec, donc je faisais chanter les gens, je chantais ce qui me passait par la tête. Mais c'était bien, aussi, parce que c'est là que j'ai appris…

TA : Il y avait les ivrognes, les clochards, les descentes de police…

JR : Des truands, des coups de feu… Une fois, il y a eu un échange de coups de feu au fusil de chasse, et un tronçon de plafond est tombé sur le clavier ! *(Rires.)* On est un peu tendu pour faire du spectacle dans ces conditions…

TA : C'est Félix qui trouve votre nom « Jean Roucas », en reprenant le nom du quartier où vous avez été élevé.

JR : Oui, parce qu'il ne se rappelait jamais de mon nom ! Et je lui avais dit qu'à Marseille j'habitais Le Roucas, ce qui le faisait rigoler. Et il me disait : « Viens, toi, là, le Roucas ! »

TA : Bientôt ça marche un peu mieux et c'est l'époque où les gens comme vous faisaient cinq ou six cabarets dans la nuit. Il y avait Le Caveau de la République, Le Don Camilo, L'Orée du Bois… Vous passez d'un cabaret à l'autre…

JR : Oui. Il y avait un cabaret, c'était épouvantable, ça s'appelait Le Pénitencier, parce qu'il y avait trois salles avec trois spectacles différents… séparées par un petit rideau ! C'est-à-dire qu'on entendait ce que faisaient les autres. Et, moi, j'avais forcément un type qui faisait un numéro en jouant de la trompette !

TA : *(Rires.)* **Quelle galère !**

JR : Je jouais du piano dans la salle d'à côté… Évidemment, je ne jouais pas le même truc, c'était horrible ! Je me demande comment les gens pouvaient venir voir ça…

TA : Et puis, c'est sur la scène d'un cabaret niçois que vous attirez l'attention de celui qui va faire basculer votre destin : Stéphane Collaro !

JR : À La Pignata, sur les hauteurs de Nice, dans le quartier qu'on appelle Fabron. C'était quand même un music-hall, on y travaillait sérieusement, il y avait une scène, l'encadrement était assez professionnel. Et, ce soir-là, il y avait Stéphane Collaro, Carlos, Eddie Barclay et toute une bande qui fêtait un anniversaire. J'étais très étonné que Collaro me remarque parce qu'ils n'ont rien écouté du tout de la soirée. Ils étaient bourrés comme des cantines. Je me suis dit : « Mais comment il a pu me trouver bon ? Il n'a même pas écouté ! » Il est venu me voir à la fin et m'a dit : « Il faut qu'on se revoit ! »

TA : Collaro vous propose de participer à une aventure télévisuelle dont on n'est pas sûr qu'elle durera longtemps. Mais elle a duré treize ans. Il y a eu le « Collaro Show », « Coco-Boy », « Cocorico Show », et, surtout, « Le Bébête Show ». Le « Bébête Show », c'est le fils du « Muppet Show » et père des « Guignols ».

JR : Oui. Ils n'aiment pas du tout qu'on dise ça, mais, enfin, quand même… Mais il faut reconnaître que les élèves ont sûrement dépassé les maîtres.

TA : Tous les soirs, à 19 h 55, la France entière attend Mitterrand en grenouille, Giscard en vautour, Chirac en corbeau, Sarkozy en caniche, Balladur en pélican, Marchais en cochon, Lang en chèvre, Le Pen en bécassine… C'est un succès extraordinaire !

JR : Oui, c'est vrai, ça a été quelque chose d'extraordinaire. Et ce qui était formidable, c'est que les enfants ne voyaient pas du tout le côté politique de la chose. Eux ne voyaient que des marionnettes marrantes. Ça plaisait aux enfants pour le côté nounours en peluche, et ça plaisait aux adultes pour le côté politique. Donc ça touchait un public assez large.

TA : Fort de ce succès et avec l'appui de Coluche, que vous aviez connu chez Félix, vous faites « Les Roucasseries » sur Europe 1 qui ont très bien marché aussi.

JR : C'est vrai que c'est grâce à lui, et je ne l'ai jamais su, parce que Coluche était quelqu'un de discret… Il avait la générosité discrète. Le jour où Europe 1 m'a appelé pour faire une émission, je me suis dit : « C'est trop beau, qu'est-ce qui se passe ? » J'ai su des années après, Coluche était déjà mort, que c'était lui qui avait fait des pieds et des mains pour que j'entre à Europe !

TA : Vous voilà devenu star. Vous l'avez vécue comment, cette célébrité ?

JR : Mal par certains côtés. Le fait de ne pas pouvoir aller manger anonymement au restaurant… Ça, c'est un côté de la célébrité, très franchement, dont je me passe très bien aujourd'hui. Encore que les gens ne m'ont pas oublié, mais c'est moins la folie qu'avant…

TA : Quelles ont été les réactions de votre entourage ? Votre père, il a réagi comment ?

JR : Il a toujours été très critique à mon égard. Mais c'était de la critique constructive. Moi j'aime bien la critique constructive, j'aime bien qu'on vienne me voir en spectacle et qu'on me dise après : « Je n'ai pas aimé, parce que ceci ou cela… » Ce que je ne supporte pas, ce sont les gens qui vous tartinent, qui disent que vous êtes un con, un ringard… Je peux dire des noms. Guy Carlier qui a tartiné sur moi, que j'étais un nul, un ringard, un has-been, alors qu'il n'est jamais venu voir un de mes

spectacles, qu'il ne me connaît absolument pas… Comment peut-on porter des jugements quand on ne connaît pas la personne, ni ce qu'elle fait ?

TA : Et votre mère, elle a réagi comment ?
JR : Comme une mère, elle était ravie !

TA : Vos rapports avec les médias, ça a été quoi, Jean ?
JR : J'ai essayé d'être sympa avec tout le monde. C'est vrai que je n'ai pas capté que c'était un métier où on se donnait des coups de poignard dans le dos. Je n'ai pas capté ça, je suis un peu tombé dans des embûches, mais ce n'est pas grave, je ne leur en veux pas.

TA : Question amour, ça vous a apporté des gonzesses, quand même, non ?
JR : Oui, normalement. Mais, j'ai la faiblesse de croire que c'est quand même mon charme personnel plus que ma renommée qui a joué ! *(Rires)* Non, mais ça y fait, bien sûr… ça apporte des gonzesses, mais pas forcément l'amour.

TA : Le meilleur moment de cette époque, ça a été quoi ?
JR : Ça a été la radio, parce que ça m'a quand même permis de faire la connaissance de gens que j'idolâtrais. La première fois que j'ai reçu Bécaud, par exemple, dans « Les Roucasseries » d'Europe 1… Je me rappelle, quand j'étais gamin, quand j'étais adolescent, on faisait la queue à Marseille pour aller le voir au théâtre du Gymnase. Après le spectacle, on restait deux heures dans l'espoir de l'apercevoir. Et quand je l'ai reçu à Europe 1, ça a été un grand moment d'émotion. Oui, les meilleurs moments, ça a été de connaître des gens formidables : Serge Gainsbourg… Et même de nouer des amitiés après avec ces gens-là. C'est un beau cadeau.

TA : Et le pire moment ?
JR : C'est quand j'ai commencé à être fatigué, surmené, j'ai commencé à picoler un peu pour tenir le coup, ce qui est la pire des conneries à faire. Mais, vraiment, je faisais trop de choses, je faisais de la radio, de la télé, des galas… J'avais un entourage qui n'était pas très complaisant, là-dessus, et qui a vraiment pressé le citron et même la moelle des pépins, si vous voyez

ce que je veux dire ! C'est lorsque j'ai commencé à tomber dans la picole pour tenir le coup que j'ai perdu mon jugement…

TA : En 80, vous avez un deuxième fils, Vincent, qui naît autiste. Ça sera fatal pour votre couple. C'est un petit peu ce qui vous pousse aussi, j'imagine, dans l'alcool, non ?

JR : C'est une accumulation de choses. Quand on se tourne à droite, à gauche, devant, derrière, et qu'on aperçoit que des problèmes, qu'on ne voit aucune solution, il faut être très fort pour ne pas tomber dans l'alcool ou autre chose. Dieu merci, je ne suis pas tombé dans autre chose. Parce que l'alcool c'est quand même, quand on le veut, l'addiction la moins dure à quitter.

TA : Vous vous referez un petit peu entre 97 et 2000, et puis, après, nouvelle éclipse : vous avez des problèmes avec le Fisc…

JR : Oui, je ne dois pas être le seul.

TA : Vous êtes ruiné à ce moment-là ?

JR : Ça ne m'a jamais gêné parce que comme j'ai commencé avec 50 francs en poche… Et, là, je me suis retrouvé avec 40 francs, donc je me suis dit : « Je n'ai perdu que 10 francs, ce n'est pas énorme ! » et puis j'ai toujours travaillé. C'est-à-dire que j'ai recommencé à faire des cabarets pour m'en sortir, j'ai recommencé à faire des spectacles. Quand on veut s'en sortir et qu'on aime son métier, ça va. C'est une chance d'aimer son métier.

TA : Il y a eu des moments difficiles, quand même. Vous étiez un peu SDF à un moment. Vous viviez un peu à la cloche, non ?

JR : SDF, non, mais sans logement, oui. C'est-à-dire que je dormais dans des hôtels… Mais c'était surtout difficile moralement, parce qu'on s'aperçoit que lorsqu'on est connu dans ce métier, quand ça rayonne, on a beaucoup de copains, puis quand ça ne rayonne plus, on n'en a plus… Ça, ça m'a beaucoup blessé… De voir des copains qui m'ont royalement snobé quand je les rencontrais, ou qui m'ont carrément tourné le dos, ça m'a fait mal.

TA : En 2005, on vous retrouve dans une émission de télé-réalité la « Première Compagnie »…

JR : Aïe, aïe, aïe !

TA : C'est là que vous demandez en mariage Florence, qui deviendra votre quatrième épouse…

JR : ... et la dernière !

TA : Elle n'a pas eu une vie facile, elle aussi…

JR : Non, elle non plus.

TA : Vous remonterez un petit peu, ensemble.

JR : Oui, on s'est connus tous les deux en bas de l'échelle. Elle y était pour des raisons différentes. Mais on était très mal… Moi, quand elle m'a connu, je n'étais pas un cadeau, j'étais encore dans l'alcool, j'étais dans la dépression, j'habitais un tout petit appartement dans le XVIe… Volontairement, je n'avais pas de téléphone. J'avais une petite fenêtre, c'était un genre de cellule. Et, elle, c'était ma voisine du dessus. Elle me voyait comme ça, elle ne comprenait pas, elle se disait : « Quand même, ce type, il est connu, pourquoi il fait ça ? » Et elle s'est intéressée à moi. Elle non plus n'était pas bien, parce qu'elle sortait d'une histoire d'amour très dure. Et, donc, on s'est remontés le moral tous les deux.

TA : Aujourd'hui, vous êtes nostalgique de l'époque du « Bébête Show », des « Roucasseries » ?

JR : Pas du tout.

TA : Ah bon ?

JR : Pas du tout, je ne suis pas nostalgique, je suis fier ! Souvent, on me demande si la télé me manque… Moi je trouve que c'est moi qui manque à la télé ! Parce que, franchement, toutes les émissions qu'on m'a confiées, ça a été de gros cartons ! Je pars avec de bons états de service, comme on dit dans l'armée. Je pars la tête haute !

TA : Est-ce que vous avez de la rancune pour certaines personnes aujourd'hui ?

JR : Si la déception c'est de la rancune, admettons. Mais pas de vraie rancune. Ils m'ont tourné le dos, j'ai fait pareil, et puis voilà. On passe à autre chose. Finalement, on est bien que sur scène. Dès qu'on en sort, qu'on se retrouve en coulisses…

TA : Si c'était à refaire, qu'est-ce que vous ne referiez pas pareil ?
JR : Je ne fumerais pas et je ne boirais pas.

TA : L'alcool, ça vous a beaucoup coûté ?
JR : Oui, ça a été une grande connerie de ma vie.

TA : Ça a duré combien de temps ?
JR : Ça a bien duré une dizaine d'années.

TA : Le jour où vous allez mourir, qu'est-ce que vous voulez qu'on écrive sur votre tombe, Jean ?
JR : Par exemple : « Désolé de ne pas vous faire rire. »

TA : J'ai été très heureux de rallumer la lumière sur vous, Jean, merci.
JR : Merci, Thierry.

Qu'est-il devenu ?

Seuls quelques esthètes téléphages le savent, mais Jean Roucas est une star du PAF. Enfin, de temps en temps sur Paris Première, où les chansonniers connaissent depuis 2007 une seconde vie cathodique en fédérant régulièrement plus de 600 000 téléspectateurs. Un créneau du rire politico-gaulois qui, depuis l'élection de Nicolas Sarkozy, a comme trouvé un nouveau souffle tout en permettant à Jean Roucas de se refaire une santé artistique et financière. Sorti de l'eau en 2005, après une décennie en totale roue libre, le foie rosi et les comptes bancaires à zéro, ce grand brûlé qui garde de sa participation à la « Première Compagnie » de TF1 et de ses 14 kg en moins un souvenir « formidable » a, c'est vrai, depuis cette real-tv, un agenda plutôt chargé. Un come-back confirmé sur les planches du Théâtre des 2 Ânes, du cabaret Don Camillo et des salles provinciales où, entre son vaudeville *Pizza pour 3*, son one-man show *Pourquoi, on ne vous voit plus à la télé ?* et ses tournées, entouré de ses acolytes Jacques Mailhot et Pierre Douglas pour *Liberté, Égalité, Hilarité*, Jean Roucas, face au public et à son synthé, distille ses multiples talents avec la modestie de celui qui s'est écorché dans les up and down de la célébrité et ne connaît que trop bien la valeur de son statut de survivant. Cette deuxième vie de born-again du lol, l'humoriste aux lunettes à la Eva Joly, la doit, entre autre, à sa quatrième femme, Florence, avec qui il s'est confié dans un livre témoignage paru chez Michel Lafon (*Jamais l'un sans l'autre, Renaissance à deux)*. Gestionnaire de leur patrimoine (Jean a effet prouvé par le passé son laxisme bancaire), coach artistique et compagne de brocante, la brune Florence a même eu son heure de gloire médiatique quand, dans une séquence shootée par l'équipe du « Petit Journal », cette femme-louve a clashé bruyamment Tatiana, une bimbo de « Secret Story », accusée de s'être frottée un peu trop prêt de son comique de mari. Une pulsion de

protection domestique assez logique envers celui qui s’avoue trop gentil et n’a pas toujours su faire le tri entre ses vrais amis et les parasites qui lui ont tourné le dos quand les dons pécuniaires se sont faits plus rares. Loin des micros (passé quelque mois en 2007 sur la locale Cocktail FM, Jean s’avoue en manque d’ondes), ce trublion qui regrette paradoxalement de s’être collé une « image de beauf » en capitalisant à l’excès la potacherie radiophonique, rêve maintenant de rôle à contre-emploi et profite de ses rares tribunes médiatiques pour fustiger la vulgarité des humoristes pétomanes ou encore le manque de « Bébête Show » (qu’il tente de relancer pour les élections 2012 avec Merapi Productions). Une jolie manière de prouver que, non, Jean Roucas n’a décidément pas perdu son humour...

V. C.





Sidney

TA : Et maintenant, la lumière se rallume sur Sidney ! Bonsoir, bienvenue sur le plateau de « Tout le monde en a parlé » ! Sidney, vous êtes né en 1955, à Argenteuil, sous le nom de « Patrick Duteil ». C'est vous qui vous êtes rebaptisé « Sidney », pourquoi ?

S : Parce que, quand j'ai commencé ma carrière, Patrick Duteil ça ne sonnait pas. Dans la famille, on se donnait tous des prénoms américains.

TA : Oui, vos frères s'appelaient « Kenny » et « Dixon ».

S : Alors que Dixon, c'est Félix, Kenny, c'est Dominique, et, moi, Patrick, ça ne sonnait pas très bien. Comme on est issus d'une famille de saxophonistes, il y avait des Sidney Bechet, des Sidney Poitier, à ces époques-là, et j'ai choisi ce petit prénom tout bêtement, à l'âge de douze ans.

TA : Vos parents sont d'origine guadeloupéenne. Père musicien de jazz, expert en biguine. C'est quoi la biguine ?

S : *(Il chante.)* « Un tibo, deux tibo, trois tibo, doudou ! » C'est une rythmique de base de toute la musique antillaise, de tout le folklore antillais. La base, c'est la biguine.

TA : À onze ans, vous perdez votre maman.

S : Cancer du sein. Ça ne se soignait pas comme aujourd'hui.

TA : Quand vous avez seize ans, votre père vous demande de quitter la maison et de vivre votre vie comme vos six frères et sœurs.

S : Il a eu du mal à élever sept gosses. D'un coup, après le décès de ma mère, ça n'a pas été évident du tout. Et moi, le petit dernier, pour lui, j'étais un petit peu renégat, alors que je bossais à l'école, comme tout le monde. Il l'a fait en se disant, je pense : « Tiens, je vais le traiter comme un majeur de suite, et, comme ça, je suis tranquille. » C'était un petit peu un père comme ça… Malgré le fait qu'il adorait ses enfants. Mais le souci de la responsabilité lui faisait peur. Ça, c'était horrible, pour lui.

TA : Vous vous retrouvez à la rue.

S : Oui.

TA : Mais, malgré tout, vous continuez vos études.

S : Oui.

TA : Vous jouez du saxo et de la basse.
S : Oui.

TA : Vous passez un diplôme de comptable.
S : C'est l'envie d'y arriver qui me pousse, je crois. L'envie de se battre, de vouloir faire quelque chose… Je crois que c'est avant tout ça qui me permet d'avancer. Et, en même temps, j'y arrive toujours par la musique. Donc, il fallait que j'en fasse quelque chose. Je suis retourné au conservatoire de saxophone dans le XVIIIe. Bien que, en même temps, il fallait que je bouffe : donc, voilà, il y a eu les petits boulots… Heureusement, grâce à Dieu et grâce aussi à mes grands frères et aux femmes, j'ai pu être logé. La vie d'artiste, déjà ! *(Rires.)*

TA : Vous faites l'armée à Rambouillet et vous donnez des cours de trompette. La musique est toujours présente dans votre vie. Le week-end vous êtes DJ à L'Émeraude. L'Émeraude, c'est un petit club du XVIIIe arrondissement où il y avait Clémentine Célarié, il y avait Jacques Higelin et Nina Hagen… Il y avait vraiment Nina Hagen qui venait à L'Émeraude ?
S : Oui, Nina Hagen est venue plus d'une fois ! Il y avait les musiciens d'Herbie Hancock, les musiciens de Bob Marley qui venaient… On mettait aussi bien du reggae que du funk ou de la salsa. Je mélangeais toutes les musiques noires !

TA : Oui, c'est vrai, vous êtes passionné par la musique noire. Vous avez tous les James Brown…
S : Oui.

TA : … dédicacés par James Brown !
S : Oui !

TA : Vous l'avez rencontré comment, James Brown ?
S : J'ai rencontré James Brown par l'intermédiaire d'un gars qui faisait la sécurité pour lui qui m'aimait bien. Il m'a dit : « Je vais parler de toi à James Brown, comme quoi tu es le noir le plus connu de France ! » Il a

demandé à me voir, j'ai pu rencontrer James Brown, j'avais même mon appareil photo… Mais je tremblais tellement que je n'ai pas pu faire une photo avec lui ! *(Rires.)* J'avais toujours un album sur moi, une pochette, donc il me l'a dédicacée en me disant : « Attention, tu es dans un pays de Blancs, c'est bien, continue comme ça ! » J'étais très impressionné.

TA : « I'm black, I'm proud ! »
S : Oui, voilà ! *(Rires.)*

TA : Bientôt vous passez aux platines dans plusieurs clubs parisiens : au Rex, à l'Opéra Night… Vous jouez du saxo dans un groupe de jazz rock qui s'appelle Man Shark. Vous jouez du saxo et de la basse avec Black, White & Co, et vous enregistrez un disque pour Carrère lorsque, deuxième rencontre, vous tombez sur Stevie Wonder ! C'est énorme !
S : C'est énorme. C'est un concours de circonstances. On était dans le studio A en train de terminer un album et il était dans le studio B… Il lui manquait des câbles, et bien sûr nous, tout fan qu'on était, on s'est empressés de lui en prêter. J'en ai profité pour lui faire écouter un disque qu'on avait fait l'année d'avant et il a demandé à écouter ce qu'on faisait dans le studio A… Il a dit : « Est-ce que je peux jouer avec vous ? » On n'y a pas cru, mais on lui a dit : « Oui, bien sûr ! » Stevie Wonder va jouer avec nous ! On s'est donné rendez-vous la semaine d'après. Il est venu à 4 heures du matin, ils sont venus installer les claviers et on l'a fait.

TA : James Brown, Stevie Wonder… Mais ce n'est pas en tant que musicien, Sidney, que vous connaîtrez la gloire. C'est d'abord à la radio, avec la première émission de hip-hop, qui s'appelait « Rapper Dapper Snapper » sur Radio 7. C'est Marie-France Brière, qui dirigeait Radio 7, qui vous fait faire cette émission. C'était magique !
S : Elle a demandé à Clémentine Célarié, ou à un des animateurs de Radio 7 : « Est-ce que vous connaissez un animateur noir pour faire une tranche de musique noire dans une quotidienne de 22 heures à minuit ? » Et Clémentine a levé la main en disant : « Attendez, j'en connais un, il est fou furieux, il faut aller le voir dans sa boîte ! »

TA : C'est une super bombe !

S : Voilà ! *(Rires.)* C'était tout simple et ça s'est vraiment passé comme ça… Donc, Marie-France Brière est venue à la boîte, elle n'a pas pu rentrer, c'était vraiment un club de blacks et la patronne était blanche. Elle a dit à Marie-France Brière : « Non, ici il ne faut mieux pas que vous rentriez. » Elle a dit : « Mais je veux voir le DJ ! » Donc Marie-France Brière, telle qu'on la connaît, a poussé les murs et elle m'a dit : « Toi, je te veux à Radio 7. » Voilà, c'est tout !

TA : Dans cette émission sur Radio 7, vous attaquez par : « Salut les frères et les sœurs ! », qui a vraiment été votre slogan. Vous recevez Afrika Bambaataa, vous faites du break avec les New York City Breakers dans les couloirs de Radio France… C'est quand même une époque assez marrante, non ?

S : Nous, à cette époque, on découvrait le hip-hop en même temps que je le passais. Et sans savoir que ça amenait un mouvement. Donc, je passais de l'électro, et l'électro-funk qu'on passait était menée par Bambaataa. Un jour, il y a une fille qui m'appelle et qui me dit : « Attendez, vous passez du Bambaataa ? J'arrive de New York et Bambaataa est chez moi ! » J'ai dit : « Oui, c'est ça… » Je ne l'ai pas cru du tout. Elle me dit : « Écoutez, si vous ne me croyez pas, je vais venir avec lui tout de suite. » Je lui dis : « Oui, d'accord, ok ! » Et voilà Laurence Touitou qui arrive avec Bambaataa et toute la tribu ! Il y avait des danseurs, Mr Freeze… Ils étaient en tournée. Finalement, on a appris à danser sur le sol dans les couloirs de radio France, pendant l'émission !

TA : Ensuite, Marie-France Brière devient Directrice des Variétés à TF1 et « H.I.P H.O.P » arrive le dimanche en début d'après-midi, juste avant *Starsky & Hutch*.

S : Oui. Et là elle a proposé l'émission à TF1 : « C'est une émission nouvelle où on va faire danser les jeunes. Sidney il tourne sur le dos, il va faire tourner la France sur le dos, il va faire tourner tout le monde sur la tête ! » Ils m'ont demandé si j'étais capable de faire ça. J'ai dit : « Moi je n'ai jamais fait de télé mais pourquoi pas, essayons. » On a dû abattre des montagnes pour que ça se fasse et on ne nous a donné que quatorze minutes, sans aucun budget pour le faire.

TA : L'émission est à l'antenne du 14 janvier au 19 décembre 1984. Effectivement, c'est l'ovni du PAF, il y a des battles de breakdance, il y a des leçons de hip-hop… Et puis il y a des stars : il y a Sugarhill Gang, le premier morceau de rap à la télé, il y a Kurtis Blow et Madonna…

S : Madonna, c'était une super nana qui traînait avec les gars du Bronx qui étaient là-bas, et qui était déjà venue à diverses reprises accompagnée de DJ… vraiment les premiers DJ, ceux qui scratchaient dans « Rock It » d'Herbie Hancock. Elle connaissait tout ce milieu… Et, donc, un jour elle a fait son disque, elle a dit : « Tiens, puisque j'ai fait mon disque, vous pouvez me filer un coup de pouce en France pour le promotionner. » On se dit : « Ce n'est pas très hip-hop, mais on va le faire, puisque c'est la sœur des frères. »

TA : Là, c'est la célébrité, c'est la gloire. C'est arrivé assez vite, non ?

S : Oui, ça va très vite ! Moi à mon niveau, je ne m'y attendais pas, je suis plus un artiste qu'autre chose. Mais, oui, ça va très, très vite. C'est bien et en même temps, je ne peux plus prendre mon caddie pour aller au supermarché, c'est le vedettariat !

TA : Quelles ont été les réactions de votre entourage ? Votre père, par exemple, est-ce qu'il est revenu vers vous à ce moment-là ?

S : Sa première réaction a été négative… Mais on sait que c'est positif, au fond. Parce que j'ai ma belle-mère qui me disait : « Il regarde quand tu passes à la télé, donc ça va… » Mais sa première réaction, c'était : « Pourquoi tu t'appelles "Sidney" ? Et je ne vois pas le nom de famille apparaître ! » Voilà, des trucs comme ça, bien antillais. J'ai dit : « Bon, Papa, tu veux qu'il y ait Patrick Duteil, on le mettra dans le générique : Sidney Duteil. » Ça a été de bonne guerre…

TA : Et vos frères et sœurs, ils ont réagi comment ?

S : Très bien. C'est à mon frère Kenny que je dois aussi d'être dans le milieu depuis petit, parce que c'est le grand frère qui m'accompagnait quand j'avais quatorze ans, lorsque j'allais chanter avec des groupes de rhythm 'n' blues… Donc, j'ai bien sûr pris mon grand frère comme régisseur avec moi. Parce qu'il n'y a pas que la télé. La télé engendre des tournées, des galas, des spectacles… Et, heureusement, je l'avais avec moi.

Donc, mes grands frères ont toujours été là… Heureusement, heureusement…

TA : Et les gonzesses, c'était plus facile ?

S : C'était déjà facile ! *(Rires.)* Non, non… Tu sais ce que c'est : plus on a du succès, plus il y a du monde… mais ce n'est pas ce monde-là que l'on veut. Lorsqu'il s'agit de l'intimité et de l'amour, on est des artistes.

TA : Et les médias, ça s'est passé comment ?

S : Les journaux ? Que ce soit *VSD*, *Match*… ça va. Mais j'ai toujours peur : j'ai l'image de quelqu'un qui représente toute une culture hip-hop, je suis la base de quelque chose. Donc j'aime bien que cette image reste là pour les jeunes demain. Autrement, ça se passe bien.

TA : Et le pognon ? Vous avez pris du blé, un peu ?

S : On a fait du blé ! C'est comme tout, il y a des jours où on fait du blé, il y a des jours où on n'en fait pas ! *(Rires.)* Ce n'était pas TF1 qui m'a rapporté : c'est les tournées, les spectacles qui nous permettent de passer à un autre niveau… Les impôts aussi passent à un autre niveau ! *(Rires.)*

TA : Ça a été quoi le meilleur moment de cette époque, Sidney ?

S : Des grands moments, il y en a eu plein. Mais je crois que les plus grands moments c'est quand on est dans la rue avec tous ces jeunes, qu'on tourne ou qu'on ne tourne pas, et qu'on était toujours dans une sensation de direct. Avec Gabriel Cotto, on était partis dans les cités pour l'émission. La deuxième émission, on l'a tournée à La Courneuve où j'ai habité moi-même et les caméramans avaient peur… « Houlala, on va se faire piquer les caméras ! » C'était une première et c'était magnifique ; il y a des grands moments comme ça.

TA : Il y a eu des mauvais moments ?

S : Non, il y a eu des moments plus difficiles parce qu'on avait beau trier les danseurs, les danseuses sur le volet, il y avait des problèmes. Ce n'est pas évident parce qu'on avait à faire une émission vraie avec des jeunes de la rue, de la cité, et des fois c'était un peu chaud, un peu tendu. Heureusement qu'il y a toujours eu du respect. Il y avait plus de respect avant que maintenant, et ça s'est fait grâce à ça...

TA : Et après, qu'est ce qui s'est passé ?

S : Après, j'ai tourné une autre émission avec Marie-France Brière sur TF1 qui s'appelait « Côte d'amour », début 85. On m'a proposé de faire une grande émission où on élargirait un peu, on ne resterait pas seulement dans la culture hip-hop… On ferait du rock, on ferait un peu de tout. On était une grande équipe, sur un plateau conséquent, avec deux réalisateurs, dont un réalisateur extérieur… Et je ne me suis pas senti bien, je n'étais pas bon, je ne me retrouvais plus. J'ai voulu changer de look, ne plus être le même, sortir du « Sidney hip-hop » tout en restant hip-hop. Et ça n'a pas plu à mon public, donc moi ça ne m'a pas plu. Et puis les gens du hip-hop se sont sentis largués. Je ne pensais pas que j'étais un symbole de la culture hip-hop à ce point-là au bout de seulement un an…

TA : Là, vous êtes revenu sur terre ?

S : Oui.

TA : Vous êtes nostalgique de cette célébrité de l'époque de l'émission « H.I.P H.O.P » ?

S : Non, parce que les choses doivent se faire en temps et en heure, au bon moment. Je ne suis pas quelqu'un qui regarde derrière, je regarde devant.

TA : Vous regrettez que ça n'ait pas continué quand même ?

S : On regrette, oui, parce qu'on se dit : « Tiens, si j'avais su, peut-être qu'en forçant un peu… » J'ai rencontré Hervé Bourges qui dirigeait TF1 et qui m'a dit : « Pourquoi vous vous êtes arrêté ? » Je lui ai répondu : « Mais pourquoi vous me le dites maintenant ? » *(Rires.)*

TA : Si c'était à refaire, qu'est-ce que vous ne referiez pas pareil, Sidney ?

S : Je ne serais pas aussi influençable, j'essaierais d'être plus dur. Pas avec moi-même parce que je l'étais, mais de ne pas trop écouter les autres, d'écouter plus ma conscience. Et si c'était à refaire, je continuerais « H.I.P H.O.P » parce que les meilleurs breakers sont français, qu'ils viennent de remporter le Championnat du Monde. Ce qui manque, dans le PAF,

actuellement, c’est une émission qui concerne vraiment tous les jeunes d’aujourd’hui, sur la culture hip-hop et urbaine en général…

TA : Quand vous serez mort, qu’est-ce que vous voulez qu’on marque sur votre tombe ?
S : Je ne sais pas…

TA : J’en ai deux, vous me direz celle que vous préférez : « Le Tchernia du hip-hop. »
S : *(Rires.)*

TA : Ou « Le Gourou du rap ».
S : « Le Gourou du hip-hop », parce que je ne suis pas un rappeur.

TA : « Le Gourou du hip-hop », d’accord.
S : Mais, bon, comme j’ai demandé à être incinéré…

TA : Ah oui, il n’y aura pas de tombe.
S : Oui, je voudrais qu’on jette ça à la mer.

TA : Merci, j’ai été très heureux d’avoir rallumé la lumière sur vous, Sidney.
S : C’est moi qui vous remercie, Thierry.

Qu'est-il devenu ?

Dans un rap business qui a troqué le *Peace*, *Unity*, *Love, and Having Fun* des débuts pour ne plus jouer que la risible carte du marketing gangsta', on aurait pu croire que l'un de ses plus éminents ambassadeurs frenchy, Patrick Duteil, aka Sidney, avait, dégoûté, rangé ses platines depuis bien longtemps. Mais non. Évaporé du PAF, presque aussi vite qu'il en était arrivé, après les semi-échecs de « Côte d'amour » et autre « Starter » sur M6, ce passeur hip-hop (qui s'est également essayé au 7e art avec Aldo Maccione dans *Pizzaiolo et Mozzarel,* mais, chut !), n'aura finalement que peu capitalisé, médiatiquement parlant, sur ce mouvement qu'il a fait découvrir à la France des Années 80 avec l'espoir de transformer l'Hexagone en une immense block party. Victime collatérale, parmi d'autres, du hold-up de *Skyrock* sur la culture street (à qui Sidney avait proposé ses services, trop tôt, comme souvent en ce qui le concerne) et d'une télévision, après la funky parenthèse *Rapline*, moins branchée punchlines, scratch ou smurf que dance et variétés, ce prophète contrarié a ainsi préféré se recentrer sur les valeurs de base de son créneau. « Certains artistes font n'importe quoi pour se vendre et ils ont perdu l'éthique et la pureté propres à cette culture, constatait récemment le désormais quinqua dans les colonnes du webzine Soul Clap Party, Mais j'ai décidé, comme Dee Nasty, de rester dans la pureté et de ne pas faire n'importe quoi. » Et, de fait, Sidney, ces vingt dernières années, ne s'est pas vraiment transformé en Lehman Brother du groove ou en rappeur faussement rebelle pour presse de gauche. Tout juste s'est-il limité à essayer d'en vivre comme il pouvait pour nourrir sa famille. Co-auteur en 1990, avec David Guetta aux platines, du single et de la tournée du même nom, *Rap Nation* (qui vaut d'ailleurs au futur DJ star, une première prestation télé d'anthologie dans « La Classe » de Bézut), on retrouve Sidney dans la seconde moitié des 90's de nouveau

sur Radio 7, mais aussi dans les salles et autres MJC où, entouré de son collectif Les Incorrigibles, il s'évertue à répandre l'esprit de la Zulu Nation d'une rue en voie de radicalisation mercantile. 1995 : lassé du bitume et, de loin, en voie de semi-embourgeoisement, c'est dans le domaine bucolique du Casino de Forges-les-Eaux qu'on le retrouve en tant que DJ résident avant qu'il ne revienne quatre ans plus tard à la Capitale pour y monter son agence événementielle, Sidney Organisation Concept, avec laquelle ce père de deux enfants part à la rencontre de sa descendance symbolique au cours de battles de break-dance itinérantes et autres scènes tremplins, telles les *Sunday School* du Trabendo. Revenu dans les bacs en 2001 avec une compile des meilleurs titres de son émission culte puis, un featuring de l'album du groupe La Brigade, on a également vu ce dilettante à plein-temps préparer d'assassins ti-punchs derrière le comptoir de son restaurant antillais de Beaumont-sur-Oise, L'Auberge Créole. Car Sidney, a beau, avec « H.I.P. H.O.P. », avoir fait passer une seconde fois la télé en couleur, il n'y a, en ces temps de promotion médiatique des minorités visibles, qu'un éphémère strapontin. Après diverses tentatives d'infiltrations cathodiques, celui qui tient aujourd'hui le rôle de conseiller artistique d'un groupe de casino et s'est calé dans une mode de vie très banlieue molle a dû se contenter d'un rôle de juré dans *Dance Street*, télé crochet urbain diffusé sur France Ô. Mais, à l'heure où sont écrites ces lignes, devrait finalement sortir son album auto-produit, pitché comme un condensé de « musiques qui me nourrissent depuis quarante ans. » Son nom ? « Hors format ». Soit un titre en forme de parfait autoportrait pour cette légende qui n'aura ironiquement jamais connu la célébrité.

V. C.





Alex Taylor

TA : Et maintenant, la lumière se rallume sur Alex Taylor ! Alex, bienvenu dans « Tout le monde en a parlé » !

AT : Merci beaucoup.

TA : Alex, vous êtes né le 13 août 1957 à Luton dans les Cornouailles, région extrêmement conservatrice du Royaume-Uni. Vous êtes fils unique au sein d'une famille heureuse, sans histoires.

Mais, très tôt, vous découvrez votre penchant pour les garçons, vers sept, huit ans. À l'époque, faute de héros gay, vous idolâtrez Emma Peel, l'héroïne de la série « Chapeau Melon et Bottes de Cuir ». Elle vous fascine parce que, d'abord, elle est habillée tout en cuir, et, ensuite, qu'elle balance des mecs par-dessus son épaule !

AT : J'ai eu la chance de me rendre compte tout de suite, je ne sais pas comment, ce petit garçon s'est rendu compte, qu'en fait ce sont les autres qui avaient un problème vis-à-vis de l'homosexualité. Je n'avais même pas de mots pour ça, je ne savais pas ce que c'était. Je cherchais des modèles et c'est tombé sur Miss Peel avec toute son androgynie, chose qui était incroyable dans les Années 60.

TA : À l'époque, vous passez des heures à défiler autour du bassin de poissons… Comme un défilé de Miss, quoi.

AT : Je me prenais pour Miss Venezuela, oui… Et je suis tombé une fois dedans. C'est ce qui explique d'ailleurs le fait que j'ai un défaut au petit doigt : je suis tombé dans le bassin à poissons et ça ne s'est jamais remis en place.

TA : Plus tard, d'ailleurs, vous interviewerez Emma Peel…

AT : J'étais complètement bouche bée, oui ! J'étais journaliste, mais quelque part, c'est le petit garçon qui se retrouvait devant Miss Peel. J'ai complètement perdu mes moyens…

TA : À onze ans, vous entendez pour la première fois le mot « homosexuel » à la BBC. Vous demandez des explications à votre père qui vous dit : « Un homosexuel, c'est un garçon avec un poignet mou qui s'appelle en général "Cécile" et qui aime les matelots. » *(Rires.)* Donc vous vous dites : « Ce n'est pas moi ! »

AT : Je me suis dit : « Dieu merci, je ne fais pas partie de ceux-là. » Je savais très bien que j'aimais les garçons… mais « homosexuel » ? C'est inimaginable, maintenant, mais dans les Années 60 je ne savais même pas comment me définir. Le mot « gay » n'existait pas encore, c'était vraiment une autre époque…

TA : À dix-huit ans vous êtes en première année à Oxford. Votre secret vous pèse et vous le dites à votre mère qui vous interdit d'en

parler à votre père.

AT : Ce qui était pour moi un soulagement, parce que j'appréhendais beaucoup ce moment. C'est elle-même qui le lui a dit sur son lit de mort.

TA : Vous avez alors trente ans.

AT : Oui, j'avais déjà trente ans quand il l'a appris. En fait, il l'a pris plutôt bien !

TA : Ce qui est extraordinaire c'est qu'il a rencontré votre copain de l'époque et qu'ils ont fait du jardinage ensemble.

AT : Après la mort de ma mère, mon père était tout seul. Moi, j'avais un copain en France et j'ai invité mon père à venir. Je me rappelle du moment où j'étais dans ma voiture à la gare d'Évreux, on avait un moulin à côté, et je devais conduire mon père pour rencontrer mon petit ami. Dans la voiture, ça a duré quinze minutes, je me suis dit : « Mais qu'est-ce qu'ils vont se raconter ? Est-ce que j'ai pas fait une grosse connerie ? » En fait, j'avais oublié qu'ils avaient ça en commun : pendant une semaine ils ont parlé jardinage !

TA : De pétunias !

AT : Quand je suis rentré chez moi en Angleterre, mon père avait mis une photo de moi et de ce garçon sur la cheminée pour que tout le monde puisse le voir. Et j'ai compris que j'étais accepté, sans qu'on dise le mot. On n'en a jamais parlé, mais c'était une forme d'acceptation pour moi.

TA : Dans le cadre de vos études à Oxford, vous passez une année à Paris. Vous êtes assistant d'anglais au lycée Saint-Louis. Et, à la fin de vos études, vous décidez de vous exiler en France : vous fuyez l'Angleterre de Margaret Thatcher.

AT : Et comment ! Mais je suis aussi tombé amoureux d'un Français, il faut bien dire les choses. C'était le début des Années 80. Je suis arrivé alors que Thatcher avait interdit toute mention de l'homosexualité en public, il ne faut jamais oublier ça. Je débarque dans ce pays et je serai toujours très reconnaissant à la France, de la liberté qui y régnait dans les Années 80. Je commençais les radios libres et toute cette aventure. Mitterrand a fait plein de conneries après, mais je ne comprends pas que les gays oublient ce qu'il a fait. La France était un phare de liberté.

TA : Vous devenez un exilé sexuel.

AT : J'ai choisi de vivre à l'étranger parce que c'est en parlant des langues étrangères, en vivant dans un pays différent, en l'occurrence, la France, que j'ai pu rencontrer d'autres personnes, que j'ai pu vivre la vie que ce petit garçon que j'étais ne pouvait pas vivre, mais dont il rêvait.

TA : En France, c'est vrai qu'à l'époque le gouvernement finance Fréquence Gaie, qui est la première radio gay du monde. Donc, c'est quand même assez différent des lois homophobes de Margaret Thatcher. Et puis il y a la rue Sainte-Anne.

AT : La première fois que je suis descendu au 7, rue Sainte-Anne, où il n'y a que des restaurant à sushis, maintenant ! Je n'ai jamais vu autant de beaux garçons ! C'était en 1981. Je me suis dit : « You're arrived ! » Tu es arrivé. Je suis tombé amoureux, je ne sais pas, 50 fois !

TA : C'est la terre promise ! À Paris, vous gagnez votre vie en donnant des cours d'anglais, de littérature, de phonétique, de grammaire, parce que vous êtes très brillant. Vous donnez ces cours aussi bien chez des petites filles du XVIe arrondissement qu'à Normale Sup.

AT : C'est-à-dire que je gagnais mon argent là où je pouvais ! *(Rires.)* J'ai passé dix ans dans les radios libres mais on ne gagnait absolument pas sa vie comme ça. Je faisais plein de chroniques, de reportages pour lesquels je n'étais pas payé du tout. Je faisais même des revues de presse sur Fréquence Gaie au début des Années 80.

TA : En alexandrin, déjà !

AT : En alexandrin, et je payais les journaux moi-même, je me levais à 6 heures… Donc, pour financer ça, j'ai donné des cours d'anglais pendant dix ans.

TA : Fréquence Gaie, ça va durer cinq ans. Ensuite, de 1980 à 1986, vous faites encore de la radio. Et de la télé de 90 à 95 avec une émission que personne n'a oublié, « Continentales », sur France 3. 1 500 émissions quotidiennes d'information européenne de 2 h 30 chacune !

AT : Vous savez combien on était de permanents dans cette équipe ? Je ne savais pas à l'époque, je n'avais pas fait beaucoup de télé : on était huit permanents… et c'était tout ! Avec quelques traducteurs… L'émission était diffusée au niveau national, mais elle se faisait à Nancy, et c'était l'ambiance la plus sympathique que je n'ai jamais connue ! Parce que les gens étaient ravis de faire ça. En fait, je dois ma carrière à Saddam Hussein… Parce que Saddam Hussein a eu la bonne idée d'envahir le Koweït un mois après que j'ai commencé l'émission !

TA : Vous êtes passé de 200 000 téléspectateurs à 5 millions !
AT : Oui, 5 millions… Tout le monde regardait la télé le matin pour la première fois, alors que TF1 faisait des dessins animés… France 3, avec ce journal très bizarre, cet énergumène, était la seule émission qui parlait de ce qui venait de se passer pendant la nuit. Je lui dois ma carrière. Du coup, la presse s'est intéressée à moi, vous savez ce que c'est. Plutôt que de s'intéresser à l'événement, ils m'ont posé plusieurs questions : « Est-ce que ce sont les belles femmes qui vous ont fait venir en France ? » Soit je mentais, soit je disais la vérité. Je ne le revendique pas, je ne le mets pas en avant mais quand on m'a posé des questions, j'ai toujours essayé d'être honnête.

TA : Quelle a été la réaction de votre père quand vous êtes devenu aussi célèbre ?
AT : Je crois qu'il était un peu fier de moi parce que, vous savez, quand on est gay, on a toujours un peu un sentiment de culpabilité. Je suis fils unique, donc il n'aura pas de petits enfants. Ma mère a toujours voulu que je fasse de la télé. Je me rappelle qu'elle m'avait écrit une lettre en me disant : « Est-ce que tu ne voudrais pas un jour faire de la télé ? » Elle est morte deux mois avant que je fasse « Continentales »…

TA : Les médias, ça s'est bien passé, avec eux ?
AT : Le magazine *Elle* m'a interviewé et la journaliste m'a posé cette question : « Est-ce que vous devenez fou avec cette vie à Nancy, 2 h 30 par jour ? » Et j'ai dit : « Heureusement qu'il y a mon petit ami qui me sauve de tout ça. » Et ça a été changé par le journal *Elle*, en : « Ma petite amie. » Donc là j'ai écrit. J'ai dit : « Pour une fois qu'il y a quelqu'un qui essaye de le dire honnêtement, vous pourriez retranscrire correctement. » Mais c'était

il y a vingt ans, c'était différent… Maintenant, tout le monde est pédé à la télé ! *(Rires.)* Mais c'est vrai que, du coup, j'étais le premier qui le disait. Mais je n'ai jamais eu la moindre lettre négative par rapport à ça.

TA : Quand vous êtes devenu aussi célèbre, est-ce que vous êtes resté fidèle à votre petit ami parisien ?

AT : Je l'ai trompé allègrement, mais c'est parce que je suis gay ! *(Rires.)*

TA : Quel a été le meilleur moment de cette époque ?

AT : En termes de télé, c'était le journal qu'on a fait avec un journal israélien et un journal arabe, qui parlait des accords de paix entre Clinton et Arafat. Vous savez pourquoi on avait des journalistes israéliens ? C'est parce qu'on diffusait *The Golden Girls*, une série américaine de l'époque ! Alors que tout le monde essayait d'avoir des images des accords entre Clinton et Arafat, nous, notre petite équipe télé à France 3 Nancy, on était vraiment la dernière de la liste… Mais j'ai réussi à avoir une stagiaire du journal israélien qui était venue passer son été en France, et qui avait du coup beaucoup regardé *The Golden Girls* dans « Continentales », car nous diffusions la VO sous-titrée, et elle m'a dit cette phrase extraordinaire : « Mais comment est-ce que je peux vous remercier pour *The Golden Girls* ? » Et une heure après, en direct, on avait les images israéliennes !

TA : Et le pire moment, ça a été quoi ?

AT : Le décès de mon copain qui est arrivé à la fin de tout ça. C'était assez difficile parce qu'il est mort à la fin de « Continentales ».

TA : Après « Continentales », il y aura « Confetti » sur Arte. Et donc, là, il y a un problème, effectivement : comme vous savez que votre copain est malade, vous enregistrez des émissions à l'avance pour ne pas manquer l'antenne. Et quand votre ami décède dans vos bras, vous recevez une lettre pour absence injustifiable…

AT : J'ai été absent une semaine en tout et pour tout, parce que mon compagnon de sept ans de vie commune est mort dans mes bras ! Et j'ai reçu la semaine d'après une lettre me reprochant mon absence, alors qu'ils le savaient très bien, je leur avais dit : « Je serai absent une semaine ». Ça aurait été ma femme, je n'aurais pas reçu ça. Vous savez, c'est vraiment

l'inverse de ce qu'on croit, parfois. Je connaissais quelqu'un dans un petit village, je n'ai jamais osé lui dire qu'on était un couple gay, parce que c'était quelqu'un de la campagne… Je me disais : « Ça va le choquer. » Et, lui, une fois que mon copain est mort, il est venu me dire : « Qu'est-ce que vous étiez beaux tous les deux ensemble… »

TA : Ensuite vous fondez une boîte de production pour réaliser des documentaires sur l'Europe, mais ça ne marche pas très bien…

AT : Non, ça n'a pas marché des masses. J'ai quand même vendu une série à la chaîne Voyage et à une chaîne espagnole, et puis à la BBC qui me l'a prise plus ou moins gratuitement parce que j'avais une copine qui travaillait à la BBC. Mais, non, l'Europe en tant que sujet ne marche pas du tout…

TA : Et vous êtes obligé de faire des colloques pour renflouer votre société. Parce qu'à l'époque vous avez eu un million de francs de pertes !

AT : Oui… Les deux, trois premières années, je les finançais en faisant des colloques, des conventions, parce que c'est très bien payé. Et ça, je ne l'avais jamais fait parce que je n'avais pas le droit avant, j'étais journaliste. J'avais été aussi entre-temps directeur des programmes à RFI, donc je n'avais pas le droit du tout d'en faire. Et, là, je me suis dit : « Je vais accepter d'animer plein de conventions pour les banques, il n'y a pas de raison. » Parce que ça, contrairement à Fréquence Gaie, c'était très bien payé !

TA : Donc vous vous en êtes sorti comme ça…

AT : J'étais le week-end en tournage à Budapest, je revenais, j'animais une convention pour la BNP, j'en animais une autre pour des produits sanitaires de chez Leroy-Merlin. J'ai fait 600 conventions dans ma vie !

TA : Vous avez publié un livre qui s'appelle *Journal d'un apprenti pervers*, chez Lattès, où vous parlez du milieu cuir, du SM, etc. Est-ce que vous pensez que l'homosexualité a nui à votre carrière, in fine ?

AT : C'est sûr et certain. J'ai écrit ce bouquin il y a trois ans parce que j'en avais besoin pour le petit garçon que j'étais. Et je me suis rendu compte d'un truc, à la fin du livre, c'est que ce garçon était en colère et je suis

content pour lui que l'homme de cinquante ans ait dit ce que lui ne pouvait pas dire à l'époque.

TA : Aujourd'hui, vous êtes nostalgique de l'époque de « Continentales » ?
AT : Oui. Oui. C'est difficile de ne pas l'être. J'ai eu une chance inouïe.

TA : Est-ce que vous avez de la rancune pour certaines personnes ?
AT : Je n'ai pas de rancune, je trouve tout simplement que c'est dommage que la télé française, la télé européenne de manière générale ne parlent pas de notre continent qui est un territoire extraordinaire ! J'aurais adoré faire des émissions sur l'Europe !

TA : On ne sait jamais !
AT : Je commence à être un peu vieux !

TA : Si c'était à refaire, qu'est-ce que vous ne referiez pas pareil ?
AT : Je n'aurais pas monté ma boîte. C'était une galère.

TA : Le jour où vous mourrez, quelle épitaphe vous voulez sur votre tombe ?
AT : C'est très simple, c'est ma citation préférée de Shakespeare : « Daffodils that come before the swallow dares, and takes the winds of March with beauty. » Et pour moi ça résume la vie des gays… Ça veut dire : « Des jonquilles qui viennent avant que l'hirondelle n'ose et qui prennent les vents de Mars avec beauté. » C'est un petit vers de Shakespeare qui est caché dans l'une de ses pièces, ça résume un peu les gays.

TA : Merci, j'étais très heureux de rallumer la lumière sur vous, Alex.
AT : Merci à vous.

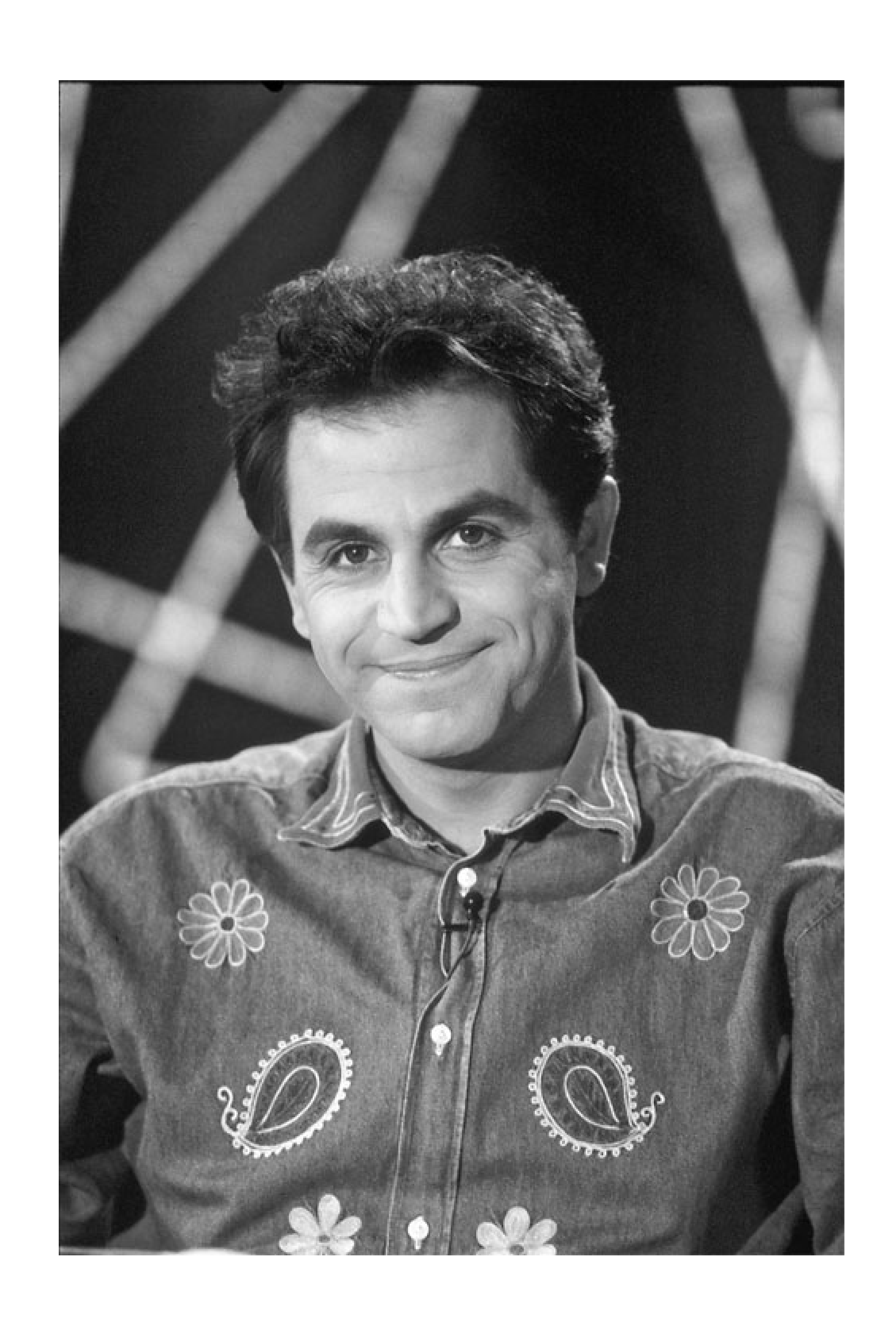
Qu'est-il devenu ?

Si Alex Taylor arbore un style dandy chic et manie avec aisance un vocabulaire des plus soutenu, sa sexualité est, elle, un peu moins BCBG « Il suffit d'être branché sur des sites Internet pour les "cuirs" pour voir des photos de moi à visage découvert, déclarait-il au site d'infos tuner.be à l'occasion de la parution de son très hot et très autobiographique *Journal d'un apprenti pervers.* Ce n'est pas parce que j'ai présenté une émission à la télévision française que je ne peux pas vivre ma vie comme je le veux. » C'est vrai. On imagine pourtant assez mal un Jean-Marc Morandini ou même un Marc-Olivier Fogiel aller aussi loin dans le déballage intime et détailler comme Alex, ces sex-dates sur le web où, entre jeux de rôle à bases de kidnapping volontaire et autre menottage aux barreaux du chauffage central, même les parties fines de DSK semblent, d'un coup, limite petit bras. C'est aussi qu'Alex, lui, a joué tout de suite la carte de la transparence en révélant son homosexualité bien avant qu'elle ne se normalise dans le monde de la télé. Raison pour laquelle cet expatrié sexuel, à qui l'on doit la diffusion des premiers *Chapeaux Melon et Bottes de Cuir* en VO, a le sentiment de ne pas avoir fait le parcours professionnel qu'il méritait après la fin de « Continentales » suivi de son odieux renvoi d'Arte ? Pas vraiment selon Alex : « Non, je pense vraiment que c'est l'Europe qui a ruiné ma carrière », répondait ce producteur malheureux au webzine gay 360°. Mais, à y regarder de plus près, la trajectoire professionnelle de celui qui fantasmait une grande partouze culturo-lingusitique des nations, reste quand même bien moins chaotique que celle du grand corps malade européen. Parti, dès le milieu des Années 90, gérer la revue de presse de France Inter, on le retrouve à l'antenne, sur la Chaîne Parlementaire, au début des Années 2000 avec « Vivre en Europe ». Cinq ans plus tard, année du « non » au référendum, ce nostalgique de Robert

Schuman vire de bord éditorial en squattant l'antenne de Pink Tv avec « *Élevons le débat* », talk plus socio-cul (on y causait fétichisme ou sexe en banlieue) qu'européo-centré. Une animation de « Mister Bear France 2009 » (en alexandrins), un CD de coaching d'anglais et un essai sur les curiosités linguistiques, « Bouche bée, tout ouïe », et le revoilà à l'antenne de Radio France, aux commandes des matinales de France Musique où, jusqu'à juin 2011, Alex a réveillé la France mélomane avant de jeter l'éponge pour cause de jet-lag intime. « Je n'en peux plus de me lever à 4 h 30 du matin. (…) J'ai 53 ans et je suis crevé, sans vie sociale. » (in *Le Parisien*) Depuis ? Cet esthète de la chair qui avoue avoir trouvé « la tendresse la plus extraordinaire » dans l'obscurité des backrooms a retrouvé le chemin des moins affectueux studios de télévisions. Pour un rythme, cette fois, plus en osmose avec son métabolisme de quinqua, soit dans le détail : deux fois par mois sur Euronews avec « I Talk », tête à tête éclair face à une personnalité d'horizons diverses et chaque semaine sur TF5 avec « Cousinades », best-of des programmes francophones barrés et injustement méconnus. Mais, et niveau romances ? Et bien, apparemment toujours en quête du grand amour, Alex, qui se plaint que sa médiatisation nuise à son rendement amoureux parisien, va plutôt trouver son plaisir à Berlin. « J'ai une flopée de beaux Allemands qui me courent après », se réjouissait-il dans les pages de *Voici*, prouvant ainsi, en européaniste polyglotte et libertaire convaincu, qu'il est aussi à l'aise entre deux villes, deux langues ou deux hommes.

V. C.


4009



Marc Toesca

TA : Et maintenant, la lumière se rallume sur Marc Toesca ! Bienvenue sur le plateau de « Tout le monde en a parlé » ! Vous êtes né le 20 octobre 1955, à Nice, où vous grandirez. Votre père était conseiller clientèle pour une marque de voitures françaises. Laquelle ?

MT : Peugeot.

TA : Et votre mère vendait des parfums. Où ?

MT : Aux Galeries Lafayette, à Nice.

TA : Vous êtes d'abord scolarisé à l'école communale du Château, puis aux lycées Ségurane et Roland Garros. Tout jeune déjà, vous êtes passionné de musique, et votre argent de poche vous sert à acheter des disques. Le premier que vous avez acheté c'est « Let's Spend the Night Together », des Stones, à neuf ans : pas mal !

MT : J'avais entendu ça un dimanche chez des amis de mes parents chez qui on était allés déjeuner. Il y avait des grandes filles qui avaient dix-sept, dix-huit ans, des vieilles pour moi à l'époque, qui écoutaient ce truc en boucle. Et j'ai adoré, surtout la face B : « Ruby Tuesday ».

TA : Votre premier contact avec les médias, c'est la création d'une radio pirate en Italie juste après la frontière. Les émetteurs sont tournés vers la France : c'est Radio Continental qui émet de Menton à Cassis.

MT : C'était vraiment une radio pirate puisqu'on a failli tous finir en prison !

TA : C'était un peu comme Radio Caroline.

MT : Oui.

TA : Et là, vos potes vous demandent de venir faire la programmation parce que vous avez une collection de disques extraordinaire.

MT : Faire la nuit, oui.

TA : Tout ça se terminera très mal, puisque le matériel sera saisi par la police.

MT : Oui ! Il y avait un flou artistique sur les législations des radios FM… En France, il n'y avait pas de FM, on avait quatre radios Grandes Ondes : Inter, Europe, RTL et RMC. Et dans le sud, on ne recevait que RMC et un petit peu Inter… et il y avait ce flou juridique. Rien ne nous interdisait d'avoir une radio italienne et de diffuser en français, mais le jour où on a commencé à piquer des auditeurs, notamment à Radio Monte-Carlo, on a saisi notre matériel…

TA : C'est cette expérience qui vous fait remarquer par RMC. Vous participez à un concours d'animateurs, parce qu'à l'époque, il y avait des concours d'animateurs !

MT : Présenté par Jean-Pierre Foucault, d'ailleurs !

TA : Et vous commencez à RMC Côte d'Azur.

MT : C'est-à-dire que ce qu'on faisait sur la radio FM en Italie, on nous a demandé de le faire sur RMC. RMC a créé une FM et on était une bande de jeunes loulous… Dans la bande, il y avait Christian Borde, alias Jules-Édouard Moustic, Alain Chabat… Une belle écurie !

TA : Un an plus tard, on vous entend sur les Grandes Ondes dans « Disco Club ». C'est la grande époque de RMC avec Jean-Pierre Foucault et Pierre Lescure comme directeur des programmes.

MT : Il y avait aussi Albert Mathieu qui était responsable de la programmation.

TA : Quand Lescure part créer Canal à Paris, il vous emmène, vous, Chabat, et Moustic. Et vous présentez le « Top 50 » en 1984. Le premier « Top 50 », c'est le 4 novembre 1984 !

MT : Et le premier N° 1, c'était ?

TA : Je ne sais pas…

MT : Peter et Sloane !

TA : Putain !

MT : Comme tu dis, oui ! *(Rires.)* C'était la grande surprise !

TA : Inoubliable !

MT : C’est inoubliable, surtout parce qu’à l’époque, Canal c’était de Greef, Lescure, enfin les mecs qui ont créé « Les Enfants du Rock »… Ils se sont retrouvés avec une émission quotidienne qui bastonnait du Peter et Sloane !

TA : Ça devait bien le faire chier Lescure !
MT : Je pense que ça les faisait bien marrer aussi !

TA : Il y avait encore deux classements, puisqu’il y avait Groucho et Chico sur Antenne 2… Mais le « Top 50 » est vite devenu la référence.
MT : Les meilleurs sont restés.

TA : Et voilà. Tout ça au cœur des débuts de Canal, c’est-à-dire que tout est à imaginer. Vous inventez des tas de trucs… et c’est fait de bouts de ficelles.
MT : Quand tu regardes les émissions, le « Top » au tout début par exemple, c’est une émission de radio avec des caméras fixes. Toute l’équipe venait de la radio. Moi, je venais de la radio, je n’avais jamais fait de télé avant. Le réalisateur, Laurent Villeveille, venait de la radio, il était réalisateur de Gildas, je crois, des Matinales. Les cadreurs avaient fait des stages de réinsertion pour être cadreurs… L’éclairagiste, pareil, il devait être au garage, il a fait un stage et est devenu éclairagiste ! On était une bande de mecs qui arrivaient de la radio, on a eu tout de suite gardé ce langage radio : quand tu écoutes les jingles, c’est évident…

TA : Oui, les virgules sonores, c’est inspiré des jingles de la radio.
MT : C’était une émission de radio. Moi j’avais vingt secondes pour m’exprimer, pas plus !

TA : Vous dites : « On ne faisait pas de la télé, on faisait Canal. »
MT : C’était un langage différent, c’étaient même des gens différents. Humainement, c’était un autre monde, vraiment…

TA : Une vraie révolution ! Avec vos chemises à fleurs improbables et votre célèbre slogan, « Salut les petits clous ! », vous devenez une star. Ce qu’il faut dire, c’est que « les petits clous », ça vient du fait que les gens vous écrivaient « Marteau Esca ».

MT : D'où « les petits clous » ! C'est idiot, c'est benêt, mais c'est resté !

TA : Un slogan dont tout le monde se souvient encore !

MT : C'est une marque déposée ! Il y a même un mec qui fabriquait des tee-shirts dans le Sentier qui a voulu piquer le truc ! *(Rires.)*

TA : Cette célébrité est arrivée très vite, finalement.

MT : Immédiatement ! Je crois que ça a été l'émission qui a cartonné le plus vite. Ça a été vraiment une référence. D'ailleurs, à chaque fois qu'il y avait des soucis dans la grille, on mettait des petits bouts de « Top 50 ».

TA : Quelle a été la réaction de votre entourage à ce moment-là ?

MT : Il n'y en n'a pas vraiment eu parce que c'était Canal, ce n'était pas une chaîne de télé comme les autres. Tout le monde ne la recevait pas. Mes parents à Nice ne la recevaient pas, par exemple. Pas mal de mes potes ne la recevaient pas non plus. Donc, il a fallu un peu de temps. Il y a eu une préparation psychologique avant de me voir vraiment à la télé !

TA : Avec les médias, comment ça s'est passé ?

MT : Plutôt pas mal. Dès que ça marche, généralement, avec les médias, ça se passe bien… Mais, au début, ce qui était un petit peu troublant c'est que les premiers articles sur Canal étaient… pas top ! On s'est fait dégommer dès le départ. Tout le monde n'était pas là à dire : « C'est une nouvelle chaîne, ça va être magnifique ! » C'était plutôt le contraire. Il y avait des articles qui disaient : « On va voir des gens dont on ne connaît pas les noms, des Marc Toesca, des… »

TA : La Droite était très contre ! Canal, c'était Mitterrand…

MT : Oui, Fabius aussi à l'époque ! *(Rires.)*

TA : Vous avez gagné de l'argent à l'époque ?

MT : L'argent ce n'était pas… Comment dire ? On n'était pas dans le trip contrat. Mon premier salaire, c'était 15 000 balles de l'époque, 2 150 euros en gros.

TA : Et sur le plan amoureux ? Ça vous a rapporté des conquêtes tout ça, Marc ?

MT : J'étais déjà fiancé, j'avais une petite fille quand j'ai commencé le « Top 50 », donc j'avais déjà une vie relativement rangée, mais j'avoue que si j'avais voulu, je me serais bien régalé ! Mais bon… *(Rires.)*

TA : Quel a été le meilleur moment de cette époque ?

MT : La création, les débuts… Parce que j'avais vingt-sept ans, vingt-huit ans quand on a créé Canal, c'était un monde nouveau. Et puis, encore une fois, les gens qui ont créé la chaîne sont extraordinaires. Il y avait une intelligence du public, une intelligence des programmes, une vraie culture et une vraie curiosité. T'avais l'impression de découvrir un album, alors qu'eux le connaissaient depuis trois ou quatre mois ! Le dernier film que tu avais vu, ils l'avaient vu six mois avant. Le dernier bouquin, ils l'avaient lu un an auparavant. Il y avait cette curiosité, et puis, il y avait aussi cette motivation. Les mecs nous disaient : « Déconnez, rigolez : les gens vont rigoler avec vous ! » Et puis, c'est vrai qu'on nous disait : « Tu bosses à Canal, tu dois te marrer ! » Alors qu'aujourd'hui, c'est : « Tu bosses à Canal, qu'est-ce que tu dois prendre comme thunes ! » La perception n'est pas du tout la même !

TA : ***(Rires.)*** **Le pire moment de cette époque ?**

MT : Il y a un jour où j'ai été très malheureux, c'est le jour de la mort de Balavoine, en janvier 1986. Balavoine était quasiment N° 1 et c'était un mec que je commençais à connaître et à fréquenter. Ça a été vraiment un moment très difficile… Mais, sinon, pour ce qui est de l'émission en elle-même, à la fin ça devenait difficile parce que j'en avais un peu marre et que j'étais fatigué.

TA : En 91, vous décidez de quitter le « Top 50 ». Bruno Solo et Yvan Le Bolloc'h prendront la relève. C'est dû à quoi ? L'usure ?

MT : Oui, c'était l'usure. C'était sept ans de « Top », six émissions par semaine… Et puis, il s'est passé un truc entre 89 et 91 : toutes les FM ont disparu, elles ont été rachetées par les grands réseaux de radio, et la musique a commencé à s'uniformiser. Ça devenait vraiment partout la même musique, la même chose, et je ressentais ça dans le « Top », je commençais vraiment à m'emmerder.

TA : Vous ne vous sentiez plus en phase avec l'émission.

MT : Non, et il n'y avait plus les surprises. Quand je regarde les premiers classements, il y a Peter et Sloane, il y a Licence IV, mais derrière il y a Cure, David Bowie, Prince…

TA : C'est ça qui était marrant, d'ailleurs.

MT : C'est ça, oui. Mais sur la fin c'était fini. On avait un Jordy, « Dur, dur d'être bébé », et derrière, il y avait 49 Jordy… Musicalement, ce n'était plus du tout la même chose.

TA : Vous ne deviendrez pas chanteur. Vous avez fait une tentative en 87, mais le single n'a jamais été présenté, il n'y a jamais eu de promo. Vous l'avez gardé un peu pour vous ce single…

MT : Non… Ce qui s'est passé, c'est qu'à l'époque, j'ai monté un studio avec des potes, et pour rôder le studio, on a fait ce chef-d'œuvre ! Il y a un clip !

TA : Ah oui ?

MT : On avait tourné un clip avec l'équipe du « Top 50 ». Une nuit, on s'est dit : « Allez, on fait un clip pour s'amuser un peu… »

TA : Vous dites : « J'étais comme un hémophile dans une usine de lames de rasoirs. » ***(Rires.)*** **C'est une très jolie formule ! Vous ne deviendrez pas animateur non plus. Pourtant, vous avez fait « 4C+ » avec Chabat pendant trois ans, parallèlement au « Top 50 », une émission pour les jeunes que vous aviez bricolée en trois jours pour de Greef, qui passait l'après-midi à 17 heures.**

MT : Avec Alain, l'idée nous est venue un week-end. On a travaillé le dimanche avec Jean-Louis Cap qui était réalisateur. Et le lundi, l'émission était à l'antenne. Premier invité : Jean-Jacques Goldman. Le décor n'était pas sec ! Quand on s'est levés, on avait tous des traces de peinture dans le dos. Voilà, c'était Canal, c'était l'« esprit Canal ».

TA : Donc vous n'êtes devenu ni chanteur, ni animateur.

MT : J'étais une sorte de couteau suisse. J'ai couru deux fois le marathon de New York, et Canal prend les droits du marathon de New

York. Charles Bietry m'appelle et me dit : « Tu as couru le marathon de New York ? » Je lui fais : « Oui, deux fois : l'année dernière et l'année d'avant. — On a les droits, on va faire deux heures et demie de direct, tu vas partir à New York et tu vas commenter le marathon. — Ah ben d'accord ! » Pour moi, la télé c'est ça ; la radio c'est pareil : C'est la possibilité, le pouvoir d'aller un peu partout, de toucher un peu à tout.

TA : Ça n'existe plus ?
MT : Non. C'est pour ça que je ne suis plus là.

TA : Ensuite, vous devenez producteur. D'abord, vous faites des documentaires sur le sport, puis des images de sports extrêmes. Et puis des disques, vous produisez des disques avec Monte-Carlo Records ; un nom de maison de production très glamour !
MT : Oui, et puis le bureau aussi est très glamour ! La vue sur la mer… c'est plutôt agréable !

TA : C'est la belle vie.
MT : C'est plutôt pas mal, oui. Je pense qu'il y a pire.

TA : Vous avez eu beaucoup de mal à décoller l'étiquette du présentateur du « Top 50 ».
MT : C'était carrément l'horreur !

TA : L'horreur ?
MT : Oui, dans le sens où, quand j'ai monté la boîte de production, lorsque j'allais proposer des projets à des chaînes de télévision, tout le monde faisait référence au « Top 50 »… On me disait toujours : « Ce n'est pas mal ton truc, mais une émission musicale avec un classement, ça ne serait pas mal non plus… » Même dans la tête des gens, je sentais que le public me voyait toujours en présentateur du « Top 50 ».

TA : Vous avez souffert de ça ?
MT : Au début, ça m'a un peu agacé. D'ailleurs, j'ai complètement zappé la période, je ne voulais plus du tout en entendre parler. Puis, avec le temps, les plaies se referment et aujourd'hui, au contraire, je trouve ça très attachant.

TA : Vous êtes nostalgique de l'époque du « Top 50 » justement ?

MT : Non, je n'ai pas de nostalgie, j'ai de la tendresse. Quand je vois les images ou les photos de l'époque, j'ai beaucoup de tendresse pour le mec chevelu avec un sourire d'ange. Et puis, les musiques de l'époque, c'est plutôt rigolo !

TA : Si c'était à refaire, qu'est-ce que vous ne referiez pas pareil ?

MT : C'est un accident, je n'ai pas eu la volonté de le faire. Tout est arrivé un peu par hasard. Donc, je laisserais faire le hasard ! Vraiment… je ne sais pas. Peut-être que j'arrêterais avant, que je n'attendrais pas sept ans avant d'arrêter le « Top 50 ».

TA : Le jour où vous allez mourir, qu'est-ce que vous voulez qu'on marque sur votre tombe ?

MT : Comme Jésus sur la croix : « Salut les petits clous ! »

TA : ***(Rires.)*** **C'est bon ça ! J'étais très heureux de rallumer la lumière sur vous. Merci.**

MT : C'est gentil, Thierry.

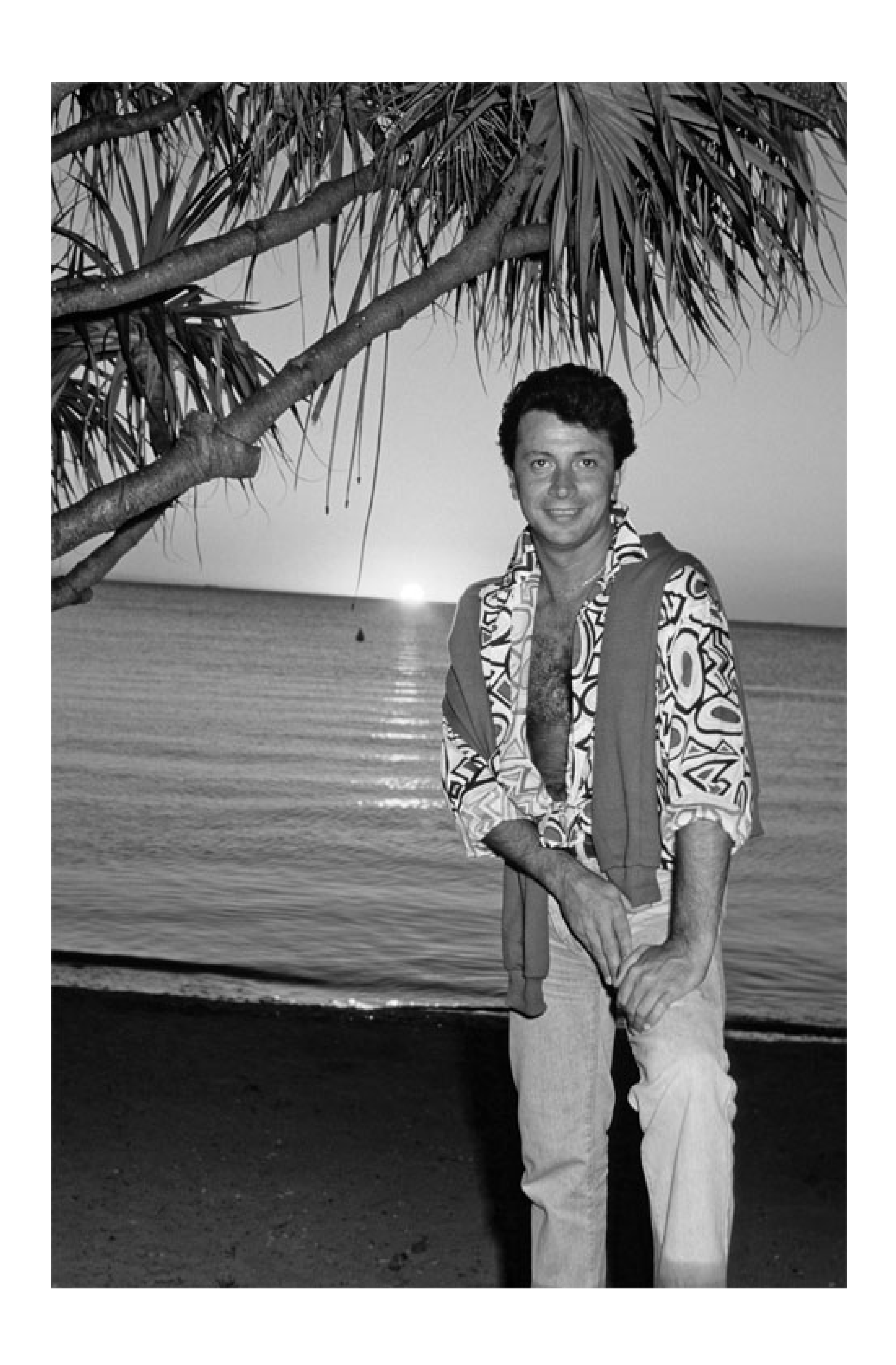
Qu'est-il devenu ?

Marc Toesca est sans doute convaincu du contraire, pourtant, il n'a plus grand-chose de l'*Esprit Canal* d'aujourd'hui. Ou, plutôt, il reste l'une des rares vraies incarnations de celui d'hier. Sympathique, mais pas mielleux, cultivé mais un peu branleur, entrepreneur-artisan dans l'âme, mais moyennement prêt à toutes les compromissions pour accumuler du cash, autant dire, qu'à sa manière, l'homme du « Top 50 », est l'antithèse parfaite du mainstream d'aujourd'hui. Mais, déjà aux premiers pas de cette chaîne qui allait devenir le groupe mastodonte que l'on connaît, Marc ne menait pas tout à fait le même rythme de vie que ses collègues. Jeune père en couple plus shooté au sport qu'à autre chose, c'est d'ailleurs à mi-chemin des paillettes que ce type moins fasciné par les stars que le talent rebondit après son dernier « Salut les petits clous ! » Le 7 juillet 1991, soit deux jours seulement après son ultime émission, enregistrée depuis L.A. avec le pianiste Randy Newman, direction Halifax, au Canada, où, durant deux ans, Marc colle au bout de la navigatrice Florence Arthaud pour y shooter son documentaire intimo-sportif *Une femme dans la course*. Séduit par les appels du pied du Service Public, Marc foire pourtant quelque peu sa reconversion cathodique en enchaînant deux fours d'audiences, d'abord sur Antenne 2 avec « Lumière », simili « Le Masque et la Plume » autour de l'actu-ciné puis, quelques années plus tard, sur France 3, avec le très éphémère jeu choral, « Tous en musique ». Heureusement pour lui, l'auteur de l'irrésistible ritournelle feministo-humanitaire *Femmes du monde*, renoue avec son passé héroïque à l'ombre des studios ouatés d'Europe 1 où, chaque soir avec « Top Live », il convie stars et musiciens anonymes pour de fiévreux showcases en direct. Vient pourtant l'heure de la descente tout schuss quand, dans un mouvement en forme de double twist professionnel, Marc se lance dans le créneau des sports extrêmes comme producteur et

animateur plus ou moins anonyme sur TMC avec « Snowave », puis « Glisse'n Co ». En queue de classement médiatique, ce fan de triathlon (vu aux côtés de Gérard Holtz lors d'épiques « Téléthon ») joue alors son émule de Philippe de Dieuleveult en tournant autour de monde jusqu'à partir à la conquête de l'Himalaya. Presque un tour de chauffe pour le préparer à s'attaquer à une autre montagne, en l'occurrence, celle de l'industrie musicale, que cet élu municipal de la station Isola 2000 prend le pari de gravir en pleine crise du disque en lançant depuis Monaco son propre label, Monte-Carlo Records. Éclectique (on y retrouve aussi bien le fils de, Julian Lennon, que des DJs niçois ou encore le groupe pop-rock Köma) et branchée nouvelles technologies, c'est paradoxalement cette structure indé qui semble avoir réconcilié son créateur avec ce background de people 80's qui l'a longtemps aliéné. Comme semble le souligner son intronisation, d'abord à contre cœur, aux manettes de l'émission « Tubes des Tubes », en juillet 2007 sur France 2, et celle, plus enjouée, deux ans plus tard, à la co-présentation des « 25 ans du Top 50 », encerclé par les carbonisés Peter et Sloane, François Feldman et autre Sabine Paturel, revenants du spectacle qu'il va d'ailleurs retrouver le 22 mars 2012 à Bercy pour le coup d'envoi de la tournée best-of de la « RFM Party 80 » animée par ses soins. Reste pour Marc à espérer que les petits clous du siècle dernier ne seront pas trop rouillés.

V. C.





Hervé Vilard

TA : Et maintenant la lumière se rallume sur Hervé Vilard ! Hervé, bienvenu dans « Tout le monde en a parlé » !

HV : Bonsoir.

TA : Vous êtes né le 24 juillet 1946 à Paris sous le nom de « René Villard », initiales « RV », d'où Hervé Villard. Ensuite, vous avez enlevé un « L » pour que votre nom soit plus gros sur l'affiche.

HV : Exact ! *(Rires.)*

TA : Père chauffeur de taxi, vous ne l'avez pas connu. Votre mère, Marcelle Blanche Villard, est vendeuse de violettes et de partitions, puis ouvreuse au théâtre des Variétés. Suite à une dénonciation par une voisine disant qu'elle est alcoolique, votre mère est déchue de ses droits maternels.

HV : Oui. C'est l'époque où l'État se chargeait de repeupler les campagnes en fabriquant des orphelins, juste après la Guerre…

TA : La dernière image que vous aviez gardée d'elle, c'était devant le Sacré-Cœur, vous dites : « avec des larmes qui coulaient sur ses taches de rousseur. »

HV : C'était une petite femme qu'on appelait « La Petite Frisée », qui était une fille des Faubourgs.

TA : Oui, un peu à la Piaf.

HV : C'était sa copine, c'était la copine de Mistinguett. Sauf qu'elle, n'a pas chanté, voilà.

TA : Vous êtes confié à l'orphelinat Saint-Vincent-de-Paul sous le numéro 764. Là, on vous dit que votre mère est morte. Et vous, vous savez que ce n'est pas vrai.

HV : C'est-à-dire qu'on a une espèce de pressentiment, on se dit : « Non, ce n'est pas possible ! » Donc, je me suis réinventé ma mère. Ma mère pouvait être, lorsque j'étais enfant, Dalida ou Marilyn Monroe… c'était très bien comme ça.

TA : Elle a interdiction de vous voir et de correspondre avec vous, ce qui va faire que vous passerez votre enfance à attendre ses lettres.

HV : À faire des sauts de puce comme ça dans des familles berrichonnes. À chaque fois qu'elle situait la famille dans laquelle j'étais, on me rebalançait ailleurs…

TA : Ensuite, donc, vous faites différentes familles d'accueil, notamment dans le Berry chez des métayers très pauvres qui transgressent la consigne qui est donnée aux gens qui recueillent des enfants : « Il ne faut pas s'attacher. »

HV : Oui, oui… C'est-à-dire qu'on élève des enfants comme des veaux, qu'on est chargé de ne pas les aimer. Il faut leur donner à manger, il faut les faire travailler un peu, il faut leur apprendre, les éduquer au travail de la terre, mais il ne faut surtout pas leur donner un signe d'amour.

TA : Ce qu'ils n'ont pas fait.

HV : Ce qu'ils n'ont pas fait, bien entendu : ils ont fait le contraire !

TA : Vous serez placé dans sept familles successives. À l'âge de onze ans, vous arrivez dans le Cher et là vous rencontrez quelqu'un qui aura une grande importance pour vous : l'abbé Denis Angrand, dont vous dites qu'il était un saint sur la terre.

HV : Oui, parce que c'était un grand théologien qui aurait pu devenir, je ne sais pas, moi, évêque ou archevêque, ou ce que vous voulez. Ce n'était pas forcément un homme d'Église, mais c'était un être qui savait reconnaître la vérité en chacun d'entre nous. Il avait aussi une main grande comme un battoir qu'il pouvait vous étaler comme ça sur la gueule… Mais il savait aussi la tendre.

TA : L'abbé Angrand vous initie à la musique et la littérature. Vous passez votre certificat d'étude.

HV : Avec mention !

TA : À quatorze ans, vous sentez que vous voulez devenir chanteur.

HV : Oui, parce que je chantais à l'église, et on me disait que je chantais bien.

TA : Sur les bancs de l'école vous chantiez « Milord », vous chantiez « Vénus » de Gloria Lasso.

HV : Voilà. *(Il chante)* « Vénus mon amie, étoile de la nuit, je vous en prie… »

TA : J'adore ! On veut faire de vous un garçon de café et vous savez que ce n'est pas votre destin.

HV : On veut surtout faire de moi un maçon. On m'envoie dans une école spécialisée dans la Creuse à Felletin. Je suis monté sur un échafaudage, j'ai eu le vertige et, donc, je me suis tiré, j'ai commencé ma fugue, la première.

TA : Vous montez à Paris. Vous êtes mineur sans papiers et vous trouvez refuge auprès des prostituées de Pigalle à qui vous rendez de menus services.

HV : J'étais, disons, couvert par les truands. J'étais en fugue de l'hospice Saint-Vincent-de-Paul, et je me barrais parce que je n'y étais pas bien. Je rêvais naturellement d'Olympia, de Chaussettes Noires. À Paris, en pleine guerre d'Algérie, le refuge était surtout Pigalle.

TA : Il y a aussi des moments où vous passiez par les toits pour visiter des appartements, non ?

HV : Ah oui, je l'ai fait, oui… J'ai frôlé la délinquance.

TA : C'est là que le peintre Dado, dont vous admirez les œuvres, vous présente à son galeriste Daniel Cordier, grand résistant, ancien secrétaire de Jean Moulin.

HV : Oui… C'est-à-dire que j'avais faim. Dado peignait des grandes fresques sur la future gare Montparnasse et, moi, ce ne sont pas immédiatement les fresques de Dado qui m'intéressaient, c'était le sandwich qui était au bord de sa table. Et il l'a vu dans mes yeux, donc il a séparé ce sandwich en deux et m'a dit : « Tu en veux un bout ? Tu as faim ? » Je lui dis : « Oui. » Et il m'a répondu : « Samedi, je donne un vernissage dans les beaux quartiers, tu viens et tu es mon invité. » Et c'est là que je suis allé rue de Mirosmenil chez Daniel Cordier, que je ne connaissais pas, naturellement. Et là, il y avait tout un grand parisianisme qui allait de Malraux à Marie-Laure de Noailles, en passant par Peggy

Roche, et d'autres… Ils venaient voir les œuvres de Dado. Là, pour la première fois, je n'ai pas menti. Je ne me suis pas servi de mes mensonges en disant : « Mon père habite Lyon, ma mère habite Bordeaux… » J'ai dit la vérité à Cordier. Et Cordier a dit : « Tu rentres en orphelinat et je t'en sors. »

TA : Et, deux mois plus tard il devient votre tuteur légal, ce qu'il a été évidemment jusqu'à l'âge de vingt-et-un ans. Chez Cordier, effectivement, vous rencontrez Malraux, Mendès-France, Bacon, Clouzot, Aragon…

HV : C'est brillant. Enfin… si je peux me permettre… Malraux ne m'amusait pas tous les jours !

TA : Oui, vous l'appeliez « Le Dingue » !

HV : Oui, je l'appelais « Le Cinglé » parce qu'il devait être shooté, certainement, enfin je ne sais pas, mais non seulement il mangeait ses mots, mais il mangeait dans les plats avec ses doigts… Enfin, je trouvais que pour un ministre des Affaires Culturelles, il était très mal élevé !

TA : Donc, vous trouvez à ce moment-là un job chez Symphonia, grand magasin de disques des Arcades du Lido sur les Champs-Élysées, et là vous commencez à prendre des cours de chant que vous payez en faisant le disquaire dans les boîtes de nuit.

HV : Je suis le premier disc jockey du Bus Palladium, Monsieur ! Et là, j'ai même rencontré les Beatles, que j'ai fait venir à ma première dédicace… J'ai fait venir beaucoup de gens !

TA : Symphonia c'était extraordinaire, il y avait tous les disques en import.

HV : C'est moi qui ai offert « If I Had a Hammer » à Claude François, par exemple. Parce que j'avais reçu le disque américain de Trini Lopez. Et Claude a fait « Si j'avais un marteau » !

TA : Là vous composez vos premières chansons en parfait autodidacte parce que vous ne saviez pas taper à la machine. Vous connaissiez très mal le solfège. Vous faites votre premier disque qui n'a pas beaucoup de succès : « Une voix qui t'appelle ».

HV : Et ça n'a pas marché. Mais j'avais dans ma poche mon « Capri, c'est fini », dont personne ne voulait dans la maison de disques… Claude François allait se barrer de la maison de disques dans laquelle j'étais donc, ils voulaient faire de moi le nouveau Claude François, celui qui allait faire des bonds… Mais je n'avais pas cette formation-là. J'étais plutôt un latin, un chanteur qui aimait les chanteurs italiens et je sentais que je pouvais me défendre avec cette musique-là.

TA : « Capri c'est fini », comment ça s'est passé ? Vous l'avez écrite où ? Quand ? Et comment ?

HV : J'ai écrit cette chanson en allant un jour passer une audition et puis j'ai chanté, comme un imbécile, « Le petit bal perdu » de Bourvil. Évidemment, derrière Les Fantômes et Les Chaussettes Noires, ça ne passait pas tellement… Donc on m'a jeté. Et il y avait, à l'époque, une chanson d'Aznavour que j'aimais beaucoup et qui faisait : « C'est fini, fini, fini, fini. » Donc, j'ai repris mon métro, j'ai chanté : « C'est fini, fini… » et, au bord d'une station, comme ça, il y avait un réclame : « Partez en vacances à Capri. » Et donc j'ai fait : « C'est fini, Capri, Capri, c'est fini ! » Je suis rentré, je suis monté en haut dans ma petite chambre de bonne, j'ai tapé ça, j'ai fait mes petites notes. La chanson était née en sept minutes !

TA : N° 1 évidemment l'été 65, devant « Aline » de Christophe. Et là vous passez de 380 francs par mois, comme disquaire chez Symphonia, à un studio sur les Champs-Élysées !

HV : Oui c'est ça. Un beau studio oui, oui. Et les danseuses du Lido.

TA : À l'automne, vous faites la tournée avec Claude François, Adamo.

HV : Et Michèle Torr, oui.

TA : Vous dites : « Avant je mangeais un sandwich, maintenant je peux aller dîner à La Tour d'Argent. »

HV : Oui…

TA : Je ne suis pas sûr que vous y soyez allé, mais l'idée de pouvoir le faire, c'était bien…

HV : Ce qui m'intéressait surtout c'est de prouver à Daniel Cordier que j'étais capable de tenir mes engagements.

TA : Cette célébrité est arrivée très vite. Vous l'avez vécue comment ?
HV : Mal.

TA : Ah bon ?
HV : Très, très mal. Parce que, premièrement, je n'avais pas encore mon permis de conduire, alors que j'avais gagné un million de dollars en tant qu'auteur-compositeur, et je ne savais pas quoi en faire. Donc Daniel s'en est occupé.

TA : Quelles ont été les réactions de votre entourage à ce moment-là ? Daniel Cordier, il a vécu ça comment par exemple ?
HV : Il m'a laissé voler de mes propres ailes parce qu'il n'y connaissait rien puisque le monde de la chanson lui était très étranger.

TA : Le meilleur moment de cette époque, c'est quoi ?
HV : Le meilleur moment, c'est lorsque je n'avais plus à laver mes slips dans le lavabo ! *(Rires.)*

TA : Le pire moment, évidemment, c'est en 1965 pendant la tournée : un journaliste de *France Dimanche*, Jean Doll, organise vos retrouvailles avec votre mère dans un hôtel de Verdun. Vous êtes avec elle dans la chambre, et, à ce moment-là, les portes des placards s'ouvrent et sort une nuée de photographes !
HV : Jean Doll m'avait dit, un jour, sur la plage à Cannes : « Et si tu retrouvais ta maman ? » J'avais dit : « Très bien ! » Et puis il est revenu et il m'a dit : « Et si tu retrouvais ta maman ? » Nous étions à Verdun, et je lui ai répondu la même chose, il m'a dit : « Elle est là, elle t'attend dans un hôtel. » Et j'avais cette inquiétude, je la voyais plutôt comme une sorte de Martine Carol, ma mère. Et quand j'ai ouvert la porte, ils étaient trois photographes dans une armoire, et ils sont sortis de là-dedans comme des fous. Ils ont très bien gagné leur vie avec ça…

TA : Vous avez passé quatre années très douloureuses avec votre mère, parce qu'elle, elle culpabilise, et vous, vous la couvrez de cadeaux. Elle ne sait pas très bien quoi en faire. Vous dites : « On ne refait pas la vie de quelqu'un à soixante ans. »

HV : Moi, je me prenais pour un père de famille. Je veux dire, j'allais devenir le père de ma propre mère. Et ça n'a pas marché… Je voulais qu'elle se redresse, qu'elle vive, alors je lui achetais des manteaux, enfin tout ce dont elle avait envie. Et elle, elle me disait : « Mène-moi rue Lepic, oublie moi un peu, laisse-moi dans un quartier populaire. Et puis surtout si tu me ramènes du bordeaux, ramène-moi du bon. » Voilà.

TA : Elle picolait pas mal…

HV : Elle culpabilisait… Quand je l'ai connue, elle était déjà ivre-morte. On peut dire qu'elle était déjà morte.

TA : Ces retrouvailles vous déstabilisent complètement. En 1966, un an plus tard, vous sortez « Fais-la rire » qui est une très bonne chanson…

HV : De Danyel Gérard et Ralph Vernet !

TA : … mais qui ne connaît pas le même succès que « Capri ». Là, la presse est très dure avec vous. Je me souviens que Jacques Chancel écrit : « Hervé Vilard, c'est fini. »

HV : Oui, oui… Il ne se gênait pas, lui ! Évidemment, il avait Karajan en face, donc il était facile de taper sur ce qui était plus faible… Mais il faut dire qu'il n'y connaissait pas grand-chose, il ne s'intéressait pas beaucoup à la variété. Il s'intéressait surtout à Johnny Stark et à Mireille Mathieu, qui était de la bonne variété, naturellement.

TA : Et là, vous flippez, vous déclarez : « On ne m'aime pas assez, je suis incompris. » Ça ne se passe pas bien…

HV : Ça ne se passe pas bien, mais j'ai quand même des mains tendues comme Maurice Chevalier, comme Nougaro, comme Dalida.

TA : Qui devient votre marraine dans le métier.

HV : Qui est très émue de mon histoire. On peut dire qu'elle m'a donné un sacré coup de main !

TA : C'est là qu'il y a cette tentative de suicide, bidon, en fait, qui avait été organisée par votre attaché de presse.

HV : Oui, c'est ça… et qui allait finalement finir par en être une vraie ! J'ai chanté « Faut-il mourir ou vivre quand on a du chagrin », et puis, à un moment, je me suis dit : « Il faut peut-être mieux mourir maintenant. »

TA : Vous pensez que ce sont les malheurs de votre enfance qui reviennent à ce moment-là, une fois que vous étiez arrivé à ce que vous vouliez, c'est-à-dire devenir chanteur ? Est-ce que le passé ne se venge pas en revenant brutalement dans votre vie ?

HV : J'étais surtout coincé entre deux mondes, entre le monde de Daniel Cordier, et le monde de ma mère dont je n'avais pas honte mais dont Daniel ne voulait pas entendre parler.

TA : Arrive Mai 1968. Cette année va balayer tout un style de chanson. Votre mère perd la raison et vous partez en Amérique du Sud.

HV : Oui, je suis allé d'abord au Brésil, j'ai été très bien accueilli par des gens comme Antônio Carlos Jobim… Ils m'ont surtout appris à chanter et à placer les choses… C'est-à-dire que je suis devenu un véritable chanteur. Je veux dire qu'avant, c'était sauve qui peut !

TA : Est-ce qu'aujourd'hui vous êtes nostalgique de cette époque ? L'été 65 ?

HV : Non je n'ai pas de nostalgie.

TA : Vous êtes rancunier ? Vous en voulez à des gens ?

HV : Non. Ça, je vous garantis que non.

TA : Même pas envers le journaliste de *France Dimanche* ?

HV : Non, parce que je l'ai revu par la suite et, au fond, de toute façon j'y serai passé… Quand j'ai enterré ma mère, en 81, nous étions quatre à son enterrement. J'ai demandé, j'ai supplié, j'étais encore au top avec des chansons comme « Nous », « Reviens »… j'ai demandé à *France Dimanche* : « Je vous en supplie le passé c'est le passé, ne venez pas à l'enterrement. »

TA : Si c'était à refaire, Hervé, qu'est-ce que vous ne referiez pas pareil ?
HV : Je ne chanterais pas des chansons d'amour.

TA : Ah bon ?
HV : Non. Je ferais du rock 'n' roll !

TA : Comme Claude François !
HV : Non, non, pas Claude François… J'aurais fait beaucoup mieux que ça ! Non, j'aurais suivi la route de Mick Jagger. Mais je ne le regrette pas, mes chansons je les chante toujours avec autant de conviction, peut-être un peu trop, parfois, d'ailleurs ! *(Rires.)*

TA : Le jour où vous allez mourir, qu'est-ce que vous voudriez qu'on écrive sur votre tombe ?
HV : Je ne veux pas de tombe, moi. Je ne veux pas que l'on dise sur ma tombe : « Celui-là nous a chanté ceci et cela… » Non, non, non.

TA : Au revoir Hervé, j'ai été très heureux de rallumer la lumière sur vous, merci.
HV : Salut !

Qu'est-il devenu ?

« — *Qui tu aimes comme chanteur mort ?*

— *Hervé Vilard !*

— *Mais, il n'est pas mort Hervé Vilard ! Ha… Les enfants sont formidables ! Excuse-nous, Hervé !* »

Ce fameux sketch des *Nuls*, « L'École du Fan », avec Alain Chabat en Jacques Martin et Valérie Lemercier dans le rôle de la gosse horripilante de spontanéité, résume assez bien la problématique à la fois artistique et médiatique dont souffre l'auteur de *Capri, c'est fini*. Maintes fois enterré tel un vulgaire one-hit wonder en voie de fossilisation, celui qui se demandait s'il fallait mourir ou vivre quand on a du chagrin a pourtant ressuscité à plus d'une reprise. Curieusement, une première fois en Amérique Latine, où ses ritournelles fleur bleue ont fait craquer le cœur des Mexicains quand la France commençait à se lasser du charme désuet de sa soyeuse mèche brune. Délocalisé près de dix ans à Buenos Aires, Hervé ne se réconcilie avec sa patrie qu'en 1978 grâce au succès de *Nous* qui lui assure un passage à L'Olympia à la clé. S'ensuivent deux décennies entre excès de compilations et albums originaux (Hervé en a vendu, en tout, près de 40 millions) durant lesquelles cet avant-gardiste du coming out qui, après avoir vu Claude François à l'œuvre, a fini par être vacciné de la vacuité du star-system, se bâti une étrange T.A.Z médiatique hermétique aux mouvements de hype. La vraie bascule, elle, ne se fait véritablement qu'un 2004 quand, dans une sorte de bras d'honneur à ces clercs du spectacle qui l'ont toujours méprisé, le très érudit Hervé revient pour pousser son *Cri du cœur*, album concept où, de Pablo Neruda à Bertold Brecht en passant par Marguerite Duras, l'une de ses fans, il pose sa voix sur les grands textes de ses auteurs favoris. Et comme pour mieux enfoncer le clou, c'est avec le premier tome de sa biographie, le touchant *L'Âme seule* (éditions Fayard),

écrit par ses soins avec l'aide du *ghostwriter* Jean-François Kervéan, qu'Hervé revient s'incruster dans les salons du PAF. Une seconde livraison, *Le Bal des papillons*, plus tard, ce nouvel adepte du cross-over, qui se découvre la faculté de zigzaguer entre la « Star Academy », feu « Campus » ou les salons du livre, malgré les railleries du monde littéraire, foudroyé par un infarctus en novembre 2008, s'éloigne de la lumière. Un instant de faiblesse qui, manifestement, lui fait prendre conscience de sa fragilité puisqu'après avoir ouvertement démonté, au micro de Vincent Cerruti, la tournée nostalgico-yéyé « Âge Tendre & Tête de Bois », « une horreur » qui lui faisait « pitié », il réapparaît pourtant sur la scène de cette cour musicale des miracles une fois sa convalescence terminée. Un retournement de veste qui ne lui a pas pour autant fait perdre sa verve d'antan. On en veut pour preuve sa fameuse prestation au micro des « Grandes Gueules » de RMC où cet anti-sarkozyste, après avoir confessé avoir subi des attouchements à l'orphelinat de son enfance, a également pris le contre-pied des revendications de la communauté gay en s'avouant farouchement opposé au mariage homo. À ce jour, toujours en croisade chorale dans les parcs expos de France et de Navarre, Hervé devrait également publier prochainement l'ultime tome de ses mémoires. Au final, une trilogie aux airs de mausolée livresque, dernier effort d'ancien enfant de la DASS pour ne pas laisser son public suranné lui-même orphelin.

V. C.





Zara Whites

TA : Et maintenant, la lumière se rallume sur Zara Whites ! Zara, bienvenue sur le plateau de « Tout le monde en a parlé » !

ZW : Merci. Ça me fait super plaisir, depuis le temps !

TA : Vous êtes née le 8 novembre 1968 à Rotterdam aux Pays-Bas, sous le nom de « Esther Kooiman » ***(Il prononce « Couilleman ».)***

ZW : Kooiman ! (Elle prononce « Coilleman ».)

TA : « Kooiman », pardon, il ne faut pas déconner…

ZW : Ça fait un peu bizarre en français, sinon !

TA : Votre père est vendeur d'espaces publicitaires dans les magazines. Votre mère commence par élever quatre enfants, ensuite elle est serveuse, puis elle monte une agence de charme. Vous dites : « Il faut comprendre que, dans mon pays, le sexe est un business comme un autre. »

ZW : Oui. En fait, en Hollande, les jobs qui ont attrait au sexe, on en trouve même dans les agences d'intérim. C'est un travail !

TA : Dans les Années 70, vous êtes une petite fille qui rêve de strass et de paillettes, vous vous imaginez sur grand écran en technicolor… C'est vrai que la vie autour de vous est assez grise, j'imagine, à Rotterdam.

ZW : Oui, j'habitais dans un petit village, un petit monde…

TA : Vous faites vos débuts dans le Show-business en 1980 : il y a une pièce qui est montée à l'école, et vous avez le premier rôle. C'était quoi cette pièce ?

ZW : Je jouais une guide qui faisait visiter la France à des enfants. Il y avait des chansons en français, alors qu'on n'en comprenait pas un mot. À un moment, j'incarnais même Madame de Pompadour !

TA : Une prédestination ! (Rires.) Vous êtes paralysée par le trac, mais vous faites face, vous jouez la pièce. Vous êtes déjà extrêmement volontariste. En 1982, c'est le drame : votre père perd son job et le foyer est déstabilisé.

ZW : Quand il perd son job, bien sûr, il n’y a plus d’argent, donc la maison est vendue par la banque. J’étais tellement petite que je ne me suis pas rendue compte, je ne l’ai su qu’après. Ensuite, tous les gens du village sont venus visiter la maison, ouvrir les tiroirs… Donc, on est vite allés vivre dans un autre village où on a trouvé une autre maison, et on a reconstruit à nouveau notre vie.

TA : En 1987, vous quittez l’école et le foyer familial. Vous tentez de vivre en couple avec un amoureux, mais ça ne se passe pas bien…

ZW : Le mec était un peu « zarbi »… Il ne m’aimait pas vraiment, il m’humiliait tout le temps. C’était un mec du style : on invitait des copains, et, à quatre heures du matin, il allait laver les vitres parce qu’il y avait des gens qui avaient fumé… Je me sentais très, très triste, donc j’ai préféré vivre seule.

TA : Vous commencez à cette époque à poser pour un photographe, à faire des photos un peu sexy. C’est vrai que les Hollandais ont une attitude très décontractée par rapport au sexe. Vous dites : « C’est un peu comme de la gymnastique. »

ZW : En Hollande, il y a deux côtés : il y a le parti très, très protestant, où le sexe est sale, et il y a la Hollande qui pense : « Tu fais ce que tu veux ! Tant que ça ne m’emmerde pas, ça va ! »

TA : Effectivement, cette espèce de décontraction vous permet de travailler dans une maison close comme prostituée dès l’âge de dix-neuf ans, en 1988. Ça ne vous pose pas de problèmes ?

ZW : Bizarrement, j’étais super à l’aise. La première expérience que j’ai eue, je suis montée, on était avec plusieurs filles, et je me suis dit : « Ah ? Ce n’est que ça ? C’est facile ! »

TA : ***(Rires.)*** **Votre père vous accompagnait en voiture, parce qu’il avait peur que les chauffeurs de taxis vous sautent dessus. Vous alliez bosser au bordel accompagnée par papa !**

ZW : Comme j’habitais dans un petit village très éloigné, il fallait que je prenne le taxi. Et le chauffeur, quand il savait ce que je faisais et où il devait m’emmener, essayait d’en profiter, devenait insultant… Mon papa, par amour, parce que j’imagine que ça devait être très difficile, a dit :

« C’est moi qui t’accompagne, au moins je suis sûr que tu arrives en sécurité. »

TA : Et l’endroit où vous travaillez s’appelle le « Whites », qui deviendra votre nom de scène.

ZW : Oui.

TA : En 1989, vous déménagez en Italie où vous devenez la maîtresse d’un comte italien.

ZW : Oui ! *(Rires.)*

TA : Et alors ? Il était comment, ce comte ?

ZW : « Zarbi » aussi ! *(Rires.)*

TA : Vous tombez toujours sur des « zarbi », vous, finalement.

ZW : Oui, je ne sais pas, je dois les attirer ! *(Rires.)* Je devais faire un spectacle pour la télé à Milan.

TA : Vous étiez potiche pour la télé.

ZW : Oui, j’étais un peu la potiche… On avait deux semaines de tournage, et deux semaines de pause. Pour me faire de l’argent, je travaillais pendant ces deux semaines de pause, donc on m’a envoyée à Rome pour faire des photos. Et ça se passait dans le château de ce comte. Bien sûr, quelqu’un qui est gentil et qui me fait un grand sourire, moi, j’en tombe amoureuse aussitôt. Je suis restée chez lui pendant un moment.

TA : Vous avez dit de cette époque : « Je vis sans savoir de quoi demain sera fait, et je ne m’étonne pas de me retrouver à Los Angeles pour un shooting photo qui va transformer ma vie. » Là, vous commencez à tourner des films X. Vous dites : « J’étais payée pour vivre mes fantasmes. »

ZW : Oui, parce que j’avais dix-neuf, il y a plein de trucs qu’on n’ose pas faire à cet âge, mais sous le prétexte que ce n’était pas moi, mais le rôle que j’incarnais qui jouait ces fantasmes-là, j’ai découvert ma propre sexualité. Je n’ai jamais fait ce que je ne voulais pas faire, je choisissais mes partenaires, mes positions… Je gagnais bien ma vie, je m’éclatais.

TA : Vous dites : « Je m'amusais comme une folle. »
ZW : Oui ! J'étais jeune.

TA : Entre 1990 et 1992, vous avez tourné 27 films, qui vont vous rendre mondialement célèbre, parce que votre célébrité n'est pas seulement européenne, elle est américaine. Finalement, en cinquante-quatre jours de tournage, vous allez bâtir vingt ans de notoriété !
ZW : C'est bizarre, hein ? Tu imagines combien de gens ont regardé ces films ?

TA : *(Rires.)* C'est fou !
ZW : C'est hallucinant !

TA : Tout le monde vous connaît !
ZW : Le truc le plus stupide, c'est que je suis devenue connue alors que j'avais arrêté. Parce que ma carrière a été très courte, elle n'a pas duré deux ans. J'arrête, et, d'un coup, surtout en France, je passais à la télé… Et les filles du X commençaient à avoir un nom… alors que les mannequins, on ne connaissait pas leurs noms. Et ça a changé à cette période.

TA : Oui, tout à fait. Vous remportez les Adult Video News Awards à Las Vegas, le Hot d'or à Cannes, en 92, pour *Rêves de cuir*, qui est le meilleur !
ZW : Tu l'as vu ?

TA : Ah oui, j'aime beaucoup ! *(Rires.)* Et ensuite, le Hot d'or d'Honneur en 1994, ce qui est une consécration dans le métier. Vous êtes une star, à ce moment-là. Ça a été rapide : deux ans de travail pour une célébrité éternelle.
ZW : Le plus bizarre, c'est que je ne l'ai pas fait pour devenir connue, pas du tout. D'ailleurs, je ne savais même pas qu'on pouvait devenir connue en faisant ces films, je ne savais pas trop ce qui m'arrivait… Ce qui fait aussi que je ne suis pas devenue riche du tout, parce que comme je suis devenue célèbre après… Et les plateaux télé, ça ne paye pas, donc je vivais vraiment avec le minimum syndical, mais j'étais contente, je m'amusais.

TA : Quelles ont été les réactions de votre entourage quand vous avez commencé à être célèbre ?

ZW : Au départ, quand j'ai dit que je faisais des films à Hollywood, mes parents n'ont pas tout de suite pensé à ce genre de films là. Mais ils me connaissaient, ils savaient que je faisais ce que je voulais. Donc, je les ai fait venir aux États-Unis pour leur montrer que c'était un milieu qui n'était pas comme maintenant, et qui était assez bien. Et, ils ont accepté. Je crois que mes sœurs, pendant un petit moment, l'ont mal vécu, parce qu'elles étaient encore à l'école. J'ai toujours évité de faire des émissions de télé en Hollande, mais je suis quand même passée quelques fois, ce qui fait qu'à l'école, pour elles, ça a été un peu dur, mais ensuite ça s'est bien passé…

TA : Et vos amis ? Comment ils ont réagi ?

ZW : Ce sont mes amis, donc ils m'aiment comme je suis.

TA : Avec les médias, comment ça s'est passé ?

ZW : C'était bien. On m'invitait, et, comme moi ça m'amusait de passer devant une caméra, je m'éclatais. Ça ne m'a pas apporté de travail, ça m'a seulement apporté une notoriété qui, en fin de compte, ne me servait pas vraiment. Mais ça m'amusait.

TA : Vous n'avez jamais eu de problèmes avec les médias ?

ZW : Non. Bon… il y a eu des exceptions. Par exemple, une fois, j'avais dit que, comme j'aimais les animaux, j'aurais aimé faire un calendrier avec des animaux… Et le journaliste a écrit que j'allais faire un truc zoophile… Il y a des cons partout, mais bon, il faut faire avec.

TA : Sur le plan financier, vous touchiez 1 250 dollars de cachet pour tourner les films, et, après, les producteurs se sont faits de l'argent pendant des années avec ça.

ZW : Et ils en font toujours d'ailleurs ! Eux oui, mais moi non !

TA : Question amour, vous avez rencontré l'amour à cette époque ?

ZW : Tu sais, souvent on se dit : « C'est l'amour ! » Et puis, après ça se finit, et on se dit qu'on s'était trompé… Oui, je suis tombée amoureuse, oui, j'ai eu quelques longues relations. Ce n'est pas l'amour comme je le connais maintenant, mais, oui, c'est arrivé.

TA : Il faudra attendre 1999 pour que vous vous mariez.
ZW : Oui.

TA : Vous n'avez jamais eu envie, avant ?
ZW : J'étais contre le mariage, je n'aimais pas trop les contrats… Et, apparemment, l'âge m'a fait changer d'avis. J'ai aussi voulu des enfants, alors que j'en n'en voulais pas auparavant. Je pense que l'âge était venu pour « settle down »… Comment tu dis ça ?

TA : S'installer.
ZW : Merci, c'est ça.

TA : Et votre mari, le fait que vous ayez été une actrice porno, ça ne le dérangeait pas ?
ZW : Non, non. Ce qui est assez drôle, c'est qu'à cette époque, mon mari travaillait dans le basket, il était préparateur physique du PSG, et quand je venais voir les matchs, dans les vestiaires, c'était : « T'as vu, il y avait Zara Whites ! » Je sortais déjà avec lui, mais il ne disait rien, donc ça l'amusait. Mais sinon, non, ça ne l'a pas gêné, il m'aimait moi, pour ce que je suis.

TA : Vous avez fait deux enfants avec lui, ça vous a fait du bien ?
ZW : Ça change une vie ! Franchement, ça m'a calmé, ça m'a apaisé, ça m'a beaucoup fait réfléchir.

TA : Quel a été le meilleur moment de toute cette époque Zara ?
ZW : Tu sais ce que j'aimais bien, moi, c'était quand je voyageais beaucoup, et que je voyais des endroits que je n'aurais jamais vu autrement. Je pouvais inviter ma maman ou mon papa à venir partager ces moments avec moi. Ça, j'ai adoré.

TA : Et le pire moment, c'était quoi ?
ZW : Je pense que le pire moment, c'est la drogue.

TA : Cocaïne ?
ZW : Oui.

TA : Beaucoup ?

ZW : Par périodes, oui. Mais quand on est dedans, on n'arrête pas après une ligne. On se dit : « On en prend juste une ce soir ! » Mais on sait que ce ne sera pas possible. Moi, comme je ne buvais pas d'alcool en même temps, j'étais… C'était affreux.

TA : Ça a duré combien de temps ?

ZW : Il y a des périodes où j'en prenais énormément ! Ça pouvait être tous les jours. Et, il y a des périodes de grandes pauses qui, d'ailleurs, me faisaient beaucoup de bien. J'ai mis un bon bout de temps à arrêter, ça a été un grand combat. Parce qu'on en rêve toujours… Si on appelle notre dealer avec un téléphone de couleur jaune, dès qu'on voit un téléphone jaune, on pense à de la cocaïne… Dès qu'on rencontre telle personne, on se dit : « Ah, avec lui, j'en ai pris. » Et on y revient. Il y a encore des nuits où j'en rêve ! Je ne le ferai plus…

TA : Et vous aviez l'argent pour acheter ça ?

ZW : Il y a toujours des potes qui en donnaient. Ils m'offraient de la drogue, parce qu'après, ils pensaient pouvoir en profiter… Mais, comme moi, ça me rendait complètement frigide, c'était carrément impossible…

TA : C'est dommage pour le mec qui paye !

ZW : Tant pis pour lui ! *(Rires.)*

TA : Aujourd'hui, vous êtes nostalgique de cette époque ? Hollywood, les films X ?

ZW : Ce que je regrette, c'est que ça a ouvert certaines portes, mais ça en a refermé plein d'autres. Parce qu'en France, surtout en France, on a un X tatoué sur le front après ça. J'ai tellement envie de faire des émissions télé sur l'écologie, des trucs ludiques… Quelque part, cette image m'empêche de le faire. Mais regretter tout ça, non, je me suis amusée, c'est une page qui est tournée… On en commence une autre chaque jour !

TA : Vous avez de la rancune contre certaines personnes de l'époque ?

ZW : J'aurais pu en avoir. Il y a beaucoup de personnes qui m'ont fait beaucoup de mal, et avec du recul je me suis dit que ça m'avait énormément aidé à évoluer et à travailler sur moi. Donc, maintenant, à ces mêmes personnes-là, je dis merci.

TA : Qui vous a fait du mal ?
ZW : J'ai eu un manager, par exemple, qui m'a vraiment posé de gros problèmes, qui m'a arnaquée. Plus que l'aspect financier, pour moi c'était un deuxième père, donc c'est une trahison qui m'a énormément blessée… Mais ça m'a fait beaucoup grandir aussi.

TA : « Tout ce qui ne vous tue pas vous rend plus fort ».
ZW : Bravo, c'est complètement ça !

TA : Ce n'est pas de moi ! *(Rires.)* Si c'était à refaire, qu'est-ce que vous ne referiez pas pareil ?
ZW : Je ne ferais pas trop vite confiance aux gens.

TA : Mais sur le plan de la carrière, vous feriez la même chose ?
ZW : Je ne peux pas imaginer ne pas l'avoir fait parce que si je ne l'avais pas fait, je ne serais pas assise ici, dans ce fauteuil, en face de toi. Donc, comme là je suis bien, je ne regrette pas, non.

TA : Et le jour où vous allez mourir, qu'est-ce que vous voulez qu'on écrive sur votre tombe ?
ZW : « I did it my way. »

TA : Merci Zara, j'étais très heureux de rallumer la lumière sur vous.
ZW : Moi aussi.

TA : Merci beaucoup.
ZW : Merci à toi.

Qu'est-elle devenue ?

Encore aujourd'hui, c'est elle qui le dit, Esther Spincer alias Zara Whites, continue de se « bouger les fesses ». Mais, dorénavant, ce n'est plus pour des films répondant, par exemple, au doux nom d'*Anal Nation*, que la belle remue son popotin, mais pour nous, citoyens engagés dans un mouvement écologico-économique mortifère. Vous ne comprenez rien ? Alors, retour en arrière. 1992. Devenue presque instantanément une icône du X à la grâce du mouvement de starification des hardeuses, Zara, presque 30 films au compteur et déjà une bio, *Ma vie et mes fantasmes*, passe une drôle de décennie faite de célébrité à rebours, de dépression, de cocaïne et de soft-porn niais pour survivre économiquement. Deux derniers passages par la case X plus tard (*La Dresseuse* en 1998, *Divina* en 2001) et Zara finit par prendre du recul par rapport à cette industrie en voie de « viandardisation » où les pornos gonzo aux frontières du viol finissent par devenir la norme. Début des Années 2000, la tête hors de l'eau et les narines enfin clean, cette désormais maman de deux fistons (Maximin et Maxence), mariée à l'état civil (avec Max), fait fructifier son passé acrobatique en pigeant pour *Newlook* (où elle interviewe des peoples « in bed ») ou encore la chaîne de cul XXL, avec « L'Œil de Zara » (où l'ex-hardeuse nous fait découvrir en immersion subjective les dessous des films hot). 2005 : c'est l'heure de la révélation. Consommatrice nonchalante pas vraiment concernée par la vague éco-responsable, Zara vire born-again du vert à la lecture du livre de Thom Hartmann *Les dernières heures du Soleil ancestral*, et végétarienne hardcore après s'être enquillé le *Se nourrir sans faire souffrir* de John Robbins. Décidée à médiatiser sa prise de conscience, cette zélée convertie lance son blog Zara-Écolo, une seconde bio à visées rédemptrices *Je suis Zara Whites, mais je me soigne* et s'engage contre la torture animale au sein de l'ONG britannique Peta. Militante active, on la

voit dans la rue tracter contre la chasse, la corrida ou les tests sur nos amis les bêtes et, parfois, Zara tombe le bas en se redessinant le corps comme une pièce de boucherie ou enveloppé de cellophane couvert de faux sang devant le Salon de l'Agriculture de Paris. 2007 : celle qui ne travaille pas de peur que le fisc vienne lui demander des comptes donne une dimension cicciolinesque à son engagement en rejoignant, pour les Législatives, le parti de l'homme d'affaire niçois Jean-Marc Governatori, La France en action. Divorcée, au RSA, et moyennement prise au sérieux, Zara ne se laisse pourtant pas démonter, étendant son action à la précarité en allant jusqu'à poser nue entourée de SDF. 2011 : la France en action ayant mué en Alliance Écologiste Indépendante, Zara se fait catapulter secrétaire nationale du parti et enregistre un score de presque 4 % aux élections européennes. Leurs idées ? Un medley écolo-libertaire de 162 propositions dont, celles « D'accepter la médecine non conventionnelle, d'instaurer un autre système éducatif, de ruraliser le pays, reconnaître le vote blanc, mettre en place une TVA écologique et sociale. Instaurer aussi des lois de protection animale : arrêter la corrida, le gavage, instaurer un corps policier en faveur des animaux. » Et celle qui cite « Gandhi, l'Abbé Pierre, Byron Katie et Jean-Marc Governatori » comme héros compte bien aller jusqu'au bout, un peu comme à la grande époque, en portant cette fois haut les couleurs de ce dernier pour les Présidentielles. La vraie *Zara's Revenge* ?

V. C.



Remerciements

À Rodolphe Belmer, Ara Aprikian et Franck Appietto qui ont permis que l'émission « Tout le monde en a parlé » se fasse sur Canal Jimmy.

À Philippe Thuillier qui l'a produite avec moi.

À Nicolas Zlotowski et Nicolas Burgess qui l'ont programmée.

À Isabelle Siri pour son travail sur les bios des invités.

Crédits photos

Armande Altaï : © Antoine Giacomoni / Gamma ~ p. 10 ~ Mouna Ayoub : © Nivière / Sipa ~ p. 20 ~ Plastic Bertrand : © François Gaillard / Archives Filipacchi / Scoop ~ p. 30 ~ Frédéric Bourdin : © PhotoPQR / La Dépêche du Midi / D. Bragagnolo ~ p. 40 ~ Pierrette Brès : © Benaroch / Sipa ~ p. 52 ~ Pascal Brunner : © Bernard Leguay / Télé 7 jours / Abacapress.com ~ p. 64 ~ Jean-Patrick Capdevielle : © Urli / Stills / Gamma ~ p. 74 ~ Stéphane Collaro : © AFP Photo ~ p. 86 ~ Philippe Corti : © Michel Croizard / Télé 7 jours / Scoop ~ p. 98 ~ Patrick Dils: © Barylko / Dessons / Sipa ~ p. 110 ~ Cookie Dingler : © Erik Levilly / Gamma ~ p. 120 ~ Douchka : © Alain Canu / Télé 7 jours / Scoop ~ p. 132 ~ Sonia Dubois: © Benaroch / Sipa ~ p. 144 ~ Sophie Favier : © Rue des Archives / AGIP ~ p. 154 ~ Séverine Ferrer: © François Gaillard / Archives Filipacchi / Scoop ~ p. 164 ~ Marie France : © Ministère de la Culture - Médiathèque du Patrimoine, Dist. RMN / Daniel Boudinet ~ p. 174 ~ André Gaillard : © Rue des Archives / AGIP ~ p. 184 ~ Eric Galliano : © Gérard Letellier / Télé 7 jours / Scoop ~ p. 194 ~ Patrick Hernandez: © Stills /Gamma ~ p. 204 ~ Jean-Luc Lahaye: © Benaroch / Sipa ~ p. 216 ~ Caroline Loeb: © Elias / Stills / Gamma ~ p. 226 ~ Gérard Majax : © Michel Jeanneau / Sipa ~ p. 236 ~ Alain Maneval : © AFP Photo ~ p. 246 ~ Marlène : © François-Xavier Marit / AFP Photo ~ p. 254 ~ Bernard Menez: © Roche / TF1 / Sipa ~ p. 264 ~ Eric Morena : © Rue des Archives / AGIP ~ p. 274 ~ Myriam: Affiche publicitaire pour le Groupe Avenir, 1981. Conception publicitaire © CLM BBDO, d'après une photographie © Jean-François Jonvelle ~ p. 282 ~ Jean Roucas: © William Stevens / Gamma ~ p. 292 ~ Sidney: © Sophie Bramly / Gamma ~ p. 302 ~ Alex Taylor : © Michel Croizard / Télé 7 jours / Scoop ~ p. 312 ~ Marc Toesca : © Marie-Anne Gongora / Télé 7 jours / Scoop ~ p. 323 ~ Hervé Vilard : © Bruno

Escavi / Gamma ~ p. 332 ~ Zara Whites : © Archives du Septième Art / Photo 12 ~ p. 342.

Flammarion